HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.

A PARIS

Chez { SAVOYE, rue St. Jacques, près la Fontaine St. Severin, à l'Espérance.
BARROIS l'aîné,
P.T. BARROIS le jeune. } Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DES
ASSYRIENS.

AVANT-PROPOS.

§. I. *Réflexions ſur la variété des Gouvernemens.*

LA multiplicité de gouvernemens parmi les peuples dont j'ai à parler, offre d'abord aux yeux & à l'eſprit un ſpectacle bien digne d'attention, & montre l'étonnante variété que le ſouverain Maître du monde a miſe dans les empires qui le partagent, par la différence d'inclinations & des mœurs qui ſe rencontrent dans chacune des nations. On reconnoît en cela le caractère de la Divinité, qui, toujours ſemblable à elle-même dans tous ſes Ouvrages, ſe plaît à y peindre ſous

mille différentes formes, & à y faire éclater sa sagesse infinie, & par une fécondité merveilleuse, & par une admirable simplicité; sagesse, qui de toutes les parties de l'univers, aussi-bien que de toutes les productions de la Nature, quoique multipliées & diversifiées en une infinité de manières, sait former un ouvrage unique, & composer un tout parfaitement régulier.

Dans l'Orient, c'est le gouvernement Monarchique qui domine; lequel entraînant avec soi une pompe majestueuse & une hauteur presque inséparable de l'autorité souveraine, conduit naturellement à exiger des sujets un respect plus marqué, & une soumission plus entière. A l'égard de la Grèce, il semble qu'un souffle de liberté & un esprit républicain s'étoit répandu dans tout le pays, & avoit inspiré presque à tous les peuples qui l'habitoient, un violent désir de l'indépendance, diversifié néanmoins sous différentes sortes de gouvernemens, mais tous également ennemis de l'assujettissement & de la servitude. Ici, c'est le peuple qui commande, & c'est ce qu'on appelle *Démocratie;* là, c'est l'assemblée des sages & des anciens, connue sous le nom d'*Aristocratie*; dans une autre république, c'est un petit nombre d'hommes choisis & puissans, & qui se nomme *Oligarchie;* dans quelques-unes c'est un mêlange de toutes ces parties, ou de plusieurs d'entre elles, & quelquefois même de la royauté.

On sent bien que cette variété de gouvernemens, qui tendent tous à une même fin, quoique par des voies différentes, contribue beaucoup à la beauté de l'univers, & qu'elle

n'a pu venir que de celui qui le gouverne avec une ſageſſe infinie, & qui met partout un ordre & une ſymétrie, dont l'effet eſt de lier toutes les parties entr'elles, & par-là de les rapporter toutes à l'unité. Car, bien que parmi ces différentes ſortes de gouvernemens, les uns ſoient préférables aux autres, il eſt vrai néanmoins de dire *qu'il n'y a point de puiſſance qui ne vienne de Dieu, & que c'eſt lui qui a établi toutes celles qui ſont ſur la terre.* Rom. 13. 1. Tout uſage de cette puiſſance, ni toute voie pour y entrer, ne ſont pas de Dieu, quoique toute puiſſance ſoit de lui : & ſi l'on voit ces gouvernemens dégénérer quelquefois en violence, en factions, en deſpotiſme, en tyrannie, ce n'eſt qu'aux paſſions des hommes qu'il faut attribuer ces déſordres, qui ſont directement contraires à l'inſtitution primitive des Etats, & qu'une ſageſſe ſupérieure ſait faire rentrer dans l'ordre, en les faiſant ſervir à l'exécution de ſes deſſeins toujours pleins d'équité & de juſtice.

Ce ſpectacle, comme je l'ai déjà dit, eſt bien digne de notre attention & de notre admiration ; il ſe développera peu-à-peu à meſure que j'avancerai dans l'expoſition de l'Hiſtoire Ancienne, dont il fait, ce me ſemble, une partie eſſentielle. C'eſt pour y rendre les eſprits attentifs, que je me crois obligé d'ajouter au récit des faits & des événemens, ce qui regarde les mœurs & les coutumes des peuples, parce que c'eſt ce qui en fait connoître le génie & le caractère, & ce qu'on peut appeller en quelque ſorte l'ame de l'hiſtoire. Car n'y obſerver que les faits

& les dates, fans porter plus loin fa curiofité ni fes vues, ce feroit imiter l'imprndence d'un voyageur, qui, en parcourant beaucoup de pays, fe contenteroit d'en connoître exactement la diftance, de confidérer la fituation des lieux, les bâtimens des villes, les habillemens des peuples, fans fe mettre en peine de converfer avec les hommes pour connoître leur génie, leurs mœurs, leur caractère d'efprit, leurs loix, leur gouvernement. Homère, qui a eu deffein de nous donner dans la perfonne d'Ulyffe, le modèle d'un voyageur fage & intelligent, avertit dès le commencement de l'Odyffée, que fon Héros, en vifitant les villes, eut grand foin de s'informer des mœurs & des coutumes des peuples. Il en doit être de même de quiconque s'applique à l'étude de l'Hiftoire.

§. II. *Defcription Géographique de l'Afie.*

Comme l'Afie fera déformais le principal théâtre de l'Hiftoire où nous allons entrer, il ne fera pas hors de propos d'en donner d'abord une idée générale, qui en faffe connoître au moins les provinces & les villes les plus confidérables.

Les parties feptentrionales & orientales de l'Afie, font moins connues dans l'Hiftoire Ancienne.

Au nord ou feptentrion, font LA SARMATIE ASIATIQUE, & LA SCYTIE ASIATIQUE, qui répondent à la Tartarie. La Sarmatie eft entre le fleuve *Tanaïs* qui fépare

l'Europe de l'Asie, & le fleuve *Rha* ou *Volga*. La Scythie se divise en deux parties, l'une en-deçà, l'autre au-delà du mont *Imaüs*. Les peuples de Scythie les plus connus, sont les *Saques* & les *Massagétes*.

Les parties les plus orientales sont SERICA, le Catay; SINARUM REGIO, la Chine; INDIA, l'Inde. Cette derniere, anciennement, étoit plus connue que les autres. Elle se divisoit en deux parties; l'une en-deçà du *Gange*, renfermée entre ce fleuve & l'*Inde*, ce qui forme aujourd'hui les Etats du grand Mogol; l'autre au-delà du Gange.

Le reste de l'Asie, dont il est beaucoup plus parlé dans l'Histoire, peut se diviser en cinq ou six parties, en allant d'orient en occident.

I. L'ASIE SUPÉRIEURE, qui commence au fleuve Indus. Les principales provinces sont LA GEDROSIE, LA CARMANIE, L'ARACHOSIE, LA DRANGIANE, LA BACTRIANE, dont la capitale étoit *Bactre*; LA SOGDIANE, LA MARGIANE, L'HYRCANIE, près de la mer Caspienne; LA PARTHIE, LA MÉDIE, V. *Ecbatane*; LA PERSE, V. *Suse*; L'ASSYRIE, V. *Ninive*, située sur le Tigre; LA MÉSOPOTAMIE, entre l'Euphrate & le Tigre; LA BABYLONIE, V. *Babylone* sur l'Euphrate.

II. L'ASIE ENTRE LE PONT-EUXIN ET LA MER CASPIENNE. On y peut distinguer quatre provinces. 1. LA COLCHIDE, le fleuve *Phasis*, & le mont *Caucase*. 2. L'IBÉRIE. 3. L'ALBANIE. Ces deux dernières font maintenant partie de la Géorgie. 4. La grande ARMÉNIE. Elle est séparée de la petite par l'Eu-

phrate, de la Mésopothamie par le mont *Taurus*, & de l'Assyrie par le mont *Niphate*. Ses villes sont *Artaxate Tigranocerte*. Le fleuve *Artaxe* la traverse.

III. L'ASIE MINEURE. Elle se peut diviser en quatre ou cinq parties, selon la différente situation de ses provinces.

1. *Au septention*, sur le bord du Pont-Euxin. LE PONT, sous trois différens noms. Les villes sont *Trapezus*; assez près de là sont les peuples appellés *Chalybes* ou *Chaldei*. *Themiscyra*, ville située sur le fleùve *Thermodoon*, & célèbre par la demeure des Amazones. LA PAPHLAGONIE. LA BITHYNIE: V. *Nicée*, *Pruse*, *Nicomédie*, *Calcédoine* vis-à-vis de Constantinople, *Héraclée*.

2. *A l'occident*, en descendant le long de la mer Egée: LA MYSIE, qui est double. LA PETITE, où sont *Cyzique*, *Lampsaque*, *Parium*, *Abyde*, vis-à-vis de Sestos, dont elle n'est séparée que par le détroit des Dardanelles. *Dardanum. Sigeum. Ilion*, ou *Troye*; & presque vis-à-vis la petite île de *Ténédos*. Les rivières sont l'*Arsepe*, *le Granic*, *le Simoïs*. Le mont *Ida*. Cette région est quelquefois appellée aussi la petite Phrygie, dont la *Troade* fait partie.

LA GRANDE MYSIE. *Antandre. Trajanople. Adramyte. Pergame.* Vis-à-vis de cette Mysie est l'île de LESBOS, dont les villes sont *Methymna*, patrie du célèbre Arion, & *Mitylene*, qui a donné à l'île le nom de Mételin.

L'EOLIE. *Elée. Cumes. Phocée.*

L'IONIE. *Smyrne. Clazomene. Théos. Lehedus. Colophon. Ephèse. Priene. Milet.*

LA CARIE. *Laodicée. Antioche, Magnésie. Alabande.* Le fleuve *Méandre.*

LA DORIDE. *Halicarnasse. Cnidus.*

Vis-à-vis de ces quatre dernieres contrées, sont les îles CHIOS, SAMOS, PATHMOS, COS, & plus bas au midi, RHODES.

3. *Au midi*, le long de la mer méditerranée.

LA LYCIE. V. *Telmessus. Patara.* Riv. *Xantus.* C'est ici que commence le mont *Taurus*, qui parcourt toute l'Asie dans sa longueur, & prend différens noms, selon les différens pays où il passe.

LA PAMPHYLIE. *Perga. Aspendus. Sida.*

LA CILICIE. *Séleucie. Corycium. Tharse*, sur la riv. *Cydnus.* Vis-à-vis de la Cilicie est l'île de *Cypre.* Vil. *Salamis. Amathus. Paphos.*

4. *Le long de l'Euphrate*, en remontant vers le nord.

LA PETITE ARMÉNIE. *Comane. Arabisse. Meliten. Satala.* Riv. *Mélas*, qui se jette dans l'Euphrate.

5. *A milieu des terres.*

LA CAPADOCE. V. *Néocésarée. Comana. Pontica. Sebastia. Sebastopolis. Diocésarée. Césarée*, autrement *Mazaca. Tyane.*

LA LYCAONIE & L'ISAURIE. *Icaunium. Isauria.*

LA PISIDIE. *Seleucie* & *Antioche* de Pisidie.

LA LYDIE. V. *Thyatire. Sardes. Philadelphie.* Riv. *Caystrus*, & *Hermus*, où se jette le *Pactole.* Mont. *Sipyle* & *Tmolus.*

LA GRANDE PHRYGIE. *Synnade. Apamée.*

IV. LA SYRIE, maintenant la Sourie; appellée sous les Empereurs Romains, l'*O-*

rient, dont les principales provinces ſont :

1. LA PALESTINE. Ce nom eſt quelquefois donné à toute la Judée. V. *Jéruſalem. Samarie. Céſarée de Paleſtine.* Riv. *Le Jourdain.* On appelle auſſi Paleſtine la contrée du pays de Chanaan qui s'étendoit le long de la mer méditerranée, dont les principales villes étoient *Gaze*, *Aſcalon*, *Azoth*, *Accaron* & *Geth.*

2. LA PHÉNICIE. V. *Ptolémaïde. Tyr. Sidon. Béryte.* Mont. *Liban*, & *Antiliban.*

3. LA SYRIE proprement dite, ou L'ANTIOCHENE. V. *Antioche. Apamée. Laodicée. Seleucie.*

4. LA COMAGENE. V. *Samoſate.*

5. LA COELE-SYRIE. V. *Zeugma. Thapſacus. Palmyre. Damas.*

V. L'ARABIE PÉTRÉE. V. *Petra. Boſtra.* Mont. *Caſius.* DÉSERTE. HEUREUSE.

LIVRE TROISIEME.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

CE troiſieme Livre renfermera l'Hiſtoire de l'Empire des Aſſyriens, tant de Ninive, que de Babylone, du royaume des Médes, & de celui des Lydiens.

CHAPITRE PREMIER.

Premier Empire des Aſſyriens.

§. I. *Durée de cet Empire.*

L'EMPIRE des Aſſyriens a été ſans contredit l'un des plus puiſſans Empires du monde. Les auteurs ſe partagent en deux ſentimens principaux ſur le tems

qu'il a ſubſiſté. Les uns, comme Ctéſias, ſuivi en cela par Juſtin, lui donnent treize cens ans de durée ; les autres ne lui en donnent que cinq cens vingt, & c'eſt ce que penſe Hérodote. L'affoibliſſement, & peut-être même l'interruption du pouvoir dans ce vaſte empire, ont pu donner lieu à cette différence de ſentimens, ce qui ſemble pouvoir auſſi en quelque ſorte les concilier.

L'hiſtoire de ces tems reculés eſt ſi obſcure, les monumens qui nous l'ont conſervée ſi oppoſées entr'eux, les ſyſtêmes des * modernes ſur cette matiére ſi différens les uns des autres, qu'il eſt difficile de donner aucun ſentiment comme certain & inconteſtable. Au défaut de la certitude, je croi qu'un lecteur raiſonnable peut ſe contenter de la vraiſemblance ; & il me ſemble qu'on ne peut gueres ſe tromper en donnant à l'empire des Aſſyriens la même antiquité qu'à la ville de Babylone qui en étoit la capitale. Or l'Ecriture ſainte nous apprend que celle-ci fut bâtie par Nemrod, qui fut certainement un grand conquérant, &, ſelon toutes

* *Ceux qui voudront approfondir cette matiere, pourront lire les diſſertations de M. l'Abbé Banier, & de M. Freret, ſur l'empire des Aſſyriens, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres ; les premieres, Tome III, & les autres, Tome V, & ce qu'a écrit ſur ce ſujet le Pere Tournemine, dans ſon édition de Ménochius.*

les apparences, le premier & le plus ancien de tous ceux qui ont ambitionné ce nom.

Les Babyloniens, comme Calisthéne, philosophe de la suite d'Alexandre, l'écrivit à Aristote, comptoient au moins 1903 ans d'antiquité lorsque ce Prince entra triomphant dans Babylone; ce qui fait remonter son origine à l'an du monde 1771, c'est-à-dire 115 ans après le déluge. Ce calcul, à peu d'années près, revient au tems où nous croyons que Nemrod en jeta les fondemens. Ce témoignage de Calisthéne, dont il n'est point parlé ailleurs, paroit suspect à quelques Savans: mais sa conformité avec l'Ecriture doit le rendre respectable.

Porphyr. apud Simplic. in lib. 2. de cœlo.

C'est sur ces conjectures que je croi pouvoir donner Nemrod pour fondateur au premier empire des Assyriens, qui subsista avec plus ou moins d'éclat & d'étendue * pendant plus de 1450 ans depuis lui jusqu'à Sardanapale qui en fut le dernier roi, c'est-à-dire depuis l'an du monde 1800 jusqu'à l'an 3257.

** Je m'éloigne ici du sentiment d'Ussérius, mon guide ordinaire, pour ce qui regarde la durée de l'empire des Assyriens, qu'il suppose avec Hérodote n'être que de 520 ans, mais je tire de lui les dates du tems où Nemrod a vécu, & de celui où Sardanapale est mort.*

§. II. *Rois d'Aſſyrie. Nemrod, ou Bélus. Ninus. Sémiramis: deſcription de Babylone. Nynias ... Phul. Sardanapale.*

An M. 1800. Av. J.C. 2204.

NEMROD. C'eſt le même que Bélus *, qui fut depuis honoré ſous ce nom comme une divinité.

* *Bélus, ou Baal, ſignifie* Maître.

Il étoit fils de Chus, petit-fils de Cham, & arriere petit-fils de Noé. *C'étoit*, dit l'Ecriture ſainte, *un violent chaſſeur devant le Seigneur.* Il avoit deux vues en s'appliquant à ce pénible & dangereux exercice. La premiere étoit de s'attirer l'affection des peuples, qu'il délivroit & de la crainte & de l'attaque des bêtes farouches. La ſeconde d'exercer à la chaſſe beaucoup de jeunes gens, de les endurcir au travail, de les accoutumer à une eſpéce de diſcipline & d'obéiſſance, de les former à l'uſage des armes, & de faire ſervir à des deſſeins plus ſérieux que la chaſſe, des hommes qu'il auroit aguerris ſous ce prétexte, & qui ſeroient accoutumés à ſes ordres.

Gen. ch. 10.

L'hiſtoire ancienne a conſervé quelques veſtiges de cet artifice de Nemrod, qu'elle a confondu avec Ninus ſon fils. Car Diodore en parle en ces termes : « Ninus, » le plus ancien des rois d'Aſſyrie dont » il ſoit parlé dans l'hiſtoire, a fait de » grandes choſes. Etant naturellement bel-

Lib. 2. *p.* 90.

» liqueux, & zélé pour la gloire qui eſt
» le fruit de la vertu, il arma un nom-
» bre conſidérable de jeunes gens robuſ-
» tes & courageux comme lui, les for-
» ma long-tems par de durs & pénibles
» exercices, & par-là les accoutuma à
» ſupporter avec patience les fatigues de
» la guerre, & à en affronter les dangers
» avec courage & intrépidité.

Ce qu'ajoute Diodore, que Ninus fit alliance avec le roi des Arabes en uniſſant ſes troupes aux ſiennes, eſt un reſte de l'ancienne tradition, qui nous apprend que les enfans de Chus, & par conſéquent freres de Nemrod, s'établirent tous dans l'Arabie le long du golfe Perſique, depuis Hévila juſqu'à l'océan, & qu'ils étoient aſſez ſes voiſins pour le ſecourir & en être ſecourus. Et ce que le même Hiſtorien dit de Ninus, qu'il fut le premier roi des Aſſyriens, répond préciſément à ce que dit l'Ecriture de Nemrod, qu'*il commença à être puiſſant ſur la terre* : c'eſt-à-dire qu'il s'y établit, qu'il y bâtit des villes, qu'il ſubjugua ſes voiſins les plus proches, qu'il réunit ces différens peuples ſous une même autorité par des loix communes & par une même police, & qu'il en forma un état, qui pour ces premiers tems étoit d'une étendue aſſez conſidérable, quoique bornée aux rives de l'Euphrate & du Tigre ; & qui dans

Ibid.

les siécles suivans sut prendre peu à peu de nouveaux accroissemens, & vint à bout de pousser fort loin ses conquêtes.

Gen. 10. 10. *La ville capitale de son royaume*, dit l'Ecriture, *fut Babylone*. Les Historiens profanes attribuent presque tous à Sémiramis la fondation de Babylone : (*) d'autres la donnent à Bélus. Il est visible que les uns & les autres se trompent, s'il est question du premier fondateur de cette ville. Car elle ne doit son commencement ni à Sémiramis ni à Nemrod, mais

Gen. 11. 4. à la folle vanité de ceux dont l'Ecriture dit qu'ils voulurent bâtir une tour & une ville, qui rendissent leur mémoire immortelle.

Hist. Jud. lib. 1. cap. 4. Josephe rapporte, sur le témoignage d'une Sybille qui doit être fort ancienne, & dont on ne peut attribuer les fictions au zele imprudent de quelques chrétiens, que des tourbillons & des vents impétueux envoyés par les dieux, renverserent la tour. Si cela étoit, la témérité de Nemrod seroit encore plus grande d'avoir rebâti une ville & une tour, que Dieu même auroit renversée avec de si grandes marques de sa colere. Mais l'Ecriture ne dit rien de tel ; & il y a bien de l'apparence que l'ouvrage demeura où

(*) Semiramis eam condiderat, vel, ut plerique tradidere, Belus, cujus regia ostenditur. Q. *Curt. lib. 5. cap. 1.*

il en étoit lorſque Dieu le fit ceſſer par la diviſion des langues, & que la tour conſacrée à Bélus dont Hérodote fait la deſcription, étoit celle que les enfans des hommes avoient prétendu élever juſqu'aux nues.

Lib. 1. cap. 181.

Il eſt encore fort vraiſemblable que ce ridicule deſſein ayant été déconcerté par un prodige inoui dont Dieu ſeul pouvoit être l'auteur, tout le monde d'abord abandonna un lieu qui lui avoit déplu, & que Nemrod fut le premier qui l'environna de murailles, y établit ſes amis & ſes confédérés, & ſe ſoumit tous les environs, commençant par là ſon empire; mais ne l'y bornant pas : *Fuit principium regni ejus Babylon.* Les autres villes que nomme ici l'Ecriture, étoient dans la terre de Sennaar qui eſt certainement la province dont Babylone devint la métropole.

De ce pays il paſſa dans celui qui eſt appellé Aſſyrie, & y bâtit Ninive : *De terra illa egreſſus eſt Aſſur, & ædificavit Ninivem.* C'eſt le ſens que pluſieurs Savans donnent au mot d'*Aſſur*, en le regardant comme celui d'une province, & non comme celui du premier homme qui l'avoit occupée, comme s'il y avoit *egreſſus eſt in Aſſur, in Aſſyriam*, & ce ſens paroît le plus naturel pour pluſieurs raiſons qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter ici. Le pays d'Aſſyrie eſt marqué

Gen. 10. 11.

dans un Prophête par ce caractere particulier, d'être la terre de Nemrod : *Et pascent terram Assur in gladio, & terram Nemrod in lanceis ejus ; & liberabit ab Assur, cùm venerit in terram nostram.* Il tiroit son nom d'Assur fils de Sem, qui sans doute s'y étoit établi avec sa famille, & qui en fut apparemment chassé, ou assujetti par l'usurpateur Nemrod.

Mich. 5. 6.

Celui-ci s'étant emparé des provinces d'Assur, ne les ravagea pas en tyran, mais les remplit de villes, & se fit aimer de ses nouveaux sujets avec autant de passion que des anciens ; ensorte que les Historiens, qui n'ont pas assez approfondi ce point, ont cru qu'il s'étoit servi des Assyriens pour se soumettre les Babyloniens. Il bâtit entr'autres une ville superbe, qu'il appella Ninive, du nom de son fils Ninus, pour immortaliser par là sa mémoire. Ce fils à son tour, plein de vénération pour son pere, voulut que ceux qui l'avoient eu pour roi, l'adorassent comme leur seigneur, & portassent les autres peuples à lui rendre le même culte. Car il paroît certain que Nemrod est le fameux Bélus des Babyloniens, le plus ancien roi que les peuples aient adoré pour ses grandes actions, & qui aient montré aux autres hommes le chemin à cette sorte d'immortalité qu'ils s'imaginent que les qualités humaines peuvent donner.

Gen. 10. v. 11. 12.

Diod. lib. 2. *pag.* 90.

Je me réserve à parler de la grandeur & de la puissance des villes de Babylone & de Ninive sous les Rois auxquels les auteurs profanes en attribuent l'établissement, parce que l'Ecriture n'en dit presque rien. Ce silence, dont notre curiosité a peine à s'accommoder, peut devenir fort instructif pour notre piété. L'Ecriture a placé exprès Nemrod & Abraham fort près l'un de l'autre, quoiqu'ils soient assez éloignés par rapport au tems où ils ont vécu, afin que nous vissions dans le premier ce que les hommes admirent & ce qu'ils souhaitent, & dans le second ce que Dieu approuve, & ce qu'il juge digne de sa complaisance & de son amour. a Ces deux hommes si différens sont les deux premiers citoyens de deux citées opposées, fondées par des amours contraires, dont l'un est l'amour de soi-même & des biens temporels porté jusqu'au mépris de Dieu, & l'autre est l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi-même.

NINUS. J'ai déja remarqué que la plupart des auteurs profanes le regardent comme le premier fondateur de l'empire des Assyriens, & par cette raison lui at-

a Fecerunt civitates duas amores duo, terrenam scilicet amor sui usque ad contemtum Dei, cœlestem verò amor Dei usque ad contemtum sui. *S. Aug. de Civ. Dei, lib.* 14. *cap.* 28.

tribuent une grande partie des actions de Nemrod ou Bélus son pere.

Diod. lib. 2. pag. 90-95.

Dans le dessein qu'il avoit de porter au loin ses conquêtes, il commença par se préparer des troupes & des officiers capables de seconder ses desseins. Soutenu du puissant secours des Arabes ses voisins, il se mit en campagne, & dans l'espace de dix-sept ans fit la conquête d'une infinité de pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, & la Bactriane qu'il n'osa pas encore attaquer.

A son retour, avant que d'entreprendre de nouvelles conquêtes, il voulut immortaliser son nom par l'établissement d'une ville qui répondît à la grandeur de sa puissance, il l'appella Ninive, & la bâtit sur le port oriental du * Tigre. Peut-être ne fit-il qu'achever l'ouvrage que son pere avoit commencé. Son dessein, dit Diodore, fut de rendre Ninive la plus grande & la plus célebre ville du monde, & d'ôter à ceux qui viendroient après lui, l'espérance & le moyen d'en bâtir jamais une pareille. Elle avoit 150 stades (sept lieues & demie) de longueur, sur 90 stades (4 lieues & demie) de largeur: & par conséquent elle faisoit un quarré long. Elle avoit de circuit quatre cens quatre-vingts stades, qui font vingt-

** Diodore dit que ce fut sur le bord de l'Euphrate, & en parle ainsi en plusieurs endroits, mais il se trompe.*

quatre lieues. De-là vient que dans Jonas il eſt dit, que *Ninive étoit une grande ville qui avoit trois jours de chemin*, ce qui peut s'entendre de ſon circuit. ** Les murs avoient cent piés de hauteur ; & une épaiſſeur ſi conſidérable, qu'on pouvoit y conduire à l'aiſe trois chars de front. Ils étoient revêtus & fortifiés de quinze cens tours, hautes de deux cens piés.

Jonas, 3. 3.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, il reprit ſon expédition contre les Bactriens. Son armée, au rapport de Ctéſias, étoit de * dix-ſept cens mille hommes de pié, de deux cens mille chevaux, & de près de ſeize mille chariots armés de faulx. Diodore ajoute que cela ne doit pas paroître incroyable, puiſque, pour ne point parler des armées innombrables de Darius & de Xerxès, ſous Denys le Tyran, la ſeule ville de Syracuſe mettoit ſur pié ſix vingts mille hommes d'infanterie, & douze mille de cavalerie, ſans compter quatre cens vaiſſeaux bien équipés : & que peu de tems avant Annibal, l'Italie, en comptant les citoyens & les alliés, pouvoit armer près d'un million d'hommes. Ninus ſe rendit maître d'un

* *Il paroît ici de l'exagération : j'en parlerai dans la ſuite.*

** *Il eſt difficile de croire qu'il n'y ait pas de l'exagération dans ce que dit ici Diodore de l'étendue de Ninive. C'eſt ce qui a porté pluſieurs Savans à diminuer l'évaluation du ſtade de près de la moitié, en mettant quinze ſtades pour le mille Romain, au lieu qu'on n'en met ordinairement que huit.*

grand nombre de villes, & enfin s'attacha au siége de Bactre, capitale du pays. Il y autoit peut-être vû échouer tous ses efforts sans le secours & l'industrie de Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers, laquelle étoit d'un courage extraordinaire, & n'avoit rien de la foiblesse de son sexe. Elle étoit née à Ascalon, ville de Syrie. Je ne crois pas devoir rapporter ici ce que Diodore raconte de sa naissance, & de la maniere miraculeuse dont elle fut nourrie par des colombes, cet historien même regardant tout ce récit comme fabuleux. Sémiramis fournit à Ninus le moyen d'attaquer & de prendre la citadelle, & par-là de se rendre maître de la ville, où il trouva des trésors immenses. Le mari de Sémiramis s'étant donné la mort à lui-même pour prévenir l'effet des terribles menaces du Roi qui avoit conçu une violente passion pour sa femme, Ninus l'épousa.

De retour à Ninive, il en eut un fils qu'il nomma Ninyas. Bientôt après il mourut, & laissa à la Reine le gouvernement du Royaume. Elle lui éleva un superbe tombeau, qui subsista encore long-tems après la ruine de Ninive.

Plut. in Moral. pag. 755.

Je ne trouve nulle vraisemblance à ce que disent quelques Auteurs de la maniere dont Sémiramis monta sur le trône. Si on les en croit, sûre des Grands de

l'Etat, que ſes bienfaits ou ſes promeſſes lui avoient attachés, elle ſupplia ſon mari avec les plus vives inſtances de vouloir bien lui confier pour cinq jours la puiſſance ſouveraine. Il ſe rendit à ſes prieres, & toutes les provinces de l'Empire eut ordre d'obéir à Sémiramis. On n'exécuta cet ordre que trop exactement pour l'infortuné Ninus, qui fut mis à mort ou ſur le champ même, ou après quelques années de priſon.

SÉMIRAMIS. Cette Princeſſe ne ſongeoit qu'à immortaliſer ſon nom, & à couvrir la baſſeſſe de ſa naiſſance par la grandeur de ſes entrepriſes. Elle ſe propoſa de ſurpaſſer en magnificence ſes prédéceſſeurs, & * bâtit Babylone, ayant employé à la conſtruction de cette ville ſuperbe deux millions d'hommes qu'elle ramaſſa de toutes les parties de ſon vaſte empire. Quelques-uns de ſes ſucceſſeurs s'appliquerent encore à orner & à embellir cette ville par de nouveaux ouvrages. Je les réunirai tous ici, pour en donner d'abord une idée plus juſte & plus ſuivie.

Diod. l. 2. pag. 95.

Les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone ſi fameuſe, ſont les murailles

* *On ne doit pas être ſurpris de voir que la fondation d'une même ville ſoit attribuée à différentes perſonnes. C'eſt un langage aſſez commun, même dans les Auteurs profanes, de dire qu'un Prince a bâti une ville, ſoit qu'il l'ait fondée le premier, ſoit qu'il l'ait embellie & augmentée.*

de la ville ; les quais & le pont, le lac, les digues, & les canaux faits pour la décharge du fleuve ; les palais & les jardins suſpendus ; enfin le temple de Bel : ouvrages d'une magnificence qu'on a peine à comprendre. M. Prideaux a traité cette matiere avec beaucoup d'étendue & d'érudition : je n'ai preſque fait ici que le copier ou l'abréger.

I. *Les murailles.*

Herod. l. 1. c. 178 - 180. Diod. lib. 2. pag. 95. 96. Q. Curt. l. 5. c. 1.

BABYLONE étoit ſituée dans une vaſte plaine, dont le terroir étoit extrêmement gras & fertile. Ses murailles étoient d'une grandeur prodigieuſe. Elles avoient cinquante coudées d'épaiſſeur, qui font douze toiſes & demie : deux cens de hauteur, qui font 50 toiſes ; & quatre (*) cens quatre-vingt ſtades de circuit, qui font vingt-quatre lieues. Elles formoient un quarré parfait, dont chaque côté étoit de ſix-vingts ſtades, c'eſt-à-dire de ſix lieues. Elles étoient toutes bâties de larges briques, cimentées de bitume, liqueur épaiſſe & glutineuſe qui ſort de terre dans ce pays-là, qui lie plus fortement que le mortier, & qui devient beaucoup plus dur que la brique ou la pierre à qui elle ſert de ciment.

* *Je rapporte les choſes telles que je les trouve dans les Auteurs anciens, & M. Prideaux le fait comme moi, mais je ne laiſſe pas de croire qu'il y a beaucoup à rabattre de l'étendue immenſe qu'ils donnent à Babylone, auſſi-bien qu'à Ninive.*

Ces murailles étoient entourées d'un vaste fossé, rempli d'eau, & revêtu de briques des deux côtés. La terre qu'on en avoit tirée en le creusant, avoit été employée à faire les briques dont les murailles étoient construites.

Chaque côté de ce grand quarré avoit vingt-cinq portes d'airain massif, ce qui en tout en faisoit cent. D'où vient que lorsque Dieu promit à Cyrus la conquête de Babylone, il lui dit : *Je marcherai devant vous, & je romprai les portes d'airain.* Entre ces portes, & aux angles de chaque quarré, il y avoit plusieurs tours, élevées de dix pieds plus haut que les murailles.

Isaïe 42. 2.

Des vingt-cinq portes de chaque côté du quarré, partoient autant de rues, qui aboutissoient aux portes du côté opposé ; de sorte qu'il y avoit en tout cinquantes rues, qui se coupoient à angles droits. Elles étoient bordées de maisons qui avoient trois ou quatre étages, & dont le devant étoit orné de toutes sortes d'embellissemens. Ces maisons n'étoient point contiguës, ayant de chaque côté un vuide qui les séparoit les unes des autres, & on avoit laissé aussi une grande distance entr'elle & les murs de la ville. Ainsi, Babylone étoit plus grande en apparence qu'en réalité, près de la moitié de la ville étant occupée par des jardins &

Q. Curt. l. 5. cap. 1.

par des terres qu'on labouroit & qu'on enſemençoit, comme nous l'apprend Quinte-Curce.

II. *Quais & Pont.*

Hérod. l. 1. cap. 180 & 186.
Diod. l. 2. pag. 96.

UNE branche de l'Euphrate traverſoit cette grande ville du nord au midi. On bâtit de chaque côté de la rivière, pour lui ſervir de quai, une grande muraille de brique & de bitume, de la même épaiſſeur que les murs de la ville. On y mit des portes d'airain vis-à-vis de toutes les rues qui coupoient le fleuve, avec des deſcentes qui y conduiſoient, & dont les habitans avoient accoutumé de ſe ſervir pour paſſer en batteau d'un bord à l'autre, n'ayant pas d'autre paſſage ſur le fleuve avant que le pont eût été conſtruit. Ces portes étoient ouvertes pendant le jour, mais la nuit on les tenoit fermées.

Le pont ne le cédoit pour la beauté à aucun des autres ouvrages. Il avoit un ſtade *, c'eſt-à-dire cent quatre toiſes de long ſur trente pieds de large. Les arches étoient bâties de groſſes pierres qu'on avoit liées enſemble avec des chaînes de fer & du plomb fondu. Lorſqu'il s'étoit agi de le conſtruire, on avoit détourné le cours

* *Diodore dit que ce pont avoit cinq ſtades de longueur, ce qui fait un quart de lieue; mais cela ne peut être, puiſque l'Euphrate n'avoit qu'un ſtade de largeur, ſelon Strabon, livre 16, pag. 738.*

du

du fleuve, & mis ſon lit à ſec, pour d'autres raiſons encore, comme je le dirai bientôt; & comme tout étoit préparé de loin, le pont fut conſtruit pendant cet intervalle, auſſi-bien que les quais dont j'ai parlé.

III. *Lac, digues, canaux faits pour la décharge du fleuve.*

CES travaux, objets de l'admiration des plus habiles connoiſſeurs, avoient encore plus d'utilité que de magnificence. A l'approche de l'été, le ſoleil venant à fondre les neiges des montagnes d'Arménie, il en naît une grande crue d'eau dans les mois de Juin, Juillet, Août, qui, ſe jettant dans l'Euphrate, lui font franchir ſes bords dans cette ſaiſon, de la même maniere que le Nil ſe déborde en Egypte. Comme la ville & le pays en ſouffroient beaucoup de dommage, pour y remedier, on fit tirer fort haut au-deſſus de la ville deux canaux artificiels pour détourner dans le Tigre ces eaux débordées avant qu'elles fuſſent parvenues à Babylonne.

Strab. l. 16. pag. 740. Plin. lib. 5. cap. 26.

Abyd. apud Euſeb. Pr. æp Evang. lib. 9.

Afin que le pays fût encore plus en ſûreté contre les inondinations, on fit conſtuire une prodigieuſe digue de brique cimentée de bitume des deux côtés du fleuve, pour le retenir dans ſon lit, laquelle s'étendoit depuis la tête des canaux

Abyd. ibid. Herod. l. 1 c. 185.

artificiels, jufqu'à la ville, & un peu au-deffous.

Pour faciliter la conftruction de la plupart des ouvrages dont nous avons parlé, il avoit fallu détourner le cours de la riviére. On avoit pour cela creufé à l'occident de Babylone un grand lac, qui, felon Hérodote, avoit quatre cent vingt ftades en quarré, c'eft-à-dire, vingt & une lieues, & trente-cinq pieds de profondeur, ou, felon Mégafthéne, foixante-quinze pieds. Le fleuve fut conduit tout entier dans ce vafte lac, par un canal qu'on avoit coupé à fon bord occidental: & lorfque tous les ouvrages furent finis, on le fit rentrer dans fon lit ordinaire. Cependant, de peur que l'Euphrate, dans le temps de fes crues, n'inondât la ville par les portes qui y conduifoient, on conferva le lac avec fon canal. L'eau qui y étoit conduite & reçue dans les temps des débordemens, y étoit confervée comme dans un réfervoir commun, d'où on la tiroit par le moyen des éclufes, dans les temps convenables, pour arrofer les terres voifines. Ce lac fervoit donc en même temps à défendre le pays contre les inondations, & à le fertilifer. Je rapporte ce qu'ont dit les Anciens des merveilles de Babylone; mais il y en a que j'ai de la peine à

concevoir ; & de ce nombre eſt la vaſte étendue du lac que je viens de décrire.

Beroſe, Mégaſthéne & Abydéne, cités par Joſephe & par Euſebe, font Nabuchodonoſor auteur de preſque tous ces ouvrages ; mais Hérodote attribue le pont, les deux quais de la riviére, & le lac, à Nitocris, belle-fille de ce Monarque. Peut-être que Nitocris mit la derniere main à ce que ſon beau-pere avoit laiſſé imparfait à ſa mort : ce qui lui a valu chez cet hiſtorien l'honneur de toute l'entrepriſe.

IV. *Palais, Jardins ſuſpendus.*

Aux deux extrémités du pont il y avoit deux palais, qui communiquoient enſemble par une voûte qu'on avoit conſtruite ſous le lit du fleuve pendant qu'il étoit à ſec. Le vieux palais des rois de de Babylone, ſitué au côté oriental du fleuve, avoit trente ſtades de circuit, c'eſt-à-dire, une lieue & demie. Tout près de là étoit le Temple de Bel, dont nous parlerons bientôt. Le nouveau palais, ſitué vis-à-vis de l'autre au côté occidental du fleuve, avoit ſoixante ſtades de circuit, qui font trois lieues. Il étoit environné d'une triple enceinte de murailles, ſéparées l'une de l'autre par un eſpace aſſez conſidérable. Ces murailles, auſſi bien que celles de l'autre palais, étoient embellies d'une infinité de ſculp-

Diod. l. 2. p. 96. & 97

tures qui repréſentoient au naturel toutes ſortes d'animaux. On y voyoit ſur-tout une chaſſe où Sémiramis de deſſus ſon cheval lançoit un javelot contre un léopard, & où Ninus ſon mari perçoit un lion.

Diod. p. 98. 99 Strab. l. 16. p. 738. Q. Curt. l. 5. c. 1.

Dans ce dernier palais étoient ces jardins ſuſpendus, ſi renommés parmi les Grecs. Ils formoient un quarré, dont chaque côté avoit quatre cens pieds. Ils étoient élevés, & formoient pluſieurs larges terraſſes poſées en forme d'amphithéâtre, dont la plus haute égaloit la hauteur des murs de la ville. On montoit d'une terraſſe à l'autre, par un eſcalier large de dix pieds. La maſſe entiére étoit ſoutenue par de grandes voûtes bâties l'une ſur l'autre, & fortifiée d'une muraille de vingt-deux pieds d'épaiſſeur, qui l'entouroit de toutes parts. Sur le ſommet de ces voûtes, on avoit poſé de grandes pierres plates de ſeize pieds de long, & de quatre de large. On avoit mis par-deſſus une couche de roſeaux enduits d'une grande quantité de bitume, ſur laquelle il y avoit deux rangs de briques, liés fortement enſemble avec du mortier. Tout cela étoit couvert de plaques de plomb; & ſur cette dernière couche étoit poſée la terre du jardin. Ces plate-formes avoient été ainſi conſtruites, afin que l'humidité de la terre ne perçât

point en bas, & ne s'écoulât point au travers des voûtes. La terre qui y avoit été jetée, étoit si profonde, que les plus grands arbres pouvoient y prendre racine. Aussi toutes les terrasses en étoient-elles couvertes, aussi-bien que de toutes sortes de plantes & de fleurs propres à embellir un lieu de plaisance. Sur la plus haute terrasse, il y avoit une pompe qui ne paroissoit point, par le moyen de laquelle on tiroit en haut l'eau de la rivière, & on en arrosoit de-là tout le jardin. On avoit ménagé, dans l'espace qui séparoit les voûtes sur lesquelles étoit appuyé tout l'édifice, de grandes & magnifiques salles, qui étoient fort éclairees, & avoient une vue très-agréable.

Amytis, femme de Nabuchodonosor, ayant été élevée dans la Médie, dont Astiage son pere étoit roi, s'étoit beaucoup plue aux montagnes & aux forêts de ce pays-là. Et comme elle souhaitoit d'avoir à Babylone quelque chose de semblable, Nabuchodonosor, pour lui complaire, fit construire ce prodigieux édifice. Diodore dit à-peu près la même chose, mais ne nomme point les personnes.

Beros. apud Joseph. contr. App. l. 1. c 6.

V. *Temple de Bel.*

Un des grands ouvrages qui fût à Babylone, étoit le Temple de Bel. J'ai déjà dit qu'il étoit situé près du vieux

Hérod. l. 1. c. 181. Diod. l. 2. pag. 98. Strab. l. 16. p. 738.

palais. Ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit une tour prodigieuse, qui étoit au centre de cet édifice, bâtie en quarré, laquelle, selon Hérodote, avoit un stade * de longueur, sur autant de largeur, & selon Strabon, un stade aussi de hauteur. Elle consistoit en huit tours bâties l'une sur l'autre, qui alloient toujours en diminuant : c'est pourquoi Strabon lui donne le nom de Pyramide. On prétend, & on démontre, que cette tour surpassoit beaucoup en hauteur la plus grande des pyramides d'Egypte. C'est ce qui donne un juste lieu de croire, comme Bochard l'assure, que c'est la même qui fut bâtie lors de la confusion des langues ; d'autant plus que les Auteurs profanes remarquent qu'elle fut toute bâtie de brique & de bitume, comme l'Ecriture le dit de la tour de Babel. On y montoit par des degrés qui alloient en tournant par le dehors, ce qui signifie peut-être une rampe douce prise dans l'épaisseur du mur, laquelle tournoyant huit fois avant que d'arriver au sommet, formoit une apparence de huit tours posées l'une sur l'autre. On y avoit pratiqué plusieurs grandes chambres avec des voûtes soutenues par des piliers.

Phaleg. part. l. 1. cap. 9.

Au sommet de la tour il y avoit une espèce d'observatoire, par le secours duquel les Babyloniens s'étoient rendus ha-

* *Le stade a plus de 104 toises.*

biles en aſtronomie plus qu'aucune autre nation, & y avoient fait en peu de temps les grands progrès que l'hiſtoire leur attribue.

Mais cette tour étoit principalement deſtinée au culte du Dieu Bel ou Baal, & à celui de pluſieurs autres divinités. Il y avoit pour cette raiſon pluſieurs chapelles en différens endroits de la tour. Les richeſſes de ce temple en ſtatues, tables, encenſoirs, coupes, & autres vaſes ſacrés, le tout d'or maſſif, étoient immenſes. Parmi ces ſtatues, il y en avoit une de quarante pieds de haut, qui ſeule peſoit mille talens babyloniens.

Le talent babylonien, ſelon Pollux, dans ſon *Onomaſticon*, vaut 7000 dragmes attiques; & par conſéquent un ſixième plus que le talent attique, qui n'en vaut que 6000.

Selon le dénombrement que fait Diodore des richeſſes renfermées dans ce temple, la ſomme totale eſt de 6300 talens d'or babyloniens.

Le ſixiéme de 6300 eſt 1050. Par conſéquent 6300 talens d'or babyloniens valent 7350 talens d'or attique.

Or, 7350 talens attiques d'argent valent 22050000 liv., c'eſt-à-dire, vingt-deux millions cinquante mille livres.

Comme nous mettons pour les an-

ciens la proportion de l'or à l'argent de dix à un, 7350 talens attiques d'or doivent valoir 220500000 livres, c'est-à-dire, deux cens vingt millions cinq cens mille livres.

Herod. l. 1. c. 183. Strab. l. 16. p. 738. Arrian. lib. 7. pag. 480.

Ce temple subsistoit encore au temps de Xercès. Ce prince, à son retour de son expédition contre la Grèce, le démolit entiérement, après en avoir enlevé les trésors immenses. Alexandre, quand il fut revenu des Indes à Babylone, forma le dessein de le rebâtir, & d'abord il employa dix mille hommes pour nettoyer la place, & en écarter les ruines. Mais étant mort deux mois après, l'entreprise cessa.

Tels étoient les principaux ouvrages qui ont rendu Babylone si fameuse. Quelques-uns en sont attribués par les auteurs profanes à Sémiramis, dont il est temps que nous reprenions l'histoire.

Diod. l. 2. p. 100-108.

Après qu'elle eut achevé tous ces grands ouvrages, elle crut devoir parcourir toutes les parties de son empire, & elle laissa par-tout des marques de sa magnificence par de superbes bâtimens qu'elle construisit, soit pour la commodité, soit pour l'ornement des villes, s'appliquant sur-tout à faire conduire de l'eau par des acqueducs dans les lieux qui en manquoient, & à rendre aisées les grandes routes, en perçant des mon-

tagnes, & comblant des vallées. Du temps de Diodore, on voyoit encore en plusieurs endroits des monumens qui portoient son nom.

Il paroît qu'elle avoit une grande autorité sur les peuples, puisque sa présence seule étoit capable d'arrêter une sédition. Un jour, pendant qu'elle étoit à sa toilette, on vint lui annoncer qu'il y avoit quelque mouvement dans la ville. Elle partit sur le champ la tête à demie coëffée, & ne revint point que le trouble ne fût entiérement appaisé. On lui érigea une statue, où elle paroissoit dans cette même attitude & cet état négligé, qui ne l'avoit point empêchée de voler à son devoir.

Val. Max. lib. 9. c. 3.

Non contente de la vaste étendue d'Etats que son mari lui avoit laissés, elle fit la conquête d'une grande partie de l'Ethiopie. Pendant qu'elle étoit dans ce pays, elle eut la curiosité de visiter le temple de Jupiter Ammon, pour savoir de l'oracle quand sa vie finiroit. Il lui fut répondu, si l'on en croit Diodore, que ce seroit lorsque son fils Ninyas lui dresseroit des embûches; & qu'après sa mort, une partie de l'Asie lui rendroit des honneurs divins.

Sa grande & dernière expédition fut contre les Indes. Elle amassa dans cette

vue des troupes innombrables de toutes les provinces de ſon empire. Le rendez-vous fut à Bactre. Comme la force des Indiens conſiſtoit principalement dans le grand nombre d'éléphans qu'ils avoient, elle fit accommoder des chameaux en forme d'éléphans, dans l'eſpérance de tromper ainſi les ennemis. On dit que Perſée, long-tems après, en fit autant contre les Romains. Mais cet artifice ne leur réuſſit ni à l'un, ni à l'autre. Le Roi des Indes, ayant appris qu'elle approchoit, lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui demander qui elle étoit, & de quel droit, ſans avoir reçu de lui aucune injure, elle venoit de gaieté de cœur attaquer ſes Etats; & il ajoutoit que ſon audace ſeroit bientôt punie, comme elle le méritoit. *Dites à votre Maître*, répondit-elle, *que dans peu je lui ferai ſavoir moi-même qui je ſuis.* Elle s'avance auſſi-tôt vers le fleuve * qui donne ſon nom au pays. Elle avoit fait préparer un grand nombre de barques. Le paſſage lui en fut long-temps diſputé : mais après un ſanglant combat, elle mit les ennemis en fuite. Plus de mille barques de leur côté furent coulées à fond, & elle fit ſur eux plus de cent mille priſonniers. Animée par cet heureux ſuccès, elle avança auſſi-tôt dans le pays, ayant

* *L'Inde.*

laiſſé ſoixante mille hommes pour garder le pont de bateaux qu'elle avoit fait conſtruire. C'eſt ce que demandoit le Roi, qui exprès avoit pris la fuite, afin de lui donner lieu de s'engager dans l'intérieur du pays. Quand il l'y crut aſſez avancée, il tourna face. Alors ſe donna un ſecond combat, plus ſanglant encore que le premier. Les faux éléphans ne ſoutinrent pas long-temps le choc des véritables. Ceux ci mirent l'armée en déroute, écraſant tout ce qu'ils rencontroient. Sémiramis fit ce qu'elle put pour rallier & ranimer ſes troupes, mais inutilement. Le Roi la voyant dans la mêlée, s'avança contr'elle & la bleſſa en deux endroits, mais ſans que ces plaies fuſſent mortelles. La vîteſſe de ſon cheval la déroba à la pourſuite des ennemis. Comme on couroit en foule vers le pont pour repaſſer le fleuve, le déſordre & la confuſion, inévitables dans de telles conjonctures, y firent périr un grand nombre de troupes. Quand elle eut mis en ſûreté celles qui avoient pu ſe ſauver, elle rompit le pont, & par-là arrêta les ennemis, à qui le Roi, pour obéir à un oracle, avoit défendu de pourſuivre plus loin Sémiramis, & de paſſer le fleuve. Cette Princeſſe, ayant fait à Bactre l'échange des priſonniers, retourna dans ſes Etats, y ramenant à peine le tiers

de ſon armée *. Elle eſt la ſeule, & Alexandre après elle, qui ait oſé porter la guerre au-delà du fleuve de l'Inde.

Je ne puis pas n'être point frappé d'une difficulté que l'on peut faire ſur tout ce que j'ai rapporté d'extraordinaire de Ninus & de Sémiramis, qui paroît ne pouvoir guère convenir à des temps ſi proches du deluge : je veux dire cette multitude de troupes, cette nombreuſe cavalerie, ces chars armés de faulx, ces tréſors immenſes d'or & d'argent, qui ſentent plus les temps poſtérieurs ; & il en faut dire autant de la magnificence des bâtimens qui leur ſont attribués. Il y a bien de l'apparence que les Hiſtoriens Grecs, qui ſont venus tant de ſiécles après, trompés par la reſſemblance des noms, par l'ignorance des dates, & par quelques rapports des événemens, ont pu attribuer à des Princes anciens ce qui appartenoit aux Rois poſtérieurs, & charger un ſeul des exploits & des entrepriſes qui doivent être partagées ſucceſſivement entre pluſieurs. Ainſi il peut y avoir eu deux Bélus & deux Ninus. Le premier Bélus eſt Nemrod, comme

* *Cette armée, ſi l'on en croit Ctéſias, étoit de trois millions d'hommes, & de cinq cens mille chevaux, ſans compter les chameaux & les chars armés en guerre, dont le nombre étoit très-conſidérable. Je ne doute point qu'il n'y ait ici beaucoup d'exagération, ou faute dans les chiffres.*

je l'ai ſuppoſé, pere de Ninus, qui a donné ſon nom à Ninive. Le ſecond Bélus ſera Belus l'Aſſyrien, qu'Uſſérius fait régner à Babylone l'an du monde 2682 & 1322 ans avant Jéſus Chriſt. Et ce ſecond Belus aura eu un fils appellé auſſi Ninus. Mais je n'entre point dans ces ſortes de diſcuſſions critiques.

Sémiramis, quelque tems après ſon retour, découvrit que ſon fils lui dreſſoit des embûches, & qu'un de ſes principaux Officiers s'étoit offert à lui prêter ſon miniſtère. Elle ſe reſſouvint alors de l'oracle de Jupiter Ammon, & avertie que la fin de ſa courſe approchoit, ſans faire ſouffrir aucune peine à cet Officier qu'elle avoit arrêté, elle abdiqua volontairement l'empire, remit le gouvernement entre les mains de ſon fils, & ſe déroba à la vue des hommes, dans l'eſpérance de jouir bientôt des honneurs divins, comme l'oracle le lui avoit promis. En effet, on dit qu'elle fut honorée par les Aſſyriens comme une divinité ſous la forme d'une colombe. Elle avoit vécu ſoixante-deux ans, dont elle en avoit régné quarante deux.

On peut voir, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, deux ſavantes diſſertations ſur l'Empire des Aſſyriens, & en particulier ſur le règne & les actions de Sémiramis.

Tome 3. p. 343. &c.

Lib. 1. c. 2. Ce que dit Juſtin de Sémiramis ; qu'après la mort de ſon mari, n'oſant ni remettre l'empire à ſon fils qui étoit encore trop jeune, ni s'en charger elle-même ouvertement, elle gouverna ſous le nom & ſous l'habit de Ninyas ; & qu'après avoir régné de la ſorte pendant plus de quarante ans, devenue paſſionnée pour ſon propre fils, elle voulut le porter au crime, & en fut tuée : tout cela, dis-je, eſt tellement deſtitué de toute vraiſemblance, que je croirois perdre le temps, ſi j'entreprenois de le réfuter. Il faut pourtant avouer que preſque tous les auteurs qui ont parlé de Sémiramis, ne nous donnent pas une idée fort avantageuſe de la pureté de ſes mœurs.

Je ne ſais ſi le règne éclatant de cette Princeſſe n'a pas en partie engagé Platon à ſoutenir dans ſes livres de la République, que les femmes, auſſi-bien que les hommes, doivent être admiſes au maniement des affaires publiques, à la conduite des guerres, au gouvernement des Etats ; &, par une conſéquence nénéceſſaire, qu'on doit les appliquer aux mêmes exercices dont on fait uſage par rapport aux hommes, pour leur former le corps & l'eſprit. Il n'excepte pas même de ces exercices ceux où la coutume étoit de combattre entiérement nuds, prétendant que les femmes ſeroient ſuffiſamment vêtues & couvertes de leur vertu.

Lib. 5. de Rep. p. 451-457.

Ἐπείπερ ἀρετὴν ἀντὶ ἱματίων ἀμφιέσονται.

On eſt ſurpris, avec raiſon, de voir un Philoſophe, d'ailleurs ſi éclairé, renoncer ſi ouvertement aux maximes les plus communes & les plus naturelles de la modeſtie & de la pudeur, vertus qui ſont le principal ornement du ſexe; & inſiſter ſi ouvertement ſur un principe auquel, pour le réfuter, il ſuffiroit d'oppoſer la pratique conſtante de tous les ſiècles, & de preſque tous les peuples de la terre.

Ariſtote, plus habile en cela que Platon ſon maître, ſans donner atteinte en aucune ſorte au ſolide mérite & aux qualités eſſentielles du ſexe, a marqué avec ſageſſe la différente deſtination de l'homme & de la femme, par la différence des qualités du corps & de l'eſprit que l'auteur même de la nature a miſe entr'eux, en donnant à l'un une force de corps & une intrépidité d'ame, qui le mettent en état de porter les plus dures fatigues, & d'affronter les plus grands dangers; & donnant à l'autre au contraire une complexion foible & délicate, accompagnée d'une douceur naturelle & d'une modeſte timidité, qui la rendent plus propre à une vie ſédentaire, & qui la portent à ſe renfermer dans l'intérieur de la maiſon, & dans les ſoins d'une induſtrieuſe & prudente économie.

De cura rei famil. l. 1. c. 3.

Xénophon penſe comme Ariſtote; &

De adminiſt. domeſt. pa 839.

pour relever les travaux de la femme qui ſe renferme dans l'enceinte de la maiſon, il la compare agréablement à l'abeille-mere, appellée ordinairement le Roi des abeilles, qui ſeule gouverne toute la ruche, & en a l'intendance; qui diſtribue les emplois, qui anime les travaux, qui préſide à la conſtruction des petites cellules, qui veille à la nourriture & à la ſubſiſtance de ſa nombreuſe famille, qui règle la quantité de miel deſtinée à cet uſage, & qui, réguliérement dans les temps marqués, envoie en colonie au dehors les nouveaux eſſaims pour décharger la ruche. Il remarque, comme Ariſtote, la différence de conſtitution & d'inclination que l'Auteur de la Nature a miſe avec deſſein dans l'homme & dans la femme, pour leur marquer ainſi à l'un & à l'autre leur deſtination particulière & les fonctions qui leur ſont propres.

Ce partage, loin d'avilir & de dégrader la femme, l'élève & l'honore véritablement, en lui confiant une eſpèce d'empire & de gouvernement domeſtique, qui ne s'exerce que par la douceur, la raiſon, l'équité, & le bon eſprit, & en lui donnant lieu ſouvent de cacher & de mettre en ſûreté les plus rares & les plus eſtimables qualités ſous le précieux voile de la modeſtie & de

l'obéissance. Car, il faut l'avouer de bonne foi, il s'est rencontré dans tous les tems & dans toutes les conditions des femmes qui, par un mérite solide, se sont élevées au-dessus de leur sexe, comme il y a eu une infinité d'hommes qui ont déshonoré le leur par leurs défauts. Mais ce sont des cas particuliers, qui ne font point la règle, & qui ne doivent point prévaloir contre une destination fondée dans la Nature, & prescrites par le Créateur même.

NINYAS. Ce Prince ne ressembla en rien à ceux dont il avoit reçu la vie, & sur le trône desquels il étoit assis. Uniquement occupé de ses plaisirs, il se tenoit toujours renfermé dans le palais, & se montroit rarement aux peuples. Pour les contenir dans le devoir, il avoit toujours à Ninive un certain nombre de troupes réglées, que les différentes provinces de son empire lui fournissoient pour un an seulement, après quoi un pareil nombre d'autres troupes leur succédoit aux mêmes conditions; & il mettoit à leur tête un Chef, de la fidélité duquel il étoit bien assuré. Il en usoit ainsi, pour ne point laisser le temps aux Officiers de gagner le cœur des soldats, & de tramer des conspirations contre lui.

Diod. l. II. p. 108.

Ses successeurs, pendant trente géné-

rations, ſuivirent ſon exemple, & enchérirent encore ſur ſa nonchalance. Leur Hiſtoire eſt abſolument inconnue, & il n'en reſte point de traces.

AN. M. 2092. A. J. C. 1912. Du temps d'Abraham, l'Ecriture parle d'Amraphel, Roi de Sennaar, pays où étoit ſituée Babylone, qui ſuivit avec deux autres Princes Chodorlahomor, Roi des Elamites, dont il étoit peut-être tributaire, dans la guerre que ce dernier porta contre cinq Rois du pays de Chanaan.

AN. M. 2513. A. J. C. 1491. C'eſt ſous le gouvernement de ces Rois fainéans que Seſoſtris, Roi d'Egypte, pouſſa ſi loin ſes conquêtes dans l'orient. Mais comme elles furent de peu de durée, & peu ſoutenues par ſes ſucceſſeurs, elles laiſſèrent l'empire des Aſſyriens dans ſon premier état.

De leg. l. 3. pag. 685. AN. M. 2820. A. J. C. 1184. Platon, curieux obſervateur des antiquités, fait le royaume de Troye, du temps de Priam, une dépendance de l'empire des Aſſyriens; & Ctéſias dit que Teutamus, le vingtième des Rois qui ſuccédèrent à Ninyas, envoya un corps conſidérable de troupes au ſecours des Troyens ſous la conduite de Memnon, fils de Tithonus, dans un temps où l'empire des Aſſyriens avoit déjà duré plus de mille ans, ce qui s'accorde parfaitement avec la date où j'en ai mis la fondation. Mais le ſilence d'Homère ſur le nom

d'un peuple ſi puiſſant, & qui devoit être fort connu, fait révoquer ce fait en doute. Et il faut avouer que tout ce qui regarde le temps de l'Hiſtoire Ancienne des Aſſyriens, ſouffre de grandes difficultés, dans leſquelles mon plan me diſpenſe d'entrer.

PHUL. L'Ecriture nous apprend que Phul, Roi des Aſſyriens, étant venu dans la terre d'Iſraël, Manahem, Roi des dix Tribus, lui donna mille talens d'argent, afin qu'il le ſecourût, & qu'il affermît ſon règne.

An.M.3233. An.J.C.771. 4.*Reg.*15.19.

On croit que ce Phul eſt le Roi de Ninive qui fit pénitence avec tout ſon peuple à la prédication de Jonas.

On le croit auſſi pere de Sardanapale, dernier Roi des Aſſyriens, appellé, ſelon la coutume des orientaux, Sardan-Pul, c'eſt-à-dire, Sardan, fils de Phul.

SARDANAPALE. Il ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en luxe, en molleſſe, en lâcheté. Il ne ſortoit point de ſon Palais, & paſſoit ſa vie au milieu d'une troupe de femmes, habillé & fardé comme elles, & s'occupant comme elles à filer. Il faiſoit conſiſter ſon bonheur & ſa gloire à poſſéder des tréſors immenſes, à être toujours dans les feſtins, & à prendre ſans ceſſe les divertiſſemens les plus honteux.

Diod. lib. 2. p. 109-115. *Athen. lib.* 12. p. 529. 530. *Juſtin. lib.* 1. *cap.* 3.

& les plus criminels. Il ordonna qu'on mît ſur ſon tombeau deux vers, qui ſignifioient qu'il emportoit avec lui tout ce qu'il avoit mangé, & tout ce qu'il s'étoit procuré de plaiſir, mais qu'il laiſſoit tout le reſte :

> [a] Hæc habeo quæ edi, quæque exaturata libido
> Hauſit : at illa jacent multa & præclara relicta.

Epitaphe, remarque Ariſtote, digne d'un pourceau.

Arbace, Gouverneur des Médes, qui avoit trouvé le moyen de pénétrer dans le palais, & qui avoit vu de ſes yeux Sardanapale au milieu de ſon infâme ſérail, outré d'un tel ſpectacle, & ne pouvant ſouffrir que tant de gens de courage fuſſent ſoumis à un Prince plus mou & plus efféminé que les femmes mêmes, forma contre lui une conſpiration. Béléſis Gouverneur de Babylone, & beaucoup d'autres entrerent dans ſes vues. Au premier bruit de cette révolte, le Roi ſe cacha dans le fond de ſon palais. Obligé enſuite de ſe mettre en campagne

[a] Κεῖν' ἔχω ὅσσ' ἔφαγον, καὶ ἐφύβρισα, καὶ μετ' ἔρωτος τέρπν' ἔπαθον· τὰ δὲ πολλὰ καὶ ὄλβια πάντα λέλειπται. Quid aliud, inquit Ariſtoteles, in bovis non in regis ſepulchro inſcriberes? Hæc habere ſe mortuum dicit, quæ ne vivus quidem diutius habebat, quàm fruebatur. *Cic. Tuſc. Quæſ. lib.* 5, *n.* 101.

avec quelques troupes qu'il avoit ramaſ-ſées, il remporta d'abord trois victoires conſécutives ſur ſes ennemis; puis il fut vaincu, & pourſuivi juſqu'aux portes de Ninive, où il s'enferma, dans l'eſpé-rance que les révoltés ne pourroient ja-mais venir à bout de prendre une ville ſi bien fortifiée, & munie de vivres pour un tems conſidérable. En effet le ſiége traîna fort en longueur. Un ancien ora-cle avoit déclaré, du moins c'étoit le bruit commun, que Ninive ne pourroit jamais être priſe, à moins que le fleuve ne devînt ennemi de la ville: ces dernie-res paroles, ou Sardanapale voyoit de l'impoſſibilité, le mettoient en repos. Mais quand il vit que le Tigre, en ſe dé-bordant avec violence, avoit abbatu vingt ſtades * du mur, & ouvert un paſſage aux ennemis, il comprit le ſens de l'ora-cle, & ſe crut perdu. Il voulut au moins finir par une mort qui, ſelon lui, cou-vriroit la honte de ſa vie molle & effé-minée. Il avoit fait préparer dans le pa-lais un bucher: il y mit le feu: & s'y brula, lui, ſes Eunuques, ſes femmes & tous ſes tréſors. Athénée fait monter ſes tréſors à mille myriades de talens d'or, & dix fois autant de talens d'argent, ce qui, ſans compter tout le reſte, monte-roit à des ſommes incroyables. *Myriade*

* *Une lieue.*

AN M. 3257.
AV. J.C. 747.

signifie dix mille. Une seule myriade de talens d'argent vaut trente millions. On se perd ici en voulant évaluer la somme entiere : ce qui me fait croire qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce calcul d'Athénée, mais ce qui laisse pourtant entrevoir que ces trésors étoient immenses.

Pag. 335 & 336.

Plutarque, dans le second des traités qu'il a consacrés à la louange d'Alexandre le Grand, où il examine en quoi consiste la véritable grandeur des Princes ; après avoir montré qu'elle ne peut venir que de leur mérite personnel, le prouve par deux exemples bien différens, tirés de l'Histoire des Assyriens que nous venons de rapporter. Sémiramis & Sardanapale, dit-il, possédoient le même royaume. C'étoient pour l'un & pour l'autre mêmes peuples, même étendue de pays, mêmes revenus, mêmes forces, même nombre de troupes : mais ce n'étoient pas mêmes caracteres ni mêmes vues. Sémiramis, s'élevant au-dessus de son sexe, bâtissoit de superbes villes, équipoit des flotes, armoit des légions, subjuguoit les peuples voisins, pénétroit dans l'Arabie & l'Ethiopie, & portoit ses armes victorieuses jusqu'aux extrémités de l'Asie, répandant par-tout la terreur & la consternation. Mais Sardanapale, comme s'il

eût entiérement renoncé à ſon ſexe, paſſoit toute ſa vie dans le fond de ſon palais, environné continuellement d'une troupe de femmes dont il avoit pris l'habit & encore plus les mœurs, maniant comme elles le fuſeau & la quenouille, ne ſachant & ne faiſant autre choſe que filer, manger, boire, & ſe livrer aux plaiſirs les plus infâmes. Auſſi après ſa mort lui érigea-t-on une ſtatue où il étoit repréſenté dans l'attitude d'un homme qui danſe, & on y mit une inſcription : *Manges, bois, divertis-toi bien, tout le reſte n'eſt rien :* inſcription bien conforme à celle que nous avons vû qu'il avoit ordonné lui-même que l'on mît ſur ſon tombeau.

Ἔσθιε, πῖνε, ἀφροδισίαζε· τἄλλα δὲ οὐδέν.

Plutarque juge ici de Sémiramis, comme le font preſque tous les Hiſtoriens profanes de la gloire des Conquérans. Mais, à juger ſainement des choſes, l'ambition effrénée de cette Reine eſt-elle bien moins condamnable que la molleſſe de Sardanapale ? Lequel des deux défauts a fait le plus de mal au genre humain ?

Il ne doit pas paroître étonnant de voir finir l'empire des Aſſyriens ſous un tel Prince : ce fut ſans doute après avoir paſſé par beaucoup d'accroiſſemens, d'affoibliſſemens, & de révolutions qui ſont ordinaires aux Etats, & même aux plus grands, pendant la ſuite de pluſieurs ſié-

cles. Celui-ci avoit duré plus de 1450 ans.

Des débris de ce vaste empire se formérent trois grands royaumes. Celui des Médes, qu'Arbace, le principal chef de la conjuration, rétablit dans leur liberté: celui des Assyriens de Babylone, qui fut donné à Bélésis, qui en étoit Gouverneur: enfin celui des Assyriens de Ninive, dont le premier roi se fit appeller Ninus le jeune.

Pour entendre l'histoire du second empire des Assyriens, qui est fort obscure, & dont les Historiens n'ont pas beaucoup parlé, il est utile, & même absolument nécessaire, de comparer ce qu'en disent les auteurs profanes avec ce que l'Ecriture sainte nous en apprend, afin que réunissant cette double lumiere, on puisse avoir une idée claire & précise des deux empires de Ninive & de Babylone, qui ont été pendant quelque tems séparés, puis réunis ensemble & confondus. Je commencerai par ce second empire des Assyriens, après quoi je reviendrai à celui des Médes.

CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

Second Empire des Assyriens, tant de Ninive, que de Babylone.

CE second Empire dura 210 ans, en le conduisant jusqu'à l'année où Cyrus, devenu maître absolu de l'orient par la mort de Cambyse son pere, & de Cyaxare son beau-pere, donna ce célèbre Edit qui permettoit aux Juifs de retourner dans leur patrie, après avoir été captifs à Babylone pendant 70 ans.

§. I. ROIS DE BABYLONE. *Bélésis, ou Nabonassar. Mérodach-Baladan.*

BÉLÉSIS. C'est le même que Nabonassar, du regne duquel commence à Babylone une fameuse époque astronomique, appellée de son nom, l'*Ere de Nabonassar*. Il est nommé dans l'Ecriture sainte Baladan. Il ne régna que douze ans. Il eut pour successeur son fils.

AN. M. 3257. AV. J. C. 747.

4. *Reg.* 20. 12.

MERODACH-BALADAN. C'est celui qui envoya des Ambassadeurs au roi Ezéchias, pour le féliciter sur sa convalescence, comme nous le dirons bientôt. Depuis lui il y eut encore à Babylone quelques rois, dont l'histoire est absolument in-

Ibid.

Can. Ptol.

connue : c'eſt pourquoi je paſſerai aux rois de Ninive.

§. II. ROIS DE NINIVE, qui le furent auſſi enſuite de Babylone. *Théglathphalaſar. Salmanaſar. Sennachérib. Aſarhaddon. Saoſduchin, ou Nabucodonoſor I. Saracus. Nabopolaſſar. Nabucodonoſor II. Evilmérodac. Nérigliſſor. Laboroſoarchod. Labynit, ou Baltaſar.*

An. M. 3257. Av. J.C. 747.

Lib. 12. *hiſt. anim. cap* 24.

Lib. 12. *hiſt. anim. cap.* 21.

Caſtor apud Euſeb. Chr. pag. 49.

4. *Reg.* 16, 7, *&c.*

THEGLATPHALASAR. C'eſt le nom que l'Ecriture ſainte donne au Roi, que l'on croit avoir régné le premier à Ninive depuis la deſtruction de l'ancien empire des Aſſyriens. Il eſt appellé Thilgame par Elien. On dit qu'il ſe fit appeller Ninus le jeune, pour honorer ſon régne par le nom d'un Prince ſi ancien & ſi illuſtre.

Achaz Roi de Juda, dont l'impiété n'avoit pu être vaincue ni par les bienfaits de Dieu, ni par ſes châtimens, ſe voyant attaqué en même tems par le Roi de Syrie & par celui d'Iſraël, dépouilla le temple d'une partie de l'or & de l'argent qu'il y trouva, & l'envoya à Théglathphalaſar pour l'engager à venir à ſon ſecours, lui promettant outre cela de devenir ſon vaſſal, & de lui payer tribut. Le Roi d'Aſſyrie trouvant une occaſion ſi favorable d'ajouter la Syrie & la Paleſtine à ſon empire, accepta ſans balan-

cer cette propoſition. Il s'avança de ce côté-là avec une grande armée, & ayant battu Razin, il prit Damas, & mit fin au royaume que les Syriens y avoient établi, comme Dieu l'avoit fait prédire par Iſaïe & par Amos. De-là il marcha contre Phacée, & ſe ſaiſit de tout ce qui appartenoit au royaume d'Iſraël au-delà du Jourdain, comme auſſi de toute la Galilée, mais il fit acheter bien cher ſa protection à Achaz, exigeant encore de lui des ſommes d'argent ſi conſidérables, qu'il fut obligé, pour les fournir, de ramaſſer tout l'or & l'argent qui ſe put trouver dans la maiſon du Seigneur, & dans ſes propres tréſors. Ainſi cette alliance ne ſervit qu'à épuiſer le royaume & à lui donner pour voiſins les puiſſans rois de Ninive, dont Dieu ſe ſervit dans la ſuite comme d'autant d'inſtrumens pour châtier ſon peuple.

Iſ. 8, 4.
Amos 1, 5.

SALMANASAR. Sabacus l'Ethiopien, que l'Ecriture appelle Sua, s'étant rendu maître de l'Egypte, Oſée Roi de Samarie fit alliance avec lui, eſpérant de s'affranchir par ſon ſecours du joug des Aſſyriens. Dans cette vue il ſe tira de la dépendance de Salmanaſar, & ne voulut plus lui payer le tribut, ni lui faire les préſens accoutumés.

AN M. 3276.
AV. J C. 728.
4. *Reg.* 17.

Pour l'en punir, Salmanaſar marcha avec une puiſſante armée contre lui; &

ayant ſubjugué tout le plat pays, il l'enferma dans Samarie, où il le tint aſſiégé pendant trois ans, au bout deſquels s'étant rendu maître de la ville, il chargea de chaînes Oſée, le mit en priſon pour le reſte de ſes jours, emmena le peuple en captivité, & l'établit dans Hala & dans Habor, villes de Médes; & détruiſit ainſi le royaume d'Iſraël ou des dix Tribus, comme Dieu les en avoit ſi ſouvent menacés par ſes Prophêtes. Ce royaume, depuis ſa ſéparation de celui de Juda, avoit ſubſiſté pendant 250 années.

Tob. cap. 1.

Ce fut alors que Tobie, avec Anne ſa femme & Tobie ſon fils, fut emmené captif en Aſſyrie, où il devint l'un des principaux Officiers du Roi Salmanaſar.

Salmanaſar mourut après quatorze ans de régne, & eut pour ſucceſſeur ſon fils.

AN M. 3287. Av. J. C. 717. *Iſ.* 20. 1. 4. *Reg.* c. 18 & 19.

SENNACHERIB. Il eſt auſſi appellé Sargon dans l'Ecriture.

Dès qu'il fut établi ſur le trône, il renouvella la demande que ſon père avoit faite à Ezéchias touchant le tribut. Sur ſon refus il lui déclara la guerre, & entra dans la Judée avec une puiſſante armée. Ezéchias, touché de voir ſon royaume au pillage, lui envoya des Ambaſſadeurs pour demander la paix aux conditions qu'il voudroit lui preſcrire. Sennachérib, paroiſſant ſe radoucir, traita avec lui, & exigea une très-groſſe ſomme

d'or & d'argent. Le ſaint roi, pour la lui payer, épuiſa ſes tréſors & ceux du temple. L'Aſſyrien ne comptant pour rien la ſainteté des ſermens & des traités, continua la guerre, & pouſſa ſes conquêtes plus vivement que jamais. Tout ſuccomba ſous ſes efforts, & de toutes les places de Juda il ne reſtoit plus que Jéruſalem, qui ſe trouvoit réduite à la derniere extrémité. Dans ce moment il apprit que Tharaca, Roi d'Ethiopie, qui avoit joint ſes troupes à celles du Roi d'Egypte, s'avançoit au ſecours de la ville aſſiégée. C'étoit contre la défenſe formelle de Dieu, & malgré les remontrances d'Iſaïe & d'Ezéchias que les principaux de Jéruſalem avoient mandié ce ſecours étranger. Il partit ſur le champ pour aller à la rencontre des ennemis, après avoir écrit à Ezéchias une lettre pleine de blaſphêmes contre le Dieu d'Iſraël, dont il ſe vantoit avec inſolence qu'il deviendroit bientôt le vainqueur, comme il l'avoit été de tous les dieux des autres nations. Il défit les Egyptiens, & les pourſuivit juſques dans l'Egypte, qu'il ravagea; & où il fit un grand butin.

Il y a beaucoup d'apparence que ce fut pendant cet intervalle de l'abſence de Sennachérib qui fut aſſez longue, ou du moins peu de tems auparavant, qu'Ezéchias étant tombé malade, fut guéri d'une

4. Reg. cap. 20. 2. Paral. c. 32, v. 24-31.

maniere miraculeuſe, & que pour marque de l'accompliſſement de la promeſſe que Dieu lui avoit faite de le guérir ſi parfaitement qu'avant trois jours il ſeroit en état d'aller au temple, l'ombre du ſoleil retourna en arriere de dix degrés ſur un cadran qui étoit dans le palais. Le Roi de Babylone, appellé Mérodach-Baladan, ayant appris la guériſon miraculeuſe d'Ezéchias, lui envoya des Ambaſſadeurs avec des lettres & des préſens pour l'en féliciter & pour s'informer du prodige qui étoit arrivé ſur la terre à cette occaſion, lorſque le ſoleil avoit rétrogradé de dix lignes. Ezéchias fut extrêmement ſenſible à l'honneur que lui faiſoit ce Prince étranger, & il s'empreſſa de montrer à ſes Ambaſſadeurs tout ce qu'il avoit de plus rare & de plus précieux dans ſes tréſors, & de leur faire remarquer la magnificence de ſon palais. A en juger humainement, cette démarche n'avoit rien que de permis & de louable: mais les yeux du Souverain Juge, bien plus perçans & plus délicats que les nôtres, y apperçurent une vanité ſecrette & un orgueil caché dont ſa juſtice fut bleſſée. Il lui envoya dire ſur le champ par ſon prophête Iſaïe, que les richeſſes & les tréſors qu'il venoit de montrer avec tant de faſte à ces Ambaſſadeurs, ſeroient un jour tranſportés à Babylone, & que ſes

enfans y ſeroient conduits pour ſervir dans le palais du Roi. C'eſt à quoi il n'y avoit pour lors nulle apparence : car Babylone, dans le tems dont nous parlons, étoit amie & alliée de Jéruſalem, puiſqu'elle lui envoyoit des Ambaſſadeurs, & il ſemble qu'elle n'avoit rien à craindre que du côté de Ninive, dont la puiſſance étoit alors formidable, & entiérement déclarée contre elle. Mais le ſort de ces deux villes devoit changer, & la parole de Dieu fut accomplie à la lettre.

Pour revenir à Sennachérib, après qu'il eut ravagé l'Egypte, & fait un grand nombre de captifs, il retourna avec ſon armée victorieuſe devant Jéruſalem, & en forma de nouveau le ſiége. La perte de la ville paroiſſoit inévitable. Elle étoit ſans reſſource & ſans eſpérance du côté des hommes : mais elle avoit dans le ciel un puiſſant protecteur, dont l'oreille jalouſe avoit entendu les blaſphêmes impies que le Roi de Ninive avoit prononcés contre ſon ſaint nom. En une ſeule nuit l'épée de l'Ange exterminateur fit périr cent quatre-vingts-cinq mille hommes de ſon armée. Après un ſi terrible échec, ce prétendu Roi des Rois, car il s'appelloit ainſi, ce triomphateur des nations, ce vainqueur des dieux mêmes, fut obligé de regagner ſon pays avec les

4. *Reg. c.* 19, *v.* 35-37.

malheureux débris de son armée, couvert de honte & de confusion, & n'ayant survécu de quelques mois à sa défaite que pour faire une espece d'amende honorable au Dieu suprême dont il avoit osé insulter la majesté & qui maintenant, lui ayant mis, pour me servir des termes de l'Ecriture, un cercle au nez & un mords à la bouche comme à une bête féroce, le faisoit retourner dans ce triste & humiliant état à travers de ces mêmes peuples qui peu de tems auparavant l'avoient vu si fier & si menaçant.

Quand il fut de retour à Ninive, outré de sa disgrace, il traita ses sujets d'une maniere tout-à-fait cruelle & tyrannique. Il exerça surtout sa fureur contre les Juifs & les Israélites, dont il faisoit tous les jours massacrer un grand nombre, & laissoit leurs corps exposés dans les rues, défendant même qu'on leur donnât la sépulture. Tobie, pour se dérober à sa cruauté, fut obligé de se tenir caché pendant quelque tems : tous ses biens furent confisqués. L'humeur féroce du Roi le rendit si insupportable à sa propre famille, que ses deux fils aînés conspirérent contre lui, & le tuerent dans le temple & sous les yeux de son dieu Nesroch, devant qui il étoit prosterné. Ces deux Princes ayant été contraints de s'en-

Tob. 1. 18. 24.

4. *Reg.* 19. 37.

fuir en Arménie après ce parricide, laisserent le royaume à Asarhaddon leur cadet.

ASARHADDON. Nous avons déja remarqué que depuis Mérodach-Baladan il y avoit eu encore à Babylone quelques Rois, dont l'histoire ne nous a conservé que les noms. La race royale ayant manqué, il y eut pendant huit ans un interregne plein de trouble & de confusion. Asarhaddon profita de cette conjoncture pour s'emparer de Babylone, & l'ayant ajoutée à son premier empire, il régna treize ans sur l'un & sur l'autre.

An. M. 3294. Av. J. C. 710. Can. Ptol.

Après avoir réuni à l'empire Assyrien la Syrie & la Palestine qui en avoient été détachés sous le regne précédent, il entra dans le pays d'Israël, où il fit captifs tous ceux qui étoient restés, & les transporta en Assyrie, à la réserve d'un petit nombre qui échapperent à sa recherche. Cependant, pour empêcher que le pays ne demeurât désert, il y fit venir des colonies de peuples idolâtres tirées des pays au-delà de l'Euphrate, pour habiter dans les villes de Samarie. Alors fut accomplie la prédiction d'Isaïe, *que dans soixante & cinq ans Ephraïm périroit & cesseroit d'être au rang des Peuples.* En effet, c'est précisément le tems qui s'étoit écoulé depuis

Is. 7, 8.

cette prophétie, & le peuple d'Iſraël ceſſa pour lors d'être un peuple viſible & ſubſiſtant, ce qui en reſta paroiſſant confondu avec des nations étrangeres.

2. *Paral.* 33, 11-13.

Ce Prince s'étant rendu maître du pays d'Iſraël, envoya quelques-uns de ſes généraux avec une partie de ſon armée dans la Judée pour la réduire auſſi ſous ſon obéiſſance. Ils défirent Manaſſé, & l'ayant pris lui-même, ils le menerent à Aſarhaddon, qui le mit aux fers, & l'emmena avec lui à Babylone. Mais dans la ſuite ayant fléchi la colere de Dieu par un ſincere & vif repentir, il obtint ſa liberté, & retourna à Jéruſalem.

4 *Reg.* 17, 25-41

Cependant les peuples qu'on avoit fait venir en Samarie à la place des anciens habitans, s'y trouvoient fort tourmentés des Lions. Le Roi de Babylone ayant appris que cela venoit de ce qu'ils n'adoroient pas le Dieu du pays, ordonna qu'on leur envoya un prêtre Iſraélite d'entre ceux qui avoient été transférés, afin qu'il leur enſeignât le culte du Dieu d'Iſraël. Mais ces idolâtres ſe contenterent de l'aſſocier avec leurs anciennes divinités, & de le ſervir conjointement avec elles. Ce culte corrompu continua dans la ſuite; & c'eſt-là la ſource de l'averſion des Juifs contre les Samaritains.

Aſarhaddon, après avoir régné fort heureuſement trente neuf ans ſur les Aſ-

ſyriens, & treize ſur les Babyloniens, eut pour ſucceſſeur ſon fils.

SAOSDUCHIN. Il eſt appellé dans l'Ecriture NABUCODONOSOR, nom commun aux Rois de Babylone. Pour diſtinguer celui-ci, on l'appelle Nabucodonoſor I.

An. M. 3335. Av. J. C. 669.

Tobie étoit encors vivant alors, & demeuroit à Ninive parmi les captifs. Sentant approcher ſa fin, il prédit à ſes enfans que cette ville ſeroit bientôt détruite, à quoi pour lors il n'y avoit nulle apparence. Il les avertit d'en prévenir la ruine, & de ſortir de Ninive, après qu'ils l'auroient enſéveli lui & ſa femme. *La ruine de Ninive eſt proche.... leur* dit ce ſaint vieillard. *Ne demeurez point ici..... car je vois que l'iniquité de cette ville la fera périr.* Ces dernieres paroles ſont bien remarquables: *Iniquitas ejus finem dabit ei.* Les hommes attribueront la ruine de Ninive à toute autre raiſon. Le Saint Eſprit nous apprend que ſon injuſtice en fut la véritable cauſe: & il en ſera ainſi de tous les autres Etats qui imiteront ſes crimes.

Tob. 14, 5-13.

Nabucodonoſor, la douzieme année de ſon régne, défit en bataille rangée dans la plaine de Ragau le Roi des Medes, prit Ecbatane capitale de ſon royaume, & retourna victorieux à Ninive. Quand nous ſerons venus à l'hiſtoire des Medes,

Judith. 1, 5, 6.

nous rapporterons ceci dans un plus grand detail.

C'eſt immédiatement après cette expédition qu'arrive le ſiége de Béthulie par Holopherne l'un des chefs de Nabucodonoſor, & la fameuſe hiſtoire de Judith.

An. M. 3356. Av. J.C. 648. *Alex. Polyhiſt.*

SARACUS appellé autrement CHYNALADANUS.

Il avoit ſuccédé à Saoſduchin. S'étant rendu mépriſable à ſes ſujets par ſa molleſſe, & le peu de ſoin qu'il prenoit de ſon empire, Nabopolaſſar Général de ſes armées, qui étoit de Babylone, s'empara de cette partie de l'empire Aſſyrien, ſur laquelle il régna vingt & un ans.

An. M. 3378. Av. J.C. 626.

NABOPOLASSAR. Ce Prince, pour ſoutenir ſa révolte avec plus de ſuccès, avoit fait alliance avec Cyaxare roi des Medes. Ayant réuni enſemble toutes leurs forces, ils aſſiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus, & ruinerent de fond en comble cette grande ville. Il ſera parlé plus au long de ce grand événement dans l'hiſtoire des Medes. Depuis ce tems-là Babylone fut la ſeule capitale de l'empire Aſſyrien.

Les Babyloniens & les Medes ayant détruit Ninive, devinrent ſi redoutables, qu'ils s'attirent la jalouſie de tous leurs voiſins. Nécaho roi d'Egypte en fut tellement allarmé, qu'il s'avança vers l'Eu-

phrate à la tête d'une puissante armée pour arrêter leurs progrès ; & il y fit des conquêtes considérables. Voyez dans l'article des Egyptiens ce qui est dit de cette expédition, & des suites qu'elle eut.

Nabopolassar voyant que depuis la prise de Carcamus par Néchao, toute la Syrie & la Palestine s'étoient détachées de son obéissance ; son âge d'ailleurs & ses infirmités ne lui permettant pas d'aller en personne réduire ces rebelles, il s'associa à l'empire son fils Nabucodonosor, & l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce pays sous son obéissance.

Beros. apud Joseph. Anti. l. 10, cap. 11, & contr. Ap. l. 1.

C'est de ce tems que les Juifs comptent les années de Nabucodonosor, savoir de la fin de la troisieme année de Joakim roi de Juda, ou plutôt du commencement de la quatrieme. Mais les Babyloniens ne comptoient le régne de ce Prince que de la mort de son pere, qui arriva deux ans après.

AN. M. 3398. AV. J.C. 606.

NABUCODONOSOR II. Il battit l'armée de Néchao vers l'Euphrate, & reprit Carcamis. De-là il marcha du côté de la Syrie & de la Palestine, & remit ces provinces sous sa domination.

Jerem. 46, 2. 4 Reg. 24, 7.

Il entra aussi dans la Judée, mit le siége devant Jérusalem, & s'en rendit maître. Il avoit fait mettre Joakim aux fers pour le transporter à Babylone : mais touché de son repentir, il le rétablit sur le trô-

Dan. 1, 1-5. 2. Paral. 36, 6 & 7.

ne. Un grand nombre de Juifs, & entr'autres les enfans de la race royale, furent menés captifs à Babylone, & l'on y transporta tous les trésors du palais, & une partie des vases du temple. Ainsi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite au roi Ezéchias par son prophête Isaïe. C'est de cette fameuse époque, qui étoit la quatrieme année de Joakim roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de douze ans (1) seulement, fut enlevé avec les autres; & Ezéchiel quelque tems après.

Can. Ptol. Beros, apud Joseph. Antiq. l. 10, c. 11, & contra Ap. l. 10.

Vers la fin de la cinquieme année de Joakim mourut Nabopolassar roi de Babylone, après un régne de vingt & un an. Nabucodonosor son fils ne l'eut pas plutôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin par le désert, accompagné de peu de gens, & ayant laissé à ses Généraux le gros de son armée pour la ramener à Babylone avec les captifs & le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le gouvernement des mains de ceux qui le lui avoient conservé avec soin, & succéda ainsi à tous les Etats de son pere, qui comprenoient la Chaldée, l'Assyrie, l'A-

* *Quelques-uns croient qu'il n'avoit alors que 8 ans.*

rabie, la Syrie, & la Palestine, & sur lesquels, selon Ptolémée, il régna quarante-trois ans.

La quatrieme année de son régne il eut un songe dont il fut fort effrayé, mais qu'il oublia entiérement. Il consulta les sages & les devins de son royaume, pour savoir d'eux ce qu'il avoit vû en songe. Tous lui répondirent qu'il étoit impossible de le deviner, & que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de lui expliquer son songe après qu'il l'auroit fait connoître. Comme les Princes ne sont point accoutumés à trouver d'opposition à leurs volontés, & qu'ils veulent être obéis, Nabucodonosor s'imaginant qu'ils agissoient de mauvaise foi, entra en fureur, & les condamna tous à mort. Daniel, avec ses trois compagnons, étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des sages. Après avoir invoqué son Dieu, il alla trouver le Roi, & lui raconta ce qu'il avoit vû en songe. C'étoit, lui dit-il, une statue d'une hauteur énorme & d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuisses d'airain, les jambes de fer, & les piés en partie de fer, & en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette vision, une pierre s'est détachée d'elle-même d'une montagne; & frappant la statue par les piés, elle l'a

An M. 3401.
Av. J.C. 603.

Dan. c. 2.

brisée & réduite en poudre, & la pierre est devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce songe Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands empires qui devoient succéder à celui des Assyriens; savoir l'empire des Perses, l'empire d'Alexandre le Grand & des Grecs, l'Empire Romain, ou selon d'autres celui des successeurs d'Alexandre. Après ces royaumes, continua Daniel, le Dieu du ciel en suscitera un qui ne sera jamais détruit, qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera & anéantira tous ces royaumes, & qui subsistera pendant toute l'éternité; par où il désignoit clairement le royaume de Jésus-Christ. Le roi, tout hors de lui-même, & ravi d'admiration, après avoir reconnu & déclaré hautement que le Dieu des Israélites étoit véritablement le Dieu des dieux, éleva Daniel aux premieres charges de l'Etat, le fit Chef de ceux qui avoient la surintendance sur les Mages, l'établit Gouverneur de toute la province de Babylone, & l'un des principaux Seigneurs du Conseil qui suivoient toujours la Cour. Ses compagnons eurent aussi part à son élévation.

4. Reg. 24, 1, 2.

Joakim s'étant révolté contre le Roi de Babylone, les Généraux du dernier marcherent contre lui avec les troupes qu'ils

avoient dans le pays, & exercerent toutes ſortes d'hoſtilités ſur ſes terres. *Il s'endormit avec ſes peres :* c'eſt tout ce que l'Ecriture nous marque de ſa mort. Jérémie avoit prédit qu'il ne ſeroit point regretté ni pleuré ; *que ſa ſépulture ſeroit comme d'un âne mort, & qu'on le jetteroit tout pourri hors des portes de Jéruſalem.* Cela fut ſans doute exécuté, ſans qu'on ſache de quelle maniere.

Jerem. 22, 108-1.

Jéchonias ſuccéda à l'impiété de ſon pere, auſſi-bien qu'à ſon royaume. Les Lieutenans de Nabucodonoſor ayant formé le blocus de Jéruſalem, il vint lui-même trois mois après en perſonne à la tête de ſon armée, & ſe rendit maître de la ville. Il enleva tous les tréſors du temple & du palais du Roi, & tout ce qui reſtoit des vaſes d'or que Salomon avoit faits pour l'uſage du temple, & les fit tranſporter à Babylone, où il emmena auſſi un grand nombre de captifs, parmi leſquels étoient le roi Jéchonias, ſa mere, ſes femmes, tous les Officiers & tous les Grands de ſon royaume. Il mit à ſa place ſur le trône Mathanias ſon oncle, appellé autrement Sédécias.

4. *Reg.* 24, 6-18.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ſes peres. Ayant fait alliance avec Pharaon-Ephrée roi d'Egypte, il rompit le ſerment de fidélité qu'il avoit prêté au Roi de Babylone. Celui-ci l'en

4. *Reg. c.* 24, 17-20, *c.* 25, 1-10.

punit bientôt, & l'assiéga dans sa capitale. L'arrivée du Roi d'Egypte à la tête d'une armée, donna un rayon d'espérance aux assiégés : mais leur joie fut bien courte. Les Egyptiens furent battus, & le vainqueur revint devant Jérusalem & y remit le siége, qui dura près d'un an. Enfin la ville fut emporté d'assaut ; & il s'y fit un carnage effroyable. Nabucodonosor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur pere avec tous les Nobles & les Grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, & l'emmena à Babylone, où il demeura en prison jusqu'à sa mort. La ville & le temple furent pillés & brulés, & toutes les fortifications démolies.

An. M. 3415
Av. J.C. 589

Dan. c. 3.

Nabucodonosor étant revenu à Babylone après avoir fini heureusement la guerre de Judée, fit faire une statue d'or, haute de soixante coudées, assembla tous les Grands de son Etat pour en faire la dédicace, & il ordonna à tous ses sujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueroient de les faire jeter au milieu des flammes d'une fournaise ardente. Ce fut dans cette occasion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Misael, & Azarias, qui refuserent avec un courage invincible d'obéir à l'ordre impie du roi, furent conservés d'une maniere miraculeuse au

90 pieds.

milieu des flammes. Le Roi, témoin par lui-même d'un miracle si étonnant, fit un Edit, par lequel il défendit à qui que ce fût, sous peine de la vie, de blasphêmer le nom du Dieu d'Ananias, de Misael, & d'Azarias; & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabucodonosor, la vingt & unieme année de son régne, & la quatrieme depuis la destruction de Jérusalem, revint dans la Syrie, & mit le siége devant Tyr, dans le tems qu'Ithobal en étoit roi. C'étoit une ville forte & opulente, qui n'avoit jamais été assujettie à aucune puissance étrangere, & qui étoit alors en grande réputation pour son commerce par le moyen duquel plusieurs de ses citoyens étoient devenus autant de *Princes* en richesses & en magnificence. Elle avoit été bâtie par les Sidoniens deux cens quarante ans avant la construction du temple de Jérusalem. Car Sidon ayant été prise par les Philistins d'Ascalon, plusieurs de ses habitans s'étant sauvés dans leurs vaisseaux, bâtirent la ville de Tyr. C'est pour cela qu'elle est appellée dans Isaïe *la fille de Sidon*. Mais elle surpassa bientôt sa mere en grandeur, en richesses, & en puissance. Aussi se trouva-t-elle en état, dans le tems dont nous parlons, de résister pendant treize années de suite à un Monarque sous le joug

Ezech. c. 26 & 27.

Isai. 23, 8.

Just. l. 18, *c.* 3.

Is. 23, 12.

duquel tout le reſte de l'orient avoit plié.

Joſeph. Antiq. l. 10, c. 11, & contra Ap. l. 1.

Ce ne fut qu'après un ſi long intervalle que Nabucodonoſor ſe rendit maître de Tyr. Ses troupes y ſouffrirent des fatigues incroyables, de ſorte que, ſelon l'expreſſion du Prophête, *toute tête en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée.* Avant que Tyr fût réduite à la derniere extrémité, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une île voiſine, à un demi mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom & la gloire effacerent le ſouvenir de la premiere, qui, depuis ce déſaſtre, n'a plus été qu'un ſimple village connu ſous le nom de l'ancienne Tyr.

Ezech. 29, 18, 19.

Ezech. 29, 18-20.

Nabucodonoſor & ſon armée ayant eſſuyé d'horribles fatigues dans un ſi long & ſi pénible ſiege, & n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenſer du ſervice qu'ils venoient de rendre à Dieu [c'eſt l'expreſſion du Prophête] en exécutant ſa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur promit par la bouche d'Ezéchiel les dépouilles de l'Egypte. En effet ils en firent auſſi-tôt après la conquête, comme nous l'avons rapporté plus au long en traitant de l'hiſtoire des Egyptiens.

Après que Nabucodonoſor eut terminé heureuſement toutes ſes guerres,

se trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à mettre la derniere main à la construction, ou plutôt aux embellissemens de Babylone. On peut voir dans Joséphe le dénombrement des ouvrages magnifiques dont plusieurs Ecrivains lui attribuent l'honneur. J'en ai rapporté une grande partie dans la description que j'ai faite d'abord de cette superbe ville.

Antiq. l. 10, cap. 11.

Rien, ce semble, ne manquoit à la gloire & à la félicité de ce Prince. Un songe effrayant vint en troubler la douceur, & lui causa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit jusqu'au ciel, & dont les branches chargées de fruits s'étendoient jusqu'aux extrémités de la terre. Toutes les bêtes habitoient dessous; les oiseaux du ciel se reposoient sur ses branches, & tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi se nourrir. Alors celui qui veille & qui est saint (*vigil & sanctus*) descendit du ciel, & cria: « Abattez l'arbre par le pié, coupez-en les » branches, & dispersez-en les fruits: » mais laissez la souche en terre avec ses » racines. Qu'il soit lié avec des chaînes » de fer parmi l'herbe des champs; qu'il » soit mouillé de la rosée du ciel, & qu'il » paisse l'herbe de la terre avec les bêtes » sauvages: qu'on lui ôte son cœur d'homme, & qu'on lui donne un cœur de » bête pendant sept années. Ainsi l'or-

Dan. 6, 4.

» donne celui qui veille, afin que les
» hommes vivans connoiſſent que c'eſt
» le Très-Haut qui eſt le maître des royau-
» mes, qui les donne à qui il lui plaît ; &
» qui choiſit, quand il veut, le dernier
» d'entre les hommes pour le mettre ſur
» le trône. »

Le Roi, juſtement effrayé par un ſi terrible ſonge, conſulta tous ſes Mages : mais ce fût bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il ſeroit banni de la compagnie des hommes pendant ſept années, & que réduit à la demeure & à la condition des bêtes, il paîtroit l'herbe comme un bœuf : Que ſon royaume pourtant lui ſeroit conſervé, & qu'il le recouvreroit après qu'il auroit reconnu que toute puiſſance vient du Ciel. Enfin il l'exhorta à racheter ſes péchés par les aumônes, & ſes iniquités par les œuvres de miſéricorde envers les pauvres.

Toutes ces choſes arriverent à Nabucodonoſor, comme le Prophête les lui avoit prédites. Un an s'étant paſſé, comme il ſe promenoit dans ſon palais, il dit en conſidérant la beauté & la magnificence de ſes bâtimens : « N'eſt-ce pas
» ici cette grande Babylone, que j'ai
» bâtie dans la grandeur de ma puiſ-
» ſance, & dans l'éclat de ma gloire,

» pour en faire le ſiége de mon royau-
» me ? » Un mouvement ſecret de com-
plaiſance & de vanité à la vue de pareils
ouvrages qu'un Prince auroit conſtruits,
nous paroîtroit-il fort criminel ? A peine
avoit-il achevé ces mots, qu'une voix
ſe fit entendre du ciel, qui lui pronon-
ça ſon arrêt. A l'heure même il perdit le
ſens : on le chaſſa de la compagnie des
hommes, & il vécut comme une bête,
exposé aux injures de l'air, & ne vivant
que d'herbe : le poil de ſon corps devint
ſemblable aux plumes d'une aigle, & ſes
ongles s'allongerent comme les griffes
des oiſeaux.

Après que le tems marqué fut accom-
pli, l'eſprit & le ſens lui revinrent. « Il
» leva les yeux au ciel, dit l'Ecriture,
» bénit le Très-Haut, & rendit gloire à
» celui qui vit éternellement, reconnoiſ-
» ſant que ſon empire eſt éternel, que
» tous les habitans de la terre ſont de-
» vant lui comme un néant, & qu'il fait
» tout ce qu'il lui plaît au ciel & ſur la
» terre, ſans que perſonne réſiſte à ſa
» main toute-puiſſante, ni puiſſe lui di-
» re, pourquoi avez-vous agi ainſi ? »
» Alors il recouvra ſa premiere forme.
Les Grands de ſa Cour allerent le cher-
cher ; il remonta ſur le trône, & de-
vint plus grand & plus puiſſant que ja-
mais. Pénétré de la plus vive reconnoiſ-

ſance, il fit un Edit ſolemnel pour publier dans toute l'étendue de ſa domination les merveilles étonnantes que Dieu venoit de faire en ſa perſonne.

Ce Prince mourut un an après, ayant régné depuis la mort de ſon pere quarante-trois ans. C'eſt un des plus grands Rois qui ait jamais régné en orient. Son fils lui ſuccéda.

AN. M. 3442. AV. J.C. 562. 4. *Reg.* 25, 27-30.

EVILMERODAC. Dès qu'il fut établi ſur le trône, il fit ſortir Jéchonias roi de Juda de la priſon où il avoit été détenu près de trente-ſept ans.

Dan. c. 10.

On place ſous ſon régne, qui ne dura que deux ans, la découverte que fit Daniel de la fraude des prêtres de Bel; l'innocent artifice par lequel ce Prophête fit périr un Dragon qui étoit honoré comme un Dieu; la délivrance miraculeuſe par laquelle ce même Prophête avoit été tiré de la foſſe aux lions, où le Prophête Habacuc lui avoit porté de la nourriture.

Beros. Megaſthen.

Evilmérodac s'étoit rendu ſi odieux par ſes débauches & ſes autres déréglemens, que ſes propres parens conſpirerent contre lui, & le mirent à mort.

AN. M. 3444. AV. J.C. 560.

NERIGLISSOR mari de ſa ſœur, qui avoit été à la tête des conjurés, régna en ſa place.

Cyrop. lib. 1

Comme dès ſon avénement à la couronne il faiſoit de grands préparatifs de

guerre

guerre contre les Médes, Cyaxare appella de Perse Cyrus à son secours. Cette histoire sera bientôt déduite plus au long, & l'on verra que le Roi de Babylone fut tué dans une bataille la quatrieme année de son régne.

LABOROSOARCHOD son fils lui succéda. C'étoit un très-mauvais Prince. Né avec les inclinations les plus vicieuses, il s'y abandonna sans retenue lorsqu'il fut sur le trône, comme s'il n'eût été revêtu de l'autorité souveraine que pour avoir le privilége de commettre impunément les actions les plus infâmes & les plus barbares. Il ne regna que neuf mois. Ses sujets conspirerent contre lui, & le mirent à mort. Il eut pour successeur

An. M. 3448. *Ibid.*

LABYNIT, ou Nabonid. Il a encore d'autres noms. L'Ecriture lui donne celui de BALTASAR.

An. M. 3449.

On conjecture avec beaucoup de fondement qu'il étoit fils d'Evilmérodac par Nitocris femme de ce Prince, & par conséquent petit-fils de Nabucodonosor, à qui, selon la prophétie de Jérémie, les peuples de l'orient devoient être assujettis, & après lui à son fils & à son petit-fils : *Et servient ei omnes gentes, & filio ejus, & filio filii ejus, donec veniat tempus terræ ejus & ipsius.*

Jerem. 27, 7.

Nitocris est cette Reine qui fit de si grands ouvrages à Babylone. Elle avoit

Herod. l. 1, *cap.* 185, *&c.*

placé ſon tombeau au-deſſus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec une inſcription qui avertiſſoit ſes ſucceſſeurs de ne point toucher ſans une extrême & indiſpenſable néceſſité aux richeſſes qui y étoient renfermées. Le tombeau demeura fermé juſqu'au régne de Darius, qui l'ayant fait ouvrir, au lieu des tréſors immenſes qu'il ſe flattoit d'en tirer, n'y trouva que cette inſcription : SI TU N'ÉTOIS INSATIABLE D'ARGENT, ET DÉVORÉ PAR UNE BASSE AVARICE, TU N'AUROIS PAS OUVERT LES TOMBEAUX DES MORTS.

Dan. c. 7. La premiere année du régne de Baltaſar, Daniel eut la viſion des quatre bêtes qui figuroient les quatre grandes monarchies, & celle du Royaume du Meſſie qui devoit leur ſuccéder. *Dan. c. 8.* La troiſieme année de ce Prince, il eut la viſion du Bélier & du Bouc, qui figuroient la deſtruction de l'empire des Perſes par Alexandre le Grand, & la perſécution qu'Antiochus Epiphane roi de Syrie devoit ſuſciter aux Juifs. Je ferai dans la ſuite quelques réflexions ſur ces prophéties, & je les rapporterai avec plus d'étendue.

Dan. c. 5. Pendant que les ennemis aſſiégeoient Babylone, Baltaſar fit un grand feſtin à toute ſa Cour la nuit d'une fête qui ſe célébroit tous les ans avec de grandes réjouiſſances. La joie de ce repas fut bien

troublée par une viſion ; & encore plus par l'explication que Daniel en donna au Roi. La ſentence écrite ſur la muraille portoit, que ſon royaume lui étoit ôté, & donné aux Médes & aux Perſes. Cette nuit là même la ville fut priſe, & Baltaſar tué.

Ainſi finit l'empire Babylonien, après avoir duré deux cens dix ans depuis la deſtruction du grand empire des Aſſyriens.

AN. M. 3466. AV. J.C. 538.

On trouvera dans l'hiſtoire de Cyrus le détail & les circonſtances du ſiége & de la priſe de Babylone.

CHAPITRE TROISIEME.

HISTOIRE DU ROYAUME DES MÉDES. *Arbace. Déjoce : il bâtit Ecbatane. Phraorte. Cyaxare I. Irruption des Schytes : priſe & deſtruction de Ninive. Aſtyage. Cyaxare II.*

J'AI MARQUÉ, en parlant de la deſtruction de l'ancien empire des Aſſyriens, qu'Arbace, Général de l'armée des Médes, avoit été un des principaux auteurs de la conſpiration contre Sardanapale : & pluſieurs croient que dès-lors il fut établi maître ſouverain de la Médie &

AN. M. 3257. AV. J.C. 747.

de plusieurs autres Provinces, & que d'abord il prit le nom de Roi. Ce n'est pas le sentiment d'Herodote : je rapporterai ce que nous en dit ce célébre historien.

Herod. l. 1, cap. 95.

Les Assyriens, qui avoient tenu durant plusieurs siecles l'empire de l'Asie, commencerent à s'affoiblir par la révolte de divers peuples. Les Médes furent les premiers qui secouerent le joug. Ils se maintinrent quelque tems dans la liberté qu'ils avoient acquise par leur valeur : mais cette liberté se changea bientôt en licence, & la foiblesse de leur gouvernement les jeta dans une espece d'anarchie, pire que leur premiere servitude. Le vol, la violence, & l'injustice régnoient par tout; parce qu'il n'y avoit personne qui eût ou assez de force pour les réprimer, ou assez d'autorité pour les punir. Mais tous ces désordres determinerent enfin les peuples à établir un gouvernement qui rendit l'Etat plus florissant qu'il n'avoit jamais été.

La nation des Médes étoit alors divisée en six Tribus. Presque tous ces peuples habitoient dans des villages, lorsque Déjoce, fils de Phraorte, Méde de nation, érigea l'Etat en monarchie. Cet homme voyant les grands désordres qui se commettoient dans toute la Médie, résolut de profiter de ces troubles, &

commença d'aſpirer à la royauté. Il avoit une grande réputation dans ſon pays, & il y paſſoit pour un homme, qui non ſeulement étoit fort réglé en ſes mœurs, mais qui avoit auſſi toute la prudence & toute l'équité néceſſaires pour gouverner.

Dès que Déjoce eut formé le deſſein de monter ſur le trône, il affecta de faire éclater plus que jamais les belles qualités qu'on avoit déja remarquées en lui: ce qui lui réuſſit ſi heureuſement, que les habitans du village où il demeuroit l'établirent leur Juge. Il s'acquitta de cette charge avec beaucoup de ſageſſe, & ſes ſoins eurent tout le ſuccès qu'on avoit eſpéré: car il réduiſit les habitans de ce village à vivre avec plus de retenue qu'à l'ordinaire. Ceux des autres villages, que les déſordres continuels empêchoient de vivre en repos, voyant le bon ordre que Déjoce avoit mis dans celui dont il avoit été établi Juge, commencerent à s'adreſſer à lui pour le faire arbitre de leurs différens. Et la réputation de ſon équité augmentant tous les jours, tous ceux qui avoient quelque affaire de conſéquence venoient à Déjoce pour trouver en lui un Juge équitable qu'ils auroient cherché inutilement ailleurs.

Lorſqu'il ſe vit avancé dans ſes deſ-

ſeins, il jugea qu'il étoit tems de faire jouer ſes derniers reſſorts pour arriver à ſon but. Il ſe retira donc, feignant d'être accablé de la foule de ceux qui venoient à lui de toutes parts, & il ne voulut plus exercer l'office de Juge, quelque inſtance que fiſſent ceux qui aimoient le bien & le repos public. Il diſoit à ceux qui s'adreſſoient à lui que ſes affaires domeſtiques ne lui permettoient pas de s'appliquer à celles des autres.

La licence, qui avoit été quelque peu de tems réprimée par les ſoins de Déjoce, commença à régner plus qu'auparavant, dès qu'il ne voulut plus ſe mêler d'affaires : & le mal augmenta ſi fort, que les Médes furent obligés de s'aſſembler pour délibérer ſur les moyens de remédier au déſordre.

Il eſt des ambitions de plus d'une ſorte. Quelques-unes violentes & impétueuſes emportent comme d'emblée leurs prétentions, n'épargnant pour cela ni crimes ni meurtres. D'autres plus douces, comme celle-ci, couverte d'une apparence de modération & de juſtice, cheminent pour ainſi dire ſous terre, mais n'arrivent pas moins ſûrement à leur but.

Déjoce, qui vit bien que les choſes ſe diſpoſoient ſelon ſes déſirs, envoya ſes émiſſaires à l'aſſemblée, après les avoir inſtruits de ce qu'ils avoient à faire. Quand

on vint à propoſer des expédiens pour arrêter le cours de tant de maux, les émiſſaires de Déjoce, parlant à leur tour, repréſenterent que ſi l'on ne changeoit entiérement la face de la République, le pays deviendroit inhabitable : que le ſeul moyen de remédier au déſordre étoit d'élire un Roi, qui eût l'autorité de réprimer la violence, & de faire des loix pour le gouvernement, & qu'ainſi chacun pourroit s'appliquer en paix à ſes affaires, au lieu que l'injuſtice qui régnoit partout les obligeroit bientôt de quitter le pays. Cet avis fut univerſellement approuvé, & tous jugerent qu'il n'y avoit point de remede plus efficace au mal préſent, que d'ériger l'état en Monarchie. Il ne fut donc plus queſtion que d'élire un Roi, & la délibération ne fut pas longue. Tous demeurerent d'accord qu'il n'y avoit point dans la Médie un homme auſſi capable de régner que Déjoce : de ſorte qu'il fut élu Roi d'un commun conſentement.

Pour peu qu'on faſſe d'attention ſur l'établiſſement des royaumes en quelque tems & en quelque pays que ce ſoit, on trouvera que le titre primordial de la monarchie eſt le maintien de l'ordre & le ſoin du bien public. En effet, il ne ſeroit pas poſſible d'établir l'ordre & la paix, ſi les hommes vouloient tous être indépendans, & s'ils ne ſe ſoumettoient à

une autorité qui leur ôtât une partie de leur liberté, pour leur conserver le reste. Ils seroient toujours en guerre, s'ils prétendoient toujours ou s'assujettir les autres, ou refuser de se soumettre aux plus puissans. Et il faut pour leur repos & pour leur sureté qu'ils acceptent un maître, & qu'ils consentent de lui obéir. Voilà l'origine humaine de l'autorité : & l'Ecriture nous apprend que la Providence divine n'en a pas seulement permis le projet & l'exécution, mais qu'elle l'a consacrée par une communication immédiate de son pouvoir.

Rom. 13, 1 & 2.

Rien certainement n'est plus beau ni plus grand, que de voir un particulier, homme de bien & de mérite, capable des plus hauts emplois par ses rares talens, mais renfermé dans une vie privée par son inclination & sa modestie, refuser sincérement l'offre qu'on lui fait de régner sur tout un peuple, & ne consentir enfin à se charger du poids du gouvernement que dans l'unique vue d'être utile à ses citoyens. Par la premiere disposition, en témoignant qu'il est instruit des devoirs & par conséquent des dangers d'un Souverain, il fait paroître un esprit plus grand & plus éleve que la grandeur même, ou, pour parler plus juste, que l'ambition qui la désire : & il prouve qu'il en est parfaitement digne par la

crainte même de ne l'être pas, & d'y succomber. Mais en sacrifiant généreusement le repos & la douceur de la vie à la sûreté & à la tranquillité publique, il marque qu'il connoît ce qu'il y a de véritablement estimable dans la souveraineté, & ce qui la doit rendre précieuse, qui est de mettre un homme en état de devenir le défenseur de sa patrie, d'y établir beaucoup d'ordre, d'y remédier à beaucoup de maux, d'y faire fleurir la justice & les loix, d'y mettre en honneur la paix & la vertu, d'y faire régner la probité & l'abondance; & il se console des peines & des chagrins où il s'expose, par la vue des grands avantages qui en seront le fruit. Tel fut à Rome un Numa, tels furent quelques Empereurs, qu'il fallut contraindre d'accepter la souveraine puissance.

Il faut avouer, je le répete, que rien n'est plus beau ni plus grand qu'une telle disposition. Mais prendre le masque de la modestie & de la vertu pour satisfaire son ambition, comme fait ici Déjoce; affecter de paroître au-dehors, ce qu'on n'est point dans le fond; refuser même pendant quelque tems, & n'accepter qu'avec une sorte de répugnance, ce qu'on désire avec ardeur, & ce qu'on a brigué par des voies sourdes & cachées: c'est une duplicité pleine de petitesse & de

baſſeſſe, dont on ne peut s'empêcher d'être bleſſé, & qui ternit beaucoup l'éclat du mérite qu'un homme pourroit avoir d'ailleurs.

An. M. 3294. Av. J.C. 710. *Hérod. l.* 1, *c.* 96 & 101.

DEJOCE. Règne, 53 ans. Lorſqu'il fut monté ſur le trône, il travailla à prouver qu'on ne s'étoit point trompé dans le choix qu'on avoit fait de lui pour rétablir l'ordre. Il voulut d'abord joindre à la qualité de Roi toutes les marques qui ont accoutumé d'en relever l'éclat, & qui pouvoient inſpirer pour ſa perſonne de la crainte & du reſpect, & choiſit entre les Médes pour être ſes Gardes ceux qui lui paroiſſoient les plus attachés à ſes intérêts, & ſur la fidélité deſquels il pouvoit le plus compter.

Après qu'il eut ainſi pourvu à ſa ſûreté, il s'appliqua à polir & à civiliſer les Médes, qui étant accoutumés de vivre à la campagne & dans des villages preſque ſans loix & ſans police, avoient contracté une humeur tout-à-fait ſauvage. Il leur commanda de bâtir une ville, déſignant lui-même le lieu & le plan des murailles. Il fit faire ſept enceintes de murs, diſpoſées en telle ſorte que la premiere en dehors n'empêchoit pas qu'on ne vît le parapet de la ſeconde, & la ſeconde n'ôtoit pas la vue de celui de la troiſieme, & ainſi des autres. La ſituation du lieu étoit fort favorable pour un

tel deſſein : car c'étoit une colline qui s'élevoit également de tous côtés. Dans la derniere & la plus petite des enceintes étoit le palais du Roi avec tous ſes tréſors : dans la ſixieme, qui joignoit celle-là, il y avoit pluſieurs appartemens pour loger les Officiers de ſa maiſon. Et les entre-deux des cinq autres enceintes étoient deſtinés à loger le peuple. La premiere & la plus grande enceinte étoit à peu près de la grandeur d'Athenes. Le nom de cette ville eſt Ecbatane.

L'aſpect en étoit magnifique & brillant. Car, outre que la diſpoſition de ſes murs faiſoit une eſpece d'amphithéâtre, les différentes couleurs dont on avoit peint les parapets formoient une très-agréable diverſité.

Après que la ville eut été bâtie, & que Déjoce eut obligé une partie des Médes à s'y établir, il s'appliqua tout entier à dreſſer des loix pour le bien de l'Etat. Perſuadé que la majeſté des Rois ſe fait plus reſpecter de loin, il mit d'abord un grand intervalle entre ſon peuple & lui, ſe rendit preſque inacceſſible & comme inviſible à ſes ſujets, & ne leur permit de lui parler & communiquer leurs affaires que par des placets & des perſonnes interpoſées. Ceux même qui avoient

Major ex longinquo reverentia. *Tac.*

le privilége de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en ſa préſence.

Cet habile politique fit ces réglemens pour s'aſſurer la couronne. Car ayant affaire à des hommes encore féroces, & qui ne ſe connoiſſoient pas bien en vrai mérite, il craignit qu'une trop grande familiarité ne lui attirât le mépris, & ne donnât lieu à des complots & à des conſpirations contre une autorité naiſſante, qui ne manque jamais de faire des jaloux & des mécontens. Mais demeurant ainſi caché aux yeux du peuple, & ne ſe faiſant connoître que par les ſages loix qu'il établiſſoit, & par l'exacte juſtice qu'il ſe piquoit de rendre à chacun, il s'attiroit le reſpect & l'eſtime de ſes ſujets.

On dit que du fond de ſon palais il voyoit tout ce qui ſe paſſoit dans ſes Etats par le moyen de ſes émiſſaires, qui lui rendoient compte & l'informoient de tout. Ainſi nul crime n'échappoit ni à la connoiſſance du Prince, ni à la rigueur des loix, & la peine ſuivant de près la faute, contenoit les méchans, & arrêtoit les violences.

Cela pouvoit être ainſi juſqu'à un certain point : mais il n'y a perſonne qui ne ſente les grands inconvéniens de la coutume que Déjoce introduiſit pour lui-même ; & que d'autres Rois d'orient

imiterent, de ſe tenir caché dans ſon palais; de gouverner par des Officiers répandus par-tout ſon royaume; de s'en rapporter uniquement à leur bonne foi de l'information des faits; & de ne laiſſer approcher la vérité, les plaintes des opprimés, les juſtes raiſons des innocens, que par des canaux étrangers, c'eſt-à-dire par des hommes ſujets à être prévenus ou corrompus, qui ne laiſſoient plus lieu aux remontrances ni à la réparation des injuſtices, & qui pouvoient les commettre d'autant plus facilement & plus hardiment, que leur prévarication demeuroit ſecrette, & par conſéquent impunie. Outre que dans cette affectation des princes à ſe rendre inviſibles, il y a ce ſemble un aveu de leur peu de mérite, qui ne peut ſoutenir le grand jour.

Déjoce fut ſi occupé à adoucir, à humaniſer les mœurs de la nation, & à faire des loix pour le gouvernement, qu'il n'entreprit jamais rien contre ſes voiſins, quoique ſon régne ait été fort long: car il mourut après avoir régné 53 ans.

An. M. 3347. Av. J.C. 657. *Herod. c. 102.*

PHRAORTE. Règne, 22 ans. Après la mort de Déjoce, ſon fils Phraorte ou Aphraarte* lui ſuccéda. La ſeule conformité du nom porteroit à croire que c'eſt le Roi qui eſt appellé Arphaxad dans l'Ecriture: mais ce ſentiment eſt fondé ſur beaucoup d'autres raiſons très-ſolides que l'on peut

* *C'eſt ainſi que l'appelle Euſebe. Chr. Grec & Geor. Syncelle.*

Judith. 1, 1.

voir dans la ſavante diſſertation du P. Monfaucon, dont j'ai fait ici beaucoup d'uſage. Ce qui eſt dit dans Judith, qu'*Arphaxad bâtit une ville très-forte, qu'il appella Ecbatane*, a trompé la plupart des Auteurs, & leur a fait croire que c'étoit Déjoce, qui certainement a été le fondateur d'Ecbatane. Mais le texte grec de Judith, traduit dans la vulgate par *ædificavit*, dit ſeulement qu'Arphaxad *ajouta de nouveaux bâtimens à la ville.* Et il eſt fort naturel que le pere n'ayant pu achever entiérement un ouvrage ſi conſidérable, le fils y ait mis la derniere main, en ajoutant ce qui y manquoit.

Ἐπῳκοδόμησε ἐπὶ Ἐκβατάνοις.

Judith. Text. Grec.

Herod. lib. 1, cap. 102.

Phraorte, qui étoit d'une humeur fort belliqueuſe, ne ſe contentant point du royaume de la Médie que ſon pere lui avoit laiſſé, attaqua les Perſes, & les ayant vaincus dans un grand combat, il les aſſujettit à ſon empire. Fortifié par leurs troupes, il attaqua les nations voiſines les unes après les autres, en ſorte qu'il ſe rendit le maître de preſque toute la haute Aſie, qui comprend tout ce qui eſt au nord du mont Taurus depuis la Médie juſqu'au fleuve Halys.

Ces heureux ſuccès lui enflerent extrêmement le cœur. Il oſa porter la guerre contre les Aſſyriens, affoiblis pour lors à la vérité par la révolte de pluſieurs nations, mais encore très-puiſſans par eux-mêmes.

Nabucodonoſor leur Roi, appellé autrement Saoſduchin, aſſembla dans ſon pays une grande armée, & envoya * des Ambaſſadeurs à pluſieurs peuples de l'orient pour leur demander du ſecours. Tous le refuſerent avec mépris, & traiterent ignominieuſement ſes Ambaſſadeurs, témoignant bien qu'ils ne craignoient plus cet empire, qui avoit autrefois tenu la plupart d'entr'eux dans une rude ſervitude.

* *Le texte grec met ces ambaſſades avant la bataille.*

Le Roi aigri à l'excès d'un traitement ſi indigne, jura par ſon trône & par ſon régne, qu'il ſe vengeroit de toutes ces nations, & qu'il les paſſeroit au fil de l'épée. Il ſe diſpoſa enſuite au combat avec ce qu'il avoit de troupes dans la plaine de Ragau. Ce fut là où ſe donna cette grande bataille qui fut très-funeſte à Phraorte. Il fut défait: ſa cavalerie prit la fuite: ſes chariots furent renverſés & mis en déſordre: enfin Nabucodonoſor remporta une victoire entiere. Profitant de la déroute des Médes, il entra dans leur pays; ſe rendit maître des villes, pouſſa ſes conquêtes juſques à Ecbatane, emporta d'aſſaut ſes tours & ſes murailles, donna la ville au pillage à ſes ſoldats, & la dépouilla de tous ſes ornemens.

L'infortuné Phraorte, qui s'étoit ſauvé dans les montagnes de Ragau, tomba enfin entre les mains de Nabucodonoſor; & ce cruel Prince le fit mourir à coups

de javelot. Après cela il s'en retourna à Ninive avec toute ſon armée qui étoit encore fort nombreuſe, & il fut quatre mois entiers à ſe donner du plaiſir & à faire bonne chere avec tous ceux qui l'avoient accompagné dans cette expédition.

On peut voir dans Judith comment le Roi d'Aſſyrie envoie Holopherne avec une puiſſante armée, pour ſe venger de ceux qui avoient refuſé de le ſecourir : les progrès & la cruauté de ce Commandant : l'épouvante générale de tous les peuples : la courageuſe réſolution que forment les Iſraélites de lui réſiſter, dans la confiance qu'ils ont que leur Dieu ſaura bien les défendre : l'extrémitté où eſt réduite Béthulie, auſſi bien que toute la nation : la délivrance miraculeuſe de cette ville par le courage & la hardieſſe de la ſage Judith : enfin la défaite entiere de l'armée des Aſſyriens.

AN. M. 3369.
AV. J. C. 635.
Herod. lib. 1, cap. 103, 106.

CYAXARE I. Règne, 40 ans. Il avoit ſuccédé à ſon pere auſſi-tôt après ſa mort. Ce jeune Prince, qui étoit fort brave & entreprenant, ſut bien profiter de la déroute des Aſſyriens. Il ſe rétablit d'abord dans ſon royaume de la Médie : puis il ſe rendit auſſi le maître de toute la haute Aſie. Mais ce qu'il eut le plus à cœur fut d'aller attaquer Ninive pour venger la mort de ſon pere par la ruine de cette grande ville.

Les Aſſyriens vinrent à ſa rencontre, n'ayant plus que les débris de la grande armée qui avoit péri devant Béthulie. Il ſe donna une bataille, où les Aſſyriens furent vaincus, & pouſſés juſques dans Ninive. Cyaxare, pourſuivant ſa victoire, en forma le ſiége. Elle alloit tomber infailliblement entre ſes mains : mais le tems n'étoit pas encore venu où Dieu la vouloit punir de ſes crimes, & des maux qu'elle avoit fait ſouffrir aux autres nations & à ſon peuple. Voici comment elle fut alors délivrée du péril qui la menaçoit.

Une armée formidable de Scythes, ſortis des environs des Palus Méotides, qui avoient chaſſé les Cimmériens de l'Europe, marchoit ſous la conduite du Roi Madyès, en pourſuivant toujours les Cimmériens. Ceux-ci trouverent le moyen d'échapper aux Scythes, qui s'avancerent juſques dans la Médie. Lorſque Cyaxare eut appris la nouvelle de cette irruption, il leva le ſiége de devant Ninive, & marcha avec toutes ſes troupes contre cette puiſſante armée, qui comme un torrent impétueux alloit inonder toute l'Aſie. Les deux armées en vinrent aux mains : les Médes furent vaincus. Ces barbares, ne trouvant plus aucun obſtacle, ſe répandirent non ſeulement dans la Médie, mais auſſi dans preſque toute

l'Asie. Ils marcherent ensuite vers l'Egypte, d'où le Roi Psammitique les détourna à force de présens. Ils revinrent dans la Palestine, où quelques-uns d'entr'eux pillerent à Ascalon le temple de Vénus, le plus ancien qui eût été consacré à cette déesse. D'autres s'établirent à Bethsan, ville de la tribu de Manassé en deçà du Jourdain, qui depuis fut appellée de leur nom Scythopolis.

Les Scythes tinrent durant vingt-huit ans l'empire de la haute Asie, savoir les deux Arménies, la Cappadoce, le Pont, la Colchide, & l'Ibérie; & pendant ce tems-là ils désolerent presque tous les pays où ils mirent le pié. Les Médes ne purent s'en défaire que par la fraude. Sous prétexte d'entretenir & de fortifier l'alliance qu'ils avoient faite ensemble, ils en inviterent la plus grande partie à un festin, qui se faisoit dans chaque famille. Chacun enivra ses hôtes, & les Scythes furent ainsi massacrés. Les Médes s'emparerent de nouveau de toutes les provinces qu'ils avoient perdues, & étendirent encore une fois leur empire jusqu'au bords de l'Halys, qui en étoit l'ancienne borne au couchant.

Herod. l. 1, pag. 74.

Ceux des Scythes qui ne s'étoient pas trouvés à ces festins, ayant appris la mort de leurs compagnons, s'enfuirent en Lydie auprès du Roi Alyate, qui les

reçut humainement. Ce fut un ſujet de guerre entre les deux Princes. Cyaxare conduiſit auſſitôt ſes troupes ſur les frontieres de Lydie. Il ſe donna pendant cinq ans pluſieurs combats avec un avantage à peu près égal de part & d'autre. Mais la bataille qui ſe donna la ſixieme année fut remarquable par une éclipſe de ſoleil, qui changea tout d'un coup le jour en une nuit très-obſcure. Cette éclipſe avoit été prédite par Thalès le Miléſien. Les Médes & les Lydiens, qui étoient alors dans le plus fort du combat, effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardoient comme un ſigne de la colere des dieux, ſe retirerent de part & d'autre, & firent la paix. Syennéſis Roi de Cilicie, & Nabucodonoſor * Roi de Babylone, en furent les médiateurs. Pour la rendre plus ferme & plus inviolable, les deux Princes voulurent l'aſſurer par le lien du mariage; & ils arrêterent qu'Alyatte donneroit ſa fille Aryénis à Aſtyage fils aîné de Cyaxare.

* *Il eſt appellé Labynet dans Hérodote.*

La maniere dont ces peuples contractoient alliance, eſt très-remarquable. Outre les autres cérémonies qui leur étoient communes avec les Grecs, ils avoient encore ceci de particulier, que les deux parties qui contractoient ſe faiſoient des inciſions aux bras, & léchoient mutuellement leur ſang.

An. M. 3378. Av. J. C. 626. *Hérod. l. 1. c. 106.*

Le premier ſoin de Cyaxare, dès qu'il ſe vit en repos, fut de reprendre le ſiége de Ninive, que l'irruption des Scythes lui avoit fait lever. Nabopolaſſar, roi de Babylone, avec qui il venoit de contracter une alliance particuliere, ſe ligua avec lui contre les Aſſyriens. Ayant donc joint leurs forces, ils aſſiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus qui en étoit roi, & ruinerent de fond en comble cette grande ville.

Dieu avoit fait prédire par ſes Prophêtes, plus de cent ans auparavant, qu'il ſauroit bien venger ſur cette ville impie le ſang de ſes ſerviteurs, dont ſes Rois, comme autant de lions cruels, s'étoient enivrés : qu'il ſe mettroit lui-même à la tête des troupes qui viendroient l'aſſiéger, qu'il feroit marcher devant elles la terreur & l'épouvante ; qu'il livreroit au bras meurtrier des ſoldats les vieillards, les meres, les enfans ; qu'il abandonneroit à des mains avides & inſatiables tous les tréſors de la ville ; & qu'il la détruiroit tellement elle-même de fond en comble, qu'il n'en reſteroit pas même de trace, & qu'on demanderoit un jour où avoit donc été la ſuperbe Ninive.

Nahum. 3, 1.

Mais écoutons le langage même des Prophêtes : Ville de ſang, s'écrie Nahum,

qui ne te repais que de rapine & de brigandage ; celui qui doit renverſer tes murailles approche. [2, 1, & 2.] Le Seigneur va venger l'injure faite à Jacob & à Iſrael. [3, 2, & 3.] J'entends déja les fouets qui retentiſſent de loin, les roues qui ſe précipitent avec un bruit horrible ; les chevaux qui henniſſent fiérement ; les chariots qui courent comrent comme la tempête ; & la cavalerie qui s'avance à toute bride. Je vois les épées qui brillent, & les lances qui étincellent. Le bouclier de ſes braves jette [2, 3 & 4.] des flammes de feu : les yeux des ſoldats brillent comme des lampes, & leur courſe eſt plus prompte qu'un éclair. Le [1, 2, 5, 6.] Seigneur eſt un Dieu jaloux, & un Dieu vengeur. La terre, le monde, & tous ceux qui l'habitent, tremblent devant lui. Et qui pourra ſoutenir ſa colère ? Je viens à toi, [3, 5.] dit le Seigneur des armées : je te dépouillerai [2, 9.] de tous tes ornemens. Pillez l'argent, pillez l'or : ſes richeſſes ſont infinies, ſes vaſes & ſes meubles précieux ſont inépuiſables. C'en eſt fait ; Ninive eſt dé- [10.] truite : elle eſt renverſee, elle eſt dechirée. Son temple eſt détruit juſqu'aux fon- [6.] demens. Tous ſes gens de guerre ſont pris : ſes femmes emmenées captives, [7.] gémiſſent comme des colombes. Je vois [3, 3.] une multitude d'hommes percés de coups, une défaite ſanglante & cruelle, un carnage qui n'a point de fin, des monceaux

de corps qui tombent les uns ſur les autres *. Où eſt maintenant cette caverne de lions? où ſont ces pâturages de lionceaux ? cette caverne où le lion ſe retiroit avec ſes petits, ſans que perſonne les vînt troubler ? où le lion apportoit les bêtes toutes ſanglantes qu'il avoit égorgées pour en nourrir ſes lionnes & ſes lionceaux, rempliſſant ſon antre de ſa proie, & ſes cavernes de ſes rapines ?....

... 2, 11 & 12.

Le Seigneur perdra Aſſur. Il dépeuplera cette ville, qui étoit ſi belle, & la changera en une terre où perſonne ne paſſe, & en un déſert. Elle ſera la demeure des bêtes ſauvages, & la retraite des oiſeaux de nuit. Voilà, dira-t-on, cette orgueilleuſe ville qui étoit ſi fière & ſi aſſurée, qui diſoit en ſon cœur : je ſuis l'unique ; & après moi il n'y en a point d'autre. Tous ceux qui paſſeront au travers d'elle, lui inſulteront avec des ſifflemens & des geſtes pleins de mépris.

Sophon. 2, 13-15.

Les deux armées s'enrichirent des dépouilles de Ninive, & Cyaxare pourſuivant ſa victoire, ſe rendit le maître de toutes les autres villes du Royaume d'Aſſyrie, excepté Babylone, & la Caldée, qui appartenoit à Nabopolaſſar.

* *Idée magnifique de la cruelle avarice des Rois d'Aſſyrie, qui alloient piller toutes les nations voiſines, & principalement la Judée, & en apportoient les dépouilles à Ninive.*

Après cette expédition, Cyaxare mourut, & laiſſa l'empire à ſon fils Aſtyage.

ASTYAGE. Règne, 35 ans. Il eſt auſſi nommé Aſſuérus dans l'Ecriture. Quoique ſon règne ait été fort long, puiſqu'il dura 35 ans, l'hiſtoire ne nous en apprend point de particularités. Il eut deux enfans, dont les noms ſont fort connus : ſavoir, Cyaxare d'Arénis, & Mandane, d'une première femme.

An. M. 3409.
Av. J.C. 595.

Du vivant de ſon pere il donna Mandane en mariage à Cambyſe, fils d'Achéménes, Roi des Perſes : & de ce mariage naquit Cyrus un an après la naiſſance de Cyaxare ſon oncle. Ce dernier ſuccéda à ſon pere dans le Royaume des Médes.

CYAXARE II. C'eſt le Darius Médus de l'Ecriture.

CYRUS, ayant pris Babylone conjointement avec Cyaxare, lui en avoit laiſſé le commandement. Après ſa mort & celle de Cambyſe ſon pere, il réunit en ſa perſonne l'empire des Perſes, & celui des Médes, qui dans la ſuite ne feront plus qu'un ſeul & même empire. J'en commencerai l'hiſtoire par celle de Cyrus, qui nous apprendra ce que l'on fait du règne de ſes deux prédéceſſeurs, Cyaxare & Aſtyage. Mais auparavant je dirai un mot du Royaume de Lydie, parce que Créſus qui en étoit Roi, aura beaucoup de part aux événemens dont j'ai à parler.

CHAPITRE QUATRIEME.

HISTOIRE DES LYDIENS. *Candaule. Gygès. Ardys. Sadyatte. Alyatte. Crésus.*

Herod. lib. 1. c. 7-13.

HÉRODOTE appelle Atyades, c'est-à-dire, descendans d'Atys, les premiers Rois qui ont régné chez les Lydiens. Il dit qu'ils tiroient leur origine de Lydus, fils d'Atys, & que Lydus donna son nom à ces peuples, auparavant appellés Méoniens.

Les Héraclides, ou descendans d'Hercule leur succéderent, & tinrent cet empire pendant l'espace de 505 ans.

AN. M. 2781. A. J. C. 1223.

ARGON, arrière-petit-fils d'Alcée, dont Hercule étoit le pere, fut le premier des Héraclides, qui régna dans la Lydie. Le dernier fut

CANDAULE. Il avoit une femme d'une rare beauté, que son mari, aveuglé par sa passion, ne cessoit de vanter. Il voulut même que Gygès, l'un de ses premiers Officiers, en jugeât par ses propres yeux, [a] comme si son propre sentiment eût été insuffisant pour lui, & que la beauté de sa femme eût pu souf-

a Non contentus voluptatum suarum tacita conscientia . . . prorsus quasi silentium damnum pulchritudinis esset. *Justin. lib.* 1. *cap.* 7.

frir

frir quelque préjudice de ſon ſilence. Quelques précautions qu'eût pris Candaule, la Reine apperçut Gygès lorſqu'il ſe retiroit du lieu où le Roi l'avoit placé: mais elle n'en donna aucun ſigne. Perſuadée, ſi l'on en croit l'Hiſtorien, que le tréſor le plus précieux d'une femme eſt la pudeur, elle ſongea à tirer une éclatante vengeance de l'injure qu'elle avoit reçue, puniſſant la faute de ſon mari par un crime encore plus grand. Peut-être une ſecrette paſſion pour Gygès, eut-elle autant de part à cette action, que la douleur d'avoir été déshonorée. Quoi qu'il en ſoit, elle fit venir Gygès, & lui donna le choix d'expier ſon crime ou par ſa propre mort, ou par celle du Roi. Après quelques remontrances, qui furent vaines, il prit le dernier parti; & par le meurtre de Candaule, il devint & le maître de ſa femme & de ſon trône, qui paſſa ainſi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades.

An. M. 3286
Av. J.C. 718.

Le poëte Archiloque vivoit de ce temps-là, & comme Hérodote le remarque, il avoit parlé dans ſes poéſies de l'avanture de Gygès.

Je ne dois pas omettre ce que dit ici Hérodote, que chez les Lydiens, & preſque chez tous les barbares, c'eſt une honte & une infamie, même à un homme, de paroître nud. Ces traces de pudeur

qui ſe rencontrent chez des payens, doivent paroître précieuſes. On [a] ſait que chez les Romains, un fils en âge de puberté ne ſe trouvoit jamais aux bains avec ſon pere, ni un gendre avec ſon beau-pere; & ils regardoient cette loi de modeſtie & de retenue, comme inſpirée par la nature même, dont le violement étoit un crime. Il eſt étonnant que parmi nous la police n'empêche point ce déſordre, qui règne impunément au milieu de Paris dans le temps des bains: déſordre ſi viſiblement contraire aux règles de l'honnêteté publique & de la pudeur, ſi dangereux pour les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, & ſi fortement condamné par le paganiſme même.

Plat. de Rep. l. 2. p. 359.

Platon raconte l'hiſtoire de Gygès autrement qu'Hérodote. C'eſt lui qui nous apprend que Gygès portoit une bague, dont la pierre le rendoit inviſible quand il la tournoit de ſon côté, en ſorte qu'il voyoit les autres ſans être vu de perſonne; & que par le moyen de cette bague, de concert avec la Reine, il détrôna Candaule en lui ôtant la vie. Ce

a Noſtro quidem more cum parentibus puberes filii, cum ſoceris generi, non lavantur. Retinenda eſt igitur hujus generis verecundia, præſertim natura ipſa magiſtra & duce. *Cic. lib.* 1. *de offic. n* 129.

Nudare ſe, nefas eſſe credebatur. *Val. Max. lib.* 2. *cap.* 1.

qui signifie apparemment que, pour venir à bout de son criminel dessein, il employa toutes les ruses & toutes les fourberies d'une prudence qu'il plaît au siècle d'appeller une fine & habile politique, laquelle pénètre dans les desseins les plus cachés des autres, sans jamais laisser entrevoir les siens. Cette histoire ainsi appliquée, a bien plus de vraisemblance que celle qu'on lit dans Herodote.

Cicéron, en rapportant l'histoire fabuleuse du fameux anneau de Gygès [a], ajoute que le sage, quand il en auroit un pareil, ne s'en serviroit jamais pour commettre aucune mauvaise action, parce que la vertu ne connoît & ne recherche point les ténèbres.

An.M. 3286.
Av J.C. 718.
Herod. l. 1. cap. 13. 14.

GYGÈS. Règne, 38 ans. Le meurtre de Candaule excita une sédition parmi les Lydiens. Les deux partis, au lieu d'en venir aux mains, convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes, qui se déclara pour Gygès. Il fit de grands présens au temple de Delphes, qui sans doute avoient précédé en partie & préparé la réponse de l'oracle. Entre beaucoup d'autres, Hérodote parle de six

[a] Hunc ipsum annulum si habeat sapiens, nihillo plus sibi licere putet peccare, quàm si non haberet. Honesta enim bonis viris, non occulta quæruntur. *Lib. 3. de off. n. 38.*

coupes d'or qui pesoient trente talens; ce qui montoit à près d'un million.

Quand il se vit paisible possesseur du trône, il porta ses armes contre Milet, Smyrne, & Colophon, villes puissantes des Etats voisins.

Il mourut après avoir régné trente-huit ans, & eut pour successeur son fils

Herod. c. 15.
AN. M. 3324.
AV. J C. 680.

ARDYS. Règne, 49 ans. C'est sous son règne que les Cimmériens, chassés de leur pays par les Scythes Nomades, passèrent en Asie, & prirent Sardes, excepté la citadelle.

AN. M. 3373.
AV. J.C. 631.

SADYATTE. Règne, 12 ans. Il déclara la guerre à ceux de Milet, & assiégea leur ville. Les siéges pour lors, qui souvent n'étoient que des blocus, traînoient fort en longueur, & duroient plusieurs années. Il mourut avant que d'avoir achevé celui-ci, & eut pour successeur son fils

Herod. c. 16. 22.
AN. M. 3385.
AV. J.C. 619.

ALYATTE. Règne, 57 ans. Ce fut lui qui fit la Guerre contre Cyaxare, Roi des Mèdes. Il chassa les Cimmériens de l'Asie. Il attaqua & prit les villes de Smyrne & de Clazomène.

Herod. l. 1. c. 21, 22.

Il poussa vivement la guerre contre les Milésiens, que son pere avoit commencée, & continua le siége de la ville, qui avoit déjà duré six ans sous son pere, & qui en dura encore autant sous lui. Voici comme il fut terminé. Sur la réponse d'un oracle de Delphes, Alyatte avoit envoyé dans la ville un Ambassa-

deur pour propoſer une trève pendant quelques mois. Thraſibule, tyran de Milet, averti de ſon arrivée, fit porter dans la place publique le blé & les autres proviſions, que lui & ſes ſujets avoient raſſemblées pour fournir à leurs beſoins, & ordonna aux particuliers de ſe livrer aux plaiſirs de la bonne chere à la vue d'un ſignal qui leur ſeroit donné. La choſe fut ainſi exécutée. L'Ambaſſadeur de Lydie fut extrêmement ſurpris à ſon arrivée de voir l'abondance qui régnoit dans la place. Son maître, auquel il en rendit compte, perſuadé que le projet de réduire Milet par la famine ne réuſſiroit jamais, préféra la paix à une guerre qui lui paroiſſoit ruineuſe, & leva le ſiége.

An. M. 3442. Av. J.C. 562.

Crésus. Son nom ſeul, qui a tourné en proverbe, porte l'idée de grandes richeſſes. Les ſiennes, à en juger par les préſens qu'il envoya aux temple de Delphes, devoient être immenſes. Ces préſens ſubſiſtoient encore la plupart du temps d'Hérodote, & montoient à pluſieurs millions. Les tréſors de ce Prince pouvoient être en partie le fruit de certaines mines ſituées, ſelon Strabon, entre Pergame & Atarne; auſſi-bien que d'une petite riviere qui rouloit un ſable d'or : c'eſt le Pactole. Du temps de Strabon, elle n'avoit plus cet avantage.

Strab. l. 13. pag. 625. & l. 14. p. 680.

Herod. l. 1. *c.* 26. 28.

Ces richesses, chose assez rare, n'amollirent point son courage. Il jugeoit indigne d'un Roi de passer ses jours dans une molle oisiveté. Toujours les armes à la main, il fit plusieurs conquêtes, & ajouta à ses Etats toutes les provinces voisines : la Phrygie, la Mysie, la Paphlagonie, la Bithynie, la Pamphylie, & tous le pays des Cariens, des Ioniens, des Doriens & des Eoliens. Hérodote remarque qu'il fut le premier qui subjugua les Grecs, qui jusques-là n'avoient jamais été soumis à une domination étrangère. Il entend sans doute les Grecs qui étoient établis dans l'Asie Mineure.

Mais, ce qui est encore plus étonnant, quoique riche & guerrier, les lettres & les sciences faisoient son plus grand plaisir. Sa Cour étoit le séjour assez ordinaire de plusieurs de ces fameux savans, si connus dans l'antiquité sous le nom des sept Sages de la Grèce.

Herod. l. 1. *c.* 29-33. *Plut. in Sol. pag.* 93. 94.

Solon, l'un des plus célèbres d'entr'eux, après avoir établi de nouvelles loix à Athènes, crut devoir s'en absenter pendant quelques années, & profiter de ce temps pour faire différens voyages. Il vint à Sardes, & il y fut reçu comme le demandoit la réputation d'un si grand homme. Le Prince, accompagné d'une nombreuse Cour, parut dans tout l'éclat de la royauté, & avec les habits les

plus magnifiques, où l'or & les pierreries brilloient de toutes parts. Quelque nouveau que fût ce ſpectacle pour Solon, on ne s'aperçut point qu'il en fût émû, & il ne dit pas la moindre parole qui ſentît la ſurpriſe ou l'admiration : mais il laiſſa aſſez entrevoir aux gens de bon ſens qu'il regardoit toute cette pompe comme la marque d'un petit eſprit, qui connoît mal en quoi conſiſte le beau & le grand. Un premier abord ſi froid & ſi indifférent, ne prévint pas Créſus en faveur de ſon nouvel hôte.

Il commanda enſuite qu'on lui montrât tous ſes tréſors, & qu'on lui fît voir la ſomptuoſité & la magnificence de ſes appartemens & de ſes meubles, comme pour vaincre par cette multitude de vaſes précieux, de pierreries, de ſtatues, de peintures, l'indifférence du Philoſophe. Mais tout cela n'étoit point le Roi, & c'étoit lui que Solon venoit viſiter, non les murs ni les chambres de ſon palais; & il croyoit devoir juger de lui & l'eſtimer, non par tout cet appareil extérieur qui lui étoit étranger, mais par lui-même, & par ſes qualités perſonnelles. Ce ſeroit réduire bien des grands à une affreuſe ſolitude, que d'en uſer ainſi.

Quand il eut tout vu, on le ramena. Créſus alors lui demanda qui, dans les différens voyages qu'il avoit faits, il avoit

trouvé qui fût véritablement heureux : « C'eſt, répondit Solon, un bourgeois » d'Athènes, nommé Tellus, fort homme » de bien, qui, après avoir été toute » ſa vie à couvert de la néceſſité, & » avoir vu ſa patrie toujours floriſſante, » a laiſſé après lui des enfans généralement » eſtimés de tout le monde, a eu » la joie de voir les enfans de ſes enfans, » & enfin eſt mort glorieuſement en combattant » pour ſa patrie ».

Une telle réponſe, où l'on comptoit l'or & l'argent pour rien, parut à Créſus d'une groſſiéreté & d'une ſtupidité ſans pareille. Cependant, comme il ne déſeſpéroit pas d'avoir au moins le ſecond rang dans la félicité, il lui demanda qui, après Tellus, il avoit vu de plus heureux. Solon répondit que c'étoient Cléobis & Biton, d'Argos, deux freres qui avoient été un modèle parfait de l'amitié fraternelle, & du reſpect qui eſt dû aux parens. Un jour de fête ſolemnelle, où la Prêtreſſe leur mere devoit aller au temple de Junon, ſes bœufs tardant trop à venir, ils ſe mirent eux-mêmes au joug, & traînèrent le char de leur mere juſqu'au temple, pendant plus de deux lieues. Toutes les meres, ravies en admiration, congratulèrent celle-ci d'avoir mis au monde de tels enfans. Pénétrée des plus vifs ſentimens de joie & de reconnoiſſance, elle pria inſtam

Φιλαδέλφους καὶ φιλομήτορας διαφερόντως ἄνδρας.

ment la Déesse de vouloir accorder à ses enfans pour récompense ce qu'il y avoit de meilleur pour les hommes. Elle fut exaucée. Après le sacrifice, ils s'endormirent dans le temple même d'un doux sommeil, & terminèrent leur vie par une mort * tranquille. Pour honorer leur piété, ceux d'Argos consacrèrent leurs statues dans le temple de Delphes.

* *La fatigue du voyage pouvoit bien en être la cause.*

« Vous ne me mettez donc point du » nombre des gens heureux, dit Cresus, d'un ton qui marquoit son mécontentement? Solon, qui ne vouloit ni le flater, ni l'aigrir davantage, lui dit avec douceur: « Roi de Lydie, Dieu nous a donné » à nous autres Grecs, outre plusieurs » autres avantages, un esprit de modé- » ration & de retenue, qui a formé » parmi nous une sorte de Philosophie » simple & populaire, accompagnée d'une » noble hardiesse, sans faste & sans os- » tentation, peu propre à la Cour des » Rois, & qui connoissant que la vie » des hommes est sujette à un nombre » infini de vicissitudes & de changemens, » ne nous permet ni de nous glorifier des » biens dont nous jouissons nous-mêmes, » ni d'admirer dans les autres une féli- » cité qui peut n'être que passagère, & » n'avoir rien de réel ». A cette occasion, il lui représente que la vie de l'homme est ordinairement composée de soixante

dix années, qui font en tout vingt-ſix mille deux cent cinquante jours, dont aucun ne reſſemble à l'autre. « Ainſi, l'avenir eſt pour chaque homme un tiſſu » d'accidens tout divers, qui ne peuvent » être prevus. Celui là donc nous paroît » ſeul heureux, de qui Dieu a continué » la felicité juſqu'au dernier moment de » ſa vie : pour les autres, qui ſe trouvent expoſés à mille dangers, leur bonheur nous paroît auſſi incertain, que » la couronne pour celui qui combat encore, & n'a pas encore vaincu ». Solon ſe retira après ces paroles, qui ne firent qu'affliger Créſus, ſans le corriger.

Λυπήσας μὲν οὐ νουθετήσας δὲ τὸν Κροῖσον.

Eſope, l'Auteur des fables, étoit alors à la Cour de ce Prince, qui le traitoit très-favorablement. Il fut fâché du mauvais accueil que Solon avoit reçu, & lui dit par forme d'avis : [a] *Solon, il faut ou n'approcher point du tout des Rois, ou ne leur dire que des choſes qui leur ſont agréables. Dites plutôt*, répondit Solon, *qu'il faut ou ne les point approcher, ou leur dire des choſes qui leur ſoient utiles.*

a Ὦ Σόλον (ἔφη) τοῖς βασιλεῦσι δεῖ ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα ὁμιλεῖν. Καὶ ὁ Σόλων. Μὰ Δί' (εἶπεν) ἀλλ' ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἄριστα.	*Ce jeu de mots du texte grec, ὡς ἥκιστα ἢ ὡς ἥδιστα, eſtimable parce qu'il eſt fondé dans le ſens même, ne peut point être rendu dans une autre langue.*

Dès le temps de Plutarque, quelques Savans croyoient que cette entrevue de Solon avec Cresus quadroit mal avec les dates de chronologie. Mais comme ces dates sont fort incertaines, ce judicieux Auteur n'a pas cru que cette objection dût prévaloir contre l'autorité de plusieurs Ecrivains dignes de foi qui ont rapporté cette histoire.

Ce que je viens de raconter de Crésus, est une peinture bien naturelle de ce qui se passe chez les Rois & chez les Grands, dont la plupart se laissent séduire par la flaterie, & nous montre que cet aveuglement vient pour l'ordinaire de deux causes. La première est l'inclination secrette qu'ont tous les hommes, & sur-tout les grands, à recevoir la louange sans précaution, & à juger favorablement de tous ceux qui les admirent, ou qui témoignent pour leurs volontés une soumission & une complaisance sans bornes. La seconde, est la ressemblance de la flaterie avec une affection sincère, & avec un respect légitime, qui est quelquefois si parfaitement imitée, que sans une grande attention, les plus sages y sont trompés.

Crésus, à en juger par ce que l'histoire nous en apprend, étoit un fort bon Prince, & estimable par beaucoup d'endroits. Il avoit un grand fond de

douceur, d'affabilité, d'humanité. Son palais étoit la retraite des ſavans & des gens d'eſprit, ce qui marque qu'il n'en manquoit pas lui même, & qu'il avoit du goût pour les ſciences. Son foible étoit de faire grand cas des richeſſes & de la magnificence, de ſe croire heureux & grand, à proportion de ce qu'il en poſſédoit, de ſubſtituer l'éclat & la pompe de la Royauté, à ce qu'elle a de véritable & de ſolide grandeur, & de ſe nourrir des reſpects exceſſifs de ceux qui étoient comme en adoration devant lui.

Ces ſavans, ces beaux eſprits, & les autres courtiſans qui environnoient ce Prince, qui mangeoient à ſa table, qui étoient de ſes plaiſirs, qui avoient part à ſa confidence, qui profitoient de ſa libéralité, & s'enrichiſſoient par ſes largeſſes, n'avoient garde de heurter le goût du Prince, ni de ſonger à le détromper de ſes erreurs & de ſes fauſſes idées. Ils n'étoient occupés au contraire qu'à l'y entretenir, & qu'à l'y fortifier, en le louant ſans ceſſe comme le Prince le plus opulent de ſon ſiècle, & ne parlant jamais de l'abondance de ſes richeſſes, & de la magnificence de ſon palais, qu'avec des termes & des ſentimens d'admiration & d'extaſe, parce qu'ils ſavoient que c'étoit-là un moyen ſûr de lui plaire, & d'avoir ſes bonnes graces.

Car la flaterie n'eſt autre choſe qu'un commerce de menſonge, fondé d'un côté ſur l'intérêt, & de l'autre, ſur la vanité. Le flateur veut s'avancer, & faire fortune : le Prince veut être loué & admiré, parce qu'il eſt ſon premier flatteur, & qu'il porte dans ſon cœur un poiſon plus ſubtil & mieux préparé quecelui qu'on lui préſente.

Le petit mot d'Eſope, ancien eſclave, qui n'en avoit pas perdu tout l'eſprit ni le caractère, mais qui y joignoit l'adreſſe du plus fin & du plus habile courtiſan; ce petit mot, dis je, par lequel il avertit Solon qu'*il faut ou ne point approcher des Rois, ou leur dire des choſes agréables*, nous apprend de quels hommes Créſus avoit rempli ſa Cour, & comment il étoit venu à bout d'en bannir la ſincérité, la bonne-foi, le devoir. Auſſi ne put-il ſouffrir la noble & généreuſe liberté du Philoſophe, dont il auroit dû faire un cas infini, s'il avoit connu de quel prix eſt un ami, qui ne tenant qu'à la perſonne & non à la fortune du Prince, a le courage de lui dire des vérités déſagréables & amères à l'amour-propre pour le préſent, mais qui peuvent lui être très-utiles & très-ſalutaires pour l'avenir. *Dic illis, non quod volunt audire, ſed quod audiſſe ſemper volent.* C'eſt Sénèque qui parle ainſi, en montrant

de quel ſecours peut être pour un Prince un ami fidèle & ſincère ; & ce qu'il ajoute, paroît fait exprès pour Creſus. a Donnez-lui, dit il, un conſeil utile ; faites-lui entendre une fois en ſa vie une parole de vérité à ce Prince dont les oreilles retentiſſent ſans ceſſe de flateries. Vous me demandez quel ſervice vous pouvez lui rendre, arrivé, comme il eſt, à une ſouveraine félicité ? C'eſt de lui apprendre à ne s'y pas fier ; c'eſt de lui ôter cette vaine confiance qu'il a dans ſa puiſſance & ſa grandeur, comme ſi elle devoit toujours durer ; c'eſt de lui faire connoître que tout ce qui vient de la fortune, & qui eſt de ſon reſſort, ſe reſſent de ſon inſtabilité, & peut nous être enlevé promptement ; & qu'entre la plus haute élévation, & la chûte la plus funeſte, l'intervalle peut n'être que d'un moment.

Herod. l. 1. 34. 45.

Créſus ne fut pas long-temps ſans éprouver la vérité de ce que lui avoit dit Solon. Il avoit deux enfans, dont l'un, devenu muet, étoit pour lui un ſujet continuel de douleur ; l'autre, nommé

a Plenas aures adulationibus, aliquando vera vox intret : da conſilium utile. Quæris, quid felici præſtare poſſis ? Effice, ne felicitati ſuæ credat. Parum in illum contuleris ſi illi ſemel ſtultam fiduciam permanſuræ ſemper potentiæ excuſſeris, docueriſque mobilia eſſe quæ dedit caſus, ac ſæpe inter fortunam maximam & ultimam nihil intereſſe ? *Senec. de benef. lib.* 6. *c.* 33.

Atys, ſe diſtinguoit par toutes ſortes de bonnes qualités entre ceux de ſon âge, & faiſoit toute ſa conſolation. Il crut voir en ſonge que ce fils bien aimé devoit périr par le fer : nouvelle ſource de chagrins & d'inquietudes. On ecarte avec ſoin d'auprès de ce jeune Prince, tout ce qui a rapport au fer; pertuiſanes, lances, javelots. Il n'eſt plus mention nide ſiéges, ni de guerre, ni d'armée. On fit un jour une celèbre partie pour prendre un ſanglier qui ravageoit tout le voiſinage. Tous les jeunes Seigneurs de la Cour devoient s'y trouver. Atys demanda avec empreſſement à ſon pere qu'il lui fût permis d'y aller au moins comme ſpectateur. Il ne put lui refuſer cette grace, & le confia à la garde d'un jeune Prince fort ſage, qui s'étoit venu réfugier chez lui : il s'appelloit Adraſte. Et ce fut cet Adraſte même qui, croyant lancer ſon javelot contre le ſanglier, tua Atys. On ne peut exprimer quelle fut ni la douleur du pere quand il apprit cette funeſte nouvelle, ni celle d'Adraſte, auteur innocent du meurtre, qu'il punit ſur lui-même, en ſe perçant le ſein de ſa propre épée ſur le bûcher de l'infortuné Atys.

Herod. à 46. 56.

Deux années ſe paſſèrent ainſi dans un grand deuil, ce malheureux pere n'étant occupé que de la perte qu'il avoit

faire. Mais la réputation naissante & les grandes qualités de Cyrus qui commençoit à se faire connoître, le réveillèrent de son assoupissement. Il crut devoir songer à mettre une barriere à la puissance des Perses, qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens. Comme il étoit fort religieux à sa mode, il ne songea point à former aucune entreprise, sans avoir consulté les Dieux. Mais pour ne point agir à l'aveugle, & pour être en état d'asseoir un jugement certain sur les réponses qu'il en recevroit, il voulut auparavant s'assurer de la vérité des oracles. Pour cela, il envoya à tous ceux qui étoient les plus célèbres, soit dans la Grèce, soit dans l'Afrique, des députés qui avoient ordre de s'informer chacun de leur côté de ce que faisoit Crésus dans un certain jour & à une certaine heure qu'on leur marqua. Ses ordres furent ponctuellement exécutés. Il n'y eut que la réponse de l'oracle de Delphes qui se trouva véritable. Elle fut rendue en vers grecs hexamètres, & voici quel en étoit le sens : *Je connois le nombre des grains de sable de la mer, & la mesure de sa vaste étendue. J'entends le muet & celui qui ne sait point encore parler. Mes sens sont frappés de l'odeur forte d'une tortue qui est cuite dans l'airain avec des chairs de brebis :*

airain dessous, airain dessus. En effet, le Roi ayant voulu imaginer quelque chose qu'il ne fût pas possible de deviner, s'étoit occupé à cuire lui-même au jour & à l'heure marqués une tortue avec un agneau dans une marmite d'airain, qui avoit aussi un couvercle d'airain. Saint Augustin remarque en plusieurs endroits que Dieu, pour punir l'aveuglement des payens, permettoit quelquefois que les démons leur rendissent des réponses qui se trouvoient conformes à la vérité.

Assuré ainsi de la véracité du Dieu qu'il vouloit consulter, il fit immoler à son honneur trois mille victimes, & fit fondre une infinité de vases, de trépiés, de tables d'or, qu'il convertit en lingots d'or au nombre de cent dix-sept, pour enrichir le trésor de Delphes. Chacun de ces lingots pesoit au moins deux talens. Il y ajouta encore un grand nombre d'autres présens, parmi lesquels Hérodote compte un lion d'or du poids de dix talens, & deux vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, l'un d'or, qui pesoit huit talens & demi & douze mines, l'autre d'argent, qui tenoit six cens mesures nommées amphores. Tous ces présens, & beaucoup d'autres que j'omets pour abréger, se voyoient encore du tems d'Hérodote.

Les députés avoient ordre de consulter

le Dieu ſur deux articles ; premiérement ; ſi Créſus devoit entreprendre la guerre contre les Perſes ; puis, s'il devoit appeller à ſon ſecours des troupes auxiliaires. L'oracle répondit ſur le premier article, que s'il portoit les armes contre les Perſes, il renverſeroit un grand empire ; ſur le ſecond, qu'il feroit bien de s'aſſocier les plus puiſſans peuples de la Grèce. Il conſulta de nouveau l'oracle pour ſavoir quelle ſeroit la durée de ſon empire. La réponſe fut qu'il ſubſiſteroit juſqu'à ce qu'on vît un mulet remplir le trône de Médie : il regarda cette réponſe comme une aſſurance de l'éternité de ſon empire.

En conſéquence de l'oracle, Créſus fit alliance avec les Athéniens qui avoient pour lors à leur tête Piſiſtrate, & avec les Lacédémoniens, qui étoient ſans contredit les deux peuples de la Grèce les plus puiſſans.

Herod. l. 1. c. 71.

Un Lydien, fort eſtimé par ſa prudence, donna à Créſus un avis très-ſenſé. « Grand Prince, lui dit-il, à quoi » ſongez-vous de vouloir tourner vos ar- » mes contre des peuples comme les Per- » ſes, qui, nés dans un pays rude & âpre, » ſont endurcis dès l'enfance à toute ſorte » de travaux & de fatigues, qui, vêtus » groſſiérement, & nourris de même, » ſe contentent de pain & d'eau ; qui igno-

» rent abſolument ce que c'eſt que com-
» modités & delices de la vie ; en un mot,
» qui n'ont rien à perdre ſi vous les vain-
» quez, & tout à gagner s'ils vous vain-
» quent, & qu'il ſeroit bien difficile d'é-
» carter de nos terres, s'ils en avoient
» une fois gouté les douceurs. Loin donc
» de penſer à porter la guerre contr'eux,
» je crois que nous devrions remercier
» les Dieux de n'avoir pas mis dans l'eſ-
» prit des Perſes de venir attaquer les Ly-
» diens ». Créſus avoit pris ſon parti,
& ne changea point.

On trouvera le reſte de l'hiſtoire de Créſus dans celle de Cyrus que je vais expoſer.

LIVRE QUATRIÈME.

COMMENCEMENS DE L'EMPIRE DES PERSES ET DES MÈDES.

AVANT-PROPOS.

LEs trois règnes de Cyrus, de Cambyſe, & de Smerdis le Mage, feront la matière du quatrième livre. Mais comme les deux derniers ſont aſſez courts, & renferment peu de faits importans, ce livre, à proprement parler, ſera l'hiſtoire de Cyrus.

Je me ſuis trouvé embarraſſé dans ce volume à l'occaſion de quelques morceaux d'hiſtoire que j'ai donnés * ailleurs, qui reviennent ici, & y trouvent leur place naturelle. Le mieux eût peut être été de les travailler de nouveau, & de les faire reparoître ſous une nouvelle forme; mais je ne me ſuis point ſenti pour cela aſſez de fécondité d'invention, ni aſſez de variété de ſtyle; & d'ailleurs c'étoit un travail aſſez inutile. De renvoyer le Lecteur à ces endroits,

* *Dans le troiſième Volume de la Manière d'étudier, où je traite de l'Hiſtoire.*

c'eût été couper mal-à-propos mon ouvrage, & donner un corps d'hiſtoire imparfait & mutilé. J'ai donc pris le parti, & je ne l'ai point fait ſans conſeil, de remettre ici les endroits qui étoient néceſſaires à la ſuite de mon hiſtoire; & j'en uſerai ainſi dans la ſuite. J'ai cru que le public me permettroit de me copier moi-même, d'autant plus qu'il m'a paru ne pas improuver la poſſeſſion où je me ſuis mis de profiter même du travail des autres, & d'adopter tout ce qui me convient. Cette liberté que je me ſuis donnée, qui n'eſt pas fort honorable pour l'amour-propre, mais qui eſt favorable à la pareſſe, contribue beaucoup à avancer & orner mon ouvrage, qui par-là ſe trouve rempli de beautés & de richeſſes que j'emprunte d'ailleurs. Mais je puis dire que mon ouvrage entier eſt de ce genre; car tout mon travail conſiſte à extraire des Auteurs anciens ce qui s'y trouve de plus beau; ſoit pour les faits, ſoit pour les réflexions, ſans preſque jamais y rien ajouter du mien.

On m'a fait, dans * le Journal des Savans de Paris, un reproche qui me fait trop d'honneur pour n'y pas répondre : c'eſt ſur l'excluſion que je parois avoir donnée dans mon plan à l'Hiſtoire Romaine, qu'on ſouhaiteroit que j'y euſſe fait auſſi entrer. J'avoue que je n'ai eu aucune penſée de l'entreprendre. Ce n'eſt pas faute de goût ni d'eſtime pour cette partie de l'Hiſtoire Ancienne, la plus riche de toutes en grands événemens, la plus variée & la plus intéreſſante. Les ſecours infinis & d'un prix ineſtimable qu'on trouve dans les anciens ſur

* *Journal du mois de Mars 1730.*

cette hiſtoire, feroient ſeuls capables de tenter un Ecrivain, & de l'engager dans ce travail, quelque pénible qu'il ſoit. Mais il faudroit pour cela bien des années; & je ne ſais s'il y a eu de la ſageſſe à moi d'entreprendre, à l'âge où je ſuis, un ouvrage d'auſſi longue haleine qu'eſt celui de l'Hiſtoire Grecque, ſans y apporter d'autre préparation que celle d'une étude générale des Auteurs anciens, ordinaire aux perſonnes de ma profeſſion, & faite ſans aucun deſſein particulier. Je ſens bien que pour réuſſir parfaitement dans cet ouvrage, il auroit été néceſſaire d'employer trois ou quatre ans à relire avec attention tous les Auteurs, & à faire des remarques par rapport à mes vues & à mon plan. Car quelquefois on trouve dans des endroits écartés, & qui n'ont aucun rapport à la matiére qu'on traite, des faits très-curieux & des réflexions importantes. Je n'ai point eu cet avantage, & n'ai pas cru devoir tarder ſi long-temps à me mettre à mon ouvrage. Ce que je puis dire, c'eſt que par reſpect & par reconnoiſſance pour le Public, qui n'en paroît pas mécontent, je me hâte, autant qu'il m'eſt poſſible, de l'avancer, y donnant tout mon temps & tous mes ſoins, & écartant ſévèrement tout ce qui peut m'éloigner d'un travail que je regarde comme faiſant maintenant une partie eſſentielle de mon devoir & de ma vocation dans l'heureux loiſir que la Providence m'a procuré depuis pluſieurs années, & dont j'aurois pu profiter bien avantageuſement, ſi la penſée de travailler à l'Hiſtoire Ancienne m'étoit venue plutôt.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE CYRUS.

L'HISTOIRE de ce Prince eſt racontée diverſement par Hérodote & par Xénophon. Je m'attache au dernier, comme infiniment plus digne de foi ſur ce point que l'autre ; & je me contenterai, dans les faits où ils diffèrent, de rapporter ſommairement ce qu'en dit Hérodote. On ſait que Xénophon ſervit long-temps ſous le jeune Cyrus, qui avoit dans ſes troupes un grand nombre de Seigneurs Perſans, avec leſquels ſans doute cet Ecrivain, curieux comme il étoit, s'entretenoit ſouvent, pour s'inſtruire par leur moyen des mœurs & coutumes des Perſes, de leurs conquêtes, & ſur-tout de celles du Prince qui avoit fondé leur monarchie, & dont il ſe propoſoit d'écrire l'hiſtoire. C'eſt ce qu'il nous apprend lui-même dans le commencement de la Cyropédie. « Comme ce grand perſonnage, dit il, » m'a toujours paru digne d'admiration, » j'ai pris plaiſir à rechercher ſa naiſſance, » quel a été ſon naturel, de quelle façon » il a été élevé, pour connoître par quels » moyens il a pu devenir un ſi grand

» Prince, & je n'avance rien que je n'aie
» appris.

Au reste, ce que dit Cicéron dans la première lettre à son frere Quintus, que a *Xénophon avoit composé l'histoire de Cyrus, non suivant l'exacte vérité, mais comme le modèle d'un bon gouvernement*, ne doit rien diminuer de l'autorité de ce judicieux Ecrivain, ni de la créance qui lui est due. Ce qu'on en peut conclure, c'est que le dessein de Xénophon, aussi grand Philosophe que grand Capitaine, n'a pas été simplement d'écrire l'histoire de Cyrus, mais d'apprendre aux Princes, dans la personne de celui-ci, l'art de régner, & de se faire aimer de leurs sujets, malgré le faste & l'élevation de la puissance souveraine. Il a pu, dans cette vue, prêter à son héros quelques pensées, quelques sentimens, quelques discours : mais le fond des événemens & des faits qu'il rapporte, doit passer pour vrai, & leur conformité avec l'Ecriture sainte, en est une preuve évidente. On peut lire la dissertation de M. l'Abbé Banier sur ce sujet, dans les Memoires de l'Académie des Belles-Lettres. *Tome 6. pag. 400.*

Pour plus grande clarté, je divise l'histoire

a Cyrus ille à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.

toire de Cyrus en trois parties; la première s'étendra depuis sa naissance jusqu'au siége de Babylone; la seconde renfermera la description du siége & de la prise de cette ville, & de tout ce qui regarde ce grand événement; la troisième contiendra l'histoire de ce Prince, depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Cyrus, depuis son enfance jusqu'au siége de Babylone.

CET intervalle, outre l'éducation de Cyrus, & le voyage qu'il fit en Médie chez Astyage son grand-pere, renferme les premières campagnes de ce Prince, & les importantes expéditions qui en furent la suite.

§. I. *Education de Cyrus.*

CYRUS étoit fils de Cambyse, Roi de Perse & de Mandane, fille d'Astyage, Roi des Mèdes. Il naquit un an après Cyaxare son oncle, frere de Mandane.

Xenop. Cyrop. l. 1. p. 3.
AN. M. 3405.
AV. J.C. 5

Les Perses, divisés en douze Tribus, étoient alors renfermés dans une seule province de cette vaste région, qui depuis a porté leur nom, & ne faisoient tous ensemble que six vingt mille hommes. Dans le suite, cette nation ayant acquis l'empire de l'orient par la sagesse

& par la valeur de Cyrus, le nom de la Perſe s'étendit avec leur fortune, & comprit ce vaſte eſpace de pays qui s'étend du levant au couchant, depuis le fleuve Indus juſqu'au Tigre, & du ſeptentrion au midi, depuis la mer Caſpienne juſqu'à l'océan. Ce nom a encore aujourd'hui la même étendue.

Cyrus étoit bien fait de corps, & encore plus eſtimable par les qualités de l'eſprit : plein de douceur & d'humanité, de deſir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand il s'agiſſoit d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé ſelon les Loix des Perſes, qui pour lors étoient excellentes par rapport à l'éducation.

Cyrop. l. 1. p. 5-8.

Le bien public, l'utilité commune, étoit le principe & le but de toutes leurs loix. L'éducation des enfans étoit regardée comme le devoir le plus important & la partie la plus eſſentielle du gouvernement. On ne s'en repoſoit pas ſur l'attention des peres & des meres, qu'une aveugle & molle tendreſſe rend ſouvent incapables de ce ſoin : l'Etat s'en chargeoit. Ils étoient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y étoit réglé ; le lieu & la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire & du manger, le nombre des maîtres,

les différentes ſortes de châtimens. Toute leur nourriture, auſſi-bien pour les enfans que pour les jeunes gens, étoit du pain, du creſſon & de l'eau : car on vouloit de bonne heure les accoutumer à la tempérance & à la ſobriété ; & d'ailleurs cette ſorte de nourriture ſimple & frugale, ſans aucun mêlange de ſauces ni de ragoûts, leur fortifioit le corps, & leur préparoit un fonds de ſanté capable de ſoutenir les plus dures fatigues de la guerre juſques dans l'âge le plus avancé.

Ils alloient aux écoles pour y apprendre la juſtice, comme ailleurs on y va pour apprendre les lettres & les ſciences ; & le crime qu'on y puniſſoit le plus ſévèrement, étoit l'ingratitude.

La vue des Perſes, dans tous ces ſages établiſſemens, étoit d'aller au-devant du mal, perſuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les punir ; & au lieu que dans les autres Etats on ſe contente d'établir des punitions contre les méchans, ils tâchoient de faire enſorte que parmi eux il n'y eût point de méchans.

On étoit dans la claſſe des enfans juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; & c'eſt-là qu'ils apprenoient à tirer de l'arc, & à lancer le javelot : après cela, on entroit dans celle des jeunes gens. C'eſt alors qu'on

les tenoit de plus court, parce que cet âge a plus besoin que tout autre d'être veillé exactement. Ils étoient dix années dans cette classe. Pendant ce temps ils passoient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville, que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venoient recevoir les ordres de leurs Gouverneurs, accompagnoient le Roi lorsqu'il alloit à la chasse, ou se perfectionnoient dans les exercices.

La troisième classe étoit composée des hommes faits; & ils y demeuroient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tiroit tous les Officiers qui devoient commander dans les troupes, & remplir les differens postes de l'Etat, les charges, les dignités. On ne les forçoit point à porter les armes hors du pays, quand ils avoient passé cinquante ans.

Enfin ils passoient dans la dernière classe, où l'on choisissoit les plus sages & les plus expérimentés pour former le conseil public, & les compagnies des Juges.

Par-là tous les citoyens pouvoient aspirer aux premières charges de l'Etat; mais aucun n'y pouvoit arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, & s'en être rendu capable par tous ces exercices. Ces classes étoient ouvertes à tous; mais il n'y avoit ordinairement que

ceux qui étoient assez riches pour entretenir leurs enfans, sans travailler, qui les y envoyassent.

Cyrus fut élevé de la sorte, & surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage, ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenoit.

Cyrop. l. 1. p. 8-12.

§. II. *Voyage de Cyrus chez Astyage son grand-pere, & son retour en Perse.*

QUAND Cyrus eut atteint l'âge de douze ans, sa mere Mandane le mena en Médie chez Astyage son grand-pere, à qui tout le bien qu'il entendoit dire de ce jeune prince, avoit donné une grande envie de le voir. Il trouva dans cette Cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence y régnoient partout. Astyage étoit superbement vêtu, avoit les yeux * peints, le visage fardé,

AN. M. 3418. AV. J.C. 586.

* *Les Anciens, pour relever la beauté du visage, & donner plus de vivacité au teint, formoient les sourcils en arcs parfaits, & les teignoient en noir. Ils ajoutoient aux paupiéres la même teinture, pour donner aux yeux plus de brillant. Cet artifice étoit en usage chez les Hébreux. Il est dit de Jezabel.* Depinxit oculos suos stibio. 4. *Reg.* 9, 30. *Cette drogue avoit aussi une force astringente, qui rétrécissoit les paupieres & faisoit paroître les yeux plus grands, ce qui étoit regardé pour lors comme une beauté.* Plin. l. 33. c. 6. *De là vient cette épithéte qu'Homére donne si souvent aux déesses mêmes* βοῶπις Ἥρη, Junon aux grands yeux.

des cheveux ajoutés parmi les ſiens : car les Mèdes affectoient de vivre dans la molleſſe, & de ſe vêtir d'écarlate, de porter des colliers & des bracelets, au lieu que les Perſes étoient vêtus fort groſſièrement. Cyrus ne fut point ébloui de tout cet éclat, & ſans rien critiquer ni condamner, il ſut ſe maintenir dans les principes qu'il avoit reçus dès ſon enfance. Il charmoit ſon grand-pere par des ſaillies pleines d'eſprit & de vivacité, & gagnoit tous les cœurs par ſes manières nobles & engageantes. J'en rapporterai un ſeul trait qui pourra faire juger du reſte.

Aſtyage voulant faire perdre à ſon petit-fils l'envie de retourner en ſon pays, fit préparer un repas ſomptueux, dans lequel tout fut prodigué, ſoit pour la quantité, ſoit pour la qualité & la délicateſſe des mets. Cyrus regardoit avec des yeux aſſez indifférens tout ce faſtueux appareil. Et comme Aſtyage en paroiſſoit ſurpris : « Les Perſes, dit-il, au lieu de tant de » détours & de circuits pour appaiſer la » faim, prennent un chemin bien plus » court pour arriver au même but : un » peu de pain & de creſſon les y con- » duiſent ». Son grand-pere lui ayant permis de diſpoſer à ſon gré de tous les mets qu'on avoit ſervis, il les diſtribua ſur le champ aux Officiers du Roi qui ſe trou-

vèrent préſens; à l'un, parce qu'il lui apprenoit à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il ſervoit bien Aſtyage; à un autre, parce qu'il prenoit grand ſoin de ſa mere. Sacas, Echanſon d'Aſtyage, fut le ſeul à qui il ne donna rien. Cet Officier, outre ſa charge d'Echanſon, avoit celle d'introduire chez le Roi ceux qui devoient être admis à ſon audience : & comme il ne lui étoit pas poſſible d'accorder cette faveur à Cyrus auſſi ſouvent qu'il la demandoit, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui en marqua dans cette occaſion ſon reſſentiment. Aſtyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un Officier pour qui il avoit une conſidération particulière, & qui la méritoit par l'adreſſe merveilleuſe avec laquelle il lui ſervoit à boire : « Ne faut-il que » cela, mon papa, reprit Cyrus, pour » mériter vos bonnes graces; je les aurai » bientôt gagnées; car je me fais fort » de vous ſervir mieux que lui ». Auſſitôt on équipe le petit Cyrus en Echanſon. Il s'avance gravement d'un air ſérieux, la ſerviette ſur l'épaule, & tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la préſenta au Roi avec une dextérité & une grace qui charmèrent Aſtyage & Mandane. Quand cela fut fait, il ſe jeta au cou de ſon grand-pere, & en le bai-

ſant, il s'écria plein de joie : a *O Sacas, pauvre Sacas, te voilà perdu : j'aurai ta charge.* Aſtyage lui témoignabeaucoup d'amitié. « Je ſuis très-content, mon fils, lui » dit-il ; on ne peut pas mieux ſervir. Vous » avez cependant oublié une cérémonie » qui eſt eſſentielle ; c'eſt de faire l'eſſai ». En effet, l'Echanſon avoit coutume de verſer de la liqueur dans ſa main gauche, & d'en goûter avant que de préſenter la coupe au Prince. « Ce n'eſt point » du tout par oubli, reprit Cyrus, que » j'en ai uſé ainſi. Et pourquoi donc, » dit Aſtyage ? C'eſt que j'ai appréhendé » que cette liqueur ne fût du poiſon. Et » comment cela ? Oui, mon papa ; car » il n'y a pas long-temps que dans un » repas que vous donniez aux grands » Seigneurs de votre Cour, je m'apperçus » qu'après pu'on eut un peu bu de cette » liqueur, la tête tourna à tous les con- » vives. On crioit, on chantoit, on par- » loit à tort & à travers. Vous paroiſſiez » avoir oublié, vous, que vous êtiez » Roi, & eux qu'ils étoient vos ſujets. » Enfin, quand vous vouliez vous met- » tre à danſer, vous ne pouviez pas vous » ſoutenir. Comment, reprit Aſtyage, » n'arrive-t-il pas la même choſe à votre » pere ? Jamais, répondit Cyrus. Et quoi » donc ? Quand il a bu, il ceſſe d'avoir

a Ὠ Σάκα ἀπόλωλας· ἐκβαλῶ σε τῆς τιμῆς.

» ſoif ; & voilà tout ce qui lui en arrive ».

On ne peut trop admirer ici l'habileté de l'Hiſtorien dans l'excellente leçon qu'il donne ſur la ſobriété. Il pouvoit la faire d'une manière grave & ſérieuſe, & prendre le ton de philoſophe ; car Xénophon, tout guerrier qu'il étoit, n'étoit pas moins philoſophe que Socrate ſon maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, & la déguiſe ſous le voile d'une petite hiſtoire, racontée dans l'original avec tout l'eſprit & toute la gentilleſſe poſſible.

Mandane étant ſur le point de retourner en Perſe, Cyrus ſe rendit avec joie aux inſtances réitérées que lui fit ſon grand-pere de reſter en Médie, afin, diſoit-il, ne ſachant pas encore bien monter à cheval, qu'il eût le tems de ſe perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perſe, où la ſéchereſſe & la ſituation du pays coupé par des montagnes ne permettoient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cette intervalle de tems qu'il paſſa à la Cour, il s'y fit infiniment eſtimer & aimer. Il étoit doux, affable, officieux, bienfaiſant, libéral. Si les jeunes Seigneurs avoient quelque grace à demander au Prince, c'étoit lui qui la ſollicitoit pour eux. Quand il y avoit contr'eux quelque ſujet de plainte, il ſe rendoit leur médiateur auprès du Roi : leurs affaires devenoient les ſiennes, &

il s'y prenoit toujours si bien, qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit.

Il étoit à peu près dans sa seizième année, lorsque le fils du Roi * des Babyloniens (c'étoit Evilmérodac, fils de Nabuchodonosor), ayant fait une partie de chasse un peu avant son mariage, s'avisa, pour faire montre de sa bravoure, de faire une irruption dans les terres des Mèdes; ce qui obligea Astyage de se mettre en campagne pour s'y opposer. Ce fut pour lors que Cyrus, ayant suivi son grand-pere, fit son apprentissage dans la guerre. Il s'y comporta si bien, que la victoire que les Mèdes remportèrent sur les Babyloniens, fut principalement due à sa valeur.

An. M. 3421. Av. J. C. 583. L'année d'après, Cambyse l'ayant rappellé pour lui faire achever son temps dans les exercices des Perses, il partit sur le champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son pere, ni à sa patrie. On connut dans cette occasion combien il étoit tendrement aimé. A son départ, tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards:

* *Ces peuples sont toujours appellés Assyriens, dans Xénophon, & en effet ce sont les Assyriens, mais de Babylone, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Ninive, dont nous avons vû auparavant que l'empire avoit été entiérement détruit par la ruine de Ninive qui en étoit la capitale.*

Aſtyage même le conduiſit à cheval aſſez loin ; & quand il fallut ſe ſéparer, il n'y eut perſonne qui ne verſât des larmes.

Ainſi Cyrus repaſſa en Perſe, où il demeura encore un an dans la claſſe des enfans. Ses compagnons, après le ſéjour qu'il avoit fait dans une Cour auſſi voluptueuſe & remplie de faſte qu'étoit celle des Mèdes, s'attendoient à voir un grand changement dans ſes mœurs. Mais quand ils virent qu'il ſe contentoit de leur table ordinaire, & que s'il ſe rencontroit dans quelque feſtin, il étoit plus ſobre & plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il paſſa de cette premiere claſſe dans la ſeconde, qui eſt celle des jeunes gens ; où il fit voir qu'il n'avoit point ſon pareil en adreſſe, en patience, en obéiſſance.

An. M. 3422.

Dix années après, il fut admis dans la claſſe des hommes faits, & il y demeura pendant treize ans, juſqu'au temps où il partit à la tête de l'armée de Perſe, pour aller au ſecours de ſon oncle Cyaxare.

An. M. 3432. Av. J.C. 572.

§. III. *Première campagne de Cyrus, qui va au ſecours de ſon oncle Cyaxare contre les Babyloniens.*

Astyage, Roi des Mèdes, étant mort,

Cyrop. l. 1. 22-27.

An.M. 3444. Av.J.C. 560. Cyaxare ſon fils, frere de la mere de Cyrus, lui ſuccéda. A peine fut-il monté ſur le trône, qu'il eut une rude guerre à ſoutenir. Il apprit que le Roi des Babyloniens (Nériglifſor) armoit puiſſamment contre lui, & qu'il avoit déjà engagé dans ſa querelle pluſieurs Princes, entr'autres, Créſus, Roi de Lydie. Il avoit auſſi envoyé des Ambaſſadeurs vers le Roi des Indes, pour jetter dans ſon eſprit de mauvaiſes impreſſions contre les Mèdes & les Perſes, en lui repréſentant qu'il étoit à craindre que ces deux peuples, déjà fort puiſſans d'ailleurs, s'étant unis par de nouvelles alliances, ne s'aſſujettiſſent à la fin toutes les autres nations, ſi l'on ne s'oppoſoit au progrès de leur puiſſance. Cyaxare dépêcha donc vers Cambyſe pour lui demander du ſecours, & chargea ſes députés de faire en ſorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverroit. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. La joie fut univerſelle quand on ſut que Cyrus marcheroit à la tête de l'armée. Elle étoit de trente mille hommes, d'infanterie ſeulement (car les Perſes n'avoient point encore de cavalerie), mais tous hommes d'élite, & qui avoient été élevés d'une manière particulière. D'abord Cyrus avoit choiſi parmi la Nobleſſe deux cens Officiers des plus braves,

qui furent chargés d'en choiſir chacun quatre autres de même ſorte, ce qui faiſoit mille en tout; & c'étoit ces Officiers qu'on appelloit * ὁμότιμοι, & qui ſe ſignalèrent ſi fort dans la ſuite en toute occaſion. Chacun de ces mille eut charge de lever parmi le peuple dix Piquiers armés à la légère, dix Frondeurs & dix Archers : ce qui montoit en tout à trente-un mille hommes.

* *Officiers de même dignité.*

Avant qu'on procédât à ce choix, Cyrus crut devoir parler aux deux cens Officiers, dont il loua extrêmement le courage, & qu'il remplit de l'eſpérance aſſurée d'un heureux ſuccès. « Savez-vous, » leur dit-il, à quels ennemis vous aurez » affaire ? A des hommes mous, lâches, » efféminés, déjà à demi vaincus par les » délices, qui ne peuvent ſouffrir ni la » faim ni la ſoif; également incapables » de ſoutenir ou le poids du travail, ou » la vue du péril : au lieu que vous, » accoutumés dès l'enfance à une vie » ſobre & dure, la faim & la ſoif ſont » le ſeul aſſaiſonnement de vos repas, » les fatigues votre plaiſir, les dangers » votre joie, l'amour de la patrie & de » la gloire votre unique paſſion. Comp- » tez-vous pour peu la juſtice de notre » cauſe ? Ce ſont les ennemis qui nous » attaquent; ce ſont nos alliés qui nous » appellent. Y a-t-il rien de plus juſte

» que de repouſſer l'injure qu'on nous veut
» faire ? Y a-t-il rien de plus honorable
» que de voler au ſecours de nos amis ?
» Mais ce qui doit faire le principal motif
» de votre confiance, c'eſt que je ne
» me ſuis point engagé dans cette expé-
» dition, ſans avoir auparavant conſulté
» les Dieux, & imploré leur ſecours ;
» car vous ſavez que c'eſt par où j'ai
» toujours coutume de commencer toutes
» mes actions & toutes mes entrepriſes ».

An. M. 3445. Av. J.C. 559.

Cyrus partit bientôt après ſans perdre de temps ; mais ce ne fut qu'après avoir encore invoqué les Dieux du pays : car ſa grande maxime, & il la tenoit de ſon pere, étoit qu'on ne devoit jamais former aucune entrepriſe, ſoit grande, ſoit petite, ſans conſulter les Dieux. Cambyſe lui avoit ſouvent repréſenté que la prudence des hommes eſt fort courte, leurs vues fort bornées, qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir, & que ſouvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage, devient la cauſe de leur ruine ; au lieu que les Dieux étant éternels, ſavent tout, l'avenir comme le paſſé, & inſpirent à ceux qu'ils aiment, ce qu'il eſt à propos d'entreprendre : protection qu'ils ne doivent à perſonne, & qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent & les conſultent.

Cambyſe voulut accompagner ſon fils

jusqu'aux frontières de la Perse. Dans le chemin, il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un Général d'armée. Cyrus croyoit n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre, après les longues leçons qu'il en avoit reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps. Vos maîtres, lui dit Cambyse, vous ont-ils donné quelques leçons d'économie, c'est-à-dire, de la manière dont il faut pourvoir aux besoins d'une armée, préparer des vivres, prévenir les maladies, songer à la santé des soldats, fortifier leurs corps par de fréquens exercices, exciter parmi eux de l'émulation, savoir se faire obéir, se faire estimer & se faire aimer des troupes? Sur chacun de ces points, & sur beaucoup d'autres que le Roi parcourut, Cyrus répondoit qu'on ne lui en avoit jamais dit un mot, & que tout cela étoit nouveau pour lui. Eh! que vous a-t-on donc montré? A faire des armes, reprit le jeune prince, à tirer de l'arc, à lancer un javelot, dessiner un camp, tracer un plan de fortification, ranger des troupes en bataille, en faire la revue, les voir marcher, défiler, camper. Cambyse se mit à rire, & fit entendre à son fils qu'on ne lui avoit rien enseigné de ce qu'il y a de plus essentiel pour un bon Officier & pour un habile Général:

& dans une ſeule converſation, qui mériteroit certainement d'être bien étudiée par les jeunes gens de qualité deſtinés à la guerre, il lui en apprit infiniment plus que n'avoient fait pendant pluſieurs années tous ces maîtres ſi vantés. Un ſeul exemple, quoique fort court, pourra donner quelque idée du reſte.

Il s'agiſſoit de ſavoir comment on pouvoit rendre les ſoldats ſoumis & obéiſſans. Le moyen m'en paroît bien facile & bien ſûr, dit Cyrus ; il ne faut que louer & récompenſer ceux qui obéiſſent, punir & noter d'infamie ceux qui refuſent de le faire. Cela eſt bon, repartit Cambyſe, pour ſe faire obéir par force ; mais l'important eſt de ſe faire obéir volontairement. Or, le moyen le plus ſûr d'y réuſſir, c'eſt de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on ſait mieux ce qui leur eſt utile qu'eux-mêmes : car tous les hommes obéiſſent ſans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'eſt de ce principe que part la ſoumiſſion aveugle des malades pour le Médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui ſont dans un vaiſſeau pour le pilote. Leur obéiſſance n'eſt fondée que ſur la perſuaſion où ils ſont que le Médecin, le guide, le pilote ſont plus habiles & plus prudens qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à ſon pere, pour

paroître plus habile & plus prudent que les autres ? Il faut, reprit Cambyſe, l'être effectivement ; & pour l'être, il faut ſe bien appliquer à ſa profeſſion, en étudier ſérieuſement toutes les règles, conſulter avec ſoin & avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réuſſir nos entrepriſes, & ſur-tout implorer le ſecours des Dieux, qui ſeuls donnent la prudence & le ſuccès.

Cyrop. l. 2. pag. 38-40.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la premiere choſe qu'il fit, après les complimens ordinaires, fut de s'informer de la qualité & du nombre des troupes de part & d'autre. Il ſe trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montoit à deux cens mille hommes de pied, & ſoixante mille chevaux, & que les Mèdes & les Perſes joints enſemble, avoient à peine la moitié autant d'infanterie, & il s'en falloit plus des deux tiers qu'ils n'euſſent autant de cavalerie. Une ſi grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras & dans une grande crainte. Il n'imaginoit point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perſe en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède auroit été fort lent, il paroiſſoit impraticable. Cyrus ſur le champ propoſa un moyen plus ſûr & plus court, ce fut de faire changer d'ar-

mes aux Perſes ; & au lieu que la plupart ne ſe ſervoient preſque que de l'arc & du javelot, & ne combattoient par conſéquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement ſur le petit, il fut d'avis de les armer de telle ſorte qu'ils puſſent tout d'un coup combattre de près, & en venir aux mains avec les ennemis, & rendre ainſi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, & il fut exécuté ſur le champ.

Pag. 44. Il établit un ordre merveilleux dans les troupes, & y jeta une émulation étonnante par les récompenſes qu'il propoſoit, & par ſes manières honnêtes & prévenantes à l'égard de tout le monde. Il ne faiſoit aucun cas de l'argent que pour le donner. Il diſtribuoit avec largeſſe des préſens à chacun, ſelon ſon mérite & ſa condition : à l'un, c'étoit un bouclier ; à l'autre, une épée ou quelque choſe de pareil. C'étoit par cette grandeur d'ame, cette généroſité, & ce penchant à faire du bien, qu'il croyoit qu'un Général devoit ſe diſtinguer, & non par le luxe de la table, ou la magnificence des habits, & encore moins par la hauteur & la fierté. Il ne pouvoit pas, diſoit-il, faire du bien à tous ; &

Lib. 8. *p.* 207.

c'eſt par cette raiſon-là même qu'il ſe croyoit obligé de marquer de la bonne

volonté à tous, parce que les présens que distribue un Prince peuvent l'épuiser, non les honnêtetés qu'il fait, en s'intéressant sincèrement au bien ou au mal qui arrive aux autres, & en le leur témoignant.

Pag. 56.

Un jour que Cyrus faisoit la revue de son armée, il lui vint un courier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il étoit arrivé des Ambassadeurs du Roi des Indes, & qu'il le prioit de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, lui dit-il, je vous apporte un riche vêtement; car il souhaite que vous paroissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps: il part sur le champ avec ses troupes pour aller trouver le Roi, sans avoir d'autre habit que le sien, fort simple à la manière des Perses, & qui n'étoit point, porte le texte * grec, souillé ni gâté par aucun ornement étranger. Comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent: « Vous aurois-je fait » plus d'honneur, reprit Cyrus, si je » m'étois habillé de pourpre, si je m'é- » tois chargé de brasselets & de chaînes » d'or, & qu'avec tout cela j'eusse tardé » plus long-temps à venir, que je ne vous

* Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ οὐδέν τι ὑβρισμένῃ. *Belle expression, mais que nulle autre langue ne peut rendre avec la même vivacité.*

» en fais maintenant par la ſueur de
» de mon viſage & par ma diligence,
» en montrant à tout le monde avec
» quelle promptitude on exécute vos
» ordres » ?

Cyaxare, content de ces raiſons, commanda qu'on fît entrer les Indiens. Ces Ambaſſadeurs dirent qu'ils étoient envoyés de la part de leur maître pour s'informer du ſujet de la guerre entre les Babyloniens & les Mèdes. Ils ajoutèrent qu'ils avoient ordre, après avoir entendu les motifs des Mèdes, de paſſer chez les Babyloniens, pour écouter auſſi ce qu'ils auroient à alléguer, afin qu'après avoir examiné les raiſons de part & d'autre, le Roi leur Maître ſe rangeât du côté de celui qui auroit pour lui le bon droit & la juſtice : noble & glorieux uſage d'une grande puiſſance, qui n'eſt conduite que par la juſtice, qui ne cherche point à profiter de la diviſion des voiſins, & qui ſe déclare hautement contre l'injuſte aggreſſeur en faveur de l'opprimé ! Cyaxare & Cyrus répondirent qu'ils n'avoient donné aucun ſujet de plainte aux Babyloniens, & qu'ils acceptoient avec joie pour arbitre le Roi des Indiens. La ſuite fait connoître qu'il ſe déclara pour les Mèdes.

An. M. 3447. Av. J.C. 557.

Le Roi d'Arménie, vaſſal des Mèdes, les regardant comme près d'être englou-

tis par la formidable ligue qui s'étoit formée contr'eux, crut qu'il devoit profiter de l'occasion pour se tirer de leur dépendance. Il cessa donc de payer le tribut ordinaire, & de leur envoyer le nombre de troupes qu'il devoit fournir en temps de guerre. Cyaxare étoit embarrassé, craignant, dans la conjoncture presente, de s'attirer de nouveaux ennemis sur les bras, s'il entreprenoit de forcer les Arméniens à l'exécution du traité. Cyrus, après s'être exactement informé des forces & de la situation du pays, se chargea de cette commission. L'important étoit de la tenir secrette, sans quoi elle ne pouvoit réussir. Pour cela il engage une grande partie de chasse de ce côté-là; & il avoit coutume d'y aller assez souvent, & même d'y chasser avec le fils du Roi d'Arménie & les jeunes Seigneurs du pays. Au jour marqué il part avec un nombreux équipage. Les troupes suivoient de loin, & devoient attendre l'ordre pour se montrer. Après quelques jours de chasse, quand on fut assez près du château où demeuroit la Cour, Cyrus découvrit son dessein aux Officiers. Il détacha Chrysante, l'un d'eux, pour aller se rendre maître d'une hauteur fort escarpée, où il savoit que le Prince, en cas d'alarme, se retiroit

Cyrop. Lib. 2. p. 58-61. & lib. 3. pag. 62-79.

ordinairement avec sa famille & tous ses effets.

Cela fait, il envoie un héraut au Roi d'Arménie, pour le sommer d'accomplir le traité, & dans l'intervalle, il fait avancer ses troupes. Jamais surprise ne fut plus grande, & l'embarras ne l'étoit pas moins. Le Roi connoissoit son tort : il étoit sans ressources. Il ne laissa pas d'envoyer de tous côtés pour rassembler ses forces ; & en même temps, il fit passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, nommé Sabaris, avec ses femmes, ses filles, & tout ce qu'il avoit de plus précieux. Mais quand il eut appris par ceux qu'il avoit envoyés à la découverte, que Cyrus venoit sur leurs pas, alors il perdit entiérement courage, & ne songea plus à se défendre. Les Arméniens, à son exemple, s'enfuirent chacun où ils purent, pour mettre en sûreté ce qu'ils avoient de meilleur. Cyrus, voyant la Campagne couverte de gens qui se sauvoient de côté & d'autre, leur envoya dire qu'on ne leur feroit aucun mal, s'ils se tenoient dans leurs maisons ; mais qu'on traiteroit comme ennemis ceux qu'on trouveroit prenant la fuite. Cela fut cause qu'ils demeurerent, excepté quelques-uns qui suivirent le Roi.

D'un autre côté, ceux qui conduisoient les Princesses vers les montagnes, don-

nèrent dans l'ambuſcade de Chryſante, & furent preſque tous faits priſonniers. La Reine, le fils du Roi, ſes filles, ſa belle-fille, femme de ſon aîné, & ſes tréſors tombèrent entre les mains des Perſes.

Le Roi, ayant appris ces triſtes nouvelles, & ne ſachant que devenir, ſe ſauva ſur une petite éminence, où il fut incontinent inveſti par l'armée, & bientôt après obligé de ſe rendre. Cyrus le fit avancer au milieu de l'armée avec toute ſa famille. Dans l'inſtant arriva le fils aîné du Roi, nommé Tigrane, qui revenoit d'un voyage : il ne put retenir ſes larmes à un tel ſpectacle. Prince, vous venez à propos, lui dit Cyrus, pour aſſiſter au procès de votre pere. Et auſſi-tôt il fit aſſembler les Capitaines des Perſes & des Mèdes, & manda auſſi les grands d'Arménie. Il ne voulut pas même qu'on écartât les Dames qui étoient-là dans leurs chariots, & leur permit d'écouter & de voir tout en liberté.

Quand tout fut prêt, & que Cyrus eut impoſé ſilence, il commença par exiger du Roi que dans toutes les queſtions qu'il alloit lui faire, il lui répondît avec ſincérité, n'y ayant rien de plus indigne d'une perſonne de ſon rang, que d'uſer

de diſſimulation & de menſonge ; & le Roi s'y engagea. Alors il lui demanda, mais à différentes repriſes, & traitant chaque article ſéparément, s'il n'étoit pas vrai qu'il avoit fait la guerre à Aſtyage, Roi des Mèdes, ſon grand-pere ; s'il n'avoit pas été vaincu dans cette guerre ; ſi en conſéquence de ſa défaite il n'avoit pas conclu un traité avec Aſtyage ; ſi par ce traité il ne s'étoit pas engagé à lui payer un certain tribut, à lui fournir un certain nombre de troupes, & à ne conſerver dans ſon pays aucune place forte. Il ne fut pas poſſible de ne pas convenir de tous ces faits, qui étoient de de notoriété publique. Pourquoi donc, continua Cyrus, avez-vous violé le traité dans tous ſes articles ? C'eſt, reprit l'Arménien, parce que je trouvois qu'il étoit beau de ſecouer le joug, de vivre libre, & de laiſſer ſes enfans dans le même état. Il eſt glorieux en effet, répliqua Cyrus, de combattre pour défendre ſa liberté : mais ſi quelqu'un, après avoir été réduit en ſervitude, tâchoit de ſe dérober à ſon maître, que lui feriez-vous ? Je ſuis obligé d'avouer, dit le Roi, que je le punirois. Et ſi vous aviez donné un gouvernement à quelqu'un de vos ſujets, & qu'il eût prévariqué, le laiſſeriez-vous en place ? Non, certes, & je lui en ſubſtituerois un autre. Et s'il avoit amaſſé

de

de grandes richeſſes par ſes malverſations? Je l'en dépouillerois. Mais ce qui eſt bien plus, s'il avoit eu quelqu'intelligence avec vos ennemis, comment le traiteriez-vous? Duſſé-je me condamner moi-même, reprit le Roi, je ne puis m'empêcher de dire la vérité : je le ferois mourir. A ces paroles ſon fils s'arracha la tiarre de la tête, & déchira ſes vêtemens; les femmes de leur côté jettèrent des cris & des heurlemens, comme s'il eût prononcé lui-même ſon arrêt.

Cyrus ayant de nouveau fait faire ſilence, Tigrane alors prit la parole, & ſe tournant vers Cyrus : Grand Prince, lui dit-il, croyez-vous qu'il ſoit de votre ſageſſe de faire mourir mon pere, même contre vos propres intérêts? Et quels intérêts donc? C'eſt que jamais il ne fut plus en état de vous rendre ſervice. Comment cela, dit Cyrus? Eſt-ce que les fautes paſſées ſont un titre qui puiſſe nous acquérir un nouveau mérite, & nous attirer une nouvelle conſidération? Oui, certes, ſi elles ſervent à nous rendre ſages. De quel prix en effet n'eſt point la ſageſſe, & peut-on lui comparer ni richeſſes, ni adreſſe, ni courage? Or il eſt bien clair que cette journée ſeule a rendu mon pere très-prudent. Il ſait ce qu'il en coûte pour manquer à ſa parole. D'ailleurs il a ſenti votre ſupériorité au-

deſſus de lui en tout. Il n'a pu venir à bout d'aucun de ſes projets, & vous avez exécuté tous les vôtres, mais avec tant de promptitude & de ſecret, qu'il s'eſt vu enveloppé, avant que de ſavoir qu'on l'attaquât; & c'eſt le lieu même de ſa retraite qui a ſervi à le prendre. Mais, reprit Cyrus, votre pere n'a encore rien ſouffert, qui ait pu le rendre plus ſage. La crainte des maux, dit Tigrane, quand elle eſt auſſi ſérieuſe que celle-ci l'eſt, a une pointe beaucoup plus aigue & plus capable de déchirer le cœur, que le mal même. Mais, j'oſe le dire, la reconnoiſſance eſt encore un motif infiniment plus efficace & plus perſuaſif; & il n'en peut être au monde qui approche de celle que mon pere vous devra. Biens, liberté, ſceptre, vie, femmes, enfans, rendus avec une telle généroſité, où trouverez-vous, grand Prince, en une ſeule perſonne, tant & de ſi forts liens qui puiſſent l'attacher à votre ſervice?

Eh bien, reprit Cyrus en ſe tournant du côté du Roi, ſi je me laiſſe fléchir aux prières de votre fils, quelle armée & quelle ſomme me fournirez-vous pour nous aider dans la guerre que nous avons contre les Babyloniens? Mes troupes & mes tréſors ne ſont plus à moi, dit l'Arménien, mais à vous ſeul. Je puis mettre

ſûr pied quarante mille hommes d'infanterie, & huit mille de cavalerie. Pour l'argent, j'eſtime qu'en comprenant les tréſors que mon pere m'a laiſſés, il ſe trouvera bien trois mille talens d'argent comptant. Voilà de quoi vous pouvez diſpoſer. Cyrus accepta la moitié des troupes, & laiſſa l'autre au Roi pour la défenſe du pays contre les * Caldéens avec qui il étoit en guerre. Il doubla le tribut qu'il devoit payer chaque année aux Medes, & au lieu de cinquante talens il en exigea cent, & en demanda autant à emprunter en ſon nom. Mais, ajouta Cyrus, que me donneriez-vous pour la rançon de votre femme? Tout ce que je poſſede au monde, répondit le Roi. Et pour celle de vos enfans? La même choſe. Vous voilà donc redevable à mon égard de la moitié plus que vous ne poſſédez. Et vous, Tigrane, de combien racheteriez-vous la liberté de votre femme? Il l'avoit épouſée depuis peu, & l'aimoit paſſionnément. De mille vies, répliqua-t-il, ſi je les avois. Cyrus pour lors les conduiſit tous dans ſa tente, & leur donna à ſouper. On

Neuf millions.

* *Xénophon ne nomme jamais les peuples de la Babylonie Caldéens. Mais Hérodote l. 7. c. 63. & Strab. l. 16. p. 739. les placent dans ce pays. Les Caldéens dont il s'agit ici, étoient des peuples voiſin de l'Arménie.*

comprend aiſément quelle fut la joie de ce feſtin.

Après le repas, comme on s'entretenoit de differentes choſes, Cyrus demanda à Tigrane, qu'il avoit tiré à part, ce qu'étoit devenu un Gouverneur qu'il avoit vu pluſieurs fois avec lui à la chaſſe, & dont il faiſoit un cas tout particulier. Hélas ! dit-il, il n'eſt plus, & je n'oſerois vous avouer par quel accident je l'ai perdu. Cyrus le preſſant de le lui apprendre : mon pere, continua Tigrane, voyant que j'aimois tendrement ce Gouverneur, & que je lui étois fort attaché, en conçut quelque jalouſie, & le fit mourir. Mais c'étoit un ſi honnête homme, qu'étant tout près d'expirer, il me fit venir, & me dit ces propres paroles : Que ma mort, Tigrane, ne vous indiſpoſe point contre le Roi votre pere. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais ſur une fauſſe prévention qui l'a malheureuſement aveuglé. Ah ! l'excellent perſonnage, s'écria Cyrus ; mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné.

Quand la converſation fut finie, Cyrus, avant que de les renvoyer, les embraſſa tous pour marque d'une parfaite réconciliation. Après quoi ils montèrent dans leurs chariots avec leurs femmes, & ſe retirèrent pénétrés de reconnoiſ-

ſance & d'admiration. Pendant tout le chemin il ne fut mention que de Cyrus ; les uns vantoient ſa ſageſſe, d'autres admiroient ſon courage, ceux-ci relevoient ſur-tout ſa douceur, quelques-uns faiſoient valoir ſa taille & ſon port majeſtueux. Et vous, dit Tigrane, en s'adreſſant à ſon épouſe, que vous ſemble de la mine de Cyrus ? Je n'y ai point fait attention, répondit-elle. Sur qui donc vos yeux étoient-ils attachés ? Sur celui qui diſoit qu'il donneroit mille vies pour racheter ma liberté.

Le lendemain, le Roi d'Arménie envoya des préſens à Cyrus, & des rafraîchiſſemens pour toute l'armée. Il apporta auſſi le double de l'argent qu'il devoit fournir. Mais Cyrus ayant pris ſimplement ce qu'il avoit demandé, lui rendit le reſte. Les troupes Arméniennes eurent ordre de ſe tenir prêtes pour le troiſième jour, & Tigrane voulut les commander.

J'ai cru, pour pluſieurs raiſons, devoir inſérer ici le récit détaillé de cet événement, quoique pourtant je l'aie abrégé de près de trois quarts de ce qu'il a dans Xénophon.

Premiérement il peut ſervir à faire connoître le ſtyle de cet excellent Hiſtorien, ſur-tout ſi on a la curioſité de conſulter l'original, dont les beautés naturelles & ſans art ſont bien propres à juſ-

tifier l'eſtime ſingulière que les gens de bon goût ont toujours fait de la noble ſimplicité de cet Auteur. Pour ne citer qu'un exemple, quel trait de pudeur & de modeſtie, mais en même temps quelle merveilleuſe naïveté, quelle délicateſſe d'eſprit dans l'ingénue réponſe de la femme de Tigrane, qui n'a des yeux que pour ſon mari !

En ſecond lieu, ces interrogations courtes & preſſantes, qui demandent chacune une réponſe préciſe de la part du Roi d'Arménie, décelent un diſciple de Socrate, qui avoit bien retenu le goût de ſon maître.

D'ailleurs, ce récit peut donner quelqu'idée du jugement qu'on doit porter de la Cyropédie de Xénophon, dont le fonds eſt vrai, mais qui eſt embelli par des circonſtances que l'Auteur a ménagées exprès, & ajoutées à deſſein, pour donner d'utiles leçons & d'excellentes régles sur le gouvernement. Ainſi, ce qu'il y a de réel dans l'événement dont il s'agit ici, c'eſt que le Roi d'Arménie ayant refuſé de payer le tribut qu'il devoit aux Mèdes, Cyrus l'attaqua fort à propos, & avant qu'il pût ſoupçonner qu'on ſongeoit à lui ; qu'il ſe rendit maître du ſeul Fort qu'il eût, & en même temps de toute ſa famille ; qu'il l'obliga de payer le tribut ordinaire, & de fournir ſon contingent

de troupes ; & qu'il ſut ſi bien le gagner par ſes manières douces & honnêtes, qu'il en fit un des alliés les plus fidèles & les plus affectionnés qu'eût jamais eu le Roi des Mèdes. Le reſte n'eſt qu'un embelliſſement, & vient plus de l'Hiſtorien que de l'hiſtoire même.

Je n'aurois jamais deviné par moi-même ce que ſignifioit celle du Gouverneur mis à mort par le pere de Tigrane ; quoique je ſentiſſe bien qu'elle tenoit ici lieu d'énigme. Un homme de qualité, l'un des plus beaux eſprits & des plus beaux parleurs du ſiècle paſſé, qui avoit une connoiſſance profonde des Auteurs grecs, m'en donna, il y a beaucoup d'années, une explication que je n'ai point oubliée, & que je crois être la véritable clé de cette énigme. Il ſuppoſoit que Xénophon avoit voulu peindre ici la mort de Socrate ſon maître, que l'attachement extraordinaire que témoignoit pour lui toute la jeuneſſe d'Athènes, avoit rendu ſuſpect à l'Etat ; ce qui donna lieu à ſa condamnation, qu'il ſupporta ſans plainte & ſans murmure.

M. le Comte de Tréſvil.es

Enfin j'ai cru ne devoir pas manquer l'occaſion de faire remarquer dans mon héros des qualités qui ne ſe rencontrent pas toujours dans les perſonnes de ſon rang, & qui, en les rendant infiniment plus eſtimables que toutes les vertus guer-

rières, contribueroient le plus au ſuccès de leurs deſſeins. On trouve dans la plupart des conquérans de l'habileté pour la guerre, de la hardieſſe, du courage, de l'intrépidité, & de tous ces talens qui font beaucoup de bruit, & qui ébiouiſſent par leur éclat. Mais un fond de bonté, de douceur, de compaſſion pour les malheureux; un air de modération & de retenue, même dans la proſpérité & dans la victoire; des manières inſinuantes & perſuaſives; l'art de gagner les cœurs, & de ſe les attacher encore plus par l'affection que par l'intérêt; une attention continuelle à mettre toujours le bon droit de ſon côté, & à donner à toutes ſes démarches un caractère d'équité & de juſtice, que les ennemis même ſoient forcés de reſpecter: enfin une clémence qui ménage les coupables qui le ſont plutôt par imprudence que par malice, & qui donne lieu au repentir, en laiſſant des retours vers le devoir: ce ſont des qualités rares dans les plus fameux conquérans de l'antiquité, & qui dominoient ſouverainement dans Cyrus.

Cyrop. l. 3. pag. 70-76.

Je reviens à mon ſujet. Cyrus, avant que de quitter le Roi d'Arménie, ſongea à lui rendre un ſervice conſidérable. Il étoit en guerre avec les Caldéens, peuple voiſin & aſſez belliqueux, qui tenoit continuellement le pays en inquiétude

par ses courses, & étoit cause qu'une grande partie des terres demeuroit inculte. Après s'être bien informé de leur caractère, de leurs forces, de la situation des lieux où ils se retiroient, il marcha contre eux. Au premier signal que l'ennemi approchoit, les Chaldéens se saisirent des hauteurs, lieu ordinaire de leur retraite. Cyrus ne ~~Cyrus ne~~ leur laissa pas le temps d'y assembler toutes leurs troupes, & il alla les y attaquer. Les Arméniens, qui marchoient à la tête, furent mis d'abord en fuite. Cyrus s'y étoit bien attendu, & il ne les avoit ainsi placés que pour engager le combat. En effet, dès que les Caldéens en vinrent aux mains avec les Perses, ils ne purent soutenir leur choc, & furent renversés. On fit un grand nombre de prisonniers : le reste se dissipa. Cyrus parla aux prisonniers, leur déclara qu'il n'étoit point venu pour leur faire du mal, ni pour ravager leurs terres, mais pour leur accorder la paix à des conditions raisonnables; & il les renvoya. On ne manqua pas d'envoyer sur le champ des députés, & la paix fut conclue. Pour la sûreté des deux peuples & de leur commun consentement, Cyrus fit bâtir sur la hauteur une forteresse qui commandoit tout le pays, & y laissa une bonne garnison, qui devoit se déclarer contre

celui des deux peuples qui manqueroit au traité.

Cyrus ayant appris qu'il y avoit un commerce & une communication assez ordinaire entre les Indiens & les Caldéens, souhaita que ceux-ci voulussent bien conduire & accompagner l'Ambassadeur qu'il se préparoit d'envoyer au Roi des Indes. Le sujet de cette ambassade étoit de lui demander quelques secours d'argent de la part de Cyrus, qui en avoit besoin pour lever de nouvelles troupes en Perse, & qui esperoit que, si Dieu accordoit un heureux succès à ses desseins, le Roi n'auroit point lieu de se repentir de l'avoir aidé. Il étoit bien aise que les Caldéens appuyassent sa demande, & ils pouvoient le faire avantageusement, en rapportant le caractère & les exploits de Cyrus. L'Ambassadeur partit dès le lendemain, accompagné des plus considerables du pays, qui avoient ordre de conduire cette affaire le plus adroitement qu'il leur seroit possible, & de rendre au mérite de Cyrus toute la justice qui lui étoit due.

L'expedition contre les Arméniens étant heureusement terminée, Cyrus partit de là pour aller trouver Cyaxare. Quatre mille Caldeens, qui étoient les plus braves de la nation, se joignirent à lui : & le Roi d'Arménie, qui se voyoit délivré

de ſes ennemis, augmenta le nombre de troupes qu'il lui avoit promiſes. Il arriva donc en Médie avec beaucoup d'argent, & une armée beaucoup plus nombreuſe que lorſqu'il en étoit ſorti.

§. V. *Expédition de Cyaxare & de Cyrus contre les Babyloniens : première bataille.*

Les deux partis avoient employé trois années de ſuite à former leurs alliances, & à faire des préparatifs de guerre. Cyrus voyant les troupes pleines d'ardeur & de bonne volonté, propoſa à Cyaxare de les mener contre les Aſſyriens. Ses raiſons étoient qu'il croyoit le devoir décharger du ſoin & de la dépenſe de nourrir deux armées; qu'il valoit mieux manger le pays ennemi que le ſien; que cette démarche hardie d'aller à la rencontre des Aſſyriens, étoit capable de répandre la terreur parmi leur troupes, en même temps qu'elle rempliroit les leurs de confiance; qu'enfin il lui avoit ſouvent entendu dire à lui-même, auſſi-bien qu'à Cambyſe ſon pere, que la victoire dépendoit, non du nombre, mais du courage des ſoldats. Cyaxare entra dans ſes vues.

AN. M. 3448. AV. J. C. 556. *Cyrop. l.* 3. p. 78-83.

On ſe mit donc en marche après avoir fait les ſacrifices ordinaires. Cyrus, au nom de toute l'armée, pria tous les Dieux

tutélaires de l'empire, de vouloir bien leur être favorables dans l'expédition qu'ils commençoient, de les accompagner, de les conduire, de combattre avec eux, de leur inspirer le courage & la prudence dont ils avoient besoin, & de donner un heureux succès à leurs armes. Cyrus, en agissant ainsi, mettoit en pratique l'important avis que lui avoit donné son pere de commencer & de finir toutes ses actions & toutes ses entreprises par la prière; & il ne manquoit jamais, avant & après le combat, de s'acquitter à la vue de l'armée de ce devoir de religion. Quand ils furent arrivés sur les frontières de l'Assyrie, leur premier soin fut encore de rendre hommage aux divinités du pays, & d'implorer leur secours & leur protection; après quoi il fit des courses dans le pays, & amassa un grand butin.

Cyrus apprit que les ennemis étoient éloignés d'environ dix journées: il engagea Cyaxare à les aller chercher. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étoient campés en rase campagne, &, selon leur coutume, que les Romains imitèrent depuis, ils avoient environné & fortifié leur camp d'un large fossé. Cyrus au contraire, qui étoit bien aise de dérober aux ennemis, autant qu'il étoit

en lui, la vue & la connoiſſance du petit nombre de ſes troupes, s'étoit couvert de quelques villages & de quelques petites collines. On fut de part & d'autre quelques jours à ſe regarder. Enfin les Aſſyriens étant ſortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ſes troupes. Avant qu'elles fuſſent à la portée du trait, il donna le mot du ralliement, qui fut *Jupiter* * *ſecourable & conducteur.* Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Caſtor & de Pollux, & les ſoldats, pleins d'une religieuſe ardeur, (θεοσεβῶς), y répondirent à haute voix. Ce n'étoit dans toute l'armée de Cyrus qu'allégreſſe, qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que dévouement univerſel à faire tout ce que le Chef ordonneroit. Car, dit ici l'Hiſtorien, on a remarqué qu'en ces occaſions ceux qui craignent le plus la divinité, ont le moins de peur des hommes. Du côté des Aſſyriens, les archers, les frondeurs, & les gens de trait, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perſes, animés par la préſence & l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, & enfoncèrent les premiers bataillons. Les Aſſyriens, quel-

* *Je ne ſai ſi Xénophon ne donne point ici aux dieux perſans le nom des dieux de ſon pays.*

qu'effort que fiſſent & Créſus & leur propre Roi pour les animer, ne purent ſoutenir un choc ſi rude, & prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des des ennemis, qui fut auſſi bientôt miſe en déroute. Ils furent vivement pourſuivis juſques dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, & le Roi des Babyloniens (c'étoit Nerigliſſor) y perdit la vie. Cyrus ne ſe crut pas en état de les forcer dans leurs retranchemens, & il fit ſonner la retraite.

Lib. 5. p. 87-104. Cependant les Aſſyriens, après la mort de leur Roi, & la perte des plus braves gens de l'armée, étoient dans une *Lib. 6. p. 160.* étrange conſternation. Dès que Créſus les vit en déſordre, il tourna le dos, ſans ſe mettre en peine de les ſecourir. Les autres alliés perdirent auſſi toute eſpérance, & ne penſèrent plus qu'à ſe ſauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avoit bien prévu, & il ſe préparoit à les pourſuivre vivement. Mais il avoit beſoin pour cela de cavalerie, &, comme on l'a déjà remarqué, les Perſes n'en avoient point. Il alla donc trouver Cyaxare, & lui propoſa ſon deſſein. Cyaxare l'improuva fort, & lui repréſenta le danger qu'il y avoit de pouſſer à bout des ennemis ſi puiſſans, à qui l'on inſpireroit peut-être du cou-

rage, en les réduisant au désespoir; qu'il étoit de la sagesse d'user moderément de la fortune, & de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voudroit pas contraindre les Mèdes, ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avoient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui demander la permission d'emmener ceux qui voudroient bien le suivre, à quoi Cyaxare consentit sans peine : & il ne songea plus qu'à passer le temps en festin & en joie avec les Officiers, & à jouir de la victoire qu'il venoit de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des Couriers qui venoient de la part des * Hyrcaniens qui servoient dans l'armée ennemie, lui déclarer que dès qu'il paroîtroit, ils se rendroient à lui; & en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps, & ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avoit fait partir ses femmes pendant la nuit pour prendre le frais, car c'étoit en été; & il les suivoit avec toute sa cavalerie. La désolation fut extrême parmi les As-

* *Ce ne sont point ici les Hyrcaniens de la mer Caspienne. En suivant les campagnes de Cyrus dans la Babylonie, on conjecture que ceux dont il s'agit sont à quatre au cinq journées au midi de la Babylonie.*

ſyriens, quand ils virent l'ennemi ſi près d'eux. Pluſieurs furent tués dans la fuite, où on les pourſuivit vivement; tous ceux qui étoient demeurés dans le camp, ſe rendirent : la victoire fut complette, & le butin immenſe. Cyrus ſe réſerva tous les chevaux qui ſe trouvérent dans le camp, ſongeant dès-lors à former parmi les Perſes un corps de cavalerie; ce qui leur avoit manqué juſques-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avoit de plus précieux. Tous les priſonniers furent renvoyés libres dans leur pays, ſans qu'on exigeât d'eux d'autre condition, ſinon qu'eux & ceux de leur pays livreroient leurs armes, & ne feroient plus la guerre, Cyrus ſe chargeant de les défendre contre leurs ennemis, & de les mettre en état de cultiver leurs terres en toute ſûreté.

Pendant que les Médes & les Hyrcaniens étoient à la pourſuite des ennemis, Cyrus fit tout préparer pour le repas, juſqu'aux bains même, afin qu'à leur retour ils n'euſſent qu'à ſe mettre à table. Il crut auſſi devoir ſuſpendre juſques-là la diſtribution du butin. Ce fut pour lors que ce Général qui ſongeoit à tout, exhorta les Perſes à ſe piquer de générosité à l'égard des Alliés, de qui ils avoient déjà reçu de grands ſervices, & de qui ils en attendoient

encore de plus considérables ; à vouloir bien les attendre & pour le repas, & pour la distribution du butin ; à préférer les commodités & les intérêts des autres aux leurs propres, leur faisant entendre que c'étoit un moyen sûr de se les attacher pour toujours, & par ce moyen de remporter sur l'ennemi de nouvelles victoires qui leur procureroient tous les biens qu'ils pouvoient espérer, & les dédommageroient avantageusement des pertes volontaires qu'ils auroient pu faire pour gagner l'affection des Alliés. Ils entrèrent tous dans ses sentimens. Quand les Mèdes & les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, Cyrus leur fit prendre le repas qui leur avoit été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avoient d'ailleurs soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur étoit nécessaire. Leur ragoût étoit la faim, & leur boisson l'eau de la rivière. C'étoit la manière de vivre à laquelle ils étoient accoutumés dès leur enfance.

Le lendemain matin on procéda au partage des dépouilles. Cyrus fit appeller d'abord les Mages, & leur commanda de choisir parmi le butin ce qui devoit être offert aux Dieux en de pareilles occasions. Puis il chargea les Mèdes & les Hyrcaniens de partager le reste à toute

l'armée. Ils demandèrent avec inſtance que les Perſes préſidaſſent à cette diſtribution : mais ceux-ci le refuſerent abſolument, & il fallut s'en tenir à l'ordre de Cyrus, qui fut exécuté au grand contentement de tous.

Lib. 4. *pag.* 104-108.

La nuit même que Cyrus étoit parti pour aller à la pourſuite de l'ennemi, Cyaxare l'avoit paſſée dans la joie & dans les feſtins, & s'étoit enivré avec ſes principaux Officiers. Le lendemain à ſon réveil, il fut étrangement étonné de ſe voir preſque ſeul & ſans troupes. Plein de colère & de fureur il dépêcha ſur le champ un courier à l'armée avec ordre de faire de violens reproches à Cyrus, & de faire revenir tous les Mèdes, ſans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement ſi injuſte. Il lui écrivit une lettre reſpectueuſe, mais pleine d'une généreuſe liberté, où il juſtifioit ſa conduite, & le faiſoit ſouvenir de la permiſſion qu'il lui avoit donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudroient bien le ſuivre. Il envoya en même temps en Perſe pour faire venir de nouvelles troupes, dans le deſſein qu'il avoit de pouſſer plus loin ſes conquêtes.

Lib. 5. *p.* 114-117. & *l.* 6. *pag.* 153-155.

Parmi les priſonniers de guerre qu'on avoit faits, il ſe trouva une jeune Princeſſe d'une rare beauté, qu'on avoit réſervée pour Cyrus. Elle ſe nommoit

Panthée, & étoit femme d'Abradate, Roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disoit-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudroit, & ne le détournât des grands desseins qu'il avoit formés. Cette grande retenue de Cyrus venoit sans doute de l'excellente éducation qu'il avoit reçue. Car c'étoit un principe chez les Perses de ne parler jamais devant les jeunes gens de rien qui eût rapport à l'amour, de peur que la violente inclination qu'ils ont naturellement pour la volupté, jointe à la légèreté de leur âge, ne fût réveillée par de tels discours, & ne les jettât dans les dernières débauches. Araspe, jeune Seigneur de la Médie, qui l'avoit en garde, ne se défioit pas tant de sa foiblesse, & prétendoit qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette Princesse. J'ai vu, lui dit-il, beaucoup de personnes, qui se croyoient bien fortes, succomber néanmoins comme malgré elles à cette violente passion, & avouer ensuite avec honte & douleur, que cette passion étoit un asservissement & un esclavage dont on ne pouvoit plus se tirer, une maladie incurable & au-dessus des remèdes

Lib. 1. p.

& des efforts humains, [a] une ſorte de lien & de néceſſité plus difficile à rompre que les chaînes de fer les plus fortes. Ne craignez rien, reprit Araſpe; je ſuis ſûr de moi, & je vous réponds ſur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant ſa paſſion pour cette jeune Princeſſe, s'alluma peu-à-peu juſqu'à un tel point, que la trouvant invinciblement oppoſée à ſes deſirs, il étoit près de lui faire violence. La Princeſſe enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea auſſi-tôt Artabaſe d'aller trouver Araſpe de ſa part. Cet Officier lui parla avec la dernière dureté, & lui reprocha ſa faute d'une manière propre à le jeter dans le déſeſpoir. Araſpe, outré de douleur, ne put retenir ſes larmes, & demeura interdit de honte & de crainte, ſe croyant perdu. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part, & au lieu de violens reproches auxquels il s'attendoit, il lui parla avec douceur, reconnoiſſant que lui-même avoit eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi ſi redoutable. Une bonté ſi ineſpérée rendit la vie & la parole à ce jeune

a Δεδεμένους ἰσχυροτέρᾳ τινὴ ἀνάγκῃ, ἢ εἰ σιδήρῳ ἐδέδεντο.

Seigneur. La confusion, la joie, la reconnoissance firent couler de ses yeux une abondance de larmes. « Ah ! je me con-
» nois maintenant, dit-il, & j'éprouve
» sensiblement que j'ai deux ames; l'une
» qui me porte au bien, l'autre qui m'en-
» traîne vers le mal La première l'em
» porte quand vous venez à mon secours,
» & que vous me parlez : je cède à l'au-
» tre, & je suis vaincu quand je suis seul ».
Il répara avantageusement sa faute, & rendit un service considérable à Cyrus, en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

La perte d'un si brave Officier (car on crut que c'étoit le dépit qui l'avoit fait passer chez les ennemis), affligea toute l'armée. Panthée qui y avoit donné occasion, promit à Cyrus de le remplacer par un autre Officier qui n'auroit pas moins de mérite : elle parloit d'Abradate son mari. En effet, sur la lettre qu'il reçut de sa femme, il se rendit au camp des Perses avec deux mille chevaux, & fut conduit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté & quelle sagesse le généreux vainqueur l'avoit traitée. « Et comment, s'é-
» cria Abradate, pourrai-je reconnoître
» un tel service ? En vous conduisant à

Cyrop. l. 6. p. 155. 156.

» ſon égard, lui dit Panthée, comme » il l'a fait au mien ». Il alla ſur le champ trouver Cyrus, & baiſant la main de ſon bienfaiteur : « Vous voyez devant » vous, lui dit-il, l'ami le plus tendre, » le ſerviteur le plus dévoué, l'allié le » plus fidéle que vous ayez jamais eu ; » qui, ne pouvant reconnoître autrement » vos bienfaits, vient ſe livrer lui-même » entiérement à votre ſervice ». Cyrus le reçut avec un air de nobleſſe & de grandeur, & en même temps avec une bonté & une tendreſſe, qui lui prouvèrent que tout ce que Panthée lui avoit dit du caractère merveilleux de ce Prince, étoit encore beaucoup au-deſſous du vrai.

Cyrop. l. 4. p. 111-113.

Deux Seigneurs des plus puiſſans du Royaume d'Aſſyrie, qu'on lui marqua avoir deſſein de ſe mettre ſous ſa protection, lui furent auſſi d'un grand ſecours. Le premier étoit Gobryas, vieillard reſpectable par ſon âge & par ſa vertu. Le Roi, mort depuis peu, qui en connoiſſoit tout le mérite, & le conſidéroit extrêmement, avoit réſolu de donner ſa fille en mariage à ſon fils, & dans cette vue l'avoit fait venir à la Cour. Ce jeune Seigneur, dans une partie de chaſſe où il avoit été invité, ayant percé de ſon dard une bête ſauvage que le fils du Roi avoit manquée, celui-ci, qui

étoit emporté & violent juſqu'à la férocité, de dépit, le perça lui-même ſur le champ d'un coup de lance, & le coucha mort par terre. Gobryas pria Cyrus de venger un pere infortuné, & de prendre ſa famille ſous ſa protection; d'autant plus qu'il ne lui reſtoit qu'une fille unique, deſtinée depuis long-temps à épouſer le jeune Roi, mais qui ne pouvoit ſoutenir cette penſée, qu'elle deviendroit l'épouſe du meurtrier de ſon frere.

Ce jeune Roi s'appelloit Laboroſoarchod : il ne régna que neuf mois. Nabonid, appellé auſſi Labynit & Baltaſar, lui ſuccéda, & régna dix-ſept ans.

An. M. 3449. Av. J.C. 555.

Le ſecond Seigneur s'appelloit Gadatas : il étoit Prince d'un peuple nombreux & puiſſant. Le Roi actuellement régnant, depuis qu'il étoit monté ſur le trône, l'avoit traité d'une manière indigne, parce qu'une de ſes concubines en avoit parlé comme d'un homme bien fait, & avoit relevé le bonheur de celle qu'il choiſiroit pour épouſe.

Lib. 5. *pag.* 123, 124.

L'eſpérance de ce double ſecours fut pour Cyrus un puiſſant attrait qui le détermina à pénétrer dans le cœur du pays ennemi. Comme Babylone, la capitale de l'empire qu'il vouloit conquérir, étoit le principal objet de ſon expédition, il tourna ſes vues & ſa marche de ce côté-

Lib. 5. *pag.* 119-123.

là, non pour l'attaquer encore dans les formes, mais pour reconnoître la ville par lui-même, pour détacher du parti de ce Prince le plus d'alliés qu'il pourroit, & pour faire de loin les dispositions & les préparations du siége qu'il méditoit. Il se mit donc en chemin avec ses troupes pour aller d'abord dans les terres de Gobryas. La forteresse où il logeoit lui parut une place imprenable, tant elle étoit & avantageusement située, & bien fortifiée de tous côtés. Ce Seigneur vint au devant de lui, faisant porter des rafraîchissemens pour toute l'armée. Cyrus entra dans le château. Alors Gobryas fit mettre à ses pieds des coupes & des vases d'or & d'argent sans nombre, avec une multitude de bourses remplies de monnoie d'or du pays; & ayant fait venir sa fille, qui étoit d'une taille majestueuse, & d'une beauté extraordinaire, que l'habit de deuil dont elle étoit revêtue depuis la mort de son frere, sembloit encore relever davantage, il la lui présenta, le priant de la prendre sous sa protection, & de vouloir bien accepter les marques de reconnoissance qu'il prenoit la liberté de lui offrir. « J'accepte » de bon cœur votre or & votre argent, » dit Cyrus, & j'en fais présent à votre » fille pour augmenter sa dot. Ne dou» tez point que vous ne trouviez parmi
» les

» les Seigneurs de ma Cour un époux
» digne d'elle. Ce ne seront ni ses ri-
» chesses, ni les vôtres, qu'ils estime-
» ront. Je puis vous assurer qu'il en est
» parmi eux plusieurs qui ne feroient au-
» cun cas de tous les trésors de Baby-
» lone, s'ils étoient séparés du mérite &
» de la vertu. Ils ne se piquent à mon
» exemple, j'ose le dire, que de se mon-
» trer fidèles à leurs amis, redoutables à
» leurs ennemis, & pleins de respect pour
» les Dieux ». On le pressa de prendre un repas dans la maison, mais il le refusa constamment, & retourna dans le camp avec Gobryas, qu'il fit manger avec lui & avec ses Officiers. La terre, revêtue de gazon, leur servoit de lits : on s'imagine aisément que le reste à proportion étoit dans le même goût. Gobryas, qui avoit un bon esprit, sentit combien cette noble simplicité étoit supérieure à sa vaine magnificence; & il sut bien dire que les Assyriens réussissoient à se distinguer par le faste, & les Perses par le mérite. Il admira sur-tout la plaisanterie ingénieuse & la gaieté innocente qui régnèrent pendant tout le repas.

Cyrus, toujours occupé de son grand dessein, s'avança avec Gobryas vers le pays de Gadatas, qui étoit au-delà de Babylone. Il y avoit dans le voisinage une forte citadelle qui commandoit le P. 124-140

pays des * Saques & des Caduſiens, & où réſidoit un Gouverneur au nom du Roi de Babylone, pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perſes n'étoit point encore connue, s'offrit, par le conſeil de Cyrus, au Gouverneur, pour défendre, conjointement avec lui, cette importante place. Il y fut reçu avec ſes troupes, & la livra auſſi-tôt à Cyrus. La priſe de cette citadelle le rendit maître du pays des Saques & des Caduſiens; & comme il traita ces peuples avec beaucoup de bonté & de douceur, ils demeurèrent inviolablement attachés à ſon ſervice. Les Caduſiens firent une armée de vingt mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux : les Saques levèrent dix mille archers à pied, & deux mille à cheval.

* *Ce ne ſont pas ceux de Scythie.*

Le Roi d'Aſſyrie s'étoit mis en campagne pour punir Gadatas de ſa révolte. Mais Cyrus l'ayant attaqué, le vainquit, fit un grand carnage de ſes troupes, & l'obligea de ſe retirer à Babylone. Après cet exploit, ce Conquérant employa quelque temps à ravager le pays. Le bon traitement qu'il avoit fait aux priſonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leurs maiſons, avoit répandu par-tout le bruit de ſa clémence. Beau-

coup de peuples se rendirent à lui, & grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone, il fit faire au Roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté. Mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espece de trève & de traité, par lequel on convint de part & d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, & de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, s'être fait un grand nombre d'amis & d'alliés, & avoir considérablement augmenté sa cavalerie, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée, & pour prendre ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, & qui alloit encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui étoit resté de cavalerie, Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui étoit fort nombreuse & fort leste. A cette vue la jalousie & le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage

Lib. 5. pag. 141-147.

pour ne point recevoir son baiser, & laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, & entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison, lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, d'un inviolable attachement à sa personne & à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons & rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassèrent mutuellement, en répandant des larmes de part & d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses & des Mèdes, qui attendoient avec inquiétude & tremblement, de quelle façon se termineroit cette entrevue. A l'instant Cyaxare & Cyrus remontèrent à cheval; & alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avoit fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, & les autres nations, leur Prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avoit dressée. Il fut aussi-tôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer, & lui faire des présens les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, & commença à reconnoître que Cyrus ne lui avoit point débauché

ſes ſujets, & que les Mèdes ne lui étoient pas moins affectionnés qu'auparavant.

Telle fut l'iſſue de la première expédition de Cyrus contre Créſus & contre les Babyloniens, & il fut réſolu, dans le conſeil qui ſe tint en préſence de Cyaxare & de tous les Officiers, que l'on continueroit la guerre.

Xenoph. l. 1. p. 148-151.

Comme je ne trouve dans Xénophon nulle date qui fixe préciſément les années où les divers événemens dont il parle ſont arrivés, je ſuppoſe avec Uſſérius, quoique le récit de Xénophon ne paroiſſe pas donner cette idée, qu'entre les deux combats contre Créſus & les Babyloniens, il ſe paſſa pluſieurs années, pendant leſquelles on fit de part & d'autre les préparatifs néceſſaires pour l'importante guerre à laquelle on ſe diſpoſoit; & je place dans cet intervalle le mariage de Cyrus.

Il ſongea donc, environ dans ce temps-ci, à faire un voyage en Perſe, cinq ou ſix ans à peu près depuis qu'il en étoit ſorti pour commander les troupes. Cyaxare * lui donna pour lors une grande

Xénop. Cyrop. l. 8. pag. 228-229.

* *Xénophon ne place ce mariage qu'après la priſe de Babylone. Mais comme pour lors Cyrus avoit plus de ſoixante ans, & qu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'il ait attendu cet âge pour ſonger au mariage, j'ai cru devoir en avancer le tems. D'ailleurs Cambyſe n'auroit eu que ſept ans quand il monta ſur le trône, & que quatorze ou quinze quand il mourut:*

preuve du cas qu'il faisoit de son mérite. Il n'avoit point d'enfant mâle, mais une fille unique, qu'il lui offrit en mariage, avec assurance de la Médie pour dot. Cyrus fut fort sensible à une offre si avantageuse, & en marqua une vive reconnoissance; mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son pere & de sa mere, laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission & de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de pere & de mere tous les enfans, quelqu'âge qu'ils puissent avoir, & à quelque degré de puissance & de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa la Princesse à son retour de Perse. Ce fut d'elle qu'il eut Cambyse.

Après la célébration de son mariage il retourna au camp, & sut bien profiter du tems qui lui restoit pour assurer ses nouvelles conquêtes, & pour prendre avec les alliés toutes les mesures capables

ce qui ne peut s'accorder avec ses expéditions en Egypte & en Ethiopie, ni avec tout ce que l'histoire raconte de son régne. Peut-être que Xénophon avançoit de beaucoup la prise de Babylone, mais je m'en tiens aux dates que nous marque Ussérius. J'ai supprimé aussi ce qu'on lit dans la Cyropédie (liv. 8. pag. 228.) *que dès le tems que Cyrus avoit été à la Cour de son grand-père Astyage, cette Princesse avoit dit qu'elle n'auroit point d'autre mari que Cyrus. Cyaxare, pere de cette Princesse, n'avoit alors que treize ans.*

de faire réussir le grand dessein qu'il avoit dans l'esprit.

Comme il prévoyoit, dit Xénophon, que les préparatifs de la guerre pourroient traîner en langueur, il fit construire un camp dans un lieu fort commode & fort sain, & le fortifia extrêmement. Il y exerçoit ses troupes, & les tenoit en haleine, comme si l'ennemi eût été présent.

Lib. 8. pag. 151.

On apprit par les transfuges & par les prisonniers qu'on amenoit tous les jours dans le camp, que le Roi de Babylone étoit passé en Lydie, & qu'il avoit emporté avec lui de grandes sommes d'or & d'argent. Les simples soldats s'imaginèrent aussi-tôt que c'étoit la frayeur qui lui avoit fait détourner ses trésors. Mais Cyrus jugea qu'il n'avoit entrepris ce voyage que pour lui susciter quelque nouvel ennemi, & il travailla avec une ardeur infatigable aux préparatifs d'une seconde bataille.

Il s'appliqua sur-tout à fortifier sa cavalerie Persane, & à faire construire un grand nombre de chariots de guerre, mais d'une nouvelle forme, ayant trouvé de grands inconvéniens dans les anciens, dont la mode venoit de Troie; & qui jusques-là avoient été en usage dans toute l'Asie.

Sur ces entrefaites, les Ambassadeurs du Roi des Indes arrivèrent avec quantité

Xénoph. l. 6. p. 156-157.

d'argent qu'ils apportoient à Cyrus de la part du Roi leur maître, qui leur avoit aussi commandé de lui dire qu'il étoit fort aise qu'il l'eût averti de ce qui pouvoit lui manquer; qu'il vouloit être son ami & son allié; que s'il avoit encore besoin d'argent, il n'avoit qu'à le lui faire savoir; qu'enfin ses Ambassadeurs avoient ordre de lui obéir absolument comme à lui-même. Cyrus reçut des offres si obligeantes avec toute la reconnoissance & toute la dignité possible. Il combla les Ambassadeurs d'honnêtetés & de présens, & profitant de leur bonne volonté, il les pria de vouloir bien en détacher trois d'entr'eux pour aller chez les ennemis comme envoyés par le Roi des Indes, pour faire alliance avec eux, mais en effet pour découvrir leurs desseins, & lui en venir rendre compte. Ils se chargèrent de cette commission avec joie, & s'en acquittérent avec habileté. Je ne reconnois point ici la conduite ni la bonne foi ordinaire de Cyrus. Pouvoit-il ignorer que c'étoit violer ouvertement le droit des gens, que d'envoyer chez les ennemis comme espions des Ambassadeurs, à qui le caractère dont ils étoient revétus ne permettoit point de faire un tel personnage, ni d'user d'une telle perfidie?

Pag. 157. Cyrus faisoit ses préparatifs pour la bataille en homme qui ne méditoit rien que

de grand. Non-ſeulement il avoit ſoin des choſes qui avoient été réſolues dans le Conſeil, mais il prenoit plaiſir à faire naître une noble jalouſie parmi les Officiers, à qui auroit de plus belles armes, à qui ſeroit le mieux monté, à qui lanceroit plus adroitement un dard, à qui tireroit mieux une fléche, à qui ſupporteroit plus patiemment le travail. Il faiſoit cela en les menant avec lui à la chaſſe, & en donnant toujours des récompenſes à ceux qui s'y diſtinguoient le plus. S'il voyoit auſſi des Capitaines qui priſſent ſoin de leurs ſoldats, il les louoit hautement, & les favoriſoit de tout ſon pouvoir, afin de les animer. Quand il faiſoit quelque fête, il ne propoſoit point d'autres jeux que les exercices militaires, & donnoit des prix conſidérables aux victorieux, ce qui allumoit une merveilleuſe ardeur dans ſon armée. En un mot, c'étoit un Général qui dans l'action, dans le repos, dans ſes plaiſirs même, dans les repas, les converſations, les promenades, n'étoit preſque occupé que de ce qui regardoit le bien du ſervice. C'eſt par de tels moyens qu'on devient grand homme de guerre.

Cependant les Ambaſſadeurs Indiens étant revenus du camp des ennemis, raportèrent que Créſus avoit été élu Généraliſſime de leur armée, que tous les Rois & Princes alliés étoient convenus de *Pag.* 158.

fournir les ſommes néceſſaires pour lever des troupes : que les Thraces s'étoient déjà enrollés : qu'il leur venoit par mer un ſecours d'Egypte, qu'on faiſoit monter à ſix-vingts mille hommes : qu'ils attendoient encore une armée de Cypre : que déjà les Ciliciens, les peuples de l'une & de l'autre Phrygie, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes & les Phéniciens étoient arrivés. Que les Aſſyriens étoient pareillement venus avec le Roi de Babylone. Que les Ioniens, les Eoliens, & la plupart des Grecs qui demeuroient en Aſie, avoient été forcés de prendre parti. Que Créſus avoit envoyé à Lacédémone pour traiter d'alliance. Que l'armée s'aſſembloit autour du Pactole, & que de là elle devoit s'avancer à Thymbrée, où étoit le rendez-vous de toutes les troupes. Ce rapport étoit confirmé par celui des priſonniers & des eſpions.

Pag. 159. Ces nouvelles jettèrent la frayeur dans l'armée de Cyrus. Mais ce Prince ayant aſſemblé les Officiers, & leur ayant marqué la différence infinie qu'il y avoit entre les troupes ennemies & les leurs, leur rendit bientôt le courage.

Cyrop. l. 6. p. 158-163. Cyrus avoit pris toutes les meſures néceſſaires pour que ſon armée ne manquât de rien : & avoit donné ſes ordres tant pour la marche que pour la bataille qu'il

ſe préparoit de livrer, étant deſcendu pour cela dans un détail étonnant que Xénophon rapporte fort au long, & qui s'étendoit depuis les premiers Commandans juſqu'aux plus bas Officiers, parce qu'il ſavoit bien que c'eſt de telles précautions que dépend le ſuccès des entrepriſes, qui ſouvent échouent par les plus légères négligences, comme il arrive quelquefois que le jeu & le mouvement des plus grandes machines eſt arrêté par le dérangement d'une ſeule roue quelque petite qu'elle ſoit.

Ce Prince connoiſſoit tous les Officiers de l'armée par leurs noms, & ſe ſervant d'une comparaiſon triviale, mais expreſſive, il avoit coutume de dire qu'il trouvoit bien étrange que les artiſans ſuſſent les noms de tous leurs outils, & qu'un Général fût ſi indifférent que de ne ſavoir pas les noms de ſes Capitaines, qui ſont autant d'inſtrumens dont il ſe ſert dans toutes ſes entrepriſes. D'ailleurs il jugeoit que cet uſage avoit quelque choſe de plus honorable pour les Officiers, de plus engageant, & de plus propre à les porter à faire leur devoir, en leur laiſſant penſer qu'ils étoient connus & eſtimés du Général.

Lib. 5. p. 131 132.

Lorſque tous les préparatifs furent achevés, Cyrus prit congé de Cyaxare, qui demeura en Médie avec la troiſième

Lib. 6 pag. 160-161.

partie ſeulement de ſes troupes, pour ne pas laiſſer ſon pays entièrement dégarni.

Cyrus, qui ſavoit qu'il eſt toujours avantageux de faire la guerre dans le pays ennemi, n'attendit pas que les Babyloniens vinſſent l'attaquer dans le ſien, mais il marcha à leur rencontre, dans le deſſein de faire conſumer leurs fourrages par ſes troupes, & encore plus de les déconcerter par la promtitude & par la hardieſſe de cette entrepriſe. Après une très longue marche, il joignit les ennemis à Thymbrée, ville de la Lydie, ſituée aſſez près de Sardes capitale du pays. Ils n'avoient point cru que ce Prince, avec une armée plus foible de la moitié que la leur, pût ſonger à les venir chercher dans leur pays, & ils furent étrangement ſurpris de l'y voir arriver, ſans qu'ils euſſent eu le tems ni de ramaſſer les vivres qui étoient néceſſaires pour la ſubſiſtance d'une armée auſſi nombreuſe que la leur, ni d'aſſembler toutes les troupes qu'ils vouloient lui oppoſer.

§. VI. *Bataille de Thymbrée entre Cyrus & Créſus.*

CETTE bataille eſt un des plus conſidérables événemens de l'antiquité, puiſqu'elle décida de l'empire de l'Aſie entre les Aſſiriens de Babylone & les Perſes.

C'eſt ce qui a engagé M. Fréret, l'un de mes confréres dans l'Académie des Belles-Lettres, à l'examiner avec un ſoin particulier, d'autant plus volontiers, comme il le remarque, que c'eſt ici la première bataille rangée dont nous connoiſſions le détail avec quelqu'étendue. Je me ſuis mis en poſſeſſion de profiter du travail & des lumieres des autres, mais ſans leur en dérober la gloire, & ſans m'ôter auſſi la liberté d'y faire les changemens que je juge néceſſaires. Je donnerai à la deſcription de cette bataille plus d'étendue que je n'ai coutume de faire, parce que Cyrus étant conſidéré comme un des plus grands Capitaines dont il ſoit parlé dans l'antiquité, les gens du métier ſeront bien aiſes de le ſuivre ici dans toutes ſes démarches; & d'ailleurs la maniere dont les Anciens faiſoient la guerre, & donnoient les combats, fait une partie eſſentielle de leur hiſtoire.

Tom. 6. des Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres. p. 532.

Dans l'armée de Cyrus, les compagnies d'infanterie étoient de cent hommes, ſans compter le Capitaine. La compagnie avoit quatre eſcouade, qui étoient de vingt-quatre hommes chacune, non compris celui qui la commandoit. L'eſcouade ſe partageoit en deux files, chacune de douze hommes. Dix compagnies avoient un chef pour les commander, qui répond aſſez à ce que nous appel-

Cyrop. l. 6. p. 167.

lons Colonel, & dix de ces Corps avoient un Commandant, qu'on pourroit appeller Brigadier.

Lib. 2. p. 39. 40.

J'ai déjà remarqué que Cyrus, lorsqu'il vint à la tête de trente mille Persans au secours de son oncle Cyaxare, fit dès-lors un changement considérable dans ses troupes. Les deux tiers ne se servoient que de javelots ou d'arcs, & par conséquent ne pouvoient combattre que de loin. Au lieu de cela, Cyrus les arma pour la plupart de cuirasses, de boucliers & d'épées ou de haches, & laissa peu de soldats armés à la légère.

Lib. 4. p. 99. 100. & lib. 5. p. 138.

Les Perses ne savoient alors ce que c'étoit que de combattre à cheval. Cyrus, convaincu que rien n'est plus décisif pour le gain d'une bataille, que la cavalerie, sentit bien cet inconvénient, & de loin il prit de sages précautions pour y remédier. Il en vint à bout, & peu à peu il forma un corps de cavalerie Persane qui monta jusqu'à dix mille hommes, qui étoient les meilleures troupes de l'armée.

Je parlerai ailleurs du changement qu'il introduisit dans les charriots de guerre. Il est temps de venir au dénombrement des troupes de l'une & de l'autre armée, que l'on ne peut fixer que par conjecture, & en réunissant plusieurs endroits de Xénophon, cet Auteur ayant omis

d'en marquer ici précisément le nombre; ce qui me paroît fort étonnant pour un homme habile dans la guerre comme l'étoit cet Historien.

L'armée de Cyrus montoit en tout à cent quatre-vingt-seize mille hommes, infanterie & cavalerie. Dans ce nombre il y avoit soixante & dix mille Persans naturels, savoir, dix mille cuirassiers à cheval, vingt mille cuirassiers à pied, vingt mille piquiers, & vingt mille hommes armés à la légère. Le reste de l'armée, au nombre de cent vingt-six mille hommes, comprenoit vingt-six mille chevaux Mèdes, Arméniens & Arabes de la Babylonie, & cent mille fantassins des mêmes nations.

Outre ces troupes, Cyrus avoit trois cens charriots de guerre armés de faulx, dont chacun étoit tiré par quatre chevaux attelés de front, & bardés à l'épreuve du trait, de même que ceux des cuirassiers Persans.

Lib. 6. p. 152. 153-157.

Cyrus avoit encore fait construire un grand nombre de chariots beaucoup plus grands, sur lesquels il y avoit des tours hautes environ de dix-huit ou vingt pieds, qui contenoient vingt archers. Ces chars étoient traînés sur des roulettes par seize bœufs attelés de front.

Pag. 156.

Il y avoit aussi un grand nombre de chameaux, montés chacun de deux ar-

Pag. 153 & 158.

chers Arabes adossés, en sorte que l'un regardoit la tête, & l'autre la croupe du chameau.

Pag. 158. L'armée de Crésus étoit plus forte du double que celle des Perses, & montoit à quatre cens vingt mille hommes, dont il y en avoit soixante mille de cavalerie. Les principales troupes étoient des Babyloniens, des Lydiens, des Phrygiens, des Cappadociens, des peuples de l'Hellespont, & des Egyptiens, au nombre de trois cens soixante mille. Les derniers, c'est-à-dire les Egyptiens, faisoient eux seuls un corps de six vingts mille hommes. Ils avoient des boucliers qui les couvroient jusqu'aux pieds, des piques fort longues, & des épées courtes, mais larges. Le reste étoit des Phéniciens, des Cypriotes, des Ciliciens, des Lycaoniens, des Paplagoniens, des Thraces & des Ioniens.

Pag. 166. L'armée de Crésus se mit en bataille sur une seule ligne, l'infanterie au centre, & la cavalerie sur les aîles. Toutes les troupes, tant de pied que de cheval, avoient trente hommes de profondeur; mais les Egyptiens, dont nous avons vu que le nombre montoit à six ving tmille hommes, & qui faisoit la principale force de l'infanterie de Crésus, dont ils occupoient le centre, étoient parta gés en douze gros corps ou batail-

lons quarrés de dix mille hommes chacun, qui avoient cent hommes de front, & autant de profondeur, avec quelques intervalles entre les bataillons, afin d'agir & de combattre indépendamment les uns des autres. Créſus auroit voulu les engager à ſe ranger ſur une moindre hauteur, pour faire un plus grand front. Les armées étoient dans une plaine immenſe, qui permettoit d'étendre ſes aîles à droite & à gauche; & ſon deſſein, ſur lequel ſeul il fondoit l'eſpérance de la victoire, étoit d'envelopper l'armée des Perſes. Mais il ne put obtenir des Egyptiens qu'ils changeaſſent l'ordre de bataille auquel ils étoient accoutumés. L'armée, ainſi rangée ſur une ligne, occupoit de terrein preſque quarante ſtades, c'eſt-à-dire près de deux lieues.

Araſpe, qui, ſous prétexte d'un mécontentement, s'étoit retiré dans l'armée de Créſus, & qui avoit eu ordre ſurtout de bien examiner la manière dont ce général rangeroit ſes troupes, étoit revenu dans le camp des Perſes la veille du combat. Cyrus, pour former ſon ordre de bataille, ſe régla ſur la diſpoſition de l'armée de Créſus, dont ce jeune Seigneur Méde lui avoit rendu un compte exact.

Les troupes Perſanes combattoient ordinairement ſur vingt-quatre de hauteur

Pag. 167. Cyrus changea cette disposition. Il lui importoit de former le plus grand front qu'il lui seroit possible sans trop affoiblir ses phalanges, pour ne pas être enveloppé. Son infanterie étoit excellente, armée avantageusement de cuirasses, de pertuisanes, de haches, & d'épées; & pourvu qu'elle pût joindre l'ennemi corps à corps, il n'y avoit pas lieu de croire que les phalanges Lydiennes, armées seulement de boucliers légers & de javelots, en pussent soutenir l'attaque. Cyrus dédoubla donc les files de son infanterie, & la mit sur douze de hauteur seulement: elle étoit composée de quatre-vingt treize mille hommes. La cavalerie étoit rangée sur deux aîles, la droite commandée par Chrysante, & la gauche par Hystaspe. Le front entier de l'armée n'occupoit en tout qu'un terrein de trente-deux stades, c'est-à-dire un peu plus d'une lieue & demie; & par consequent il étoit débordé de plus de trois * stades de chaque côté par l'armée ennemie.

Derrière cette première ligne, & à une très-petite distance, Cyrus plaça les lanceurs de javelot: après eux les archers. Ils étoient couverts les uns & les autres par les soldats qui étoient avant eux, au-dessus de la tête desquels ils pouvoient lancer contre l'ennemi leurs javelots & leurs flèches.

* *Un peu moins d'un quart de lieue.*

Il forma une dernière ligne, pour composer l'arrière-garde, de ce qu'il y avoit de plus braves soldats dans l'armée. Leur fonction étoit d'avoir l'œil sur ceux qui étoient placés devant eux, d'encourager ceux qui faisoient leur devoir, d'arrêter par des menaces ceux qui s'ébranloient, & d'aller même jusqu'à tuer les fuyards comme des traîtres, afin d'opposer de leur part aux lâches une crainte plus grande que celle qui pouvoit leur venir du côté des ennemis.

Derrière l'armée Persane étoient ces tours roulantes dont j'ai parlé plus haut. Elles formoient une ligne égale & parallèle à celle de l'armée, & ne servoient pas seulement à incommoder l'ennemi par les décharges continuelles des archers dont elles étoient garnies, mais pouvoient encore être regardées comme des espèces de forts ou de redoutes mobiles sous lesquelles les troupes Persanes pouvoient se rallier en cas qu'elles fussent rompues & poussées par l'ennemi.

Tout proche de ces tours, il y avoit deux autres lignes, parallèles aussi & égales au front de l'armée, formées l'une par les bagages, & l'autre par les chariots qui portoient les femmes & les personnes inutiles.

Pour fermer toutes ces lignes, & les mettre hors d'état d'être insultées par l'en-

Pag. 168.

nemi, Cyrus avoit placé à la queue deux mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & la troupe de chameaux qui étoit assez nombreuse.

Le dessein de Cyrus, en formant deux lignes de ces bagages, étoit non seulement de faire paroître son armée plus nombreuse qu'elle n'étoit en effet, mais d'obliger les ennemis, en cas qu'ils voulussent l'envelopper comme ils savoit que c'étoit leur projet, de faire un plus long circuit, & par conséquent de s'affoiblir en s'allongeant.

Restent les chariots Persans armés en guerre. Ils étoient partagés en trois corps, de cent chacun. L'un de ces corps, commandé par Abradate Roi de la Susiane, fut placé au front de la bataille, & les autres sur les deux flancs de l'armée.

Pag. 169. Tel fut l'ordre de bataille des deux armées, & elles furent ainsi rangées le jour qui précéda le combat.

Le lendemain dès le grand matin Cyrus fit un sacrifice, pendant lequel l'armée prit de la nourriture ; & les soldats, après avoir fait des libations aux dieux, allèrent se revêtir de leurs armes. On ne vit jamais rien de plus leste ni de plus magnifique. Cottes-d'armes, cuirasses, boucliers, casques, on ne savoit ce qu'on devoit le plus admirer. Hommes & chevaux, tout brilloit d'airain & d'écarlate.

Abradate étant ſur le point de mettre ſa cuiraſſe, qui n'étoit que de lin piqué ſelon la mode de ſon pays, Panthée ſa femme lui vint préſenter un caſque, des braſſars & des braſſelets, tout cela d'or, avec une cotte-d'armes de ſa hauteur pliſſée par en bas, & un grand panache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer toute cette armure à l'inſçu de ſon mari, pour lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe. Malgré les efforts qu'elle faiſoit, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre quelques larmes. Mais quelque tendreſſe qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main, que de ne ſe pas ſignaler d'une manière digne de leur naiſſance, & digne de l'idée qu'elle avoit tâché de donner de lui à Cyrus. « Nous lui avons, dit-elle, des » obligations infinies. J'ai été ſa priſon» nière, &, comme telle, deſtinée pour » lui : mais je ne me ſuis point trouvée » eſclave entre ſes mains, ni ne me ſuis » point vue libre à des conditions hon» teuſes. Il m'a gardée, comme il au» roit gardé la femme de ſon propre fre» re; & je lui ai bien promis que vous » ſauriez reconnoître une telle grace. O » Jupiter, s'ecria Abradate en levant les » yeux vers le ciel, fais que je paroiſſe » en cette occaſion digne mari de Pan-

Pag. 169, 170.

» thée, & digne ami d'un si généreux
» bienfaiteur ». Cela dit, il monta sur
» son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il étoit; & après l'avoir suivi des yeux le plus loin qu'il lui fut possible, elle se retira.

Pag. 170.

Quand Cyrus eut achevé son sacrifice, qu'il eut donné aux Officiers les ordres & les instructions nécessaires pour le combat, & qu'il les eut avertis de rendre aux dieux l'hommage qui leur est dû, chacun alla prendre son poste. Ses Officiers lui apportèrent du vin & des viandes. Il en mangea un peu tout debout, & fit distribuer le reste aux assistans. Il prit aussi du vin, dont il versa une partie en offrande aux dieux avant que de boire, & tous les autres en firent autant. Après cela, il pria encore de nouveau le dieu de ses pères de vouloir être son guide, & de venir à son secours; & aussitôt il monta à cheval, & commanda à chacun de le suivre.

Lib. 7. *p* 171.

Comme il examinoit de quel côté il falloit marcher, ayant entendu un coup de tonnerre du côté droit, *Nous te* * *suivons, souverain Jupiter*, s'écria-t-il; & à l'instant même, il se mit en marche, ayant à sa droite Chrysante qui commandoit l'aîle droite de sa cavalerie, & à sa gauche Arsamas qui commandoit l'in-

* *Il avoit effectivement pour guide un Dieu, mais bien différent de Jupiter.*

fanterie. Il les avertit ſur-tout de prendre garde à l'étendart royal, & d'avancer tous également. Cet étendart étoit un aigle d'or au bout d'une pique avec les aîles déployés; & depuis ce tems-là, les Rois de Perſes n'en ont point pris d'autre. Avant que d'arriver aux ennemis, il fit faire alte à ſon armée par trois fois, & après avoir marché environ une lieue, on commença à les découvrir.

20 ſtades.

Quand ils furent en préſence les uns des autres, & que les ennemis eurent remarqué combien le front de leur bataille ſurpaſſoit celle de Cyrus, le centre de l'armée Babylonienne fit alte, tandis que les deux aîles s'avancèrent en ſe courbant à droite & à gauche, à deſſein d'envelopper l'armée de Cyrus, & de l'attaquer en même tems de tous côtés. Ce mouvement n'étonna point Cyrus, qui s'y étoit bien attendu. Après avoir donné pour mot de ralliement *Jupiter ſauveur & conducteur*, il quitta ſon aîle droite, leur promettant de les venir rejoindre au plutôt pour les aider à vaincre, ſi c'étoit la volonté des dieux.

Il parcourut tous les rangs pour donner ſes ordres & pour animer les troupes; & lui, qui en toute autre occaſion étoit ſi modeſte & ſi éloigné de tout air d'oſtentation, au moment du combat parloit d'un ton ferme & déciſif. *Camarades*,

Pag. 175. 176.

leur disoit-il, *suivez-moi à une victoire assurée: les dieux sont pour nous.* Et comme il vit plusieurs des Officiers, & Abradate même, inquiets du mouvement que faisoient les deux aîles de l'armée Lydienne pour attaquer celle de Cyrus par les deux flancs: « Ces troupes, leur » dit-il, vous allarment; & moi je vous » déclare que c'est par elles que commen- » cera la déroute. Je vous la donne pour » signal du tems, où vous, Abradate, » vous devez pousser vos chariots contre » l'ennemi ». En effet la chose arriva ainsi. Cyrus, après avoir donné ses ordres par-tout, retourna à son aîle droite.

Pag. 176. Quand les deux corps détachés de l'armée Lydienne se furent assez allongés, Crésus donna le signal à son armée, qui marcha contre le front de celle des Perses, tandis que les aîles repliées sur les flancs avançoient de chaque côté, en sorte que l'armée de Cyrus se trouvoit enfermée de trois côtés comme par trois grosses armées, & sembloit, dit Xénophon, un petit quarré inscrit dans un plus grand.

Dans l'instant, au premier signal qu'en donna Cyrus, les troupes firent face de tous côtés, gardant un profond silence dans l'attente de l'événement. Ce Prince crut alors qu'il étoit tems d'entonner l'hymne du combat. Toute l'armée y répondit

pondit par de grands cris, en invoquant le dieu de la guerre. Auſſitôt Cyrus, à la tête de quelques troupes de cavalerie, ſuivi au grand pas d'un corps d'infanterie, tomba ſur les ennemis qui marchoient pour prendre en flanc la droite de ſon armée, & les ayant pris eux-mêmes en flanc, les mit en déſordre. En même tems les chariots pouſſés à toute bride contre les Lydiens, en achevèrent la déroute.

Dans le même moment, les troupes du flanc gauche, averties par le bruit que Cyrus avoit commencé le combat à la droite, allérent à l'ennemi. Elles firent d'abord avancer l'eſcadron des chameaux, comme Cyrus l'avoit ordonné. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas, & du plus loin que les chevaux l'apperçurent, ne pouvant ſouffrir l'odeur de ces animaux, ils ſe renverſèrent les uns ſur les autres, & pluſieurs ſe cabrant, jettèrent par terre ceux qui les montoient. Un petit corps de cavalerie, commandé par Artageſe, pouſſant vivement les ennemis pour les empêcher de ſe rallier, & les chariots armés de faulx venant à tomber rudement ſur eux, la déroute fut entiere, & il s'y fit un horrible carnage.

C'étoit le ſignal que Cyrus avoit don- Pag. 1

né à Abradate pour attaquer le front de l'armée ennemie. Il partit comme un éclair, & s'élança contre les ennemis suivi de tous ses chariots. Ceux des ennemis ne purent soutenir un si rude choc, & se dissipèrent. Abradate les ayant rompus & renversés, vint aux bataillons des Egyptiens, lesquels marchant serrés & couverts de leurs boucliers pour ne point laisser de passage aux chariots, n'étoient renversés qu'à peine par la violence des chevaux qui les fouloient aux piés. C'étoit un spectacle épouvantable que de voir les monceaux d'hommes, de chevaux, de chariots rompus, d'armes brisées, & l'horrible effet des faulx tranchantes qui coupoient en pièces tout ce qu'elles rencontroient. Mais malheureusement le char d'Abradate s'étant renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Les Egyptiens marchant en avant serrés & couverts de leurs boucliers, obligèrent l'infanterie Persane de plier, & les poussèrent au delà de la quatrième ligne jusques sous leurs machines. Là les Egyptiens se trouvèrent accablés d'une grêle de flèches & de javelots qu'on lançoit sur eux du haut de ces tours roulantes; & les bataillons de l'arrière garde des Perses s'avançant l'é-

pée à la main, empêchèrent leurs gens de trait de fuir plus avant, & les contraignirent de retourner à la charge.

Cyrus, après avoir mis en fuite la cavalerie & l'infanterie à la gauche des Egyptiens, ne s'étoit pas amusé à poursuivre les fuyards. Ayant poussé droit au centre, il vit avec douleur que les Perses avoient été obligés de plier; & jugeant bien que le seul moyen d'empêcher les Egyptiens de gagner du terrein, étoit de les prendre par derrière, il les chargea en queue; la cavalerie survint en même tems, & poussa vivement les ennemis. Les Egyptiens attaqués de tous côtés faisoient face par tout, & se défendoient avec un courage merveilleux. Cyrus même courut un grand risque. Son cheval, qu'un soldat avoit percé sous le ventre, s'étant abattu sous lui, il tomba au milieu des ennemis. On vit pour lors, dit Xénophon, combien il importe à un Commandant de se faire aimer de ses troupes. Officiers & soldats, également allarmés du danger où ils virent leur chef, se précipitèrent tête baissée au milieu de cette forêt de piques pour le dégager. Lorsqu'il fut remonté à cheval, le combat devint encore plus sanglant. A la fin Cyrus, admirant la valeur des Egyptiens, & ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir

Pag. 178.

des conditions honorables, leur repréſentant que leurs alliés les avoient abandonnés. Ils les acceptèrent ; & comme ils ne ſe piquoient pas moins de fidélité que de courage, ils ſtipulèrent qu'on ne leur feroit point porter les armes contre Créſus qui les avoit appellés à ſon ſecours. Ils ſervirent depuis ce tems-là dans les troupes des Perſes avec une fidélité inviolable.

Pag. 179. Xénophon obſerve que Cyrus leur donna les villes de Lariſſa & de Cylène près de Cumes ſur le bord de la mer, & d'autres places dans le milieu des terres, où leurs deſcendans habitoient encore de ſon tems : & il ajoute qu'on les nommoit les villes des Egyptiens. Cette remarque de Xénophon, ainſi que quelques autres répandues dans la Cyropédie pour prouver la vérité des choſes qu'il avance, montrent qu'il donnoit cet ouvrage pour une hiſtoire véritable de Cyrus, au moins pour la plus grande partie, & pour le fond des choſes mêmes. C'eſt la judicieuſe réflexion que fait ici M. Fréret.

Pag. 180. Le combat avoit duré juſqu'au ſoir. Créſus ſe retira en diligence à Sardes avec ſes troupes. Les autres nations prirent pareillement dès la nuit même le chemin de leur pays, & firent la plus grande traite qu'ils purent. Les vain-

queurs, après avoir mangé, & établi des corps-de-garde, prirent du repos.

J'ai tâché en décrivant cette bataille de suivre exactement le texte grec de Xénophon, dont la traduction n'est pas toujours fidèle. Des gens du métier, à qui j'ai communiqué cette description, trouvent qu'il manque quelque chose à la disposition que Cyrus fit de son ordre de bataille, en ce qu'il ne met point de troupes sur ses flancs pour les couvrir, pour soutenir les chariots armés, pour s'opposer aux deux corps que Crésus avoit détachés pour prendre son armée en flanc. Cette circonstance a pu échapper à Xénophon dans le récit qu'il nous a laissé de cette bataille.

On convient que Cyrus fut principalement redevable de la victoire à la cavalerie Persane, qui étoit un nouvel établissement, & le fruit de l'attention & de l'activité de ce Prince à former & perfectionner sa nation dans cette partie de l'art militaire, qui jusqu'à son tems lui avoit manqué. Les chariots armés de faulx rendirent aussi un bon service : & l'usage s'en conserva toujours depuis chez les Perses. Les chameaux ne furent pas inutiles dans ce combat, mais Xénophon n'en fait pas grand cas, & il remarque que de son tems on ne s'en servoit plus que pour porter les bagages.

Pag. 18

Je n'entreprends point de relever le mérite de Cyrus. Il me suffit de dire qu'on voit briller ici en lui toutes les qualités d'un grand Capitaine. Avant le combat, sagacité & prévoyance admirable pour découvrir & déconcerter les mesures de l'ennemi; détail infini pour que rien ne manque dans l'armée, & que tous ses ordres soient exécutés à point nommé; merveilleuse industrie pour gagner le cœur des soldats, & pour les remplir d'ardeur & de confiance. Dans le feu même de l'action, quelle activité, quelle ardeur, quelle présence d'esprit pour donner les ordres à propos, quelle intrépidité de courage, quelle bonté pour les ennemis même, dont il respecte la valeur, & dont il se croit obligé d'épargner le sang! Nous verrons bientôt l'usage qu'il fera de sa victoire.

Mais ce qui me paroît plus remarquable dans Cyrus, & plus digne encore d'admiration que tout le reste, c'est son attention continuelle à rendre à la Divinité en toute occasion le culte qu'il croyoit lui être dû. On a sans doute été frappé, en lisant le récit que j'ai fait du combat, de voir combien de fois Cyrus, à la vue de toute l'armée, fait mention des dieux, leur offre des sacrifices, leur présente des libations, leur adresse des prieres, se met sous leur protection, &

implore leur ſecours. Je n'ai rien ajouté au texte de l'Hiſtorien, qui étoit auſſi homme de guerre, & qui n'a pas craint de ſe deshonorer en rapportant ce détail. Quelle honte, quel reproche ſeroit-ce pour des Généraux & des Officiers chrétiens, ſi dans un jour d'action & de bataille ils rougiſſoient de paroître auſſi religieux qu'un Prince payen, & ſi le dieu des armées, qu'ils reconnoiſſent pour tel, faiſoit moins d'impreſſion ſur leur eſprit, que le reſpect pour les fauſſes divinités du paganiſme n'en faiſoit ſur l'eſprit de Cyrus?

Pour Créſus, il ne fait pas ici un beau perſonnage. Il n'eſt pas dit un mot de lui dans le combat. Ce profond ſilence que garde Xénophon à ſon égard, me paroît en dire beaucoup, & nous faire entendre qu'on peut être un puiſſant Roi & un riche potentat, ſans être un grand guerrier.

Pag. 184. 186.

Je reviens dans le camp des Perſes. On s'imagine aiſément quelle fut la déſolation de Panthée, quand on lui annonça la mort d'Abradate. Ayant fait porter le corps de ſon mari dans un chariot ſur le bord du Pactole, & tenant ſa tête ſur ſes genoux, toute hors d'elle-même, & arrêtée fixement ſur ce triſte objet, elle ne ſongeoit qu'à nourrir ſa douleur, & à repaître ſes yeux de ce lugubre & ſan-

glant ſpectacle. Cyrus l'ayant appris, y accourut auſſi-tôt; & mêlant ſes larmes à celle de cette épouſe infortunée, il fit ce qu'il put pour la conſoler, & donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine ſe fut-il retiré, que Panthée, ſuccombant à ſa douleur, ſe perça le ſein d'un poignard, & tomba morte ſur ſon mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun, qui ſubſiſtoit encore du tems de Xénophon.

§. VII. *Priſe de Sardes & de Créſus.*

Lib. 1. cap. 75-84.

CYRUS, dès le lendemain matin, marcha vers Sardes. Si l'on en croit Hérodote, Créſus n'attendit pas qu'il l'y enfermât. Il ſortit à ſa rencontre avec ſes troupes pour lui livrer bataille. Selon cet Hiſtorien, les Lydiens étoient les peuples de l'Aſie les plus braves & les plus belliqueux. Leur principale force conſiſtoit dans la cavalerie. Cyrus, pour la rendre inutile, fit d'abord avancer ſes chameaux, dont elle ne put en effet ſoutenir ni la vue, ni l'odeur, & prit la fuite ſur le champ. Les cavaliers mirent pied à terre, & revinrent au combat, qui fut fort opiniâtre: mais enfin les Lydiens céderent, & furent obligés de ſe retirer dans la ville. Cyrus en forma le ſiége, & fit dreſſer ſes machines contre les mu-

Cyrop. l. 7. p. 180.

railles, & préparer des échelles comme pour l'assaut. Mais pendant qu'il amusoit les Sardiens par tous ces apprêts, la nuit suivante il se rendit maître de la citadelle, ayant appris par un esclave Persan qui en avoit servi le Gouverneur, une route dérobée qui y conduisoit. A la pointe du jour il entra dans la ville, où il ne trouva plus de résistance. Son premier soin fut d'en empêcher le pillage : car il s'apperçut que les Caldéens ayant quitté leurs rangs, s'étoient déja répandus de côté & d'autre. Il falloit avoir autant d'autorité qu'en avoit Cyrus, pour arrêter & lier en quelque sorte par un simple ordre les mains avides de soldats étrangers dans une ville aussi remplie de richesses que l'étoit Sardes. Il fit déclarer aux bourgeois qu'ils auroient la vie sauve, & qu'on ne toucheroit ni à leurs femmes ni à leurs enfans, pourvu qu'ils lui apportassent tout leur or & tout leur argent. Ils y consentirent sans peine. Crésus, qu'il s'étoit fait amener, leur en avoit donné l'exemple, en livrant tous ses trésors aux vainqueurs.

Quand Cyrus eut donné dans la ville tous les ordres nécessaires, il eut un entretien particulier avec le Roi, à qui il demanda sur-tout, ce qu'il pensoit de l'oracle de Delphes & des réponses du dieu qui y préside, dont on disoit qu'il

Pag. 183-184.

avoit toujours fait grand cas. Crésus commença par avouer qu'il s'étoit justement attiré l'indignation de ce dieu, en lui témoignant de la défiance sur la vérité de ses réponses, & l'ayant pour cela mis à l'épreuve par une question absurde & ridicule. Que cependant il ne pouvois pas s'en plaindre. Car l'ayant consulté pour savoir ce qu'il avoit à faire pour mener une vie heureuse, l'oracle lui avoit fait une réponse dont le sens étoit, qu'il posséderoit un bonheur parfait & constant, lorsqu'il se connoîtroit lui-même. Faute de cette connoissance, continua-t-il, & se croyant, par les louanges qu'on lui donnoit sans mesure, tout autre qu'il n'étoit en effet, il s'étoit laissé nommer Généralissime de toute l'armée, & s'étoit mal à propos engagé dans cette guerre contre un Prince qui lui étoit infiniment supérieur en tout. Maintenant donc qu'instruit par ma défaite je commence à me connoître, je compte aussi que je vais commencer à être heureux : & je le serai certainement si vous m'êtes favorable, car mon sort est entre vos mains. Cyrus, touché de compassion pour le malheur de ce Roi déchu en un moment d'un si haut rang, & admirant son égalité dans un tel renversement de fortune, le traita avec beaucoup de clémence & de bonté,

lui laissa le nom & l'autorité de Roi, mais en lui interdisant le pouvoir de faire la guerre; c'est-à-dire, comme il le reconnut lui-même, qu'il le déchargea de ce que la royauté a de plus onéreux, & le mit véritablement en état de mener une vie heureuse, & exempte de tout soin & de toute inquiétude. Il le mena toujours ensuite avec lui dans ses expéditions, soit par estime pour profiter de ses conseils, soit plutôt par politique pour s'assurer de sa personne.

Hérodote, & après lui d'autres Auteurs, ajoutent à ce récit quelques circonstances fort remarquables, que je ne crois pas devoir omettre ici, quoiqu'elles me paroissent tenir plus du merveilleux que du vrai.

J'ai déja remarqué que l'unique fils qui restoit à Crésus, étoit muet. Ce Prince voyant, dans la prise de la ville, un soldat prêt de décharger un coup de sabre sur la tête du Roi qu'il ne connoissoit point, sa crainte & sa tendresse pour son pere lui firent faire un effort qui rompit les liens de sa langue, & il s'écria: *Soldat, ne tue point Crésus.*

Hérod. l. c. 85.

Crésus ayant été fait prisonnier, fut condamné par le vainqueur à être brulé vif. On dressa donc le bucher, & ce malheureux Prince ayant été mis dessus, sur le point de l'exécution rappella dans son

Hérod. l. c. 86-91. Plut. in S[o]lone.

efprit * l'entretien qu'il avoit eu autrefois avec Solon, & reconnoiffant la vérité de fes avis, il s'écria par trois fois, *Solon*, *Solon*, *Solon*. Cyrus, qui étoit préfent à ce fpectacle avec les principaux de fa Cour, ayant appris pourquoi, dans cette extrémité, il prononçoit avec tant de vivacité le nom de ce célèbre Philofophe, touché de l'incertitude des chofes humaines, & du malheur de ce Prince, le fit retirer du bucher, & l'honora toujours pendant qu'il vécut. * Ainfi Solon eut la gloire d'avoir d'un feul mot fauvé la vie à l'un de ces deux Rois, & donné une falutaire inftruction à l'autre.

Cet entre- a été ra- é ci-de- p. 114.

Deux réponfes, fur-tout, parties de l'oracle de Delphes, avoient beaucoup contribué à engager Créfus dans cette guerre, qui lui fut fi funefte. L'une étoit que Créfus devoit fe croire en danger lorfqu'un mulet régneroit fur les Médes. L'autre, que quand il pafferoit le fleuve Halys pour faire la guerre aux Médes, il détruiroit un grand empire. Le premier de ces oracles lui fit conclure que, vu l'impoffibilité de la chofe, il étoit en pleine sûreté. Le fecond lui laiffoit efpérer qu'il renverferoit l'empire des Médes. Quand il vit que les chofes avoient tour-

* Καὶ δόξαν ἔχεν ὁ Σόλων ἑνὶ λόγῳ τὸν μὲν σώσας, τὸν δὲ παιδεύσας τῶν Βασιλέων. *Plut.*

né tout autrement, il dépêcha avec la permiſſion de Cyrus, des couriers à Delphes, qu'il chargea de préſenter au dieu de ſa part des chaînes d'or, & de lui faire en même tems des reproches de ce que, malgré les preſens infinis qu'il lui avoit faits, il l'avoit ſi indignement trompé par ſes oracles. Le dieu n'eut pas de peine à juſtifier ſa réponſe. Cyrus étoit le mulet dont l'oracle avoit voulu parler, parce qu'il tiroit ſa naiſſance de deux différens peuples, étant Perſan par ſon pere, & Méde par ſa mere. A l'égard de l'empire qu'il devoit renverſer, ce n'étoit pas celui des Médes, mais le ſien propre.

C'eſt par ces ſortes d'oracles faux & trompeurs que le démon, cet eſprit de menſonge qui en étoit l'auteur, abuſoit le genre humain dans ce tems de ténébres & d'ignorance, répondant à ceux qui le conſultoient en des termes ſi douteux & ſi ambigus, que quel que fût l'événement, ils pouvoient recevoir un ſens qui s'y rapportât.

Quand les peuples d'Ionie & d'Eolie eurent appris que Cyrus s'étoit rendu maître des Lydiens, ils lui envoyérent des députés à Sardes pour demander d'être reçus ſous ſon empire aux mêmes conditions qu'il avoit accordées aux Lydiens. Cyrus, qui avant ſa victoire les

Hérod. c. 141-153.

avoit inutilement sollicités d'embrasser son parti, & qui se voyoit alors en état de les y contraindre par la force, ne leur répondit que par l'apologue d'un pécheur, qui ayant joué en vain de la flûte pour faire venir à lui les poissons, ne vint à bout de les prendre qu'en jettant son filet dans l'eau. Exclus de cette espérance, ils implorerent le secours des Lacédémoniens, qui débuterent vers Cyrus pour l'avertir qu'ils ne souffriroient pas qu'il entreprît rien contre les Grecs. Ce Prince ne fit que rire d'une telle députation, & les avertit à son tour de se mettre en état de se bien défendre eux-mêmes.

Les Insulaires n'avoient rien à craindre de Cyrus, parce qu'il n'avoit pas encore dompté les Phéniciens, & que les Perses étoient sans flote.

ARTICLE SECOND.

Histoire du siége & de la prise de Babylone par Cyrus.

Hérod. l. 1. 177. Cyrop. l. 7. p. 185-183.

CYRUS resta dans l'Asie Mineure jusqu'à ce qu'il eût entiérement soumis les divers peuples qui l'habitoient, depuis la mer Egée jusqu'à l'Euphrate. Il passa de là dans la Syrie & dans l'Arabie, qu'il subjugua pareillement. Après quoi il entra dans l'Assyrie, & s'avança vers

Babylone, qui étoit la ſeule ville d'orient qui lui réſiſtât encore.

Le ſiége de cette importante place n'étoit pas une entrepriſe facile. Les murailles en étoient d'une hauteur extraordinaire, & paroiſſoient inacceſſibles : ſans compter que le nombre de ceux qui les defendoient étoit immenſe. La ville, d'ailleurs, étoit pourvue de toutes ſortes de proviſions pour vingt ans.

Ces difficultés n'empêcherent pas Cyrus de pouſſer ſon deſſein. Déſeſpérant de prendre la place d'aſſaut, il laiſſa croire qu'il ſongeoit à la réduire par la famine. Il fit donc tirer d'abord une ligne de circonvallation tout autour de la ville avec un foſſé large & profond : & pour ne pas accabler ſes troupes de fatigue, il diviſa ſon armée en douze parties, & aſſigna à chacune ſon mois pour la garde des tranchées.

Les aſſiégés ſe croyant en pleine sûreté à la faveur de leurs remparts & de leurs magaſins, inſultoient à Cyrus du haut des murailles, & ſe moquoient de la peine inutile qu'il ſe donnoit, & de tout ce qu'il faiſoit contre eux.

§. I. *Prédictions des principales circonſtances du ſiége & de la priſe de Babylone, marquées en différens endroits de l'Ecriture Sainte.*

COMME la priſe de Babylone eſt un

des plus grands événemens de l'histoire ancienne, & que les principales circonstances qui l'ont accompagnée ont été prédites plusieurs années auparavant dans l'Ecriture Sainte, avant que de raconter ce qu'en ont dit les Auteurs profanes, je crois qu'il est à propos de rapporter ici en abregé ce qui s'en trouve dans les Livres saints, afin que les Lecteurs soient plus en état de comparer l'accomplissement avec les prédictions.

I. *Prédiction de la captivité des Juifs à Babylone, & de sa durée.*

DIEU ne s'étoit pas contenté de faire prédire long-tems auparavant la captivité que son peuple devoit souffrir à Babylone: il avoit encore marqué le nombre précis d'années qu'elle devoit durer. Il en avoit fixé le terme à 70 ans, après lesquels il avoit promis de le délivrer, en détruisant avec éclat & sans retour la ville de Babylone qui lui avoit servi de prison. *Servient Regi Babylonis septuagenta annis.*

Jerem. 25. 11.

II. *Raison de la colère de Dieu contre Babylone.*

Ce qui allume la colère de Dieu contre Babylone, est l'orgueil insupportable de cette ville, la dureté inhumaine qu'elle exerce contre les Juifs, & l'impiété sacrilège de son Roi.

Son orgueil. [a] Elle ſe croit invincible. Elle dit en ſon cœur : Je ſuis reine, & je la ſerai toujours. Aucune autre puiſſance ne m'eſt égale : toutes me ſont aſſujetties, ou tributaires, ou alliées. Je ne ſerai jamais ni veuve, ni ſtérile : & l'éternité eſt marquée dans ma deſtinée ſelon tous ceux qui l'ont étudié dans les aſtres.

Sa dureté. C'eſt Dieu lui-même qui s'en plaint. [b] J'ai voulu punir mon peuple, dit-il, mais en pere. Je l'ai exilé pour un tems à Babylone, dans le deſſein de l'en rappeller quand il ſeroit devenu plus reconnoiſſant & plus fidèle. Mais Babylone & ſon Prince ont joint à un châtiment Paternel de ma part, une cruauté & une inhumanité très oppoſées à ma clémence. Leur deſſein a été de perdre, & le mien étoit de ſauver. Ils ont converti le baniſſement en une dure captivité, où ni l'âge, ni la foibleſſe, ni la vertu n'ont trouvé de compaſſion & d'égards.

L'impiété ſacrilège de ſon Roi. Baltaſar joignit à l'orgueil & à la dureté de ſes prédéceſſeurs, une impiété qui lui fut particulière. Il ne préféra pas ſeulement ſes fauſſes divinités au vrai & unique Dieu :

[b] Dixiſti : In ſempiternum ero domina .. Dicis in corde tuo : Ego ſum, & non eſt præter me amplius : non ſedebo vidua, & ignorabo ſterilitatem. *Iſ.* 47. 7. 8.

[b] Iratus ſum ſuper populum, & dedi eos in manu tua, (Babylon. . .) Non poſuiſti eis miſericordiam, ſuper ſenem aggravaſti jugum tuum valde. Veniet ſuper te malum. *Iſ.* 47. 6. & 7.

il crut encore l'avoir vaincu, parce qu'il avoit dans ſon pouvoir les vaiſſeaux qui avoient ſervi à ſon culte; & comme pour lui inſulter, il affecta de les deſtiner à des uſages profanes. C'eſt ce qui mit le comble à la colère de Dieu.

III. *Arrêt prononcé contre Babylone; prédiction des maux qui la doivent accabler, & de ſa ruine entière.*

Jerem. 51. 11.

AIGUISEZ vos flèches, rempliſſez vos carquois : c'eſt le Prophête qui parle aux Médes & aux Perſes. *Le Seigneur a ſuſcité le courage des Rois de Médie : il a formé ſa réſolution contre Babylone, afin de la perdre, parce que le temps de la vengeance du Seigneur eſt arrrivé, le temps de la vengeance de ſon temple.*

Iſai. 11. 6. 9.

*Pouſſez des cris & des hurlemens, parce que le jour du Seigneur eſt proche.... jour cruel, plein d'indignation, de colere & de fureur.... je vais viſiter dans ma colère le Roi de Babylone & ſon pays, comme j'ai viſité le Roi * d'Aſſur....*

Jerem. 50.

* *En ruinant la ville de Ninive.*

Attaquez cette ville impie. Rendez-lui ſelon ſes œuvres. Traitez-la comme elle a traité les autres. N'épargnez point ſes jeunes hommes : exterminez toutes ſes troupes.... Quiconque ſera trouvé dans ſes murailles, ſera tué : tous ceux qui ſe préſentent pour la défendre, paſſeront au fil de l'épée. Les enfans ſeront écra-

Jerem. 50. 15. & 29.

51. 3.

Iſai. 11. 15. 18.

sés contre la terre à leurs yeux : leurs maiſons ſeront pillées, & leurs femmes ſeront violées. Je vas ſuſciter contre eux les Mèdes, qui ne chercheront point d'argent, & qui ne ſe mettront point en peine de l'or : mais ils perceront les petits enfans de leurs flèches, ils n'auront point de compaſſion de ceux qui ſont encore dans les entrailles de leurs meres, & ils n'épargneront point ceux qui ne ſont que de naître.... Malheur à toi, fille de Babylone ! Heureux celui qui te rendra tous les maux que tu nous as faits ! Heureux celui qui prendra tes petits enfans, & les briſera contre la pierre.

Pſ. 136. 11. 12.

Babylone ſi magnifique & ſi ſuperbe, cette reine entre les royaumes du monde, qui avoit porté dans un ſi grand éclat l'orgueil des Caldéens, ſera détruite comme le Seigneur renverſa Sodome & Gomorrhe. Elle ne ſera plus habitée; on ne la rebâtira jamais. Les Arabes n'y dreſſeront pas même leurs tentes, & les paſteurs n'y viendront point pour y faire repoſer leurs troupeaux. Mais les bêtes ſauvages s'y retireront : ſes maiſons ſeront remplies d'oiſeaux funeſtes & nocturnes : les autruches y viendront habiter.... Les hiboux heurleront à l'envi l'un de l'autre dans ſes maiſons ſuperbes, & les dragons feront leur demeure dans ſes palais de délices.... Je la rendrai la demeure

Iſai. 13. 19. 22.

Iſai. 14. 23. 24.

des hérissons. Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec soin jusqu'à ses moindres vestiges pour les effacer. Le Seigneur des armées a fait ce serment : je jure que ce que j'ai résolu arrivera, & que ce que j'ai arrêté s'exécutera.

IV. *Cyrus appellé pour détruire Babylone, & pour délivrer les Juifs.*

CYRUS, dont la Providence devoit se servir comme d'un instrument pour accomplir ses desseins de bonté & de miséricorde sur son peuple, avoit été nommé par son nom plus de deux cens ans avant sa naissance ; & afin qu'on ne fût point surpris de la rapidité étonnante de ses victoires, Dieu avoit marqué en termes magnifiques qu'il seroit lui-même son guide, qu'il le conduiroit par la main dans toutes ses expéditions, & qu'il lui soumettroit tous les Princes de la terre. *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus, qui est mon christ, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour mettre en fuite les Rois, pour ouvrir devant lui toutes les portes, sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous ; j'humilierai les grands de la terre : je romprai les portes d'airain, & je briserai les gonds de fer. Je vous donnerai les trésors cachés, & les*

Isai. 45. 1-4.

richesses secrettes & inconnues, afin que vous sachiez que je suis le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui vous ai appellé par votre nom, à cause de Jacob qui est mon serviteur; d'Israël qui est mon élu.

V. *Dieu donne le signal aux Chefs & aux troupes pour marcher contre Babylone.*

PLACEZ mon étendart, dit le Seigneur, *sur une haute montagne*, *afin* qu'il soit vu de fort loin, & que tous ceux qui doivent m'obéir connoissent mes ordres. *Haussez la voix* à l'égard de ceux qui peuvent vous entendre : *faites signe de la main*, pour hâter la marche de ceux qui sont trop éloignés pour discerner une autre espèce de commandement. *Que* les Officiers des troupes *entrent dans les pavillons des Rois.* Que chaque nation se range autour de son Souverain, & s'empresse de venir lui offrir ses services dans son pavillon qui est déjà tout dressé.

Isai. ch. 13. v. 1.

J'ai donné mes ordres à ceux que j'ai consacrés à l'exécution de mes desseins : & ces Rois marchent déjà pour m'obéir, quoiqu'ils ne me connoissent point. C'est moi qui les ai placés sur le trône, & qui leur ai soumis divers peuples pour accomplir par eux mes desseins. *J'ai fait venir mes guerriers, pour être les Ministres de ma colère.* Ils tiennent de moi leur courage, leur capacité dans la guerre,

v. 3. Ego mandavi sanctificatis meis.

Vocavi fortes in ira mea. *Heb.* in iram meam.

leur patience, leur ſageſſe, le ſuccès dans leurs entrepriſes. Ils ſont invincibles, parce qu'ils me ſervent. Tout tremble devant eux, parce qu'ils ſont les miniſtres de ma colère & de ma vengeance. *Ils travaillent avec joie pour ma gloire.* L'honneur qu'ils ont de m'avoir pour Chef, & d'être mandés pour déliver un peuple que j'aime, les remplit d'allégreſſe & d'ardeur, & ils triomphent déjà dans l'eſpérance certaine de la victoire.

Exultantes in gloria mea.

Le Prophête, témoin en eſprit des ordres qui viennent d'être donnés, eſt étonné de la promptitude avec laquelle les Princes & les peuples exécutent. *Déjà les montagnes*, s'écrie-t-il, *retentiſſent des cris différens d'une multitude de peuples. J'entends la voix des Rois confédérés, & des nations qui s'aſſemblent. Le Seigneur des armées fait paſſer en revue toutes les troupes qu'il deſtine à la guerre.*

v. 4.

Præcipit militia belli. *Heb.* numerat exercitum prælii.

Elles viennent des terres les plus reculées & de l'extrémité du monde, où la voix du Dieu ſouverain, qui en eſt le maître, a ſu ſe faire entendre.

Venientibus. *Heb.* veniunt. v. 5.

Mais ce n'eſt plus la vue d'une armée formidable, ni des Rois de la terre, qui me frappe. Je ne vois que Dieu ſeul; & tout le reſte ne paroît à ſa ſuite que comme des miniſtres de ſa juſtice. *C'eſt le Seigneur lui-même qui marche avec tous les inſtrumens de ſa colère, pour exterminer toute la terre.*

Dominus, & vaſa furoris ejus, ut diſperdat omnem terram.

Dieu m'a révélé une épouvantable prophétie. * *L'impie Baltaſar, Roi de Babylone, continue d'agir avec impiété, & celui qui dépeuploit, continue de dépeupler tout.* Pour arrêter ces excès, " Prince » des Perſes, partez; *aſcende Ælam*: » & vous, Prince des Mèdes, formez » le ſiège de Babylone; *obſede Mede.* Je » vas faire ceſſer tous les gémiſſemens » dont elle étoit la cauſe »; *omnem gemitum ejus ceſſare feci.* Cette ville criminelle eſt priſe & pillée. Elle eſt ſans pouvoir. Mon peuple eſt délivré.

Iſai. ch. 21. v. 2.

* *C'eſt le ſens du mot Hébreu.*

VI. *Circonſtances du ſiège & de la priſe de Babylone, marquées en détail.*

Rien n'eſt plus propre, ce me ſemble, à nous inſpirer un profond reſpect pour la religion, & à nous donner une grande idée de Dieu, que de voir avec quelle préciſion il révèle à ſes Prophètes, pluſieurs années & même pluſieurs ſiècles avant l'événement, les principales circonſtances du ſiége & de la priſe de Babylone.

1. On a déjà vu que l'armée qui prendra Babylone, doit être compoſée de Mèdes & de Perſes, & qu'elle doit avoir à ſa tête Cyrus.

2. Cette ville ſera attaquée d'une manière toute extraordinaire, à laquelle elle ne s'étoit point du tout attendue: *Veniet*

Iſai. 47. 11.

ſuper te malum, & neſcies ortum ejus. Elle ſera tout d'un coup & en un moment accablée de maux qu'elle n'avoit pu prévoir : *Veniet ſuper te repente miſeria, quam neſcies.* En un mot elle ſera priſe comme dans un filet, ſans s'être apperçue qu'on lui tendoit des piéges : *Illaqueavi te, & capta es Babylon, & neſcies.*

Jerem. 50. 24.

3. Babylone comptoit que l'Euphrate ſeul pouvoit la rendre imprenable, & elle étoit toute fière de ſe voir ainſi défendue par un fleuve ſi profond : *Quæ habitas ſuper aquas multas*; c'eſt Dieu même qui l'a définie de la ſorte. Et ce ſera l'Euphrate qui ſera la cauſe de ſa ruine. Cyrus, par un ſtratagême qui n'avoit point eu d'exemple juſques-là, & qui n'en a point eu depuis, détournera le cours de ce fleuve, mettra ſon lit à ſec, & par-là s'ouvrira un paſſage dans la ville : *Deſertum faciam ejus, & ſiccabo venam ejus..... Siccitas ſuper aquas ejus erit, & areſcent.* Cyrus s'emparera des quais du fleuve, & les eaux qui rendoient Babylone inacceſſible, ſeront ſéchées comme ſi le feu y avoit paſſé : *Vada præoccupata ſunt, & paludes incenſæ ſunt igni.*

Jerem. 51. 13.

Jerem. 51. 36. 50. 38.

51. 32.

4. Elle ſera priſe de nuit, un jour de fête & de réjouiſſance, pendant que tout le monde ſera à table, & que ſes habitans

habitans ne ſongeront qu'à boire & à manger : *In calore eorum ponam potus eorum, inebriabo eos, ut ſopiantur, & dormiant ſomnum ſempiternum.* Il eſt remarquable que c'eſt Dieu qui fait tout ici, qui tend un piége à Babylone, *illaqueavi te* : qui ſèche les eaux du fleuve, *Siccabo venam ejus* : qui enivre & aſſoupit ſes Princes, *inebriabo Principes ejus.*

51. 39. & 57.

5. Le Roi entrera tout d'un coup dans un trouble & une agitation incroyable. *Mes entrailles ſont pénétrées de douleur : je ſuis déchiré au-dedans de moi comme une femme qui eſt en travail. Ce que j'entends me cauſe des convulſions : ce que je vois me jette dans le trouble. Mon cœur ſouffre de violentes agitations. Je ſuis ſaiſi de terreur & d'effroi.* Dieu *a changé le commencement d'une nuit qui étoit l'objet de mes deſirs, en un ſujet de terreur.* C'eſt l'état de Baltaſar, lorſqu'au milieu du repas il vit ſortir de la muraille une main qui écrivoit des caractères qu'aucun de ſes devins ne put ni expliquer ni lire; & ſur-tout lorſque Daniel lui déclara que ces caractères contenoient l'arrêt de ſa mort. *Alors*, dit l'Ecriture, *le viſage du Roi ſe changea, les penſées qui agitoient ſon eſprit le troublèrent, ſes reins ſe relâchèrent, & dans ſon tremblement, ſes genoux ſe choquoient l'un l'autre.* L'étonnement, la frayeur,

Iſai. 21. 33. 4.

On a traduit ſelon l'Hébreu.

Dan. 5. 6.

la défaillance, le tremblement de Baltasar sont exprimés par le Prophête qui en a été le témoin, comme par le Prophête qui les avoit prédits deux cens ans auparavant.

Mais il falloit qu'Isaïe fût éclairé d'une lumière bien divine, pour ajouter immédiatement après la description du trouble de Baltasar, les paroles qui suivent: *Couvrez la table : considérez avec attention du haut d'une guérite : mangez, buvez.* C'est que Baltasar, d'abord effrayé & perdant courage, sera consolé, & ensuite rassuré par ses courtisans, & plus encore par la reine sa mere, qui lui avoit dit dès le commencement qu'il ne devoit pas se livrer à ses craintes & à ses alarmes : *Non te conturbent cogitationes tuæ, neque facies tua immutetur.* On l'exhortera donc à se contenter de donner de bons ordres, pour être averti de tout par les sentinelles ; à faire servir de nouveau, comme si rien n'étoit arrivé, & à rappeller la joie & la tranquillité, que des craintes excessives lui avoient ôtée : *Pone mensam : contemplare in specula : comede, bibe.* Heb.

Isai. 21. 5.

Dan. 5. 10.

6. Mais pendant que les hommes donnent ces ordres, Dieu donne aussi les siens de son côté : *Levez-vous, Princes, & polissez vos boucliers.* C'est Dieu lui-même qui commande aux Princes de s'a-

Isai. 21. 5.

vancer, de prendre les armes, & d'entrer ſans crainte dans une ville noyée dans le vin, ou plongée dans le ſommeil.

7. Iſaïe nous apprend deux circonſtances importantes de la priſe de Babylone. La premiere eſt que les troupes dont elle eſt remplie, ne feront ferme nulle part, ni au palais, ni dans la citadelle, ni dans aucune place publique; qu'elles ſe débanderont, ſans penſer à autre choſe qu'à la fuite; & qu'elles ſe diviſeront en fuyant par diverſes routes, comme un troupeau de dains ou de brebis ſe diſſipe dès qu'il eſt effrayé: *Et erit quaſi damula fugiens, & quaſi ovis; & non erit qui congreget.* La ſeconde circonſtance eſt que la plupart de ces troupes étoient à la ſolde des Babyloniens, mais n'étoient pas de Babylone; & qu'elles retourneront dans les provinces d'où elles avoient été tirées, ſans être pourſuivies par les vainqueurs, parce que c'étoit principalement ſur les citoyens de Babylone que la vengeance divine devoit tomber: *Unuſquiſque ad populum ſuum convertetur, & ſinguli ad terram ſuam fugient.*

Iſai. 13. 14.

8. Enfin, ſans parler du carnage horrible qui doit ſe faire des habitans de Babylone, où l'on n'épargnera ni les vieillards, ni les femmes, ni les enfans, pas même ceux qui ſeront encore enfermés

dans le ſein de leurs meres, ce qui a été déja marqué ci-devant; une derniére circonſtance eſt la mort du Roi même qui ſera privé de ſépulture, & l'extinction entiére de la famille royale, annoncées dans l'Ecriture d'une maniére bien effrayante, mais en même tems bien inſtructive pour les Princes.

Iſai. 14. 19. 20. *Pour toi, tu ſeras jetté loin de ton ſépulcre comme un tronc abominable... Tu ne ſeras point mis dans le tombeau de tes ancêtres, parce que tu as ruiné ton royaume, tu as fait périr ton peuple.* Il eſt juſte qu'on oublie un Roi, qui ne s'eſt jamais ſouvenu qu'il étoit le protecteur & le pere de ſon peuple. On doit refuſer juſqu'au tombeau à celui qui n'a vécu que pour ruiner ſon propre pays. Il doit être ſéparé de tous les hommes, puiſqu'il en a été l'ennemi. Il étoit ſemblable aux bêtes farouches, & il en aura la ſépulture: & puiſqu'il n'avoit aucun ſentiment humain, il eſt indigne qu'on en ait aucun à ſon égard. C'eſt l'arrêt que Dieu lui-même prononce contre Baltaſar: & il étend cette malédiction juſques ſur ſes enfans, qu'on regardoit comme aſſociés au trône, & comme la ſource d'une longue poſtérité de Rois, & que les flateurs n'entretenoient que de leur future grandeur. v. 21. 22. *Préparez ſes enfans à être égorgés comme des victimes à cauſe de l'iniquité*

de leur pere...... Ils ne ſeront point les héritiers du royaume de leur pere. *Je m'éleverai contre eux : je perdrai le nom de Babylone : j'exterminerai les reſtes* de cette famille, *le fils & le petit fils, dit le Seigneur.*

§. II. *Deſcription de la priſe de Babylone.*

APRÈS avoir vu la prédiction de tout ce qui doit arriver à l'impie Babylone, il eſt tems maintenant d'en voir l'exécution, & de reprendre le récit de la priſe de cette ville.

Quand Cyrus vit que le foſſé auquel on travailloit depuis long-tems étoit achevé, il ſongea ſérieuſement à exécuter ſon grand deſſein dont il n'avoit encore fait part à perſonne. La Providence lui en fournit une occaſion telle qu'il la pouvoit ſouhaiter. Il apprit qu'on devoit célébrer à Babylone une grande fête, & que les Babyloniens avoient accoutumé dans cette ſolemnité de paſſer la nuit entiere & à boire & faire la débauche.

Baltaſar prit part plus qu'aucun autre à cette réjouiſſance publique, & fit un feſtin magnifique aux premiers Officiers de ſon royaume, & aux Dames de la Cour. Dans la chaleur du vin il fit apporter les vaſes d'or & d'argent qui avoient été enlevés du temple de Jéruſalem; & comme pour inſulter au Dieu

Dan. 5. 1-19

d'Iſraël, il y but lui & toute ſa Cour, & y fit boire toutes ſes concubines. Dieu, irrité d'une telle impiété & d'une telle inſolence, lui fit ſentir dans le moment même à qui il s'étoit attaqué, & fit paroître tout-à-coup ſur une muraille une main qui écrivoit certains caractères. Le Roi étrangement ſurpris & effrayé de cette viſion, manda ſur le champ tous ſes ſages, tous ſes devins, tous ſes aſtrologues, pour lire cette écriture, & en expliquer le ſens. Mais ce fut inutilement. Aucun d'eux ne put ni l'expliquer ni * lire ces caractères. C'eſt peut être par rapport à cet événement qu'Iſaïe, après avoir prédit à Babylone qu'elle ſe trouvera tout d'un coup accablée de maux auxquels elle ne s'attendoit point, ajoute : *Appellez à votre ſecours vos enchanteurs... Que vos aſtrologues, qui contemplent le ciel, qui étudient* le cours & la diſpoſition *des aſtres, ſe préſentent maintenant, & vous ſauvent.* La Reine Mere (c'étoit Nitocris princeſſe d'un grand mérite) étant venue au bruit de ce prodige dans la ſalle du feſtin, tâcha de raſſurer l'eſprit du Roi ſon fils, & lui parla de Daniel, dont elle connoiſſoit l'habileté dans

Iſai. 47. 11. 13.

* *La raiſon pourquoi ils ne purent lire cette Sentence, c'eſt qu'elle étoit écrite en lettres Hébraïques, qui ſont appellées aujourd'hui les caractères Samaritains, que les Babyloniens ne connoiſſoient point.*

ces ſortes de matieres, & qu'elle avoit toujours employé dans le gouvernement de l'Etat.

Il fut donc mandé ſur le champ, & parla au Roi avec une liberté véritablement prophétique. Il le fit ſouvenir de la maniere terrible dont Dieu avoit puni l'orgueil de ſon grand pere Nabucodonoſor, a & l'abus criant qu'il faiſoit de ſa puiſſance, ne reconnoiſſant d'autre loi que ſa volonté, & ſe croyant le maître d'élever l'un, d'abaiſſer l'autre, de ruiner celui-ci, de faire mourir celui-là, uniquement parce que tel étoit ſon bon plaiſir. « Loin de profiter de ſon exemple, » dit-il au Roi, vous qui êtes ſon fils, » vous avez affecté d'enchérir ſur ſon or- » gueil & ſur ſon impiété. Vous vous » êtes élevé contre le dominateur du ciel; » vous avez fait apporter devant vous les » vaſes de ſa maiſon ſainte, & vous » avez bu dedans, vous, vos femmes, » & vos concubines, avec les Grands de » votre Cour. Vous avez rendu un hom- » mage public de louange & d'honneur » à vos dieux d'or & d'argent, de bois » & de pierre, qui ne voient point, qui » n'entendent point, qui ne ſentent » point; & vous n'avez point rendu gloire

a Quos volebat, interficiebat; & quos volebat, percutiebat; & quos volebat, exaltabat; & quos volebat, humiliabat. *Dan.* 5. 19.

» au Dieu, qui tient votre souffle dans
» sa main, & qui est le maître de toutes
» vos actions & de tous les momens de
» votre vie. C'est pour cela que Dieu a
» envoyé les doigts de cette main qui a
» écrit ce qui est marqué sur la muraille.
» Or voici ce qui est écrit : * MANÉ,
» THECEL, PHARES, & en voici l'inter-
» prétation. MANÉ, Dieu a compté les
» jours de votre règne, & il en a mar-
» qué la fin. THECEL : Vous avez été pésé
» dans la balance, & on vous a trouvé
» trop léger. PHARES : Votre royaume a
» été divisé, & il a été donné aux Mé-
» des & aux Perses ». Cette interpréta-
tion devoit encore augmenter le trouble :
mais on se rassura, apparemment sur ce
que le malheur n'étoit pas annoncé com-
me présent, & que l'avenir pourroit four-
nir des expédiens pour le détourner.
Ce qui est certain, c'est que la crainte
de troubler une joie universelle & pré-
sente ayant fait renvoyer la discussion
des affaires sérieuses à un autre tems,
on se remit à table, & on poussa la dé-
bauche fort avant dans la nuit.

* Ces trois mots signifient *nombre*, *poids*, *division.*

Cyrop. l. 7. *p.* 187-192.

Cependant Cyrus, bien informé de la
confusion que cette fête avoit coutume
de répandre dans le palais & dans la ville,
avoit posté une partie de ses troupes à
l'endroit où le fleuve entroit dans la ville,
& l'autre partie à celui où il en sortoit,

& leur avoit commandé d'entrer cette nuit dans la ville par le lit du fleuve dès le moment qu'ils le trouveroient guéable. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, & exhorté les Officiers à le suivre en leur représentant qu'il marchoit sous la conduite des dieux, il fit ouvrir sur le soir la tranchée des deux côtés de la riviere, au-dessous & au-dessus de la ville, afin d'y faire écouler les eaux. Par ce moyen le lit de l'Euphrate se trouva bientôt à sec. Alors les deux corps de troupes, selon leurs ordres, s'y jettérent, conduits l'un par Gobrias, & l'autre par Gadatas, & s'avancerent sans trouver d'obstacle. Le guide invisible, qui avoit promis à Cyrus de lui ouvrir toutes les portes, s'étoit servi de la négligence & du désordre qui régnoient par-tout pendant cette nuit de dissolution, pour laisser ouvertes les portes d'airain qui fermoient les descentes du quai vers le fleuve, qui seules auroient pu faire échouer son entreprise. Ainsi ces deux corps de troupes pénétrerent jusques dans le cœur de la ville sans trouver de résistance, & s'étant rencontrés au palais royal comme ils en étoient convenus, surprirent la garde, & la mirent en pieces. Ils se jetterent aussi-tôt dans le palais, dont quelques-uns de ceux qui étoient au-dedans avoient ouvert les portes pour savoir d'où venoit

le btuit qu'on entendoit. Ils s'en rendirent les maîtres ; & ayant rencontré le Roi qui venoit à eux l'épée à la main à la tête de ceux qui s'étoient trouvés à portée de le ſecourir, ils le tuerentt & firent main baſſe ſur tous ceux qui l'accompagnoient. Le premier ſoin des vainqueurs fut de remercier les dieux d'avoir enfin puni ce *Roi impie.* Cette remarque de Xénophon mérite d'être peſée ; & elle s'accorde merveilleuſement avec tout ce que l'Ecriture nous dit de l'impie Baltaſar.

AN. M. 3466. AV. J.C. 538.

A la priſe de Babylone finit l'empire Babylonien, après avoir duré 210 ans depuis le commencement du régne de Béléſis. Par-là fut anéantie la puiſſance de cette ville ſuperbe, cinquante ans préciſément après qu'elle eut détruit Jéruſalem & ſon temple. Par-là furent accomplies les prédictions qu'Iſaïe, Jérémie & Daniel avoient prononcées contre elle, comme on l'a vu par tout ce qui a été rapporté juſqu'ici. Il en reſte une, la plus importante de toutes, la plus incroyable, & celle néanmoins qui eſt marquée dans l'Ecriture de la maniere la plus préciſe & la plus forte ; prédiction accomplie à la lettre dans tous ſes points, & dont la preuve eſt actuellement ſubſiſtante, la plus facile à vérifier, & la plus inconteſtable. C'eſt la prédiction de

la ruine totale & entiere de Babylone, en ſorte qu'il n'en doit pas reſter le moindre veſtige. Je crois devoir expoſer l'accompliſſement de cette fameuſe prophétie, avant que de paſſer à ce qui ſuivit la priſe de Babylone.

§. III. *Accompliſſement de la prophétie, qui prédiſoit la ruine totale de Babylone.*

CETTE prédiction ſe trouve dans pluſieurs Prophêtes, mais ſur-tout dans Iſaïe, chapitre XIII depuis le verſet 19 juſqu'au 22, & chapitre XIV, verſets 23 & 24. Je l'ai rapporté dans ſon entier ci-devant, page 211. Il eſt marqué que Babylone ſera entiérement détruite, comme le furent autrefois les villes criminelles de Sodome & de Gomorrhe: qu'elle ne ſera plus habitée: qu'on ne la rebâtira jamais: que les Arabes n'y dreſſeront pas même leurs tentes, & que les paſteurs n'y viendront point pour y faire repoſer leurs troupeaux: qu'elle deviendra la retraite des bêtes ſauvages & des oiſeaux nocturnes: qu'un marais couvrira le lieu qu'elle avoit occupé, en ſorte qu'il ne reſtera pas même de veſtiges de l'endroit où elle aura été. C'eſt Dieu même qui avoit prononcé cet arrêt, & il eſt utile à la religion de vérifier avec quelle exactitude chaque article en a été ſucceſſivement accompli.

I. Babylone perdit d'abord la qualité de ville royale. Les Rois de Perse lui préférerent un autre séjour. Suse, Ecbatane, Persépolis, toute autre demeure leur plut davantage, & eux-mêmes ruinerent une partie de la ville.

An. M. 3880. II. [a] Strabon & [b] Pline nous apprennent que les Macédoniens qui succéderent aux Perses, non-seulement la négligerent, & ne furent occupés ni du soin de l'embellir, ni de celui de la réparer; mais qu'ils affecterent même de bâtir dans son voisinage Séleucie, pour la faire abandonner, & pour lui ôter ce qui lui restoit d'habitans. Il n'y a rien de plus propre à expliquer ce que le Prophête avoit prédit: *Non habitabitur.* Ses propres maîtres s'appliquent à la rendre déserte.

III. Les nouveaux Rois de Perse qui devinrent maîtres de Babylone, acheverent de la ruiner en bâtissant [c] Ctésiphon, qui lui enleva ce qui lui restoit d'habitans: & il sembloit que depuis qu'elle

[a] Partem urbis Persæ diruerunt, partem tempus consumpsit, & Macedonum negligentia; maximè postquam Seleucus Nicator Seleuciam ad Tigrim condidit, stadiis tantùm trecentis à Babylone dissitam. *Strab. lib.* 16. *p.* 738.

[b] In solitudinem rediit exhausta vicinitate Seleuciæ, ob id conditæ à Nicatore intra nonagesimum (*ou* quadragesimum) lapidem. *Plin. lib.* 6. c. 26.

[c] Pro illa Seleuciam & Ctesiphontem urbes Persarum inclitas fecerunt. S. *Hieron. in cap.* 13. *Isai.*

avoit été frappée d'anathême, ceux qui devoient être ses protecteurs, devenoient ses ennemis ; & que tous croyoient être chargés du soin de la réduire en solitude, mais par des voies indirectes, & sans employer la violence, afin qu'il fût plus manifeste que c'étoit la main de Dieu, plutôt que celle des hommes, qui s'appliquoit à l'anéantir.

AN. J. C. 96.

IV. Elle fut si universellement abandonnée, qu'il ne resta plus que l'enceinte de ses murailles. Et elle étoit réduite à cet état au tems que * Pausanias écrivoit ses remarques sur la Gréce. *Illa autem Babylon, omnium quas unquam sol aspexit urbium maxima, jam præter muros nihil habet reliqui.* Pausan. in Arcad. p. 509.

* *Il écrivit sous Antonin successeur d'Adrien.*

V. Les Rois de Perse la voyant déserte en firent un parc, où ils enfermèrent des bêtes sauvages pour la chasse. Elle devint ainsi comme le Prophête l'avoit prédit, la demeure des animaux cruels & ennemis de l'homme, ou fugitifs & timides. Ses citoyens furent convertis en des sangliers, des léopards, des ours, des ânes sauvages, des cerfs. Babylone fut la retraite des bêtes funestes, sauvages, ennemies de la lumiere. *Requiescent ibi bestiæ, & replebuntur domus illorum draconibus*, &c.

Isai. 13. 21. 22.

AN. J. C. 400.

S. Jérôme nous a conservé cette précieuse remarque ; & il la tenoit d'un re-

ligieux Persan, qui avoit vû ce qu'il lui avoit rapporté. *Didicimus à quodam fratre Elamita, qui de illis finibus egrediens, nunc Jerosolymis vitam exigit monachorum, venationes regias esse in Babylone, & omnis generis bestias murorum ejus ambitu tantùm contineri.*

In cap. Is. 13. v. 22.

VI. Mais c'étoit encore trop que les murs de Babylone subsistassent. Ils tombèrent en plusieurs endroits, & ne furent pas réparés. Le reste suivit par divers accidens. Les bêtes qui servoient aux plaisirs des Rois de Perse, sortirent. Les serpens & les scorpions demeurèrent; & elle devint un lieu redoutable pour ceux qui auroient eu quelque curiosité pour visiter ses antiquités. L'Euphrate qui la traversoit n'ayant plus un canal libre, prit avec le tems son cours ailleurs; [a] & il ne restoit au tems de Théodoret qu'un filet d'eau, qui couloit à travers les masures, & qui n'ayant plus de pente ni d'écoulement libre, dégénéroit nécessairement en un marais.

VII. Par tous ces changemens, Babylone devint entiérement déserte, [b] & tous

[a] Euphrates quondam urbem ipsam mediam dividebat: nunc autem fluvius conversus est in aliam viam, & per rudera minimus aquarum meatus fluit. *Theodor. in cap. 50. Jerem. v. 38. & 39.*

[b] Nunc omnino destructa, ita, ut vix ejus supersint rudera. *Baudran.*

ſes environs devinrent auſſi affreux & auſſi abandonnés que le lieu qu'elle avoit occupé, & les géographes les plus habiles ne ſavent aujourd'hui où le déterminer. Ainſi fut accompli à la lettre ce que Dieu avoit prédit : *Je perdrai le nom de Babylone.... Je couvrirai d'un marais le lieu qu'elle occupe maintenant. Je rechercherai avec ſoin juſqu'à ſes moindres veſtiges pour les effacer.* Je ferai moi-même la recherche, dit le Seigneur avec un œil jaloux, pour découvrir s'il ne reſtera rien d'une ville ennemie de mon nom & de Jéruſalem. Je balaierai avec ſoin la place où elle aura été, & je la rendrai ſi nette, en effaçant juſqu'aux moindres veſtiges d'une ville, que perſonne ne pourra conſerver la mémoire du lieu choiſi par Nembrod, & aboli par moi qui ſuis le Seigneur. *Scopabo eam in ſcopa terens, dicit Dominus exercituum.*

Iſai. 14. 22. 23.

VIII. Dieu ne s'étoit pas contenté de faire prédire tous ces changemens : il avoit voulu terminer & ſceller cette prédiction par un ſerment, pour en marquer davantage la certitude. *Le Seigneur des armées a fait ce ſerment : Je jure que ce que j'ai réſolu arrivera, & que ce que j'ai arrêté s'exécutera.* Mais pour donner à ce formidable ſerment toute ſon étendue, il ne faut pas le borner ni à Babylone, ni

Iſai. 14. 24.

aux Princes qui y ont régné. C'eſt là malédiction du monde entier que nous liſons ici. C'eſt l'anathême général des impies. C'eſt l'arrêt foudroyant qui ſéparera pour toujours les deux cités de Babylone & de Jéruſalem, & qui mettra un éternel divorce entre les ſaints & les réprouvés. Les Ecritures qui l'ont prédit ſubſiſteront juſqu'au jour où il ſera exécuté. La ſentence eſt écrite ici, & miſe comme en dépôt dans les archives publiques de la religion. *Juravit Dominus exercituum dicens : Si non, ut putavi, ita erit; & quomodo tractavi, ſic eveniet.*

Ce que j'ai dit ſur la prophétie qui regarde Babylone, eſt preſque entièrement tiré d'un excellent ouvrage encore manuſcrit ſur Iſaïe.

§. IV. *Suite de la priſe de Babylone.*

Cyrop. l. 7. pag. 192.

CYRUS étant entré dans la ville de la manière que nous l'avons marqué, fit faire main-baſſe ſur tous ceux qui ſe rencontrèrent dans les rues : puis il ordonna aux bourgeois de lui apporter toutes leurs armes, & de ſe tenir enſuite renfermés dans leurs maiſons. Le lendemain à la pointe du jour, quand la garniſon qui étoit dans la citadelle eut appris que la ville étoit priſe & le Roi tué, elle ſe rendit à Cyrus. Ainſi preſque ſans coup férir, & ſans trouver aucune réſiſtance,

il ſe vit maître paiſible de la plus forte place qui fût au monde.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux ſuccès qu'ils venoient de lui accorder. Il aſſembla les principaux Officiers, dont il loua publiquement le courage, la ſageſſe, le zèle & l'attachement pour ſa perſonne, & diſtribua des récompenſes à toute l'armée. Il leur remontra enſuite que l'unique moyen de conſerver ce qu'ils avoient acquis, étoit de perſévérer dans leur ancienne vertu; que le fruit de la victoire n'étoit pas de s'abandonner aux délices & à l'oiſiveté: qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il ſeroit honteux de ſe laiſſer vaincre par les attraits de la volupté: qu'enfin pour conſerver leur ancienne gloire, il falloit maintenir à Babylone parmi les Perſes la même diſcipline qui étoit obſervée dans leur pays, & pour cela donner leurs principaux ſoins à la bonne éducation des enfans. « Par là, » dit-il, nous deviendrons nous-mêmes » plus vertueux de jour en jour, en nous » efforçant de leur donner de bons exem- » ples, & il ſera bien difficile qu'ils ſe » corrompent, lorſque parmi nous ils » ne verront & n'entendront rien qui » ne les porte à la vertu, & qu'ils ſeront » continuellement dans une pratique » d'exercices louables & honnêtes ».

Pag. 197. 200.

Pag. 220. Cyrus confia à différentes personnes, selon les qualités qu'il leur connoissoit, différentes parties & différens soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des Généraux, des Gouverneurs de provinces, des Ministres, des Ambassadeurs, persuadé que c'étoit-là proprement le devoir & l'occupation d'un Roi, & que de là dépendoient sa gloire, le succès des affaires, le repos & le bonheur de l'empire. Son grand talent étoit d'étudier le caractère des hommes, afin de marquer à chaque personne sa place : de donner de l'autorité à proportion du mérite; de faire concourir le bien particulier au bien public; & de conduire tout l'Etat par un mouvement si réglé, que tout se liât & s'entretînt, & que la force des uns ne fût employée que pour l'utilité des autres. Chacun avoit son district & son objet particulier, dont il rendoit compte à celui qui étoit au-dessus de lui, & celui-là à un troisième, & ainsi de tous les autres, jusqu'à ce que par ces différens dégrés & par cette subordination réglée, la connoissance des affaires parvînt jusqu'au Roi, qui ne demeuroit point oisif au milieu de tout ce mouvement, mais étoit comme l'ame du corps de l'Etat qu'il gouvernoit par ce moyen avec autant de facilité, qu'un pere gouverne sa famille.

Lorſque dans la ſuite il envoya des Gouverneurs, qu'on appelloit Satrapes, dans les provinces qu'il avoit ſubjuguées, il ne voulût pas que les Gouverneurs particuliers des places, ni les Officiers des troupes entretenues pour la ſûreté du pays, dépendiſſent d'eux, ni obéiſſent à d'autres qu'à lui, afin que ſi un Satrape, enflé de ſa grandeur & de ſes richeſſes, venoit à abuſer de ſon autorité, il trouvât dans ſon propre gouvernement des témoins & des cenſeurs de ſa mauvaiſe conduite. Car il n'évitoit rien tant en tout genre que de confier un pouvoir abſolu à un ſeul homme, ſachant qu'un Prince ſe repentira bientôt d'avoir élevé cet homme unique, s'il conſent qu'il abaiſſe tous les autres.

Cyrop. l. 8. pag. 229.

Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avoit dans toutes les provinces des perſonnes d'une probité reconnue, qui lui rendoient compte de tout ce qui s'y paſſoit. Il étoit attentif à honorer & à récompenſer tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur mérite, & qui excelloient en quelque genre que ce fût. Il préféroit infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne ſouvent la ruine & la déſolation des peuples, au lieu que l'autre eſt toujours bienfaiſante & ſalutaire. Il ſavoit que les loix peuvent

Pag. 209.

Pag. 204.

beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, ſelon lui, le Prince devoit être par ſon exemple une loi vivante, & il ne croyoit pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avoit plus de lumiere & plus de vertu que ſes ſujets. Il étoit perſuadé auſſi que le moyen le plus sûr de s'attirer le reſpect des Grands de ſa Cour & de tous ceux qui l'approchoient, étoit de leur en porter aſſez de ſon côté, pour ne vouloir jamais en leur préſence rien faire ni rien dire qui fût contraire aux régles de l'honnêteté & de la pudeur.

Pag. 205. *Pag.* 20.

La libéralité lui paroiſſoit une vertu véritablement royale, & il ne trouvoit rien de grand ni d'eſtimable dans les richeſſes, que le plaiſir de les diſtribuer aux autres. « J'ai de grandes richeſſes, » diſoit-il à ſes Courtiſans, je l'avoue, » & je ſuis bien aiſe qu'on le ſache : mais » vous devez compter qu'elles ne ſont » pas moins à vous qu'à moi. En effet » dans quelle vue les amaſſerois-je ? » Seroit-ce pour mon propre uſage, & » pour les conſumer moi-même ? Cela » me ſeroit impoſſible quand je le vou» drois. C'eſt pour être en état de diſtri» buer des récompenſes à ceux qui ſer» vent utilement le public, & d'accorder » quelque ſoulagement à ceux qui me » feront connoître leurs beſoins ».

Pag. 209. *Pag.* 215.

Un jour Créſus lui repréſenta qu'à force de donner il ſe rendroit lui-même pauvre, au lieu qu'il auroit pu être le plus riche Prince du monde, & amaſſer des tréſors infinis. Et à quelle ſomme penſez-vous, reprit Cyrus, qu'auroient pu monter ces tréſors? Créſus fixa une certaine ſomme, qui étoit immenſe. Cyrus fit écrire un petit billet aux Seigneurs de ſa Cour, par lequel il leur faiſoit ſavoir qu'il avoit beſoin d'argent. Sur le champ il lui en fut apporté beaucoup plus que la ſomme que Créſus avoit marquée. Voila, lui dit-il, mes tréſors: voila les coffres où je garde mes richeſſes; le cœur & l'affection de mes ſujets.

Pag. 210.

Il eſtimoit donc beaucoup la libéralité: mais il faiſoit encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs, & à ſe faire aimer des peuples, ce qui eſt proprement régner: outre que, d'aimer plus que les autres à donner, quand on eſt infiniment plus riche qu'eux, eſt une choſe moins ſurprenante, que de deſcendre en quelque ſorte du trône pour s'égaler à ſes ſujets.

Mais ce qu'il préféroit à tout, étoit le culte des dieux, & le reſpect pour la religion. Ce fut auſſi à quoi il crut devoir donner ſes premiers ſoins, dès que par la conquête de Babylone il ſe vit plus

Pag. 204.

libre & plus maître de ſon tems. Il commença par y établir des Mages pour chanter des cantiques dès le matin à l'honneur des dieux, & pour leur offrir des ſacrifices; ce qui fut toujours pratiqué de la même ſorte dans les tems ſuivans.

L'exemple & le goût du Prince devinrent bientôt, comme cela eſt ordinaire, le goût la règle des ſujets. Les Perſes, qui voyoient que le régne de Cyrus n'avoit été qu'une ſuite & un enchaînement de proſpérités continuelles, crurent qu'en ſervant les dieux comme lui, ils jouiroient d'un bonheur ſemblable au ſien; & d'ailleurs ils ſentoient bien que c'étoit là le moyen le plus sûr de lui plaire, & de lui faire utilement leur cour. Cyrus de ſon côté étoit fort aiſe de voir en eux ces ſentimens, perſuadé que quiconque étoit vertueux & craignant Dieu, étoit en même tems bon & fidèle ſerviteur des Rois, & inviolablement attaché à leur perſonne & au bien de l'Etat. Tout cela eſt admirable, mais n'eſt vrai & réel que dans la vraie religion.

Lib. 7. p. 190. Cyrus ayant réſolu d'établir ſa principale demeure à Babylone, ville puiſſante qui ne pouvoit pas lui vouloir du bien, crut devoir prendre plus de précautions qu'il n'avoit fait juſques-là pour la sûreté de ſa perſonne. Les tems les plus dangereux pour les Princes dans l'intérieur

du palais, & où l'on pourroit le plus facilement attenter à leur vie, ſont ceux du bain, de la table, & du ſommeil. Il ſongea donc à ne laiſſer alors approcher de lui que ceux ſur la fidélité deſquels il pouvoit abſolument compter; & les Eunuques lui parurent, préférablement à tous les autres, du caractère qu'il cherchoit: parce qu'étant ſans femme, ſans enfans, ſans famille, & d'ailleurs généralement mépriſés par la baſſeſſe de leur naiſſance & par la honte de leur état, toutes ſortes de raiſons les engageoient à s'attacher uniquement à leur maître, de la vie duquel dépendoit toute leur fortune, & de qui ſeul ils tenoient & biens & conſidération. Il leur confia donc tous les miniſtères de ſa maiſon, & cet uſage, déja connu avant lui, devint général dans tout l'orient.

On ſait qu'il paſſa auſſi dans la ſuite chez les Empereurs Romains, auprès deſquels les Eunuques étoient tout puiſſans: & cela n'eſt pas étonnant. Il étoit tout naturel que le Prince, leur ayant confié le ſoin de ſa perſonne, & trouvant en eux du zèle & du mérite, leur confiât auſſi la conduite de quelques affaires, & que peu à peu il ſe livrât entiérement à eux. Ces habiles Courtiſans ſurent bien profiter de ces momens favorables, où les Princes délivrés du poids

de leur dignité qui leur eſt à charge, deviennent hommes, & ſe familiariſent avec leurs Officiers. Par ce moyen, s'étant emparés de leur eſprit & de leur confiance, ils s'accréditèrent dans les Palais, dominèrent dans les Cours, s'attirèrent le maniement & la conduite des affaires publiques, ſe rendirent maîtres de la diſtribution des charges & des honneurs, & parvinrent eux-mêmes aux premières dignités de l'Etat.

Lamprid. in vita Alex. Sever.

Mais les bons Empereurs, tels qu'Alexandre Sévère, abhorroient les Eunuques, comme des hommes vendus uniquement à leur fortune, & ennemis par principe du bien public; qui ne ſongeoient qu'à s'emparer de l'eſprit du Prince, à lui dérober la connoiſſance des affaires, à écarter d'auprès de lui tous les gens de mérite, & à le tenir reſſerré dans l'enceinte étroite de trois ou quatre Officiers qui le dominoient & le maîtriſoient abſolument : *Claudentes Principem ſuum, & agentes ante omnia ne quid ſciat.*

Lib. 8. pag. 213-220.

Après que Cyrus eut donné ordre à tout ce qui regarde le gouvernement, il ſongea à ſe donner en ſpectacle au peuple nouvellement conquis & à ſes propres ſujets dans une cérémonie auguſte de religion, en allant en cavalcade & en pompe aux endroits conſacrés aux divinités,

vinités, pour leur offrir des ſacrifices. Il affecta d'étaler dans cette marche tout ce que la magnificence a de plus brillant & de plus capable d'impoſer aux peuples. Ce fut alors pour la première fois qu'il ſongea à s'attirer le reſpect, non-ſeulement par l'éclat de la vertu, mais, dit l'Hiſtorien, par celui d'une parure extérieure, qui fût propre à éblouir les yeux, [a] & qui tînt quelque choſe du charme & de l'enchantement. Il manda les hauts Officiers des Perſes & des Alliés, & leur donna à chacun des habits à la mode des Médes, c'eſt-à-dire de longues robes qui deſcendoient juſqu'aux piés. Elles étoient de différentes couleurs plus brillantes les unes que les autres, & toutes richemens brodées d'or & d'argent. Il leur en donna outre cela un grand nombre d'autres, très-magnifiques auſſi, mais moins riches, pour en faire préſent aux Officiers ſubalternes. Les Perſes, en cette occaſion, prirent pour la première fois l'habillement des Médes, & commencèrent à leur imitation à ſe peindre les yeux, & à ſe mettre du rouge au viſage, afin d'avoir l'œil plus vif, & le teint plus vermeil.

Quand le jour de la cérémonie fut arrivé, tout le monde dès la pointe du

Pag. 206.

a Ἀλλὰ καὶ καταγοητεύειν ᾤετο χρῆναι αὐτοὺς.

jour ſe rendit auprès du Roi. Quatre mille ſoldats des gardes, rangés quatre à quatre, ſe placèrent devant le palais, & deux mille autres aux deux côtés du même palais. Toute la cavalerie ſe trouva là, les Perſes à droite, les Alliés à gauche. Les chariots de guerre ſe rangèrent moitié de chaque côté. Quand les portes du palais furent ouvertes, on en vit ſortir premièrement quantité de taureaux d'une beauté merveilleuſe, qu'on menoit quatre à quatre pour ſacrifier à Jupiter & autres dieux, ſelon les cérémonies preſcrites par les Mages. Suivoient les chevaux qui devoient être ſacrifiés au ſoleil. Puis, d'abord un chariot blanc couronné de fleurs, dont le timon étoit doré; il devoit être offert à Jupiter: enſuite un ſecond chariot de même couleur, & paré de même pour le ſoleil: enfin un troiſième, dont les chevaux étoient caparaçonnés de houſſes d'écarlate. Derrière marchoient les hommes qui portoient le feu ſacré dans un grand foyer. Quand tout cela fut en marche, Cyrus commença à paroître ſur ſon chariot, portant ſur ſa tête la tiare droite, ceinte du diadême ou bandeau royal. Sa tunique de deſſous étoit de pourpre mi-partie de blanc, couleur qui ne convient qu'au Roi. Par deſſus le tout il avoit un grand manteau de pourpre. Ses mains étoient

nues. Un peu au deſſous de lui étoit aſſis ſon Ecuyer, d'une taille aſſez avantageuſe, mais inférieure à celle de Cyrus, qui par là en paroiſſoit encore plus grande. Dès qu'on l'apperçut, tous ſe proſternèrent devant lui & l'adorèrent, ſoit que des gens apoſtés exprès & placés d'eſpace en eſpace en euſſent donné aux autres l'exemple & le ſignal, ſoit qu'ils s'y portaſſent d'eux-mêmes, étonnés par la magnificence de cette pompe, & éblouis par l'éclat de la majeſté du Roi. Jamais juſques-là aucun des Perſes ne s'étoit proſterné devant lui de la ſorte.

Dès que le chariot de Cyrus fut ſorti du palais, les quatre mille ſoldats des gardes commencèrent à ſe mettre en marche: les deux mille autres partirent en même tems, & ſe mirent aux deux côtés du chariot. Les Eunuques ou Grands Officiers de la maiſon du Roi, au nombre de trois cens, magnifiquement vétus, le javelot à la main, & montés ſur de ſuperbes chevaux, ſuivoient immédiatement le chariot de Cyrus. Après eux on menoit en main deux cens chevaux de ſelle de l'écurie du Roi, chacun ayant la couverture en broderie & le frein d'or. Puis marchoit la cavalerie Perſane, diviſée en quatre corps de dix mille hommes chacun; & après elle la cavalerie des Médes, & celle

des Alliés. Les chariots rangés quatre à quatre, fermoient la marche.

Quand ils furent arrivés aux champs consacrés aux dieux, on offrit des sacrifices d'abord à Jupiter, puis au soleil. On brûla à l'honneur du premier des taureaux, & des chevaux à l'honneur du second. On égorgea aussi quelques victimes à la Terre selon l'ordonnance des Mages, puis aux demi-dieux patrons & protecteurs de la * Syrie.

** La Syrie, chez les Anciens, est souvent prise pour l'Assyrie.*

Cyrus, pour égayer un peu les esprits, jugea à propos de terminer cette cérémonie grave & sérieuse par des jeux & des courses de chevaux & de chariots. L'endroit où l'on s'étoit arrêté, étoit large & spacieux. Il désigna un certain espace d'environ un quart de lieue, & proposa des prix aux vainqueurs séparément pour chaque nation. Il remporta celui de la course parmi les Perses; car personne n'étoit si bon homme de cheval que lui. Les chariots coururent aussi seul à seul.

Ces sortes de cavalcades se faisoient encore long-tems après chez les Perses de la même sorte, si ce n'est qu'on n'y immoloit pas toujours des victimes. Toutes les cérémonies étant achevées, ils retournèrent à la ville dans le même ordre.

Pag. 210-214.

Quelques jours après, Cyrus, pour

célébrer la victoire qu'il avoit remportée dans la course aux chevaux, donna un grand repas aux principaux Officiers tant des Perses & des Médes que des étrangers. On n'avoit encore rien vu de si superbe & de si somptueux. Il le termina par des présens magnifiques qu'il leur fit à tous. Il les renvoya ainsi comblés de joie, d'admiration, de reconnoissance, & tout-puissant qu'il étoit, maître de tout l'orient & de tant de royaumes, il ne craignit point de dégrader sa majesté en les conduisant tous jusques à la porte de son appartement. Telles étoient les mœurs de ces tems anciens, où l'on savoit joindre beaucoup de simplicité & beaucoup de grandeur.

ARTICLE III.

Histoire de Cyrus, depuis la prise de Babylone jusqu'à sa mort.

CYRUS, se voyant maître de l'orient par la prise de Babylone, n'imita pas la plupart des Conquérans, qui ternissent la gloire de leurs expéditions par une vie molle & voluptueuse, à laquelle ils s'imaginent avoir droit de s'abandonner après les longs travaux qu'ils ont supportés; mais il crut devoir soutenir sa réputation par les mêmes moyens qui la lui avoient acquise, c'est-à-dire par une conduite sage, & par une vie laborieuse & toujours occupée de ses devoirs.

§. I. *Cyrus fait un voyage en Perse. A son retour, il dresse à Babylone le plan de toute la monarchie. Pouvoir de Daniel.*

Pag. 227.

QUAND Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare son oncle, à qui il fit de grands présens, & lui marqua qu'il trouveroit à Babylone un palais magnifique tout préparé, quand il voudroit y aller, & qu'il devoit regarder cette ville comme lui appartenant en propre. En effet, Cyrus, tant que son oncle vécut, partagea avec lui l'empire, quoique conquis tout entier par sa valeur : il porta même la condescendance jusqu'à lui déférer le premier rang. C'est Cyaxare qui est appellé dans l'Ecriture DARIUS LE MÉDE : & nous verrons que Daniel, sous son règne, qui ne dura que deux ans, eut plusieurs révélations. Il paroît que Cyrus, lorsqu'il fut revenu de Perse, mena Cyaxare avec lui à Babylone.

An. M. 3466. Av. J. C. 538.

Lorsqu'ils y furent arrivés, ils dressèrent de concert le plan de toute la monarchie. Ils la divisèrent en six vingts provinces. Et afin que les ordres du Prince y pussent être portés avec plus diligence, Cyrus établit d'espace en espace des pos-

Dan. 6. 1. Cyrop. p. 232.

tes, où les couriers qui marchoient jour & nuit, trouvoient des chevaux tout prêts, & par ce moyen faisoient une diligence incroyable. Ils donnèrent le gouvernement de ces provinces à ceux qui avoient le plus aidé Cyrus à soutenir le faix de cette guerre, & qui lui avoient rendu de plus grands services. Ils établirent sur eux trois Surintendans qui devoient toujours résider à la Cour, & à qui ils devoient rendre compte de temps en temps de ce qui se passeroit dans leur gouvernement, & qui devoient leur faire tenir les ordres du Prince : de sorte que ces trois principaux Ministres devoient avoir la surintendance & la principale administration des affaires de toute la Monarchie. Daniel fut établi le premier des trois. Cette préférence lui étoit due, tant à cause de sa haute sagesse qui étoit renommée dans tout l'orient, & qui avoit éclaté d'une manière particulière dans le repas de Baltasar, que par son ancienneté & par son expérience consommée dans les affaires. Car il y avoit alors soixante & huit ans, à compter depuis la quatriéme année de Nabuchodonosor, qu'il avoit été employé en qualité de premier Ministre des Rois de Babylone.

Cyrop. p. 230.

Dan. 6. 2. 3

Comme cette distinction le rendoit la seconde personne de l'empire, & le

Dan. 6. 4. 17.

mettoit immédiatement au-dessous du Roi, les autres courtisans en conçurent une si grande jalousie, qu'ils se liguérent ensemble pour le perdre. Ils ne pouvoient trouver de prise sur lui que du côté de la loi de son Dieu, à laquelle ils savoient qu'il étoit inviolablement attaché. Ils obtinrent de Darius un Edit, par lequel il étoit défendu à tout homme de demander, durant l'espace de trente jours, quoique ce fût, à quelque Dieu ou à quelque homme que ce pût être, sinon au Roi, & cela sous peine d'être jetté dans la fausse des lions. Daniel fut surpris lorsqu'il faisoit ses prières ordinaires le visage tourné vers Jérusalem, & il fut jetté dans la fausse. Mais y ayant été conservé miraculeusement, & en étant sorti sain & sauf, ses calomniateurs y furent précipités, & dans le moment même dévorés par les lions. Cet événement augmenta encore son crédit.

Dan. 9. 1-27. Sur la fin de la même année, qui étoit comptée comme la première de Darius le Mède, Daniel, par la supputation qu'il fit, ayant connu que les soixante-dix ans de la captivité de Juda, déterminés par le Prophète Jérémie, tendoient à leur fin, pria Dieu instamment qu'il lui plût de se souvenir de son peuple, de rétablir Jérusalem, & de regarder favorablement sa ville sainte & le sanctuaire

qu'il y avoit placé. Sur quoi l'ange Gabriel l'assura dans une vision, non-seulement de la délivrance des Juifs de leur captivité temporelle, mais encore d'une délivrance beaucoup plus considérable, c'est-à-dire de celle de la servitude du péché & du démon, que Dieu devoit procurer à son Eglise, & qui devoit s'accomplir après soixante-dix semaines qui s'écouleroient depuis l'ordre qui seroit donné pour le rétablissement de Jérusalem, c'est-à-dire après 490 ans. Car prenant chaque jour pour une année, selon le langage employé quelquefois dans l'Ecriture Sainte, ces soixante-dix semaines d'années font 490 ans.

Cyrus étant revenu à Babylone, avoit donné ordre à toutes ses troupes de s'y rendre. Par la revue générale qu'il en fit, il trouva que ses forces montoient à six-vingts mille chevaux, & deux mille chariots armés de faulx, & à six cens mille hommes de pied. Après en avoir distribué dans les garnisons autant qu'il étoit nécessaire pour la défense des diverses parties de l'Empire, il passa avec le reste dans la Syrie, où il mit ordre aux affaires de cette province, & subjugua tous ces pays jusqu'à la mer rouge & aux confins de l'Ethiopie.

Cyrop. pag. 233.

Ce fut apparemment dans cet intervalle de temps que Daniel fut jetté dans la fosse aux lions, & qu'il en fut mi-

raculeuſement délivré, comme nous venons de le voir.

Ce fut peut-être auſſi dans le même temps que furent frappées ces fameuſes piéces d'or appellées Dariques, du nom de Darius Médus, leſquelles, pour leur beauté & leur fineſſe, furent préférées pendant pluſieurs ſiècles à toutes les autres monnoies dans tout l'orient.

§. II. *Commencement du nouvel Empire des Perſes & des Mèdes réunis enſemble. Célèbre Edit de Cyrus. Prophétie de Daniel.*

C'eſt ici que commence, à proprement parler, l'Empire des Perſes & des Mèdes réunis ſous une même autorité. Cet empire, depuis Cyrus qui en fut le premier Roi, juſqu'à Darius Codoman, qui fut vaincu par Alexandre le Grand, a duré l'eſpace de deux cens ſix ans, depuis l'année du monde 3468 juſqu'à 3674. Mais je ne dois parler dans ce volume que des trois premiers Rois, & il me reſte peu de choſe à dire de celui qui a été le fondateur de ce nouvel Empire.

AN. M. 3468.
AV. J.C. 536.

CYRUS. Cyaxare étant mort au bout de deux ans, & Cambyſe ayant auſſi fini ſes jours en Perſe, Cyrus retourna à Babylone, & prit en main le gouvernement de l'Empire.

On compte diverſement les années du

règne de Cyrus. Quelques-uns lui en donnent trente, en les commençant à sa première sortie de Perse, lorsqu'à la tête d'une armée il marcha au secours de Cyaxare : d'autres ne lui en donnent que sept, en les comptant depuis que par la mort de Cyaxare & de Cambyse il possédа seul l'Empire.

Cic. l. 1. de Divin. n. 46.

C'est dans la première de ces sept années, où expiroit précisément la soixante & dixiéme de la captivité de Babylone, que Cyrus donna ce célèbre Edit, qui permettoit aux Juifs de retourner à Jérusalem. On ne peut pas douter qu'il n'eût été obtenu par les soins & à la sollicitation de Daniel, qui avoit un grand crédit à la Cour. Pour le porter plus promptement à lui accorder cette grace, il lui montra sans doute les prophéties d'Isaïe, où près de deux cens avant sa naissance il étoit désigné par son propre nom comme un Prince que Dieu destinoit à être un grand conquérant, & à ranger sous sa domination un grand nombre de peuples, & en même temps à être le libérateur des Juifs, en ordonnant que leur Temple fût rétabli, & que Jérusalem & la Judée fussent possédées par leurs anciens habitans. Je crois devoir rapporter ici en entier cet Edit, qui est le bel endroit de la vie de Cyrus, & pour lequel on peut croire que Dieu lui avoit

If. chap. 44. & 45.

accordé tant de vertus héroïques, & une ſuite ſi conſtante d'heureux ſuccès & de glorieuſes victoires.

1. Eſdr. 1. 1-4.

La première année de Cyrus, Roi de Perſe, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avoit prononcée par la bouche de Jérémie, ſuſcita l'eſprit de Cyrus, Roi de Perſe, qui fit publier dans tout ſon Royaume cette Ordonnance même par écrit. Voici ce que dit Cyrus, Roi de Perſe: Le Seigneur le Dieu du ciel m'a donné tous les Royaumes de la terre, & m'a commandé de lui bâtir une maiſon dans la ville de Jéruſalem, qui eſt en Judée. Qui d'entre vous eſt de ſon peuple? Que ſon Dieu ſoit avec lui. Qu'il aille à Jéruſalem qui eſt en Judée, & qu'il rebâtiſſe la maiſon du Seigneur Dieu d'Iſraël. Celui qui eſt à Jéruſalem eſt le vrai *Dieu. Et que tous les autres, en quelques lieux qu'ils habitent, l'aſſiſtent du lieu où ils ſont, ſoit en argent ou en or, ſoit de tous leurs autres biens, & leurs beſtiaux, outre ce qu'ils offrent volontairement au Temple de Dieu, qui eſt à Jéruſalem.* Cyrus en même temps fit remettre entre les mains des Juifs les vaſes du temple du Seigneur que Nabuchodonoſor avoit emportés de Jéruſalem, & qu'il avoit mis dans le temple de ſon Dieu. Les Juifs, peu de temps après, partirent ſous la conduite de Zorobabel, pour retourner dans leur pays.

ỳ. 5.

Les Samaritains, anciennement ennemis déclarés des Juifs, firent tout ce qu'ils purent pour arrêter la construction du temple ; & quoiqu'ils ne pussent changer l'Edit de Cyrus, ils firent tant, à force de présens & par leurs intrigues auprès des Ministres & des Officiers de qui la chose dépendoit, que l'exécution en demeura suspendue ; en sorte que pendant plusieurs années, l'ouvrage n'avança que fort lentement.

1. *Esdr.* 4. 1-5.

Il paroît que ce fut la douleur de voir l'exécution de cet Edit si long-temps différée, qui porta Daniel, le quatrième mois de la troisiéme année de Cyrus, à entrer dans une espèce de deuil, & à jeûner pendant trois semaines de suite. Il étoit alors près du Tigre en Perse. Quand ce temps de jeûne fut passé, il eut une vision qui regardoit la succession des Rois de Perse, l'empire des Macédoniens, & les conquêtes des Romains. Cette révélation est rapportée dans les chapitres X, XI & XII, de la prophétie de Daniel. J'en parlerai bientôt.

AN. M. 3470
AV. J. C. 534.
Dan. 10. 1.3.

[a] Ce qu'on trouve à la fin du XIIe. chapitre, donne lieu de conjecturer qu'il mourut bientôt après ; & en effet son grand âge ne permet pas de croire qu'il ait pu guère vivre plus long-temps ; car

a Tu autem vade ad præfinitum ; & requiesces, & stabis in sorte tua in finem dierum. *Dan.* 12. 13.

il avoit pour lors au moins quatre-vingt cinq ans, en ſuppoſant qu'il en avoit douze lorſqu'il fut tranſporté à Babylone avec les autres captifs. Dès ce temps-là il avoit donné des marques d'une ſageſſe plus qu'humaine dans le Jugement de Suſanne. Il fut depuis fort conſidéré ſous tous les Princes qui régnèrent à Babylone, & toujours employé avec diſtinction dans le miniſtère.

Antiq. lib. 10. c. 12.

La ſageſſe de Daniel ne s'étendoit pas ſeulement aux choſes divines & aux affaires politiques, mais encore aux arts & aux ſciences, & particulièrement à l'architecture. Joſephe nous parle d'un fameux édifice qu'il avoit bâti à Suſe * en forme de château, qui ſubſiſtoit encore de ſon temps, & qui étoit ſi admirablement conſtruit, qu'il ſembloit ne venir que d'être achevé, tant il conſervoit ſon premier éclat. C'étoit dans ce palais qu'étoit la ſépulture ordinaire des Rois des Perſes & des Parthes; & en conſidération de ſon fondateur, la garde en étoit encore, du temps de Joſephe, commiſe à un homme de la nation des Juifs. La tradition du pays étoit que Daniel étoit mort dans cette ville, & l'on y montroit encore ſon tombeau. Il eſt bien certain

* *C'eſt ainſi qu'il faut lire ſelon S. Jérome, qui rapporte le même fait. Comment. in* Dan. 1. 2. *& non Ecbatane, comme on lit maintenant dans le texte de Joſephe.*

qu'il y alloit de temps en temps, & il nous apprend lui-même qu'*il y faiſoit les affaires du Roi*, en qualité de Gouverneur pour le Roi de Babylone. Dan. 8. 27.

Réflexions ſur les prophéties de Daniel.

J'ai différé juſqu'ici à faire quelques réflexions ſur les prophéties de Daniel, qui ſont certainement, pour tout eſprit raiſonnable, une preuve bien convaincante de la vérité de notre religion. Dan. chap 4.

Je ne m'arrêterai point à celle qui étoit perſonnelle à Nabuchodonoſor, & qui marquoit comment, en punition de ſon orgueil, il devoit être réduit à la condition des bêtes; puis, après un certain nombre d'années, rétabli ſur le trône. On ſait que la choſe arriva préciſément comme Daniel l'avoit prédit: c'eſt le Prince lui même qui en fait le récit dans une déclaration qu'il adreſſe à tous les peuples de ſon empire. Daniel a-t-il pu attribuer à Nabuchodonoſor un manifeſte qui n'auroit pas été de lui? le donner comme ayant été envoyé dans toutes les provinces, quoique perſonne ne l'eût vu, & de publier au milieu de Babylone, pleine de Juifs & de Gentils, une atteſtation d'une telle importance, & ſi injurieuſe au Prince, dont tout le monde auroit ſu la fauſſeté?

Je me contente de préſenter ici en

abrégé, & ſous un même point de vue, les prophéties de Daniel, qui marquent la ſucceſſion des quatre grands empires, & qui ont, comme on le voit clairement, un rapport eſſentiel & néceſſaire avec la matière que je traite dans mon Ouvrage, qui n'eſt autre que l'hiſtoire de ces mêmes empires.

Dan. chap. 2.

La première de ces prophéties regarde le ſonge qu'eut Nabuchodonoſor d'une ſtatue compoſée de différens métaux d'or, d'argent, d'airain, de fer, laquelle fut briſée & réduite en poudre par une petite pierre détachée de la montagne, qui ſe changea elle-même en une montagne d'une groſſeur & d'une hauteur extraordinaire. J'ai rapporté ce ſonge ailleurs aſſez au long.

Près de cinquante ans * depuis, le même Daniel eut une viſion, qui a beaucoup de rapport à celle dont je viens de parler : c'eſt la viſion des quatre grandes bêtes qui ſortoient de la mer. La première étoit comme une lionne, & elle avoit des aîles d'aigle. La ſeconde reſſembloit à un ours. La troiſième étoit comme un léopard, qui avoit quatre têtes. Enfin la dernière, plus forte encore & plus terrible que les autres, avoit de grandes dents de fer; elle dévoroit, elle mettoit en piéces, & fouloit aux pieds ce qui reſtoit. Du milieu des dix cornes

* *Ce fut la première année de Baltaſar Roi de Babylone. Dan. cap. 7.*

qu'elle avoit, en ſortit une petite, qui avoit les yeux d'un homme, & une bouche qui diſoit de grandes choſes, & cette corne devint enſuite plus grande que les autres : elle faiſoit la guerre contre les Saints, & elle avoit l'avantage ſur eux, juſqu'à ce que l'ancien des jours, c'eſt-à-dire l'Eternel s'étant aſſis ſur ſon trône environné de mille millions d'anges, prononça un jugement irrévocable ſur ces quatre bêtes, dont il avoit marqué la durée, & donna au fils de l'homme puiſſance ſur tous les peuples & toutes les tribus, mais une puiſſance éternelle qui ne lui ſera point ôtée, & un royaume qui ne ſera jamais détruit.

On convient que les différens métaux dont la ſtatue étoit compoſée, & les quatre bêtes ſorties de la mer, ſignifioient autant de monarchies différentes qui ſe ſuccéderoient les unes aux autres, & dont les premières ſeroient détruites par les ſuivantes, & qui toutes feroient place à l'empire éternel de Jéſus-Chriſt, pour lequel ſeul elles avoient ſubſiſté. On convient auſſi que ces quatre monarchies ſont celles des Babyloniens, des Perſes & des Mèdes, unis enſemble, des Macédoniens & des Romains *. L'ordre

* *Quelques Interprêtes mettent à la place des Romains, les Rois de Syrie & d'Egypte, ſucceſſeurs d'Alexandre.*

ſeul de leur ſucceſſion en eſt une preuve bien certaine. Mais où Daniel voyoit-il cette ſucceſſion & cet ordre? Qui lui découvroit le changement des empires, ſinon a celui qui eſt le maître des temps & des monarchies, qui a tout réglé par ſes décrets, & qui en donne la connoiſſance à qui il lui plaît par une lumière ſurnaturelle?

Cap. 8. Ce Prophète, dans le chapitre ſuivant, parle encore d'une manière plus détaillée & plus préciſe. Car, après avoir marqué la monarchie des Perſes & celle des Macédoniens, ſous la figure de deux bêtes, il s'explique ainſi clairement : Le bélier, qui a deux cornes inégales, repréſente le Roi des Mèdes & des Perſes : le bouc, qui le renverſe & le foule aux pieds, eſt le Roi des Grecs ; & la grande corne que cet animal a ſur le front, repréſente le premier Auteur de cette monarchie. Comment Daniel a-t-il vu que l'empire des Perſes ſeroit compoſé de deux nations différentes, Mèdes & Perſes, & que cet empire ſeroit détruit par celui des Grecs? Comment a-t-il connu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, qu'il marque ſi dignement en diſant qu'il ne touchoit pas la terre : *Non*

a Ipſe mutat tempora & ætates, transfert regna atque conſtituit. Ipſe revelat profunda & abſcondita, & lux cum eo eſt. *Dan.* 2. 21. & 22.

tangebat terram? Comment a-t-il appris qu'Alexandre n'auroit aucun ſucceſſeur qui lui fût égal, & que le premier auteur de la monarchie des Grecs ſeroit auſſi le plus puiſſant ?

[a] Mais quelle autre lumière, que celle de la révélation divine a pu lui découvrir qu'Alexandre n'auroit point de fils qui lui ſuccédât ; que ſon empire ſe démembreroit en quatre principaux royaumes ; que ſes ſucceſſeurs ſeroient de ſa nation & non de ſon ſang ; qu'il y auroit dans les débris d'une monarchie formée en ſi peu de temps, de quoi compoſer les Etats, dont les uns ſeroient à l'orient, les autres au couchant, les uns au midi, & les autres au ſeptentrion ?

Le détail des faits prédits dans la ſuite des chapitres huitième & onzième, n'eſt pas moins étonnant. Comment Daniel, qui vivoit ſous Cyrus, a-t-il pu prédire [b] que le * quatrième de ſes ſucceſſeurs aſſembleroit toutes ſes forces contre la Grèce ? Comment ce Prophète, qui étoit ſi éloigné du temps des Maccabées, a-t-il

* *Xercès.*

[a] Surget rex fortis, & dominabitur poteſtate multa ; & dividetur regnum ejus in quatuor ventos cœli, ſed non in poſteros ejus, neque ſecùndum potentiam illius qui dominatus eſt *Dan.* 11. 3. & 4.

Quatuor reges de gente ejus conſurgent, ſed non in fortitudine ejus. *Dan.* 8. 22.

[b] Ecce adhuc tres reges ſtabunt in Perſide : & quartus ditabitur opibus nimiis ſuper omnes, & conculcabit omnes adverſùm regnum Græciæ. *Dan.* 11. 2.

pu marquer en particulier toutes les persécutions d'Antiochus contre les Juifs; la maniere dont il aboliroit le sacrifice qui s'offroit tous les jours dans le temple de Jérusalem, la profanation qu'il feroit de ce lieu saint, & en y établissant une idole, & la vengeance que Dieu en tireroit? Comment a-t-il pu, dans la première année du règne des Perses, prédire les guerres que se feroient les successeurs d'Alexandre dans les royaumes de Syrie & d'Egypte, leurs invasions mutuelles, leur peu de sincérité dans leurs traités, leurs alliances par des mariages qui ne serviroient qu'à couvrir l'artifice?

Dan. 11. 5. 45.

Je laisse au Lecteur intelligent & religieux, le soin de tirer la conclusion qui suit naturellement de ces prédictions de Daniel, si claires & si précises, que Porphyre, l'ennemi déclaré du christianisme, n'a pu trouver d'autre moyen d'en contester la divinité, qu'en prétendant qu'elles avoient été faites après-coup, & sur le passé plutôt que sur l'avenir.

S. Hieron. in proœm. ad Comment. in Dan.

Avant que de terminer l'article des prophéties de Daniel, je prie le Lecteur de faire attention au contraste que le saint-Esprit met entre les empires du monde & l'empire de Jésus-Christ. Dans les premiers, tout paroît grand, éclatant, magnifique. La force, la puissance, la gloire, la majesté semblent en être l'ap-

partage. On y reconnoît aiſément ces grands guerriers, ces fameux conquérans, ces foudres de guerre, qui portoient partout la terreur, & à qui rien ne réſiſtoit. Mais ce ſont des bêtes féroces, des ours, des lions, des léopards, qui ne ſavent que déchirer, que dévorer, que détruire. Quelle image! quelle peinture! & combien nous apprend elle à rabattre de l'idée que nous nous formons ordinairement, & des empires, & de ceux qui les fondent ou les gouvernent!

C'eſt tout le contraire dans l'empire de Jéſus-Chriſt. Qu'on en conſidère l'origine & la naiſſance, qu'on en étudie avec ſoin les ſuites & les progrès dans tous les tems, & l'on reconnoîtra que l'un de ſes caractères dominans eſt au-dehors la petiteſſe, la foibleſſe, & même, s'il eſt permis de le dire, la baſſeſſe. C'eſt le levain de la pâte, c'eſt le grain de ſénevé, c'eſt la petite pierre détachée de la montagne. Et cependant il n'y a de véritable grandeur que dans cet empire. Le Verbe éternel en eſt le Fondateur & le Roi. Tous les trônes de la terre viennent rendre hommage au ſien, & s'abaiſſer devant lui. Le but de ſon règne eſt de ſauver les hommes, de les rendre éternellement heureux, & de ſe former un peuple de ſaints & de juſtes, qui ſoient tous autant de rois & de conquérans. Le mon-

de entier ne ſubſiſte que pour eux, & quand le nombre en ſera rempli, « alors, » dit ſaint Paul, viendra la fin & la con- » ſommation de toutes choſes, lorſque » Jéſus-Chriſt aura remis ſon royaume » à ſon Dieu & à ſon Pere, & qu'il aura » détruit tout empire, toute domination, » & toute puiſſance ».

1. *Cor.* 15. 24.

Un Ecrivain qui voit dans les Prophéties de Daniel que les divers empires du monde, après avoir duré le tems que le ſouverain Arbitre des royaumes leur a fixé, vont tous aboutir, & ſe terminer à l'empire de Jéſus-Chriſt, peut-il s'empêcher au milieu de tous ces objets profanes qui l'environnent, de tourner les yeux de tems en tems vers ce grand & divin objet, & de l'enviſager toujours, au moins en éloignement, comme le but & la fin de tous les autres ?

§. III. *Dernières années de Cyrus. Mort de ce Prince.*

Cyrop. l. 8. *pag.* 233, *&c.*

Il faut revenir à Cyrus. Egalement aimé de ſes ſujets naturels & des nations conquiſes, il jouiſſoit en paix du fruit de ſes travaux & de ſes victoires. Son empire étoit terminé à l'orient par l'Inde; au nord par la mer Caſpienne & le Pont-Euxin; au couchant par la mer Egée; au midi par l'Ethiopie & la mer d'Arabie. Il établit ſa demeure au milieu de

tous ces pays, paſſant ordinairement ſept mois à Babylone pendant l'hiver; parce que le climat y eſt chaud; trois mois à Suſe pendant le printems, & trois mois à Ecbatane, durant les grandes chaleurs de l'été.

Sept années s'étant ainſi écoulées, Cyrus vint en Perſe pour la ſeptième fois depuis l'établiſſement de ſa monarchie: ce qui marque qu'il y alloit régulièrement une fois chaque année. Cambyſe étoit mort il y avoit déja quelque tems, & lui-même étoit aſſez vieux, ayant pour lors ſoixante-dix ans, dont trente s'étoient paſſés depuis qu'il avoit été déclaré Général des Perſes, neuf depuis la priſe de Babylone, & ſept depuis qu'il avoit commencé à règner ſeul après la mort de Cyaxare.

Il [a] conſerva juſqu'à la fin une ſanté forte & robuſte, qui étoit le fruit de la vie ſage & frugale qu'il avoit toujours menée. Et au lieu que ceux qui s'abandonnent à la crapule & aux débauches reſſentent ſouvent toutes les incommodités de la vieilleſſe, lors même qu'ils ſont encore jeunes: Cyrus, dans un âge fort

[a] Cyrus quidem apud Xenophontem eo ſermone quem moriens habuit, cùm admodum ſenex eſſet, negat ſe unquam ſenſiſſe ſenectutem ſuam imbecilliorem factam, quàm adoleſcentia fuiſſet. *Cic. de Senect. n.* 30.

avancé, avoit encore toute la vigueur de la jeunesse.

Sentant approcher le jour de sa mort, il fit venir ses enfans; car ils l'avoient suivi dans ce voyage, & assembla les Grands de l'Empire. Après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avoient accordées pendant sa vie, & leur avoit demandé une pareille protection pour ses enfans, pour ses amis, pour sa patrie, il déclara Cambyse son fils aîné son successeur, & laissa à l'autre qui s'appelloit Tanaoxare, plusieurs gouvernemens fort considérables. Il leur donna à l'un & à l'autre d'excellens avis, en leur faisant entendre que le ferme appui des trônes n'étoit ni la vaste étendue des pays, ni le grand nombre des troupes, ni les richesses immenses, mais le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les freres, & le soin de se faire & de se conserver de fidèles amis. « Je vous conjure donc, leur dit-» il, mes enfans, au nom des dieux, de » vous porter respect l'un à l'autre, si » vous avez encore quelque envie de » me plaire à l'avenir. Car je ne pense » pas, qu'à cause que vous ne me ver-» rez plus après ma mort, vous estimiez » que je ne sois plus rien. Vous n'avez » pas vu mon ame jusqu'à présent : vous » n'avez pas laissé de connoître par ses » actions

» actions qu'elle exiſtoit véritablement.
» Penſez-vous que l'on continuât d'ho-
» norer ceux de qui les corps ne ſont
» plus que cendres, ſi leurs ames n'a-
» voient plus aucune puiſſance ? Non,
» non, mes enfans, je n'ai jamais pu
» croire que l'ame vécût tandis qu'elle
» eſt dans un corps mortel, & qu'elle
» mourût lorſqu'elle s'en ſépare. Que ſi
» je me trompe, & qu'il ne reſte plus
» rien de moi après ma mort, du moins
» craignez les dieux qui ne meurent
» point, qui voient tout, & de qui la
» puiſſance eſt infinie. Craignez-les, &
» que cette crainte vous empêche de rien
» faire jamais, ni même de rien mettre
» en délibération qui ſoit contraire ou à la
» religion, ou à la juſtice. Après eux
» craignez les hommes & les ſiècles à
» venir. Les dieux ne vous ont point
» caché dans l'obſcurité, mais vous ont
» expoſé ſur un grand théâtre à la vue
» de tout l'univers. Si vos actions ſont
» pures & droites, ſoyez certains que
» vous en ſerez & plus honorés & plus
» puiſſans. Pour mon corps, mes enfans,
» lorſqu'il ſera privé de vie, ne l'enfer-
» mez ni dans l'or, ni dans l'argent,
» ni dans quelque autre matière que ce
» ſoit. RENDEZ-LE PROMPTEMENT A LA
» TERRE. Y a-t-il rien de plus heureux
» que d'être mêlé & en quelque ſorte

» incorporé à la bienfaitrice & à la mere
» commune de tous les hommes ? » Après avoir donné sa main à baiser à tous ceux qui étoient présens, se sentant défaillir il prononça encore ces dernières paroles.
» Adieu, mes chers enfans, puissiez-
» vous mener une vie heureuse ; portez
» de ma part ce dernier adieu à votre
» mere. Et vous, mes fidèles amis, tant
» absens que présens, recevez mes der-
» niers adieux, & vivez en paix ». Après avoir dit ces paroles, il se couvrit le visage, & mourut également regretté de tous les peuples.

An M. 3475.
Av. J.C. 529.

L'ordre que donne Cyrus en mourant de RENDRE SON CORPS A LA TERRE, me paroît bien remarquable. Il regardoit son corps comme avili & dégradé, si on le couvroit d'or ou d'argent. Il veut QU'ON LE RENDE à la terre. Où ce Prince payen a-t-il appris qu'il en tiroit son origine ? Voilà de ces traces précieuses d'une tradition aussi ancienne que le monde. Cyrus, après avoir fait du bien à ses sujets pendant toute sa vie, demande d'être incorporé à la terre, cette bienfaitrice du genre humain, pour perpétuer ce bien, en quelque sorte, même après sa mort.

Eloge & caractère de Cyrus.

ON PEUT regarder Cyrus comme le Conquérant le plus sage & le Prince le

plus accompli dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire profane. Aucune preſque des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquoit ; ſageſſe, modération, courage, grandeur d'ame, nobleſſe de ſentimens, merveilleuſe dextérité pour manier les eſprits & gagner les cœurs, profonde connoiſſance de toutes les parties de l'art militaire autant que ſon tems le comportoit, vaſte étendue d'eſprit ſoutenue d'une prudente fermeté pour former & pour exécuter de grands projets.

Il eſt aſſez ordinaire à ces héros qui brillent dans les combats & dans les actions guerrières, de paroître très foibles & très-médiocres dans d'autres tems, & par rapport à d'autres objets. On eſt étonné, quand on les voit ſeuls & ſans armées, combien il y a de diſtance entre un Général & un grand homme : combîen dans le particulier ils conſervent de petiteſſe & de bas ſentimens : combien ils ſont dominés par la jalouſie, & gouvernés par l'intérêt : combien ils ſe rendent déſagréables, & même odieux, par une fierté & une hauteur qu'ils croient néceſſaire pour conſerver leur autorité, & qui ne ſert qu'à leur attirer le mépris.

Cyrus n'avoit aucun de ces défauts. Il paroiſſoit toujours le même, c'eſt-à-dire toujours grand, juſques dans les plus

petites choſes. Sûr de ſa grandeur, qu'il ſavoit maintenir par un mérite réel, il ne ſongeoit qu'à ſe rendre affable, & d'un facile accès; & le peuple lui rendoit dans le fond de ſon cœur, par des ſentimens d'amour & de reſpect, beaucoup plus qu'il ne quittoit pour s'abaiſſer juſqu'à lui.

Jamais Prince ne poſſéda mieux que lui l'art des inſinuations, ſi néceſſaire pour le gouvernement, & ſi peu pratiqué. Il ſavoit en perfection ce que peut un mot placé à propos, une manière obligeante, une raiſon mêlée au commandement, une grace accompagnée d'un éloge, un refus adouci par des termes honnêtes. Son hiſtoire eſt pleine de ces traits.

Il étoit riche dans une ſorte de bien qui manque à la plupart des Souverains, qui ont tout excepté des amis fidèles, à qui l'abondance & l'éclat qui les environnent cachent cette ſecrette indigence. Cyrus étoit aimé, parce qu'il aimoit lui-même: car quand on n'aime point, a-t-on des amis, & mérite-t-on d'en avoir? Rien n'eſt plu sbeau que de voir dans Xénophon comment il vivoit & converſoit avec ſes amis, retenant de ſa dignité avec eux tout ce qui étoit néceſſaire aux bienſéances; mais infiniment éloigné d'une mauvaiſe fierté, qui prive les Grands du plus innocent plaiſir de la vie, en leur

Habes amicos, quia amicus ipſe es. *Paneg. Traj.*

ôtant celui d'un commerce doux & aimable avec des personnes de mérite, quoique d'une condition très-inférieure.

L'usage qu'il faisoit de ses amis, est un modèle parfait pour tous ceux qui sont dans les premières places. Ils avoient reçu de lui, non-seulement la liberté, mais un commandement exprès de lui dire tout ce qu'ils pensoient. Quoique beaucoup supérieur en lumière à tous les Officiers, il ne faisoit rien sans les consulter; & soit qu'il s'agît de réformer quelque chose dans le gouvernement, ou de faire changement dans des troupes, ou de former quelque entreprise, il vouloit que tout le monde dit son sentiment, & souvent il en profitoit; bien différent de celui dont Tacite dit, qu'il lui suffisoit, pour se déclarer contre les meilleurs avis, qu'ils ne fussent pas venus de lui: *Consilii, quamvis egregii, quod ipse non afferret, inimicus.*

Plat lib. 3 de leg. p. 694.

Hist. l. 1. c. 26.

Cicéron remarque que pendant tout le tems de son gouvernement il ne lui échappa jamais une seule parole de colère & d'emportement: *Cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit.* Ce petit mot est un grand éloge pour un Prince. Il falloit que Cyrus, au milieu de tant d'agitations, & malgré l'enivrement de la puissance souveraine, fût bien maître de lui-même, pour

Lib. 1 Epist. 1. ad Quint. frat.

conserver toujours son ame dans une assiette calme & tranquille, sans qu'aucun contretems, aucun accident imprévu, aucun mécontentement, pût donner atteinte à sa douceur, ni lui arracher aucune parole dure ou offensante.

Mais ce qu'il y avoit en lui de plus grand & de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il étoit que tous ses soins & toute son attention devoient tendre à rendre les peuples heureux; & que ce n'étoit point par l'éclat des richesses, par le faste des équipages, par le luxe & les dépenses de la table, qu'un Roi devoit se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, & sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts, & à procurer le repos & l'abondance. Il disoit lui-même, en s'entretenant avec les Grands de sa Cour sur les devoirs de la royauté, qu'il faut qu'un Prince se regarde comme Pasteur; (& c'est le nom que [a] l'antiquité sacrée & profane donnoit aux bons Rois) qu'il doit en avoir la vigilance, l'attention, la bonté; veiller afin que les peuples soient en sûreté, se charger des soins & des inquiétudes, afin qu'ils en soient exempts; choisir tout ce qui leur est salutaire;

Xenop. Cyrop. l. 1. p. 27.

Ibid. l. 8. p. 210.

a *Pasces populum meum*, avoit dit Dieu à David. 2. Reg. 5. 2. Homére en une infinité d'endroits.

écarter tout ce qui leur peut nuire ; mettre ſa joie à les voir croître & multiplier ; & s'expoſer avec courage pour les défendre. Voilà, diſoit-il, la juſte idée & l'image naturel d'un bon Roi. Il eſt raiſonnable que ſes ſujets lui rendent tous les ſervices dont il a beſoin : mais il eſt encore plus raiſonnable qu'il s'applique à les rendre heureux : parce que c'eſt pour cela qu'il eſt Roi, comme un paſteur ne l'eſt que pour prendre ſoin de ſon troupeau.

En effet, c'eſt la même choſe d'être à la République, & d'être Roi ; d'être pour le peuple, & d'être Souverain. On eſt né pour les autres, dès qu'on eſt né pour commander ; parce qu'on ne leur doit commander que pour leur être utile. C'eſt le fondement & comme la baſe de l'état des Princes, de n'être point à eux : c'eſt le caractère même de leur grandeur, d'être conſacrés au bien public. Il en eſt d'eux, comme de la lumière, qui n'eſt placée dans un lieu éminent que pour ſe répandre par tout. Eſt-ce dégrader la royauté, que d'en penſer ainſi ?

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en aſſez peu de tems un empire qui embraſſoit un ſi grand nombre de provinces ; qu'il jouit paiſiblement pendant pluſieurs années du fruit de ſes conquêtes ;

qu'il ſut ſe faire tellement eſtimer & aimer, non-ſeulement de ſes ſujets naturels, mais de toutes les nations qu'il avoit conquiſes, qu'après ſa mort il fut généralement regretté comme le pere commun de tous les peuples.

Au reſte, nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été ſi accompli en tout genre, (on comprend aſſez que je ne parle ici que des vertus payennes) nous qui ſavons que c'eſt Dieu lui-même qui l'avoit formé pour être l'inſtrument & l'exécuteur des deſſeins de miſéricorde qu'il avoit ſur ſon peuple.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce Prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle ſenſible, ni qu'il l'ait tout-d'un-coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'hiſtoire nous en apprend. Dieu lui avoit donné un heureux naturel en mettant dans ſon eſprit les ſemences de toutes les plus grandes qualités, & dans ſon cœur des diſpoſitions aux plus rares vertus. Mais ſurtout il eut ſoin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, & qu'on le préparât ainſi aux grands deſſeins qu'il avoit ſur lui. On peut dire, ſans crainte de ſe tromper, que Cyrus dut ce qu'il y avoit de plus grand en lui à la manière dont il fut élevé; qui, le confondant en quelque ſorte avec le reſte

des ſujets, & le ſoumettant comme eux à l'autorité des maîtres, amortit en lui cet orgueil ſi naturel aux Princes, lui apprit à écouter les avis, & à obéir avant que de commander; l'endurcit au travail & à la fatigue, l'accoutuma à la ſobriété & à la frugalité, en un mot le rendit tel que nous l'avons vu dans toute ſa conduite, doux, modeſte, honnête, affable, compatiſſant, ennemi du faſte & des délices, & encore plus de la flaterie.

Il faut avouer qu'un tel Prince eſt un des plus précieux préſens que le ciel puiſſe faire à la terre. Les infidèles même l'ont reconnu, & les ténèbres de leur fauſſe religion n'ont pu leur cacher ces deux vérités: Que Dieu ſeul donnoit les bons Rois, & qu'un tel don en enfermoit beaucoup d'autres, parce que rien n'eſt plus excellent que ce qui reſſemble le plus parfaitement à Dieu, & que l'image la plus noble de la divinité eſt un Prince juſte, modéré, chaſte, réglé dans ſes mœurs, & qui ne régne que pour faire régner la vertu. C'eſt le portrait que Pline nous a laiſſé de Trajan, qui reſſemble bien à celui de Cyrus. *Nullum eſt præſtabilius & pulcrius Dei munus erga mortales, quàm caſtus, & ſanctus, & Deo ſimillimus Princeps.* *Paneg. Traj.*

Quand j'examine de près la vie de no-

tre Héros, il me ſemble qu'il a manqué à ſa gloire un trait, qui l'auroit beaucoup relevé; ç'auroit été d'être livré pendant quelque tems à quelque grande diſgrace & d'avoir quelque revers ſubit de fortune à eſſuyer. Je ſai que l'Empereur Galba, en adoptant Piſon, lui diſoit que la proſpérité a un aiguillon & une pointe infiniment plus perçante que l'adverſité, & qui met l'ame à toute autre épreuve: *Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti; ſecundæ res acrioribus ſtimulis explorant animos.* Et la raiſon qu'il en apporte, c'eſt que le malheur accablant l'ame de tout ſon poids, elle ſe roidit, & rappelle toutes ſes forces: au lieu que la proſpérité l'attaquant d'une manière ſourde, lui laiſſe toute ſa foibleſſe, & lui inſinue un poiſon d'autant plus dangereux, qu'il eſt plus ſubtil: *quia miſeriæ tolerantur, felicitate corrumpimur.*

Hiſt. lib. 1. cap. 15.

Il faut pourtant avouer que l'adverſité quand elle eſt portée avec dignité & nobleſſe, & ſurmontée par une patience invincible, ajoute un grand éclat à la gloire d'un Prince, & lui donne lieu de déployer bien des qualités & des vertus qui ſeroient demeurées enſevelies dans le ſein de la proſpérité: une grandeur d'ame indépendante de tout ce qui lui eſt étranger, une conſtance immobile & à l'épreuve des plus rudes coups, un courage

intrépide qui s'anime à la vue du danger, une fécondité de ressources qui naît des contre-tems mêmes; une présence d'esprit qui envisage tout & donne ordre à tout, enfin une fermeté d'ame qui se suffit à elle-même, & qui est capable de soutenir les autres.

Cette sorte de gloire a manqué à Cyrus. Il nous apprend lui-même que pendant tout le cours de sa vie qui fut assez longue, jamais aucun accident fâcheux n'en troubla la douceur, & que tout lui avoit réussi comme il pouvoit le souhaiter. Mais il nous apprend en même tems une chose qui est presque incroyable & qui étoit en lui la source de cette égalité d'ame & de cette modération qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer : c'est qu'au milieu d'une prospérité si constante, il conservoit toujours au fond du cœur une crainte secrette dans la vue de ce qui pouvoit lui arriver, laquelle ne lui permettoit point de s'abandonner ni à une fierté insolente, ni même à une joie excessive.

Cyrop. l. pag. 234.

Il me resteroit à examiner un point décisif pour la réputation de ce Prince, mais que je ne toucherai que légèrement : c'est la nature de ses victoires & de ses conquêtes. Car si elles n'étoient fondées que sur l'ambition, l'injustice, la violence, Cyrus, loin de mériter les louan-

ges qu'on lui donne, ne devroit être rangé que parmi ces brigands fameux de l'univers, ces ennemis publics du genre humain,[a] qui ne connoiſſoient d'autre droit que la force; qui regardoient les règles communes de la juſtice comme des loix qui n'obligent que les particuliers, & qui aviliroient la majeſté royale; qui ne bornoient leurs deſſeins & leurs prétentions que par l'impuiſſance d'aller auſſi loin que leurs deſirs; qui ſacrifioient à leur ambition la vie d'un million d'hommes; qui mettoient leur gloire à tout détruire, comme les torrens & les embrâſemens; [b] & qui régnoient comme le feroient les ours & les lions, s'ils étoient les maîtres.

Voilà ce que ſont dans la vérité la plupart de ces prétendus Héros que le ſiècle admire; & c'eſt par de telles idées qu'il faut corriger l'impreſſion que les injuſtes louanges de quelques Hiſtoriens, & le ſentiment de pluſieurs perſonnes ſéduites par l'image d'une fauſſe grandeur, font ſur les eſprits.

Je ne ſai ſi ma prévention pour Cyrus m'aveugle, mais il me ſemble qu'il

a Id in ſumma fortuna æquius, quod validius. Et ſua retinere, privatæ domûs: de alienis certare: regiam laudem eſſe. *Tacit. Annal. lib.* 15. *c.* 1.

b Quæ alia vita eſſet, ſi leones urſique regnarent? *Senec. de Clem. Lib.* 1. *cap.* 16.

étoit d'un caractère tout différent de ceux dont je viens de tracer le portrait. Non que je veuille le justifier en tout, ni l'exempter d'ambition, qui sans doute étoit l'ame de toutes ses entreprises : mais il respectoit les loix, & savoit qu'il y a des guerres injustes, où celui qui les entreprend mal à propos se rend responsable de tout le sang qui y est répandu. Or une guerre est telle, lorsque le Prince n'y est porté que par le motif d'étendre ses conquêtes, ou d'acquérir une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voisins.

Nous avons vu Cyrus, à l'entrée de la guerre, fonder uniquement l'espérance du succès sur la justice de sa cause, & représenter aux soldats, pour les remplir de courage & d'assurance, qu'ils n'étoient point les aggresseurs; que c'étoit l'ennemi qui les avoit attaqués, & qu'ils avoient droit à toute la protection des Dieux, qui sembloient eux-mêmes leur avoir mis en main les armes pour marcher à la défense de leurs alliés injustement opprimés. Quand on examine avec quelque soin les conquêtes de Cyrus, on reconnoît qu'elles furent presque toutes la suite des victoires remportées contre Crésus, Roi de Lydie, qui étoit maître de la plus grande partie de l'Asie mineure, & contre le Roi de Babylone, qui l'étoit

Xenop. Cyrop. l. 1. p. 25.

de toute la haute Aſie, & de beaucoup d'autres contrées, qui tous deux étoient les aggreſſeurs.

C'eſt donc avec raiſon que Cyrus eſt repréſenté comme un des plus grands Princes qui aient paru dans l'antiquité, & ſon règne propoſé comme le modèle d'un gouvernement parfait, & qui ne peut être tel, ſi la juſtice n'en eſt la baſe & le principe : *Cyrus à Xénophonte ſcriptus eſt ad juſti effigiem imperii.*

Cic. lib. 1. Epiſt. 1. ad Quint. frat.

§. IV. *Différences entre Hérodote & Xénophon, au ſujet de Cyrus.*

HÉRODOTE & Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce qui peut être conſidéré comme le fond & l'eſſentiel de l'hiſtoire de Cyrus, & ſur-tout dans ce qui regarde ſon expédition contre Babylone, & ſes autres conquêtes, ſuivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de pluſieurs faits très-importans, tels que ſont la naiſſance & la mort de ce Prince, & l'établiſſement de l'Empire des Perſes. Je me crois obligé de donner ici un abrégé de ce qu'en dit Hérodote.

Herod. l. 1. c. 107-130. Juſtin. l. 1. cap. 4, 6.

Il raconte, & après lui Juſtin, qu'Aſtyage, Roi des Mèdes, ſur un ſonge effrayant qui lui annonçoit que le fils qui naîtroit de ſa fille le détrôneroit, donna ſa fille Mandane en mariage à un homme

de Perse, d'une naissance & d'une condition obscures, nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage, le Roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux Officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à l'un des bergers du Roi pour l'exposer dans une forêt. Mais l'enfant ayant été sauvé miraculeusement, & nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-pere, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, & fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il étoit, & animé par ses conseils & par ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, & fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand conquérant. Ce Prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, & les ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin & de viande. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contr'eux, & les ayant trouvés tous enivrés & endormis,

Lib. 1. cap. 205-214. Justin. l. 1. c. 8.

les défit ſans peine, & fit un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le fils de la Reine nommée Tomyris, laquelle commandoit l'armée. Ce jeune Prince, que Cyrus avoit refuſé de rendre à ſa mere, étant revenu de ſon ivreſſe, & ne pouvant ſouffrir de ſe voir captif, ſe donna la mort. Tomyris, animée par le déſir de la vengeance, préſenta un ſecond combat aux Perſes, & les ayant attirés à ſon tour dans des embûches par une fuite ſimulée, en tua plus de deux cens mille avec leur Roi Cyrus. Puis, ayant fait coûper la tête de Cyrus, elle la mit dans un outre plein de ſang, en lui inſultant par ces paroles : « [a] Cruel que tu es, raſſaſie-» toi après ta mort du ſang dont tu as » eu ſoif pendant ta vie, & dont tu as » toujours été inſatiable ».

Le récit que fait Hérodote des premiers commencemens de Cyrus, a bien plus l'air d'une fable que d'une hiſtoire. Pour ce qui regarde ſa mort, quelle apparence qu'un Prince ſi expérimenté dans la guerre, & plus recommandable encore par ſa prudence que par ſon courage, eût donné ainſi dans des embûches qu'une femme lui auroit préparées ? Ce que le même Hiſtorien rapporte du bruſ-

Lib. 1. cap. 189.

[a] Satia te, inquit, ſanguine quem ſitiſti, cujuſque inſatiabilis ſemper fuiſti. *Juſtin. l. 1. c. 8.*

que emportement & de la puérile vengeance de Cyrus contre un * fleuve, où l'un de ses chevaux sacrés s'étoit noyé, & qu'il fit couper sur le champ par son armée en trois cens soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce Prince, dont le caractère étoit la douceur & la modération. D'ailleurs est-il vraisemblable que Cyrus, marchant à la conquête de Babylone, perdît ainsi un temps qui lui étoit si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, & manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens, en s'amusant à faire la guerre à un fleuve, au lieu de la porter contre les ennemis.

* *Gyndæc.*

Senec. l. 1. de Ira, cap. 21.

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Ecriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone, & joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus, & dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès-lors il y avoit diffé-

rentes manières de raconter ces deux grands événemens. Hérodote a ſuivi celle qui étoit de ſon goût, & l'on voit qu'il aimoit les choſes extraordinaires & merveilleuſes, & qu'il y ajoutoit foi très facilement. Xénophon étoit plus ſérieux, & moins crédule ; & il nous avertit dès le commencement de cette hiſtoire, qu'il s'étoit informé avec grand ſoin de la naiſſance de Cyrus, de ſon caractère, & de ſon éducation.

CHAPITRE SECOND.

HISTOIRE DE CAMBYSE.

Hérod. l. 3. c. 1. 3.
AN. M. 3475.
AV. J.C. 529.

DÈs que Cambyſe fut monté ſur le trône, il ſongea à porter la guerre en Egypte, pour une injure particulière qu'il prétendoit, ſelon Hérodote, avoir reçue d'Amaſis. Il y a plus d'apparence qu'Amaſis, qui s'étoit ſoumis à Cyrus, & qui étoit devenu ſon tributaire, n'ayant pas voulu après ſa mort rendre les mêmes devoirs à ſon ſucceſſeur, & s'étant ſouſtrait de ſon obéiſſance, s'attira par-là cette guerre.

Cap. 4-9.

Cambyſe, pour la pouſſer avec ſuccès, fit de grands préparatifs tant par mer que par terre. Il engagea les Cypriotes & les Phéniciens à l'aſſiſter de leurs vaiſſeaux.

Pour ſon armée de terre, il joignit à ſes propres troupes un grand nombre de Grecs, d'Ioniens, & d'Eoliens, qui en faiſoient la principale force. Mais nul ne lui fut d'un plus grand ſecours dans cette guerre que Phanès d'Halicarnaſſe, qui étant Chef de quelques Grecs auxiliaires qui étoient au ſervice d'Amaſis, ſe jetta pour quelque mécontentement qu'il reçut de ce Prince, dans le parti de Cambyſe, & lui donna touchant la nature du Pays, les forces de l'ennemi, & l'état de ſes affaires, toutes les lumiéres dont il avoit beſoin pour réuſſir dans cette expédition. Ce fut en particulier par ſon avis qu'il engagea un Roi Arabe, dont les terres confinoient à la Paleſtine & à l'Egypte, à fournir de l'eau à ſon armée pendant qu'elle traverſeroit le déſert qui étoit entre ces deux pays : ce que ce Prince exécuta en lui faiſant porter cette eau ſur le dos des chameaux, ſans quoi Cambyſe n'eût pu paſſer avec ſon armée par ce chemin.

Ayant fait ces préparatifs, il attaqua l'Egypte la quatrième année de ſon règne. Lorſqu'il fut arrivé ſur la frontière, il apprit qu'Amaſis venoit de mourir, & que Pſamménite ſon fils, qui lui avoit ſuccédé, étoit occupé à ramaſſer toutes ſes forces pour l'empêcher de pénétrer dans ſon royaume. Il ne pouvoit s'en ou- *Cap. 10.*

vrir l'entrée qu'en ſe rendant maître de Péluſe qui étoit la clé de l'Egypte de ce côté là. Mais cette place étoit ſi forte, qu'elle devoit, ſelon toutes les apparences, l'arrêter long-tems. Pour s'en faciliter la priſe, il s'aviſa de ce ſtratagême, s'il en faut croire Polyéne. Ayant appris que toute la garniſon étoit compoſée d'Egyptiens, dans un aſſaut qu'il donna à la ville il mit au premier rang un grand nombre de chats, de chiens, de brebis, & des autres animaux que les Egyptiens tenoient pour ſacrés. Ainſi les ſoldats n'oſant lancer aucun trait ni tirer aucune flêche de ce côté là, de peur de percer quelqu'un de ces animaux, Cambyſe ſe rendit maître de la place ſans aucune oppoſition.

Polyæn. l. 7.

Dans le tems que Cambyſe venoit de ſe rendre maître de cette ville, Pſalmménite s'avança avec une grande armée pour arrêter ſes progrès. Il y eut entr'eux un grand combat. Mais avant que d'en venir aux mains, des Grecs qui étoient dans l'armée de Pſamménite, pour ſe venger de la révolte de Phanès, prirent ſes enfans qu'il avoit été obligé de laiſſer en Egypte lorſqu'il s'enfuit, & à la vue des deux camps les égorgèrent & en burent le ſang. Cette cruauté énorme ne leur procura pas la victoire. Les Perſes, irrités de cet horrible ſpectacle, tombèrent ſur

Herod. l. 3, cap. 11.

eux avec tant de furie, qu'ils eurent bientôt renversé & mis en déroute toute l'armée Egyptienne, dont ils en tuérent la plus grande partie. Ce qui en resta se sauva à Memphis.

A l'occasion de ce combat, Hérodote rapporte une chose dont il avoit été témoin. Les os des Perses & des Egyptiens étoient encore dans le lieu où s'étoit donnée la bataille, mais séparés les uns des autres. Les cranes des Egyptiens étoient si durs, qu'on avoit bien de la peine à les briser à grands coups de pierres, & ceux des Perses, si mous, qu'on les perçoit avec la derniere facilité. La raison de cette différence étoit que les Egyptiens, dès le plus bas âge, alloient la tête nue & rasée, au lieu que les Perses l'ont toujours couverte de leurs tiares, qui est un de leurs grands ornemens.

Cap. 12.

Cambyse ayant poursuivi les fuyards jusqu'à Memphis, envoya à la ville par le Nil sur lequel elle étoit située, un vaisseau de Mithyléne, avec un héraut, pour sommer les habitans de se rendre. Mais le peuple, transporté de fureur, se jetta sur ce héraut, & le mit en pièces, aussi bien que tous ceux qui étoient avec lui. Cambyse s'étant en peu de temps rendu maître de la place, tira une pleine vengeance de cet attentat, faisant exécuter

Cap. 13.

publiquement dix fois autant d'Egyptiens de la plus haute noblesse, qu'il y avoit eu de personnes massacrées dans le vaisseau. De ce nombre fut le fils aîné de Psamménite. Et pour Psamménite lui-même, Cambyse se trouva porté à le traiter avec douceur. Non content de lui avoir sauvé la vie, il lui assigna un entretien honorable. Mais le Monarque Egyptien, peu touché d'une telle bonté, se mit à exciter de nouveaux troubles pour recouvrer son royaume, en punition de quoi on lui fit boire du sang de taureau, dont il mourut à l'heure même. Son règne ne fut que de six mois. Toute l'Egypte s'étoit soumise au vainqueur. Les Lybiens, les Cyrénéens, & les Barcéens, à la nouvelle de ces succès, envoyèrent à Cambyse des Ambassadeurs avec des présens, pour lui faire leurs soumissions.

Cap. 16. De Memphis il alla à la ville de Saïs, qui étoit le lieu de la sépulture des Rois d'Egypte. Dès qu'il fut entré dans le palais, il fit tirer le corps d'Amasis de son tombeau; & après l'avoir exposé à mille indignités en sa présence, il ordonna qu'on le jettât dans le feu, & qu'on le brûlât; ce qui étoit également contraire aux coutumes des Perses & des Egyptiens. La rage que ce Prince témoigna contre le cadavre d'Amasis, fait voir jusqu'à quel point

il haïssoit sa personne. Quelle que fût la cause de cette aversion, il paroît que c'est ce qui l'avoit sur-tout obligé de porter ses armes en Egypte.

L'année suivante, qui étoit la sixieme de son règne, il résolut de faire la guerre en trois différens endroits : contre les Carthaginois, contre les Ammoniens, & contre les Ethiopiens. Il fut obligé d'abandonner le premier de ces projets, parce que les Phéniciens, sans le secours desquels il ne pouvoit pousser cette guerre, refuserent de l'assister contre les Carthaginois qui descendoient d'eux, Carthage étant une colonie de Tyr.

Herod. l. 3. c. 17 & 19.

Déterminé à attaquer les deux autres peuples, il envoya des Ambassadeurs en Ethiopie, qui sous ce nom devoient lui servir d'espions pour s'informer de l'état & de la force du pays, & lui en donner connoissance. Ils portoient avec eux des présens tels que les Perses ont coutume d'en donner : de la pourpre, des brasselets d'or, des compositions de parfums, & du vin. Les Ethiopiens se mocquèrent de ces présens, où ils ne voyoient rien d'utile pour la vie, à l'exception du vin ; & ils ne firent pas plus de cas de ses Ambassadeurs, qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur Roi voulut aussi faire un présent à sa mode au Roi de Perse, &

Cap. 20-24.

prenant en main un arc, qu'un Perſe eût à peine ſoutenu, loin de le pouvoir tirer, il le banda en préſence des Ambaſſadeurs, & leur dit: « Voici le conſeil que le Roi » d'Ethiopie donne au Roi de Perſe. Quand » les Perſes ſe pourront ſervir auſſi aiſé- » ment que je viens de faire d'un arc de » cette grandeur & de cette force, qu'ils » viennent attaquer les Ethiopiens, & » qu'ils amènent plus de troupes que » n'en a Cambyſe. En attendant, qu'ils » rendent graces aux dieux qui n'ont pas » mis dans le cœur des Ethiopiens, le » deſir de s'étendre hors de leur pays ».

Cap 25. Cette réponſe ayant mis Cambyſe en fureur, il commanda à ſon armée de ſe mettre en marche ſur-le-champ, ſans conſidérer qu'il n'avoit ni proviſions, ni aucune des choſes néceſſaires pour cette expédition; il laiſſa ſeulement les Grecs dans ſa nouvelle conquête, pour la tenir en reſpect pendant ſon abſence.

Cap. 25 & 26. Quand il fut arrivé à Thèbes dans la haute Egypte, il détacha cinquante mille hommes contre les Ammoniens, avec ordre de ravager leur pays, & de détruire le temple de Jupiter Ammon qui y étoit ſitué. Mais, après pluſieurs journées de marche dans le déſert, un vent violent étant venu à ſouffler du côté du midi, entraîna une ſi grande quantité de ſable

ſur

ſur cette armée, qu'elle en fut toute couverte, & y demeura enſevelie.

Cependant Cambyſe marchoit en furieux contre les Ethiopiens, quoiqu'il manquât de toutes ſortes de proviſions. Auſſi une cruelle famine ſe fit bientôt ſentir à toute l'armée. Il étoit encore tems, dit Hérodote, de remédier à ce mal : mais Cambyſe auroit cru ſe deshonorer, s'il avoit renoncé à ſon entrepriſe, & il pouſſa ſa pointe. Il fallut d'abord vivre d'herbes, de racines, de feuilles d'arbres. Puis ſe trouvant dans un pays entiérement ſtérile, ils furent réduits à manger les bêtes de charge. Enfin ils en vinrent à cette affreuſe extrémité de ſe manger les uns les autres, celui que le ſort faiſoit venir le dixième ſervant de nourriture à ſes compagnons; nourriture, dit Sénéque, plus triſte que la plus dure famine : *decimum quemque ſortiti, alimentum habuerunt fame ſævius.* Le Roi perſiſtoit toujours dans ſon deſſein, ou plutôt dans ſa fureur, ſans que la perte de ſes troupes lui ouvrît les yeux. Mais enfin, commençant à craindre pour lui-même, il donna ordre qu'on retournât. Dans une telle déſolation, (qui le croiroit) on ne rabattit rien de la délicateſſe des mêts du Prince, & les chamaux marchoient chargés de tout ce qu'il faut pour couvrir une table ſomptueuſe : *ſervabantur illi interim ge-*

De ira, l. 3. c. 20.

Ibid.

nerosæ aves, & instrumenta epularum camelis vehebantur, cùm sortirentur milites ejus quis malè periret, quis pejus viveret.

Il ramena à Thébes son armée, dont il avoit perdu la plus grande partie dans son expédition. Il réussit mieux dans la guerre qu'il déclara ici aux dieux, plus faciles à vaincre que les hommes. Thébes étoit remplie de temples d'une magnificence & d'une richesse incroyables. Il les pilla tous, puis y fit mettre le feu. Il faloit que l'opulence en fût bien grande, puisque les restes seuls sauvés de l'incendie montoient à des sommes immenses : trois cens talens d'or, qui font neuf millions; & deux mille trois cens talens d'argent; qui font près de sept millions. Il enleva aussi pour lors ce fameux cercle d'or qui environnoit le tombeau du Roi Ozymandias, lequel avoit trois cent soixante & cinq coudées de circuit, & représentoit tous les mouvemens des différentes constellations

Diod. Sic. 1. p. 43.

Ibid. p. 46.

Lorsque Cambyse fut arrivé à Memphis, il congedia les Grecs, & les renvoya dans leur pays. Mais ayant trouvé à son retour toute la ville en joie, il fut transporté de fureur, s'imaginant qu'on se réjouissoit en Egypte du mauvais succès de ses entreprises. Il manda les Magistrats pour savoir la raison de ces réjouissances;

Herod. l. 3. c. 27-29.

& les Magiſtrats lui ayant dit que c'étoit parce qu'ils avoient enfin trouvé leur dieu Apis, il ne voulut pas les en croire, mais les fit tous mourir comme des impoſteurs qui cherchoient à lui inſulter. Il fit venir enſuite les Prêtres qui lui firent la même réponſe. Il leur répliqua que puiſque leur dieu étoit ſi bon & ſi familier que de ſe faire voir à eux, il vouloit faire connoiſſance avec lui, & commanda qu'on le lui amenât. Il fut bien étonné au lieu d'un dieu de voir un veau, & entrant de nouveau en fureur il tira ſon poignard, & le lui enfonça dans la cuiſſe. Après quoi, ayant reproché aux Prêtres leur ſtupidité, il les fit cruellement fuſtiger, & ordonna qu'on tuât tous les Egyptiens qu'on rencontreroit célébrant la fête d'Apis. Le dieu fut remené au temple, où après avoir quelque tems langui de ſa bleſſure, il mourut.

Si l'on en croit les Egyptiens, Cambyſe, après cette action, la plus énorme impiété ſelon eux qui eût été commiſe dans leur pays, devint phrénétique. Mais ſa conduite précedente fait voir qu'il l'étoit déja auparavant, & il continua à en donner diverſes preuves, dont nous raporterons quelque-unes.

Cap. 30.

Il avoit un frere, le ſeul fils qu'eût eu Cyrus avec lui, & né de la même mere. Son nom étoit *Tanaxare*, ſelon Xénophon;

Ibid.

Hérodote l'appelle *Smerdis*, & Juſtin, *Mergis*. Il accompagna Cambyſe dans ſon expédition d'Egypte. Mais, comme il étoit le ſeul d'entre les Perſes qui vînt à bout de bander à deux doigts près l'arc qu'on avoit apporté d'Ethiopie, le Roi en conçut une telle jalouſie contre ſon frere, qu'il ne put plus le ſouffrir dans ſon armée, & le renvoya en Perſe. Ayant même, peu de temps après, ſongé une nuit qu'un courier lui venoit apprendre que Smerdis étoit aſſis ſur le trône, il ſoupçonna ſon frere de penſer à la royauté, & il envoya en Perſe Prexaſpe, l'un de ſes principaux confidens, avec ordre de le faire mourir : ce qui fut exécuté.

Cap. 31, 32. Ce premier meurtre donna lieu à un ſecond encore plus criminel. Il avoit avec lui dans le camp Méroé, la plus jeune de ſes ſœurs. Hérodote nous apprend la maniere étrange dont elle étoit auſſi devenue ſa femme. Comme cette Princeſſe étoit d'une extrême beauté, Cambyſe réſolut abſolument de l'avoir pour épouſe. Il manda pour cet effet les Juges de ſon royaume, dont l'office étoit d'interpréter les loix du pays, pour ſavoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque loix qui permît au frere d'épouſer ſa ſœur. Les Juges ne pouvant d'un côté ſe réſoudre à autoriſer directement ce mariage in-

ceſtueux, craignant de l'autre l'humeur violente de ce Prince, s'ils oſoient le contredire, cherchèrent un milieu & un tempérament. Ils répondirent qu'ils ne trouvoient point de loi qui permît au frere d'epouſer ſa ſœur, mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perſe de faire tout ce qu'ils vouloient. Cette réponſe accommodant Cambyſe autant qu'une approbation directe, il épouſa ſolemnellement ſa ſœur, & par-là il donna le premier exemple de ces inceſtes, qui fut ſuivi de la plupart de ſes ſucceſſeurs, quelque contraire qu'il ſoit à la pudeur & au bon ordre. Il mena cette Princeſſe avec lui dans toutes ſes expeditions, & il donna ſon nom (Méroé) à cette île du Nil qui eſt entre l'Egypte & l'Ethiopie, juſqu'où il s'étoit avancé dans ſa folle marche contre les Ethiopiens. Voici donc ce qui donna occaſion à la mort de cette Princeſſe. Cambyſe un jour ſe divertiſſoit à voir le combat d'un jeune lion & d'un jeune chien Celui-ci ayant du deſſous, un autre chien ſon frere vint à ſon ſecours, & le rendit vainqueur. Cette aventure réjouit fort Cambyſe, mais arracha des larmes à Méroé, qui étant obligée d'en dire la raiſon, avoua que ce combat lui avoit rappellé le ſouvenir de ſon frere Smerdis, qui n'avoit pas été auſſi heureux que ce petit chien. Il

n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur de ce brutal Prince. Sa sœur étoit enceinte. Il lui donna un coup de pied dans le ventre, dont elle mourut. Un mariage si abominable ne méritoit pas une meilleure fin.

Herod. l. 3. cap. 34, 35. Senec. l. 3, de ira, c. 14.

Il n'y avoit point de jour qu'il ne sacrifiât quelqu'un des Seigneurs de sa Cour à son humeur féroce. Il avoit obligé Préxaspe, l'un de ses principaux Officiers, & son homme de confiance, de lui déclarer ce que les Perses pensoient & disoient de lui. « Ils admirent en vous, Seigneur, » répondit Préxaspe, beaucoup d'excel- » lentes qualités, mais ils sont un peu » blessés de votre penchant excessif pour » le vin. J'entends, dit le Roi : c'est-à- » dire qu'ils prétendent que le vin me » fait perdre la raison. Vous en jugerez » tout-à-l'heure. » Il se mit à boire & de plus grands coups, & en plus grand nombre qu'il eût jamais fait. Après quoi il ordonna au fils de Préxaspe qui étoit son grand Echanson, de se tenir droit au bout de la sale, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, & le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit à son cœur, & le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, montrant à Préxaspe le cœur de son fils percé par la flèche : *Ai-je la main bien sûre*, dit-il d'un ton moqueur & triomphant ? Ce malheureux

pere, à qui, après un tel coup il ne devoit rester ni voix ni vie, eût la lâcheté de lui répondre : *Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste.* Sénéque qui a copié ce récit d'après Hérodote, après avoir détesté la barbare cruauté du Prince, condamne encore plus fortement la lâche & monstrueuse flaterie du pere : *Sceleratiùs telum illud laudatum est, quam missum.*

Crésus ayant entrepris de lui dire son avis sur cette étrange conduite qui révoltoit tout le monde, & lui en ayant représenté les fâcheux inconvéniens, il ordonna qu'on le fit mourir. Ceux à qui il en donna l'ordre, prévoyant qu'il ne seroit pas long-temps sans s'en repentir, en suspendirent l'exécution. Quelque temps après, en effet, comme il regrettoit Crésus, ses gens lui dirent qu'il étoit encore en vie, de quoi il témoigna beaucoup de joie; il ne laissa pas néanmoins de faire mourir ceux qui l'avoient épargné, pour n'avoir pas exécuté ses ordres.

Herod. l. 3. cap. 36.

C'EST à peu près dans ce tems ci qu'Orétès, l'un des Satrapes de Cambyse, & qui commandoit pour lui à Sardes, fit mourir d'une manière bien étrange Polycrate tyran de Samos. L'histoire de ce dernier est assez singulière, pour mériter d'être rapportée ici.

Ce Policrate étoit un Prince, à qui, pendant le cours de sa vie, toutes choses

Herod. l. 3. c. 39-43.

avoient toujours réussi à souhait, & dont le bonheur n'avoit jamais été troublé par aucune adversité, ni par aucun accident fâcheux. Amasis, Roi d'Egypte, son ami & son allié, crut devoir lui écrire à ce sujet. Il lui avoua que son état l'effrayoit; qu'une prospérité si longue & si constante devoit lui être suspecte; que la divinité maligne & envieuse, qui voit d'un œil jaloux la fortune des hommes, ne manqueroit pas, tôt ou tard, de renverser la sienne: que, pour éviter ses coups mortels, il lui conseilloit de se procurer à lui-même quelque malheur, en faisant volontairement quelque perte, à laquelle il jugât qu'il seroit fort sensible.

Le Tyran le crut. Il avoit à son anneau une émeraude, dont il faisoit un cas infini, surtout à cause de l'habileté & de la réputation de l'ouvrier qui l'avoit gravée. En se promenant sur sa galère avec ses courtisans, il jetta son anneau dans la mer sans qu'on s'en apperçût. Quelques jours après, des pêcheurs, ayant pris un poisson d'une grosseur extraordinaire, en firent présent à Polycrate. Quand on l'eut ouvert, on y trouva l'anneau du Roi. Sa surprise fut extrême, & sa joie encore plus grande.

Amasis, lorsqu'il eut appris ce qui étoit arrivé, pensa bien différemment. Il écrivit à Polycrate, que, pour ne point avoir

la douleur de voir un ami & un allié tomber dans quelque grand désastre, il renonçoit dès lors à son amitié & à son alliance. Sentiment assez bizarre ! comme si l'amitié n'étoit qu'un nom & qu'un titre, sans fonds & sans réalité.

Quoi qu'il en soit, la chose arriva comme l'Egyptien l'avoit prévu. Quelques années après, vers le tems environ où Cambyse tomba malade, Orétès, qui commandoit à Sardes pour le Roi, ne pouvant soutenir le reproche qu'un autre Satrape, dans une querelle particulière, lui fit de n'avoir pu encore subjuguer l'île de Samos, qui étoit tout près de son gouvernement, & si fort à la bienséance de son maître; il résolut, pour s'emparer de l'île, de se défaire de Polycrate à quelque prix que ce fût. Voici comme il s'y prit. Il lui écrivit, que, sur les avis certains qu'il avoit reçus que Cambyse vouloit le faire assassiner, il songeoit à se retirer dans ses Etats, & à y mettre ses trésors en sûreté. Et son dessein étoit, disoit-il, de confier ce précieux dépôt à la bonne foi de Polycrate, lui en laissant pourtant la moitié en propre, qui lui serviroit à conquérir l'Ionie, & les îles voisines, qu'il avoit en vûe depuis longtems. Il savoit que le Tyran aimoit fort l'argent, & qu'il désiroit avec passion d'augmenter son domaine. Il le prit par

Ibid. c. 120-125.

ce double appât, en piquant par la même offre & son avarice & son ambition. Polycrate, pour ne point s'engager témérairement dans une affaire de cette importance, crut devoir s'assurer par lui-même de la vérité de ces faits, & il envoya dans cette vue un Député sur les lieux. Orétès avoit fait remplir de pierres huit coffres presque jusqu'aux bords, & y avoit mis par dessus un lit de piéces de monnoie d'or. Ils étoient embalés, & tout prêts à être embarqués. Le Député du Tyran arrive, & l'on ouvre les coffres qu'il crut remplis d'or. Aussitôt après le retour du Député, Polycrate impatient d'aller saisir sa proie, partit pour Sardes, malgré l'opposition de tous ses amis. Il mena vec lui Démocéde, célèbre médecin de Crotone. A peine fut-il arrivé, qu'Orétès le fit arrêter comme ennemi de l'Etat, & en cette qualité le fit attacher à une potence, terminant par cet honteux supplice une vie qui n'avoit été qu'une suite de bonheurs & de prospérités.

Herod. l. 3. c. 61.

Cambyse, au commencement de la huitième année de son règne, quitta l'Egypte pour retourner en Perse. A son arrivée en Syrie, il y trouva un héraut qui avoit été dépêché de Suse à l'armée, pour lui déclarer que Smerdis fils de Cyrus avoit été proclamé Roi & pour ordonner à tout le monde de lui obéir. Voici ce qui

avoit donné lieu à cet évènement. Cambyſe, à ſon départ de Suſe pour ſon expédition d'Egypte, avoit laiſſé l'adminiſtration des affaires pendant ſon abſence entre les mains de Patiſithe l'un des chefs des Mages. Ce Patiſithe avoit un frère qui reſſembloit beaucoup à Smerdis fils de Cyrus, & qui, peut être pour cette raiſon, étoit appellé du même nom. Dès qu'il eut été plainement inſtruit de la mort de ce Prince, qu'on avoit cachée à la plupart des autres, & qu'il eut appris que les fureurs de Cambyſe en étoient venues à un point qu'il n'y avoit plus moyen de le ſouffrir, il mit ſon propre frere ſur le trône, faiſant courir le bruit que c'étoit le véritable Smerdis fils de Cyrus; & ſans différer il envoya des hérauts par tout l'empire, pour en donner connoiſſanee, & ordonner à tout le monde de lui obéir.

Cambyſe fit arrêter celui qui étoit venu porter cet ordre en Syrie, & l'ayant examiné avec ſoin en préſence de Préxaſpe qu'il avoit chargé de tuer ſon frère, il trouva que le vrai Smerdis étoit certainement mort, & que celui qui avoit envahi le trône n'étoit autre que Smerdis le Mage. Là deſſus il ſe mit à faire de grandes lamentations de ce que, ſur la foi d'un ſonge, & trompé par la conformité du nom, il s'étoit porté à faire mourir

Cap. 62-64.

ſon frere ; & ſur le champ il donna ordre à ſes troupes de ſe mettre en marche pour aller exterminer l'uſurpateur. Mais lorſqu'il montoit à cheval pour cette expédition, ſon épée étant tombée du fourreau lui fit une bleſſure à la cuiſſe, dont il mourut peu de tems après. Les Egyptiens, remarquant qu'il avoit été bleſſé au même endroit où il avoit bleſſé leur dieu Apis, ne manquèrent pas d'attribuer cet accident à une juſte punition du ciel, qui vengeoit ainſi l'impiété ſacrilège de Cambyſe.

Cap. 64-66. Pendant qu'il étoit en Egypte, s'étant aviſé de conſulter l'oracle de Bute qui étoit fameux dans ce pays-là, il en eut pour réponſe qu'il mourroit à Ecbatane : ce qu'ayant entendu d'Ecbatane de Médie, il réſolut de n'aller jamais dans cette ville. Mais ce qu'il croyoit éviter dans la Médie, il le trouva dans la Syrie. Car la ville, où cette bleſſure l'obligea de s'arrêter, portoit le même nom, & s'appelloit Ecbatane. Il ne l'eut pas plutôt appris, que tenant pour certain que c'étoit le lieu où il devoit mourir, il manda tous les principaux Perſes ; & leur ayantrepréſenté le véritable état des choſes, & que c'étoit Smerdis le Mage qui avoit occupé le trône, il les exhorta fortement à ne point ſe ſoumettre à cet impoſteur, & à ne point permettre par-là que la ſouveraineté paſ-

sât des Perses aux Médes; car le Mage étoit de Médie, mais à faire tous leurs efforts pour se donner un Roi de leur nation. Les Perses, croyant que tout ce qu'il en disoit, n'étoit que par haine contre son frère, n'y eurent aucun égard; & lorsqu'il fut mort, ils se soumirent tranquillement à celui qui étoit sur le trône, supposant que c'étoit le véritable Smerdis.

Cambyse avoit régné sept ans & cinq mois. Il est appellé dans l'écriture Assuérus. Dès qu'il fut sur le trône, les ennemis des Juifs s'adressèrent à lui directement pour empêcher la construction du temple. Ce ne fut pas en vain. Il ne révoqua pas à la vérité ouvertement l'Edit de Cyrus son pere, peut-être par un reste de respect pour sa mémoire; mais il en rendit inutile la fin en grande partie par les divers découragemens qu'il donna aux Juifs, ensorte que l'ouvrage n'avança que fort lentement pendant son règne.

1. *Esdr* c. 4. v. 4. & 6.

CHAPITRE TROISIEME.

HISTOIRE DE SMERDIS LE MAGE.

L'ECRITURE lui donne le nom d'Artaxerxe. Il ne régna que sept mois,

AN.M. 3482.
AV.J.C. 522.
1. *Esdr*. 4. 7-14.

ou peu de chose plus. Dès que par la mort de Cambyse il fut affermi sur le trône, les Samaritains lui écrivirent une lettre contre les Juifs, qu'ils lui représentoient comme un peuple remuant, séditieux, & toujours prêt à se révolter ils en obtinrent un ordre qui portoit défense aux Juifs de pousser plus loin la construction de leur ville & de leur temple. L'ouvrage demeura suspendu jusqu'à la seconde année de Darius, environ l'espace de deux ans.

Le Mage, qui sentoit bien de quelle importance il étoit pour lui qu'on ne pût découvrir son imposture, affecta dès le commencement de son règne, de ne se point montrer en public, de se tenir enfermé dans le fond de son palais, de traiter toutes les affaires par l'entremise de quelques Eunuques, & de ne laisser approcher de sa personne que ses plus intimes confidens.

Herod. l. 3. c. 67.

Pour mieux s'affermir encore sur le trône qu'il avoit usurpé, il s'appliqua dès le premier jour de son règne, à gagner l'affection de ses sujets, en leur accordant une exemption de taxes & de tout service militaire pendant trois ans: & il les combla de tant de graces, que sa mort fut pleurée de tous les peuples d'Asie, excepté les Perses, dans la révolution qui arriva bientôt après.

Mais les précautions mêmes qu'il prenoit pour dérober la connoiſſance de ſon état aux Grands de la Cour & au peuple, faiſoient ſoupçonner de plus en plus qu'il n'étoit pas le véritable Smerdis. Il avoit épouſé toutes les femmes de ſon prédéceſſeur, entre autres Atoſſe qui étoit fille de Cyrus, & Phédime. Celle-ci étoit fille d'Otanes, l'un des plus grands Seigneurs de Perſe. Son pere lui envoya demander par un homme bien sûr ſi le Roi étoit le véritable Smerdis, ou quelque autre. Elle répondit que n'ayant jamais vu Smerdis fils de Cyrus, elle ne pouvoit dire ce qui en étoit. Otanes ne ſe contentant pas de cette réponſe, lui envoya dire de s'informer d'Atoſſe, à qui ſon propre frere devoit être connu, ſi c'étoit lui ou non. Elle répondit que le Roi, quel qu'il fût, du premier jour qu'il étoit monté ſur le trône, avoit diſtribué ſes femmes dans des appartemens ſéparés, afin qu'elles ne puſſent avoir entr'elles aucune communication, & qu'ainſi elle ne pouvoit approcher d'Atoſſe pour ſavoir d'elle ce qu'il ſouhaitoit. Il lui renvoya dire que pour s'en éclaircir, lorſque Smerdis ſeroit avec elle la nuit, & qu'il dormiroit d'un profond ſommeil, elle examinât adroitement s'il avoit des oreilles. Cyrus les avoit fait autrefois couper au Mage pour de certains crimes dont il avoit été

Cap. 69.

convaincu. Il fit entendre à sa fille, qu'en cas que ce fût lui, il n'étoit digne ni d'elle ni de la couronne. Phédime promit que quand son jour viendroit, elle exécuteroit les ordres de son pere, à quelque danger qu'ils l'exposassent. En effet elle profita de première occasion pour faire cette épreuve ; & ayant trouvé que celui avec qui elle couchoit n'avoit point d'oreilles, elle en avertit son pere, & la fraude fut ainsi sûrement découverte & constatée.

Cap. 70. 71. Otanes sur le champ forma une conspiration avec cinq des plus grands Seigneurs Persans ; & Darius, illustre Seigneur Persan, dont le pere Hystaspe étoit Gouverneur de la Perse, étant survenu fort à propos dans le moment même, fut associé aux autres, & pressa fort l'exécution. L'affaire fut conduite avec un grand secret, & fixée au jour même, de peur qu'elle ne s'éventât.

Cap. 74. 75. Pendant qu'ils délibéroient ainsi entre eux, un événement, auquel on ne pouvoit pas s'attendre, déconcerta étrangement les Mages. Pour détourner tout soupçon, ils avoient proposé à Préxaspe de déclarer devant le peuple, qu'ils feroient assembler pour cet effet, que le Roi étoit véritablement Smerdis fils de Cyrus ; & il l'avoit promis. Ce jour-là même le peuple fut assemblé. Préxaspe parla du haut d'une tour : & au grand étonnement de tous

les aſſiſtans, il déclara avec une entière ſincérité tout ce qui s'étoit paſſé, qu'il avoit tué de ſa propre main Smerdis par ordre de Cambyſe ſon frere : que celui qui occupoit le trône étoit le Mage : qu'il demandoit pardon aux dieux & aux hommes du crime qu'il avoit commis malgré lui & par néceſſité. Après avoir ainſi parlé, il ſe jetta du haut de la tour la tête en bas, & ſe tua. Il eſt aiſé de juger quel trouble cette nouvelle répandit dans le palais.

Les Conjurés, qui ne ſavoient rien de ce qui venoit d'arriver, y entrèrent ſans qu'on ſoupçonnât rien d'eux. Comme c'étoient les plus grands Seigneurs de la Cour, la première garde ne ſongea pas même à leur demander à qui ils en vouloient. Mais quand ils furent près de l'appartement du Roi, & que les Officiers firent mine de leur en refuſer l'entrée, alors tirant leurs ſabres, ils firent main-baſſe ſur tout ce qui ſe préſenta à eux. Smerdis le Mage & ſon frere, qui délibéroient enſemble ſur ce qui venoit d'arriver, ayant entendu du bruit, prirent leurs armes pour ſe défendre, & bleſſèrent quelques-uns des Conjurés. L'un des deux freres fut tué ſur le champ : l'autre s'étant ſauvé dans une chambre plus reculée y fut pourſuivi par Gobryas & Darius. Le premier l'ayant ſaiſi par le corps, le tenoit ſerré fortement

Cap. 76-78

entre ses bras. Comme ils étoient dans les ténébres, Darius n'osoit lui porter des coups, de peur de tuer l'autre en même tems. Gobryas, sachant son embarras, l'obligea de passer son épée à travers du corps du Mage, dût-il les percer tous deux ensemble. Mais il le fit avec tant d'adresse & de bonheur, que le Mage seul fut tué.

Cap. 79. Dans le moment même, les mains encore ensanglantées, ils sortirent du palais, parurent en public, exposèrent aux yeux du peuple la tête du faux Smerdis, & celle de son frere Patisithe, & découvrirent toute l'imposture. Le peuple en fut si transporté de fureur, qu'il se jetta sur tous ceux qui étoient de la secte de l'usurpateur, & en massacra autant qu'il en put rencontrer. Pour cette raison le jour où cette exécution fut faite devint dans la suite une fête annuelle chez les Perses, qui la solemnisoient avec grande joie. Elle fut appelée *le massacre des Mages.* Aucun d'eux, ce jour-là, n'osoit paroître en public.

Cap. 80-83. Quand le tumulte & le trouble, inséparables d'un tel évènement, furent appaisés, les Seigneurs qui avoient fait périr l'usurpateur, tinrent conseil, & délibérèrent ensemble sur la forme de gouvernement qu'il étoit à propos d'établir. Otanes parla le premier, & commença

par ſe déclarer contre la monarchie, dont il exagéra avec force les dangers & les inconvéniens; tels, ſelon lui, ſur-tout à cauſe du pouvoir abſolu & ſans bornes qui y eſt attaché, que le plus homme de bien ne peut pas tenir contre, & en eſt preſque infailliblement renverſé. Il conclut à remettre l'autorité entre les mains du peuple. Mégabyſe, qui opina le ſecond, adoptant tout ce que le premier avoit dit contre l'état monarchique, réfuta ce qui regardoit le gouvernement populaire. Il repréſenta le peuple comme un animal violent, féroce, indomptable, qui n'agit que par caprice & par paſſion. Encore un Roi, diſoit-il, ſait ce qu'il fait : mais le peuple ne connoît rien, n'écoute rien, & ſe livre aveuglément à ceux qui ont ſu ſe rendre maîtres de ſon eſprit. Il ſe rabatit donc à l'ariſtocratie, où un petit nombre d'hommes ſages & expérimentés ont tout le pouvoir. Darius parla le troiſième, & montra les inconvéniens de l'ariſtocratie, appellée autrement l'oligarchie, où règnent l'envie, la défiance, la diſcorde, le déſir de l'emporter ſur les autres, ſources naturelles des factions, des ſéditions, des meurtres, auxquels pour l'ordinaire on ne trouve de remède qu'en ſe ſoumettant à l'autorité d'un ſeul, ce qu'on appelle *monarchie*, qui de tous les gouvernemens eſt le plus louable, le plus sûr,

le plus avantageux, rien n'étant comparable au bien que peut faire dans un Etat un bon Prince, dont le pouvoir égale la bonne volonté. « Enfin, dit-il, pour ter-
» miner la question par un fait qui me
» paroît décisif & sans réplique, à quelle
» sorte de gouvernement l'empire des
» Perses doit-il la grandeur où nous le
» voyons ? N'est-ce pas à celle que je
» propose » ? Tous les autres Seigneurs se rangèrent de l'avis de Darius; il fut arrêté que la monarchie seroit continuée sur le même pié que Cyrus l'avoit établie.

Cap. 84-87. Il ne s'agit plus que de savoir qui d'entre eux seroit Roi, & de determiner la maniere dont on procederoit à cette élection. Ils crurent devoir s'en rapporter au choix des dieux. Pour cela on convint que le lendemain ils se trouveroient à cheval au lever du soleil dans un certain endroit du fauxbourg de la ville qui fut marqué, & que celui-là seroit Roi, dont le cheval hanniroit le premier. Car le soleil étant la grande divinité des Perses, ils pensèrent que de prendre cette voie ce seroit lui déferer l'honneur de l'élection. L'Ecuyer de Darius ayant appris ce dont ils étoient convenus, s'avisa d'un artifice pour assurer la couronne à son maître. Il attacha la nuit d'auparavant une cavale dans l'endroit où il devoit se rendre le lendemain matin, & il y amena le cheval de son

maître. Les Seigneurs s'etant trouvés le lendemain au rendez-vous, le cheval de Darius ne fut pas plutôt dans l'endroit où il avoit ſenti la cavale, qu'il hannit : ſur quoi Darius fut ſalué Roi par les autres, & placé ſur le trône. Il étoit fils d'Hyſtaſpe Perſe de nation, de la famille royale d'Achéméne.

Ibid.

L'empire des Perſes étant ainſi rétabli & affermi par la ſageſſe & par la valeur de ces ſept Seigneurs, ils furent élevés ſous le nouveau Roi, aux plus grandes dignités, & honorés des plus grands privilèges. Ils eurent le droit d'approcher de ſa perſonne toutes les fois qu'ils voudroient, & d'opiner les premiers ſur toutes les affaires de l'empire. Au lieu que tous les Perſes portoient la tiare ou le turban le bout renverſé en arrière, à la réſerve du Roi qui le portoit droit, ceux-ci eurent le privilège de le porter le bout tourné en avant, en mémoire de ce que, lorſqu'ils attaquèrent les Mages, ils l'avoient tourné de cette maniere afin de ſe mieux reconnoître dans la confuſion. Depuis ce tems-là les Rois de Perſe de cette race ont toujours eu ſept Conſeillers ainſi privilégiés.

Je termine ici l'hiſtoire du royaume des Perſes, réſervant le reſte pour les volumes ſuivans.

CHAPITRE QUATRIEME.

MŒURS ET COUTUMES DES ASSYRIENS,

DES BABYLONIENS, DES LYDIENS, DES MEDES ET DES PERSES.

JE JOINS ici ce qui regarde les mœurs & les coutumes de toutes ces nations, parce qu'elles ont ensemble une grande conformité sur plusieurs points; que je me trouverois exposé à de fréquentes redites, si je voulois les traiter séparément; & qu'à l'exception des Perses, les auteurs anciens nous apprennent peu de choses des mœurs des autres peuples. Dans ce que je me propose d'en dire je traiterai principalement quatre chefs, le gouvernement, la guerre, les sciences & les arts, la religion; après quoi j'exposerai quelles ont été les principales causes de la décadence & de la ruine du grand empire des Perses.

ARTICLE PREMIER.

DU GOUVERNEMENT.

APRÈS avoir dit un mot de la nature même du gouvernement qui règnoit en

Perſe, & de la manière dont les enfans des Rois y étoient élevés, je conſidérerai quatre choſes : Le Conſeil public où s'éxaminoient les affaires de l'Etat, l'adminiſtration de la Juſtice, le ſoin des provinces, le bon ordre dans les Finances.

§. I. *Etat monarchique. Reſpect pour les Rois. Manière dont leurs enfans étoient élevés.*

Le Gouvernement monarchique, que nous appellons royauté, eſt de tous les gouvernemens le plus ancien, le plus généralement répandu, le plus propre à maintenir les peuples dans la paix & l'union, & le moins expoſé aux révolutions & aux viciſſitudes qui agitent les Etats. C'eſt ce qui a porté les plus ſages écrivains de l'antiquité, Platon, Ariſtote, Plutarque, & avant eux Hérodote, à donner nettement la préférence à cette ſorte de gouvernement ſur tous les autres. C'eſt auſſi le ſeul qui ait eu lieu dans tout l'orient, où le gouvernement républicain étoit abſolument inconnu.

Les peuples y rendoient de grands honneurs au Prince règnant, parce qu'ils reſpectoient en lui le caractère de la divinité dont il étoit l'image vivante, & dont il tenoit la place à leur égard, étant établi ſur le trône par la main du ſouverain Maître, & revêtu de ſon autorité,

Plut. in Themiſt. p. 125. Ad Princ. indoct. p. 780.

pour être envers eux le miniſtre de ſa bonté & de ſa providence. C'eſt ainſi que parloient & que penſoient les payens mêmes : *Principem dat Deus, qui erga omne hominum genus vice ſua fungatur.*

Ces ſentimens ſont très louables & très juſtes. Il eſt certain que les reſpects les plus profonds ſont dûs à la ſouveraineté, parce qu'elle vient de dieu, & qu'elle eſt toute deſtinée au bien public ; & il eſt viſible en même tems qu'une autorité qui ne ſeroit pas reſpectée ſelon toute l'étendue de ſon pouvoir, ou deviendroit abſolument inutile, ou ſeroit très limitée dans les bons effets qui en doivent ſuivre. Mais dans le paganiſme, ces hommages juſtes & légitimes en eux-mêmes, étoient ſouvent portés trop loin. Il n'y a que la religion chrétienne qui ſache ſe tenir dans de juſtes bornes. [a] « Nous honorons l'Empereur, diſoit Tertullien au nom de » tous les chrétiens, mais de la manière » qui nous eſt permiſe & qui lui convient : » c'eſt-à-dire comme un homme qui tient » le premier rang après Dieu, de qui » ſeul il a reçu tout ce qu'il eſt, & qui » ne voit ſur la terre au deſſus de lui que » Dieu ſeul ». C'eſt pour cela qu'il l'appelle dans un autre endroit, une ſeconde

[a] Colimus Imperatorem, ſic, quomodo & nobis licet, & ipſi expedit; ut hominem à Deo ſecundum, & quid quid eſt à Deo conſecutum, & ſolo Deo minorem. *Tertull. lib. ad Scap.*

majeſté,

majesté, qui ne le céde qu'à la première: *Religio secundæ majestatis.*

Apolog. cap. 35.

Chez les Assyriens, & encore plus chez les Perses, le Prince se faisoit appeller *Le grand Roi, le Roi des Rois.* Deux raisons purent porter ces princes à prendre ce titre fastueux. L'une, parce que leur empire étoit formé par la conquête de plusieurs royaumes réunis sous une seule domination: l'autre, parce qu'ils avoient à leur Cour, ou dans leur dépendance, plusieurs Rois qui étoient leurs vassaux.

La royauté passoit des peres aux fils, & pour l'ordinaire à l'aîné. Quand celui qui devoit un jour monter sur le trône étoit venu au monde, tout l'empire en témoignoit sa joie par des sacrifices, des festins, & toutes sortes de réjouissances publiques, & le jour de sa naissance étoit dans la suite un jour de fête & de solemnité pour tous les Perses.

Plut. in Alcib. 1. p. 121.

La manière dont on élevoit le futur maître de l'empire, est admirée par Platon, & proposée aux Grecs comme un modele parfait en ce genre.

Ibid.

Il nétoit point livré totalement au pouvoir de la nourrice, qui pour l'ordinaire étoit une femme d'une basse & obscure condition. On choisissoit parmi les Eunuques, c'est-à-dire parmi les premiers Officiers du palais, ceux qui avoient le plus de mérite & de probité, pour prendre

soin du corps & de la santé du jeune Prince jusqu'à l'âge de sept ans, & pour commencer à former ses mœurs. Alors on le tiroit d'entre leurs mains, & on le confioit à d'autres maîtres, pour continuer de veiller à son éducation, pour lui apprendre à monter àcheval dès que ses forces pouvoient le permettre, & pour l'exercer à la chasse.

A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à avoir plus de maturité, on lui donnoit pour son instruction quatre hommes des plus vertueux & des plus sages de l'Etat. Le premier, dit Platon, lui apprenoit la magie, c'est-à-dire, dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes & selon les loix de Zoroastre fils d'Oromase ; & il lui donnoit en même tems les principes du gouvernement. Le second l'accoutumoit à dire la vérité, & à rendre la justice. Le troisième lui enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libre & vraiment Roi, maître de lui-même & de ses désirs. Le quatrième fortifioit son courage contre la crainte, qui en eût fait un esclave, & lui inspiroit une sage & noble assurance, si nécessaire pour le commandement. Chacun de ces gouverneurs excelloit éminemment dans la partie de l'éducation qui lui étoit confiée. L'un étoit recommandable sur-tout

par la connoiſſance de la religion & de l'art de régner : l'autre par l'amour de la vérité & de la juſtice : celui-là par la tempérance & l'éloignement des plaiſirs : un dernier enfin pat une force & une intrépidité d'ame non commune.

Je ne ſai ſi cette multiplicité de maîtres, qui avoient ſans doute différens caractéres, & peut-être differens intérêts, étoit fort propre pour le deſſein qu'on ſe propoſoit ; & s'il étoit poſſible que quatre hommes convinſſent enſemble des mêmes principes, & tendiſſent de concert au même but. On craignoit apparemment de ne pas trouver réunies dans une ſeule perſonne toutes les qualités qu'ils jugeoient néceſſaires pour bien élever l'héritier préſomptif de la couronne, tantils avoient, même dans ces tems de corruption, une grande idée de l'éducation d'un prince.

Quoi qu'il en ſoit, tous ces ſoins, comme le remarque Platon au même endroit, étoient rendus inutiles par la pompe, le luxe, la magnificence qui environnoient le jeune prince de tous côtés ; par le nombreux cortége d'Officiers qui le ſervoient avec une ſoumiſſion ſervile ; par tout l'attirail d'une vie molle & voluptueuſe, où l'on ne paroiſſoit attentif qu'à inventer de nouvelles délices : danger que le plus excellent naturel ne pouvoit ſurmonter. Les mœurs corrompues de la

nation l'entraînoient bientôt dans les plaisirs contre lesquels nulle éducation ne peut tenir.

Celle dont parle ici Platon, ne peut regarder que les enfans d'Artaxerxe, surnommé Longue-main, fils & successeur de Xerxès, du tems duquel vivoit Alcibiade qui est introduit dans le dialogue dont cette observation est tirée. Car Platon, dans un autre endroit que nous citerons dans la suite, nous apprend que ni Cyrus, ni Darius, ne songerent à donner une bonne éducation aux jeunes princes leurs fils: & ce que l'histoire raconte d'Artaxerxe Longue-main, donne lieu de croire qu'il fut plus attentif que ses prédécesseurs à bien faire élever ses enfans: mais il fut peu imité par ceux qui lui succéderent.

§. II. *Conseil public, où s'examinoient les affaires de l'Etat.*

QUELQUE absolue que fût l'autotité des Rois chez les Perses, elle étoit pourtant retenue dans de certaines bornes par l'établissement du Conseil que l'Etat leur donnoit, Conseil composé de sept des principaux Chefs de la nation, plus recommandables encore par leur habileté & leur sagesse, que par leur naissance. Nous avons vu l'origine de cet établissement dans la conspiration des Seigneurs de Per-

ſe, leſquels au nombre de ſept, conjurerent contre Smerdis le Mage & le firent mourir.

L'Ecriture marque qu'Eſdras fut envoyé dans la Judée au nom & par l'autorité du Roi Artaxerxe & de ſes ſept Conſeillers : *A facie regis & ſeptem Conſiliariorum ejus miſſus eſt.* La même Ecriture, long-tems auparavant, & ſous le régne de Darius, appellé auſſi Aſſuérus, qui ſuccéda au Mage, nous apprend que ſes Conſeillers étoient inſtruits à fond de la diſpoſition des loix, des maximes de l'Etat, des coûtumes anciennes ; qu'ils ſuivoient par-tout le Prince, qui ne faiſoit rien, & ne décidoit aucune affaire importante, ſans les avoir conſultés : *Interrogavit (Aſſuerus) ſapientes qui ex more regio ſemper ei aderant, & illorum faciebat cuncta conſilio, ſcientium leges ac jura majorum.*

1. Eſdr. 7.

Eſth. 1.

Ce dernier paſſage donne lieu à quelques réflexions, qui peuvent beaucoup contribuer à connoître le génie & le caractère du gouvernement des Perſes.

Premierement le Roi dont il y eſt parlé, c'eſt-à-dire Darius, a été l'un des plus célebres qui aient régné dans la Perſe, & l'un des plus recommandables pour ſa ſageſſe & ſa prudence, quoiqu'il n'ait point été ſans défauts ; & c'eſt à lui, auſſi bien qu'à Cyrus, qu'on attribue la plû-

part des excellentes loix qui y ont toujours subsisté depuis, & qui ont fait comme le fonds & la régle du gouvernement. Or ce Prince, quoique fort habile & fort éclairé, crut cependant avoir besoin de conseil, & il ne craignit point en s'associant ainsi des coadjuteurs dans la décision des affaires qu'on le soupçonnât manquer de lumiere : en quoi il marqua une supériorité de génie qui n'est pas commune, & qui suppose un grand fonds de mérite. Car un Prince qui n'a qu'une lumiere & un esprit médiocre, est tout plein de ses pensées ; & plus il est borné, moins il est docile. Il croit qu'on manque de respect pour lui, quand on veut lui découvrir ce qu'il n'aperçoit pas ; & il s'offense comme d'une injure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé, qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoyant. Darius pensoit bien autrement, puisqu'il ne faisoit rien sans conseil : *illorum faciebat cuncta consilio.*

En second lieu, Darius, quelque absolu qu'il fût, & quelque jaloux qu'il pût être de la prééminence de son rang, ne crut point y donner atteinte ni l'avilir, en acceptant un Conseil, qui, sans partager avec lui l'autorité du commandement qui réside toujours dans la personne du Prince, n'avoit que celle de la raison, & se bornoit à lui faire part de ses lumieres & de ses connoissances. Il étoit

persuadé que le plus noble caractere de la puissance souveraine, quand elle est pure, & qu'elle n'a point dégénéré ni de son origine ni de sa fin, [a] est de gouverner par les Loix, de régler sur elles ses volontés, & de se croire interdit tout ce qu'elles défendent.

En troisieme lieu, ce Conseil, qui accompagnoit par-tout le Roi, (*ex more regio semper ei aderant*) étoit un Conseil subsistant & perpétuel, composé des plus grands Seigneurs & des meilleures têtes de l'Etat, qui sous la direction du Prince, & toujours dépendamment de lui, étoient comme la source de l'ordre public, & l'origine de tout ce qui se faisoit avec sagesse au-dedans & au-dehors de l'Etat. C'étoit sur ce Conseil que ce Prince se déchargeoit de plusieurs soins qui l'auroient accablé s'il ne s'étoit fait soulager; & c'étoit par lui qu'il exécutoit ce qui avoit été résolu. C'étoit par ce Conseil subsistant que les grandes maximes de l'Etat se conservoient, que la connoissance de ses véritables intérêts se perpétuoit, que la suite des affaires commencées se lioit & s'entretenoit, & que les surprises & les innovations étoient empêchées. Car dans un Conseil public & général, les matieres sont examinées par

[a] Regimur à te, & subjecti tibi, sed quemadmodum legibus, sumus. *Paneg. Traj.*

des hommes non suspects : tous les ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres : toutes leurs lumieres sur les affaires publiques se réunissent : & ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministere, parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matieres pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

Enfin, & c'est la quatrieme réflexion qui me restoit à faire, il est marqué que ceux qui composoient ce Conseil, étoient instruits à fond des coûtumes, des loix, des maximes, & des droits du royaume : *scientium leges ac jura majorum.*

Deux choses, que l'Ecriture nous apprend avoir été observées chez les Perses, pouvoient contribuer beaucoup à donner au Roi, & à ceux qui formoient son conseil, les connoissances nécessaires pour bien gouverner. Premierement, ces regiftres publics, où tous les arrêts, toutes les ordonnances du Prince, tous les privileges donnés au peuple, toutes les graces accordées aux particuliers, étoient écrites. En second lieu, les Annales du royaume, où tous les événemens des régnes passés, les résolutions prises, les réglemens établis, les services rendus par les particuliers, étoient raportés fort exac-

1. *Esdr.* 5. 17 & 6. 2.

1. *Esdr.* 4. 15. & *Esth.* 6, 1.

tement & dans un grand détail : Annales qui étoient ſoigneuſement gardées, & ſouvent lues par les Princes & par les Miniſtres, pour s'inſtruire du paſſé, pour prendre une idée nette de l'état du royaume ; pour éviter une conduite arbitraire, inégale, incertaine ; pour conſerver l'uniformité dans le maniement des affaires ; & pour puiſer dans la lecture de ces livres les lumieres néceſſaires pour bien conduire l'Etat.

§. III. *Adminiſtration de la Juſtice.*

C'EST la même choſe d'être Roi, & d'être Juge. Le trône eſt un tribunal, & la ſouveraine autorité eſt un pouvoir ſuprême de rendre juſtice. " Dieu vous a établi Roi ſur ſon peuple, diſoit la Reine de Saba à Salomon, afin que vous le jugiez, & que vous lui rendiez juſtice ». C'eſt pour mettre les Princes en état de ne craindre que Dieu, qu'il leur a tout ſoumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la juſtice, en les rendant indépendans. Il leur a donné tout ſon pouvoir, afin qu'ils ne puſſent s'excuſer ſur leur foibleſſe ; & il les a rendus maîtres de tous les moyens capables d'arrêter l'oppreſſion & l'injuſtice, afin que devant eux elles fuſſent toujours tremblantes, & hors d'état de nuire à qui que ce fût.

2. Paral. 9.

Mais qu'eſt-ce que cette juſtice que Dieu a confiée aux Rois, & dont il les a rendus garands ? C'eſt la même choſe que l'ordre ; & l'ordre conſiſte en ce que l'égalité ſoit gardée, & que la force ne tienne pas lieu de loi ; & que ce qui eſt à l'un ne ſoit pas expoſé à la violence d'un autre ; que les liens communs de la ſociété ne ſoient pas rompus ; que l'artifice & la fraude ne prévalent jamais ſur l'innocence & la ſimplicité ; que tout ſoit en paix ſous la protection des loix ; & que le plus foible d'entre les citoyens ſoit mis en ſureté par l'autorité publique.

Il paroît par pluſieurs endroits de l'hiſtoire, que les Rois de Perſe rendoient la juſtice par eux mêmes. C'étoit pour les mettre en état de remplir dignement cette obligation, que dès leur jeuneſſe on avoit ſoin de les inſtruire dans la connoiſſance des loix du pays, & que dans les écoles publiques, comme nous l'avons dit de Cyrus, on leur apprenoit la juſtice de la même maniere qu'on enſeigne ailleurs la rhétorique & la philoſophie.

Voilà le devoir eſſentiel de la royauté. Il eſt juſte & abſolument néceſſaire que le Prince ſoit aidé dans cette auguſte fonction, comme il l'eſt dans les autres : mais être aidé, n'eſt point être dépouillé. Il demeure juge, comme il demeure Roi. Il communique ſon autorité, mais ſans

quitter sa place, ni la partager. Il paroît donc absolument nécessaire qu'il donne quelque tems à l'étude du droit public, non pour entrer dans un grand détail des loix, mais pour s'instruire des principales régles de la jurisprudence du pays, & pour se mettre en état de rendre justice, & d'opiner avec lumiere sur des questions importantes. Les Rois de Perse ne montoient point sur le trône sans s'être mis pendant quelque tems sous la conduite des Mages, pour apprendre d'eux cette science, dont ils étoient seuls dépositaires, aussi bien que de celle de la religion.

Puisque c'est au Prince seul que la Justice a été confiée, & qu'il n'y a dans ses Etats aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique, c'est donc à lui à examiner entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt, pour connoître si ceux qu'il place si près du trône méritent de partager avec lui son autorité, & pour en écarter sévérement tous ceux qu'il jugera indignes de cet honneur. Il paroît qu'en Perse les Rois veilloient avec un grand soin à ce que la Justice fût administrée avec beaucoup d'intégrité & de désintéressement: & l'un de ces Juges royaux, car on les appelloit ainsi, s'étant laissé corrompre par des présens, fut impitoyablement

Herod. l. 5. c. 25.

condamné à mort par Cambyſe, qui ordonna qu'on mît ſa peau ſur le ſiége où ce Juge inique avoit coutume de prononcer ſes jugemens, & où ſon fils qui ſuccédoit à ſa charge devoit s'aſſeoir, afin que le lieu même où il jugeroit l'avertit continuellement de ſon devoir.

Xenoph. Cyrop. l. 1. p. 7.

Les Juges ordinaires étoient pris dans le corps des vieillards, où l'on n'entroit qu'à l'âge de cinquante ans: ainſi perſonne n'exerçoit la Judicature avant ce tems, les Perſes étant perſuadés qu'on ne pouvoit apporter trop de maturité à un emploi qui décide des biens, de la réputation, & de la vie des citoyens.

Herod. l. 1. c. 137.

Il n'étoit permis ni aux particuliers de faire mourir un eſclave, ni au Prince d'infliger peine de mort contre aucun de ſes ſujets pour une premiere & unique faute, parce qu'elle pouvoit être regardée moins comme la marque d'une volonté criminelle, que comme l'effet de la foibleſſe & de la fragilité humaine.

Les Perſes croyoient qu'il étoit raiſonnable de mettre dans la balance de la Juſtice le bien comme le mal, les mérites du coupable, auſſi bien que ſes démérites, & qu'il n'étoit pas juſte qu'un ſeul crime effaçât le ſouvenir de toutes les bonnes actions qu'un homme auroit faites pendant ſa vie. C'eſt par ce principe que Darius ayant condamné à mort

Herod. lib. 7. c. 194.

un Juge parce qu'il avoit prévariqué contre ſon devoir, & s'étant ſouvenu des ſervices importans que ce Juge avoit rendus à l'Etat & à la famille royale, il révoqua ſa ſentence dans le moment même qu'elle alloit être miſe en exécution, reconnoiſſant qu'il l'avoit prononcée avec plus de précipitation que de ſageſſe.

Mais une loi importante & eſſentielle pour les jugemens, étoit, en premier lieu de ne condamner jamais un coupable ſans lui avoir confronté ſes accuſateurs, & ſans lui avoir laiſſé le tems & fourni tous les moyens de répondre aux chefs d'accuſation intentés contre lui; en ſecond lieu, de condamner le délateur aux mêmes peines qu'il vouloit faire ſouffrir à l'acuſé, s'il ſe trouvoit innocent. Artaxerxe donna un bel exemple de la juſte ſévérité qu'on doit employer dans ces occaſions. Un de ſes favoris lui avoit rendu ſuſpecte la fidélité de l'un de ſes meilleurs Officiers, dont il ambitionnoit la place, & avoit envoyé contre lui des mémoires pleins de calomnie, eſpérant de ſon crédit auprès du Prince qu'il l'en croiroit ſur ſa ſimple parole, & qu'il n'entreroit dans aucun examen. Car tel eſt le caractere du délateur. Il craint la lumiere & les preuves : il déſire fermer à l'innocence tout accès auprès du Prince, & lui ôter tout moyen de ſe juſtifier. L'Officier fut

Γνοὺς ὡς ταχύτερα αὐτὸς ἢ σοφώτερα ἐργασάμενος τεῖν, ὠλουσε.

Diod. l. 15. p. 333. 336.

mis en priſon. Il demanda au Roi qu'on lui donnât des Juges, & qu'on produisît les preuves. Il n'y en avoit point d'autre que la lettre que ſon ennemi même avoit écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue, & pleinement juſtifiée par les trois Commiſſaires nommés pour l'examen de ſa cauſe ; & le Roi fit tomber tout le poids de ſon indignation contre le perfide calomniateur qui avoit entrepris d'abuſer ainſi de la confiance de ſon maître. Ce Prince, qui étoit fort éclairé, & qui ſavoit [a] que la marque d'un ſage gouvernement, c'eſt lorſqu'on ne craint que les loix, & non les délateurs, auroit cru qu'en uſer autrement, ç'auroit été violer ouvertement les régles les plus communes de l'équité naturelle, & même de l'humanité ; [b] ouvrir la porte à l'envie, à la haine, à la vengeance, à la calomnie ; armer de l'autorité publique la noire & déteſtable malice des délateurs contre la ſimplicité des plus fidèles ſujets ; & dépouiller le trône du plus auguſte privilège qu'il puiſſe avoir, qui eſt d'être l'aſyle de la juſtice & de l'innocence contre la violence & la calomnie.

Eſther. cap. 16.

Un autre Roi de Perſe, avant lui, avoit donné un exemple encore plus mémora-

a Non jam delatores, ſed leges timentur. *Plin. in Paneg. Traj.*

b Princeps, qui delatores non caſtigat, irritat. *Sueton. in vit. Domit. c. 9.*

ble de fermeté & d'amour de la juſtice : c'eſt celui que l'Ecriture appelle Aſſuérus, & que l'on croit être le même que Darius fils d'Hyſtaſpe, à qui les vives ſollicitations d'Aman avoient arraché ce funeſte Edit qui ordonnoit qu'en un certain jour les Juifs, dans toute l'étendue de ſon empire, ſeroient exterminés. Quand Dieu lui eut ouvert les yeux par le moyen d'Eſther, il ſe hâta de réparer ſa faute, non ſeulement par la révocation de ſon Edit, & par la punition exemplaire du fourbe & de l'impoſteur qui l'avoit trompé, mais encore plus par un aveu public de ſa faute qui devoit ſervir de modèle à tous les ſiécles & à tous les Princes, & leur apprendre que bien loin de dégrader par-là leur dignité, ou d'affoiblir leur autorité, ils rendoient l'une & l'autre plus reſpectables. Après y avoir déclaré qu'il n'eſt que trop ordinaire aux calomniateurs de ſurprendre par leurs déguiſemens & par leurs adreſſes la bonté des Princes, que leur ſincérité naturelle porte à juger favorablement de celle des autres, il ne rougit point de reconnoître qu'il avoit eu le malheur de ſe laiſſer ainſi prévenir contre les Juifs, qui étoient les plus fidèles de ſes ſujets, & les enfans du Dieu très-haut, à la bonté de qui lui & ſes ancêtres étoient redevables de leur trône.

Les Perſes n'étoient pas ſeulement en-

Herod. l. 1. c. 138.

nemis de l'injuſtice, comme nous venons de le voir ; ils avoient encore en horreur le menſonge, qui paſſa toujours parmi eux pour un vice bas & infamant. Ce qu'ils trouvoient le plus lâche après le menſonge, c'étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroiſſoit fainéante, honteuſe, ſervile, & d'autant plus mépriſable qu'elle portoit à mentir.

§. IV. *Attention ſur les Provinces.*

IL PAROÎT facile de maintenir le bon ordre dans la capitale du royaume, où la conduite des Magiſtrats & des Juges eſt éclairée de près, & où la vue ſeule du trône eſt capable de tenir les ſujets dans le reſpect. Il n'en eſt pas ainſi des provinces, où l'éloignement du Prince & l'eſpérance de l'impunité peuvent donner lieu à beaucoup de malverſations de la part des Officiers & des Magiſtrats, & de déſordres de la part des peuples. C'eſt à quoi la politique des Perſes s'appliquoit avec le plus de ſoin, & l'on peut dire auſſi avec le plus de ſuccès.

L'empire des Perſes ſe diviſoit en * cent vingt-ſept gouvernemens, dont ceux qui en étoient chargés s'appelloient Satrapes. Ils avoient au-deſſus d'eux trois principaux Miniſtres qui veilloient ſur leur conduite, & à qui ils rendoient compte de toutes les affaires de leurs provinces.

* *Les Auteurs varient ſur le nombre des Satrapes. Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 229-232.*

& qui devoient ensuite en faire le rapport au Roi. C'étoit Darius Médus, c'est-à-dire Cyaxare, ou plutôt Cyrus sous le nom de son oncle, qui avoit établi ce bon ordre dans l'empire Ces Satrapes, par leur établissement, étoient chargés de se rendre, chacun dans sa province, aussi attentifs aux intérêts des peuples qu'à ceux du Prince : car Cyrus étoit persuadé qu'on ne devoit point mettre de différence entre ces deux sortes d'intérêts, qui sont nécessairement liés ensemble, puisque les peuples ne peuvent être heureux si le Prince n'est puissant & en état de les défendre ; ni le Prince être véritablement puissant si les peuples ne sont heureux.

Ces Satrapes étoient les personnes de l'Etat les plus considérables, à qui Cyrus assigna des fonds & des revenus proportionnés à l'importance de leurs emplois. Il vouloit qu'ils vécussent noblement dans la province pour s'attirer le respect des Grands & des peuples qui étoient confiés à leurs soins ; & que par cette raison leur train, leur équipage, leur table répondissent à leur dignité, sans pourtant sortir des bornes d'une sage & raisonnable modestie. Il se proposoit lui-même à eux pour modèle, comme il souhaitoit qu'ils le fussent aussi de leur côté pour tous les Seigneurs sur lesquels ils avoient quelque intendance : ensorte que le même

ordre qui régnoit dans la Cour du Prince fût aussi observé à proportion dans la Cour des Satrapes, & dans la maison des grands Seigneurs. Au reste, pour prévenir autant qu'il lui étoit possible, tous les abus qu'on auroit pu faire d'une autorité aussi grande qu'étoit celle des Satrapes, il s'en étoit réservé à lui seul la nomination, & il voulut que les Gouverneurs des places, les Commandans des troupes, & d'autres pareils Officiers, eussent raport directement au Prince, & reçussent de lui les ordres, afin que si les Satrapes venoient à abuser de leur pouvoir, ils sussent qu'ils trouveroient en eux autant d'inspecteurs & de censeurs. Et pour rendre ce commerce de lettres plus sûr & plus prompt, il établit dans toute l'étendue de son empire des couriers qui alloient jour & nuit, & faisoient une diligence extraordinaire. Je differe d'en parler à la fin de ce paragraphe, pour ne point interrompre la matiere que je traite.

Le Roi ne se reposoit pas entierement du soin des provinces sur les Satrapes & les Gouverneurs : il en prenoit connoissance par lui-même, persuadé que ce n'est régner qu'à demi, que de régner par les autres. Un Officier de la Couronne étoit chargé de lui dire tous les matins en l'éveillant : *Sire, levez-vous, & songez à remplir les fonctions pour lesquelles Oros-*

Plut. ad Princ. indoct. p. 780.

made vous a placé ſur le trône. Oroſmade étoit un dieu honoré anciennement chez les Perſes. Un bon Prince, dit Plutarque en raportant cette coutume, n'a pas beſoin qu'un Officier lui répete tous les jours cet avis : l'amour pour ſon peuple & ſon bon cœur le lui diſent aſſez.

Chez les Perſes le Roi ſe croyoit donc obligé, ſelon l'ancienne coutume qui y étoit établie, de viſiter en perſonne toutes les provinces de ſon empire ; & il comprenoit, comme Pline le dit de [a] Trajan, que la gloire la plus ſolide & la joie la plus ſenſible d'un bon Prince, eſt d'aller de tems en tems montrer aux peuples leur Pere commun ; réconcilier les villes troublées par des haines mutuelles & des diſſenſions ; arrêter les mouvemens prêts à éclater, moins par l'auſtérité du commandemeut, que par l'autorité de la raiſon ; empêcher les injuſtices & les violences des Magiſtrats ; caſſer abſolument tout ce qui s'eſt fait contre l'ordre & contre les régles ; en un mot, porter par-tout, comme un aſtre bienfaiſant, des influences ſalutaires, ou plutôt comme une eſ-

Xenoph. in Oeconom. p. 228.

a Reconciliate æmulas civitates, tumenteſque populos non imperio magis quàm ratione compeſcere, intercedere iniquitatibus Magiſtratuum, infectumque reddere quidquid fieri non oportuerit, poſtremò velociſſimi ſideris more omnia inviſere, omnia audire, & undecumque invocatum, ſtatim, velut numen, adeſſe & adſiſtre. *Plin. in Paneg. Traj.*

péce de divinité, connoître tout, entendre tout, ſe rendre préſent à tout, ſans rejetter jamais aucune plainte ni aucune ſupplication.

Lorſque le Roi ne pouvoit faire par lui-même ſes viſites, il envoyoit à ſa place des grands de l'Etat connus par leur prudence & leur vertu. On les appelloit communément les yeux & les oreilles du Prince, parce qu'il voyoit tout, & étoit informé de tout par leur moyen. Quand on diſoit que les Grands qui compoſoient le Conſeil, ou qui étoient employés en différens miniſteres, étoient les yeux & les oreilles du Prince, on avertiſſoit tout enſemble & le Prince, qu'il avoit ſes Miniſtres comme nous avons les organes de nos ſens, non pas pour ſe repoſer, mais pour agir par leur moyen; & les Miniſtres, qu'ils ne devoient pas agir pour eux-mêmes, mais pour le Prince qui étoit leur chef, & pour tout le corps de l'Etat.

Le détail où deſcendoit, ſoit le Roi lorſqu'il marchoit en perſonne, ſoit les Commiſſaires & les Inſpecteurs qu'il nommoit à cet effet, eſt bien digne d'admiration, & marque qu'on entendoit bien alors en quoi conſiſte la ſageſſe & l'habileté du gouvernement. Ce n'étoient pas ſeulement les grands objets, comme la guerre, les finances, la juſtice, le commerce, qui occupoient l'eſprit du Prince

ou des Miniſtres. La ſûreté & la beauté des villes, l'habitation commode des citoyens, les réparations des chemins publics, des ponts, des chauſſées, la garde des forêts pour empêcher qu'elles ne fuſſent dégradées, la culture des terres ſurtout, & juſqu'aux métiers les plus vils & les plus bas, tout entroit dans la politique, & paroiſſoit en mériter l'attention. En effet, tout ce qui eſt aux ſujets, auſſi-bien que les ſujets mêmes, fait partie de ce qui eſt confié à l'attention, à la ſenſibilité, à l'activité du Chef de la République. [a] Son amour pour elle eſt univerſel. Il embraſſe tout, & s'étend à tout. Il ſuffit au public & aux particuliers. Il porte dans ſon cœur chaque province, chaque ville, chaque famille. Tout retentit à lui, tout l'avertit, tout l'intéreſſe.

J'ai dit que la culture des terres étoit un des grands objets qui attiroient l'attention des Perſes. En effet, un des premiers ſoins du Prince étoit de faire fleurir l'agriculture; & les Satrapes dont la province étoit la mieux cultivée, avoient la plus grand part aux graces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armées, il y en avoit auſſi pour veiller aux travaux ruſtiques. C'é-

Xenoph. Oecon. p. 827. 830.

[a] Is, cui curæ ſunt univerſa, nullam non reip. partem tanquam ſui nutrit. *Senec. lib. de Clem. c. 13.*

toient deux charges ſemblables, dont l'une prenoit ſoin de garder le pays, & l'autre de le cultiver. Le Prince les protégeoit avec une affection preſque égale, parce que toutes deux concouroient & étoient néceſſaires au bien public. Car ſi les terres ne peuvent pas être cultivées ſans le ſecours & la protection des armées qui les défendent & les tiennent en ſûreté, les armées de leur côté ne peuvent pas être nourries & entretenues ſans le travail des laboureurs qui cultivent les terres. C'étoit donc avec grande raiſon que le Prince, quand il ne pouvoit pas s'en inſtruire par lui-même, ſe faiſoit rendre un compte exact de la maniere dont chaque province, chaque canton étoit cultivé; qu'il vouloit ſavoir ſi chaque pays portoit abondamment tout ce qu'il pouvoit produire; qu'il deſcendoit juſques dans ce détail, comme Xénophon le marque de Cyrus le jeune, de s'informer ſi les jardins des particuliers étoient bien tenus, & portoient des fruits en abondance; qu'il récompenſoit les Intendans & les ſurveillans dont la province ou le canton ſe trouvoient le mieux cultivés, & puniſſoit la négligence & la nonchalance des pareſſeux, qui laiſſoient leurs terres incultes & ſtériles. Un pareil ſoin n'eſt pas indigne d'un Prince, & répandroit dans un royaume, avec l'abondance

& la richeſſe, l'amour du travail & de l'occupation, qui ſeroit un moyen sûr d'en écarter cette foule d'hommes oiſifs & fainéans, qui ſont ſi fort à charge au public, & deshonorent un Etat.

Xénophon, après l'endroit que je viens de citer, met dans la bouche de Socrate qui y parle, un éloge magnifique de l'agriculture, qu'il repréſente comme l'occupation la plus digne de l'homme, la plus ancienne, la plus conforme à ſa nature; comme la nourriciere commune de toutes les conditions & de tous les âges; comme la ſource de la ſanté, de la force, de l'abondance, de la richeſſe, & même d'une infinité de plaiſirs & de délices, mais ſages & honnêtes; comme la maîtreſſe & l'école de la ſobriété, de la tempérance, de la juſtice, de la religion, en un mot de toutes les vertus tant guerrieres que civiles. Il raporte le beau mot de Lyſandre Lacédémonien, qui ſe promenant à Sardes avec le jeune Cyrus, & apprenant de la bouche de ce Prince que c'étoit lui-même qui avoit planté de ſa propre main pluſieurs des arbres qu'il voyoit, s'écria qu'on avoit raiſon de vanter le bonheur de Cyrus, dont la vertu répondoit à ſa fortune, & qui au milieu du faſte le plus brillant, & de la plus ſuperbe magnificence, avoit ſu conſerver un goût ſi pur, & ſi conforme à la droite

Ibid. 830. 833.

Sic. de Senect. num. 59.

raison. *Cùm Cyrus respondiſſet ; Ego iſta ſum dimenſus . mei ſunt ordines , mea deſcriptio ; multæ etiam iſtarum arborum mea manu ſunt ſatæ ; tum Lyſandrum , intuentem ejus purpuram , & nitorem corporis , ornatumque Perſicum multo auro multiſque gemmis , dixiſſe :* * RECTE VERO TE, CYRE, BEATUM FERUNT, QUONIAM VIRTUTI TUÆ FORTUNA CONJUNCTA EST. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que notre jeune Nobleſſe , qui dans un tems de paix ne ſait à quoi s'occuper , eût un pareil goût pour l'agriculture , dont certainement , après ce que nous venons de voir de Cyrus , elle ne devroit pas ſe croire deshonorée , ſur-tout quand on ſait que cette même agriculture a fait pendant pluſieurs ſiécles l'occupation ordinaire de la nation du monde la plus guerriere & la plus courageuſe ; on ſent aſſez que je parle des Romains.

Invention des Poſtes & des Couriers.

Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 232.

J'AI promis de parler ici de l'invention des Poſtes & des Couriers. Elle eſt attribuée à Cyrus ; & je ne ſache point en effet qu'avant lui il en ſoit fait men-

* *Le texte Grec eſt encore plus énergique.* Δικαίως μοι δοκεῖς, ὦ Κῦρε, εὐδαίμων εἶναι, ἀγαθὸς γὰρ ὢν ἀνὴρ, εὐδαιμονεῖς. » *Vous êtes digne , Cyrus , de » votre bonheur, Car , en » même tems que vous êtes » heureux & opulent , vous » êtes auſſi vertueux.*

tion

tion. Comme l'empire des Perſes, depuis ſes dernieres conquêtes, avoit une vaſte étendue, & qu'il exigeoit que tous les Gouverneurs des provinces & tous les premiers Officiers des troupes lui écriviſſent exactement pour l'informer de tout ce qui ſe paſſoit chacun dans leur département & dans leur armée, pour rendre ce commerce plus sûr & plus prompt, & ſe mettre en état d'être averti en diligence de toutes les affaires, & d'y donner ordre ſur le champ, il établit des couriers & des poſtes dans chaque province. Ayant ſupputé ce qu'un bon cheval, pouſſé avec force, pouvoit faire de chemin en un jour, ſans pourtant ſe ruiner, il fit conſtruire à proportion des écuries également diſtantes l'une de l'autre, & il y envoya des chevaux & des palefreniers pour en prendre ſoin. Il y établit auſſi un Maître, pour recevoir les paquets des couriers qui arrivoient, & les donner à d'autres, & pour prendre les chevaux qui avoient couru, & en fournir de frais. Ainſi la poſte marchoit jour & nuit & faiſoit grande diligence, ſans que ni la pluie, ni la neige, ni la chaleur, ni aucune autre incommodité des ſaiſons y mît obſtacle. Hérode parle des mêmes couriers ſous Xerxès.

Herod. l. 8. c. 98.

Ces couriers s'appelloient en langue

Perſane * Ἄγγαροι. La Surintendance des poſtes devint une charge conſidérable. Darius, le dernier des Rois de Perſe, l'avoit remplie, avant que de monter ſur le trône. Xénophon remarque que cet établiſſement duroit encore de ſon temps : ce qui s'accorde parfaitement avec ce qui eſt rapporté dans le livre d'Eſther au ſujet de l'Edit donné par Aſſuérus en faveur des Juifs, & qui fut porté par tout ce vaſte empire avec une rapidité qui auroit été impoſſible ſans les poſtes que Cyrus avoit établies.

Plut. lib. 1. de Fortuna Alex. p. 326. Et in vita Alex. p. 674. ubi pro Ἀσάνδης. *legendum* Ἀσγάνδης.

On eſt ſurpris avec raiſon de voir que cet établiſſement des poſtes & des couriers, trouvé d'abord en orient par Cyrus, & mis enſuite en uſage par ſes ſucceſſeurs pendant tant de ſiécles ; qu'un tel établiſſement, dis-je, ſi utile au gouvernement, n'ait point paſſé en occident, ſur-tout parmi des peuples auſſi habiles dans la politique qu'étoient les Grecs & les Romains, où l'on en voit des traces.

Il eſt encore étonnant que cette premiere invention des poſtes n'ait pas conduit plus loin, & qu'on en ait borné ſa

* *Ἄγγαροι vient d'un mot, qui dans cette langue ſignifie un ſervice comme par force. C'eſt de là que les Grecs ont fait leur verbe* ἀγγαρεύειν, compellere, cogere : *les Latins* angariare. *Selon Suidas, ils s'appelloient auſſi* Aſtendæ.

long-tems l'uſage aux ſeules affaires de l'Etat, ſans être touché des grands avantages que le public en pouvoit tirer pour la facilité du commerce de la vie, & du négoce de marchands & des banquiers, pour l'expédition des affaires des particuliers; pour la promptitude des voyages qui demandoient de la diligence; pour la communication aiſée des familles, des villes, & des provinces; pour la sûreté des ſommes remiſes d'une contrée dans une autre. On ſait quelle difficulté on avoit alors, & pendant les ſiécles ſuivans, à ſe communiquer des nouvelles, & à traiter d'affaires, étant néceſſaire pour cela ou d'envoyer exprès un domeſtique, ce qui ne ſe pouvoit faire ſans beaucoup de dépenſe & de lenteur; ou d'attendre le départ de quelque perſonne qui allât dans la province où l'on vouloit écrire, ce qui étoit ſujet à une infinité de contretems, de longueurs & d'accidens.

Nous jouiſſons maintenant à peu de frais de cette commodité; mais nous n'en ſentons pas aſſez l'avantage, que la privation ſeule peut faire bien connoître. La France en a l'obligation à l'Univerſité de Paris; & je ne puis m'empêcher d'en faire ici la remarque: j'eſpere qu'on me pardonnera cette digreſſion. Comme elle étoit la ſeule dans tout le royaume, & qu'il y venoit de toutes les provinces, & même

de tous les royaumes voisins, un grand nombre d'écoliers, elle établit en leur faveur des Messagers, dont les fonctions étoient, non-seulement de porter hardes, or, argent, pierreries, sacs des procès, informations, enquêtes; de faire la conduite de toutes personnes indifféremment, fournissant chevaux & nourriture; mais encore de porter les lettres missives des particuliers, & tous leurs paquets.

Ces Messagers sont souvent appellés dans les Regîtres des Nations de la Faculté des Arts, *Nuntii volantes*, pour marquer la diligence qu'ils étoient tenus de faire. Ils servoient le Public aussi bien que l'Université.

L'Etat est donc redevable à l'Université de Paris de l'établissement des Messageries, & du port des lettres. Elle a fait cet établissement à ses frais & dépens, à la satisfaction de nos Rois & du Public. Elle l'a soutenu depuis 1576 contre les différentes entreprises des Traitans, ce qui lui a coûté des sommes immenses. Ce ne fut qu'en cette année 1576 que le Roi Henri III, par son Edit du mois de Novembre, créa des Messagers Royaux ordinaires dans les mêmes villes où en avoit l'Université: & leur accorda les mêmes droits & priviléges que les Rois ses prédécesseurs avoient accordés aux Messagers de l'Université.

C'eſt ce revenu des Meſſageries qui a fait dans tous les tems le fonds & le patrimoine de l'Univerſité. C'eſt ſur ce revenu que le Roi Louis XV par ſon Arrêt du Conſeil d'Etat du 14 Avril 1719, & par ſes Lettres Patentes de même date, enregiſtrées au Parlement & en la Chambre des Comptes, a établi l'Inſtruction gratuite dans tous les Colléges de ladite Univerſité, en le fixant pour l'avenir au vingt-huitiéme effectif du prix du Bail général des Poſtes & Meſſageries de France; & ce vingt-huitiéme ſe trouva monter pour lors à la ſomme de cent-vingt-quatre mille livres, à peu de choſe près.

On voit que c'eſt à juſte titre que l'Univerſité, à qui cet établiſſement a rendu une partie de ſon ancien luſtre, regarde Louis XV comme un nouveau Fondateur, à qui elle doit l'avantage d'être enfin délivrée de la triſte & honteuſe néceſſité d'exiger un ſalaire de ſes travaux qui deshonoroit en quelque ſorte la dignité de cete profeſſion, & paroiſſoit contraire au noble déſintéreſſement qui lui convient. En effet la peine des Maîtres qui enſeignent ne doit pas être perdue: mais auſſi elle ne doit pas être vendue. *Nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.*

Quintil. l. 12. c. 7.

L'Univerſité marqua ſa reconnoiſſance,

non-ſeulement par un Diſcours public que j'eus l'honneur de prononcer dans une nombreuſe & illuſtre Aſſemblée, & par des piéces de Vers en Grec, en Latin, en François, mais beaucoup plus encore par une Proceſſion ſolemnelle indiquée extraordinairement par ſon * Recteur. Cette Proceſſion, compoſée de mille ou douze cents Supôts des quatre Facultés, paſſa ſous les yeux du Roi le long du Louvre, & du Régent proche le Palais Royal. Elle ſe rendit enſuite à St. Roch, où ſon Eminence Monſeigneur le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, célébra pontificalement la Meſſe, préſenta au Souverain Maître des Rois les très-humbles actions de graces & les vœux fervens de l'Univerſité pour un Roi, qui l'honore du nom de ſa fille aînée, & qu'elle regardera toujours comme ſon Reſtaurateur, ou plutôt comme ſon ſecond Fondateur.

* *M. Coffin Principal du Collége de Beauvais.*

Elle n'oublira jamais non plus les marques de bonté que lui a donné dans cette occaſion Monſeigneur le Duc d'Orléans, chargé alors, en qualité de premier Prince du Sang, de la Régence du Royaume. Comme ce Prince avoit un goût exquis pour les Sciences & pour les Belles-Lettres, à la premiere propoſition qu'on lui fit du projet de l'Inſtruction gratuite, il en fut vivement frappé, & il ſentit com-

bien cet établiſſement pouvoit être en même tems, & glorieux pour le Roi, & utile pour l'Etat. Il n'en falut pas davantage pour déterminer ſon Alteſſe Royale. Sans que l'Univerſité fût obligée d'employer auprès d'Elle de preſſantes ſollicitations, & ſans preſque qu'elle s'en mêlât, l'affaire fut concluë & terminée en peu de tems. Son Alteſſe Royale en avoit confié le ſoin à des perſonnes dont elle connoiſſoit l'activité, & qui répondirent merveilleuſement au zéle empreſſé du Prince par leur promptitude à exécuter ſes ordres. Pour lui, content du ſenſible plaiſir d'avoir pourvu à l'honneur & à la ſubſiſtance d'un grand nombre de Maîtres publics, il ne chercha point à faire valoir ni à exagérer un ſervice ſi important; & quand l'Univerſité alla pour l'en remercier, il eut la modeſtie de dire hautement dans une audience publique, QUE CE N'ETOIT POINT UNE GRACE QU'ON ACCORDOIT A L'UNIVERSITÉ, MAIS UNE JUSTICE QU'ON LUI RENDOIT. L'Univerſité ſait bien ce qu'elle en doit penſer, & ce qu'exige d'elle un tel bienfait: mais il eſt beau & rare d'entendre parler un Prince de la ſorte; & j'ai cru devoir conſerver la mémoire d'une parole, qui doit augmenter d'autant plus le prix de ce bienfait, que lui même ſembloit vouloir le diminuer.

M. Dargenſon, Garde des Sceaux.

M. Fagon Conſeiller d'Etat.

J'ajouterai à ce que je viens de dire, le Mandement du Recteur au sujet de l'Instruction gratuite, avec la traduction qui en fut faite dès lors. L'élégance & la délicatesse de cette petite piéce fera sans doute plaisir au Lecteur.

MANDEMENT DU RECTEUR.

NOUS CHARLES COFFIN, Recteur de l'Université de Paris, à tous ceux qui ces présentes Lettres verront, SALUT.

Quoique la récompense du travail soit une justice, que l'on ne peut raisonnablement refuser à personne; cependant l'Université de Paris, plus sensible à l'honneur qu'à l'intérêt, a toujours vû à regret ses Professeurs recevoir de leurs Disciples un honoraire, que la nécessité pouvoit excuser, mais qui dans le fond étoit peu convenable à la dignité des Lettres. Il est vrai que

MANDATUM REGTORIS.

NOS CAROLUS COFFIN, *Rector universi Studii Parisiensis, omnibus præsentes litteras inspecturis*, SALUTEM.

ETSI suum cuique impensi laboris pretium rependi haud iniquum est, tamen Universitas nostra, dignitatis quàm opum amantior, semper doluit Professoribus suis unoquoque anno certam à Discipulis mercedem pensitari, necessariam magis quàm honestam. Habebat illa quidem natam penè secum, & omnium deinceps Regum Edictis ac Diplomatibus confirmatam publicorum Nuntiatuum possessionem, quam

alendis Magiſtris, adeòque levandis diſcentium ſumptibus, jampridem deſtinabat. Verùm fundus hic, licet per ſe non infertilis, breviorem hactemus Univerſitati cenſum attulerat, quàm ut ex eo juſtum ſingulis. Profeſſoribus ſtipendium ſuppeditari poſſet. Debebatur LUDOVICO XV vix bene decimum ætatis annum ingreſſo pulcherrimi operis confecti nunquam intermoritura gloria. Nimirum, aſpirante Deo, promovente Auguſtiſſimo Regente, Literarum & Literatorum fautore munificentiſſimo, Rex Chriſtianiſſimus bonarum Artium alumnus idem ac parens, nec minùs naturæ ſuæ bonitate quàm cauſæ noſtræ jure adductus, vetus illud Univerſitatis patrimonium catenus auctum & amplificatum tandem voluit, ut Primogenita Regum Francorum Filia, propriâ & decenti ornata dote,

l'Univerſité jouiſſoit preſque dès ſa naiſſance, de la propriété des Meſſageries, dont la poſſeſſion lui a été confirmée par les Edits & Déclarations de nos Rois; & depuis longtems elle en deſtinoit le produit à l'entretien des Maîtres & au ſoulagement des étudians. Mais ce fonds, quoiqu'aſſez abondant par lui-même, ne lui avoit pas apporté juſqu'à préſent un revenu ſuffiſant pour aſſigner une penſion honnête à chacun de ſes Profeſſeurs. Il étoit réſervé au Roi d'éterniſer la mémoire de ſes premieres années par l'accompliſſement d'un ſi glorieux deſſein. Enfin, graces à Dieu, par un effet de l'auguſte protection que le grand Prince qui gouverne la France accorde ſi généreuſement aux Sciences & aux Savans; le Roi, qui devient déja le Pere des Lettres en même tems qu'il en eſt le

plus digne Eleve, consultant également la bonté de son cœur & la justice de nos droits, a voulu que cet ancien patrimoine de l'Université fût augmenté jusqu'au point de pouvoir doter honorablement la Fille aînée de nos Rois, & de la mettre en état de ne point dégénérer de la grandeur de son origine, & d'exercer noblement des Arts aussi nobles que ceux dont elle fait profession. Par cette faveur singuliere le Roi fournit lui-même des Maîtres, non seulement à la jeunesse de Paris & de tout le Royaume, mais encore à celle des pays étrangers : & c'est à présent qu'une doctrine qui s'est toujours conservée dans sa pureté, aura un cours plus étendu & que l'accès en sera plus libre, quoiqu'il n'ait jamais été interdit à personne, & aux pauvres moins qu'à tout autre. Quelle joie un si heureux commencement de régne ne doit-il pas inspirer à tous les bons sujets ! Quel présage plus sûr d'un heureux avenir ! Car enfin que ne fera point dans la force &

nihilque ab originis suæ nobilitate degener, ingenuas ac liberales Artes liberaliter etiam exerceret. Quo tam insigni beneficio non modô Civium Parisinorum, sed Gallorum omnium, ipsorum etiam Exterorum liberis publici Præceptores ab ipso Rege offeruntur, & doctrinæ nostræ purissimi fontes (qui tamen nemini unquam, minimèque omnium pauperibus clausi fuerunt latiùs jam commodiùsque referantur. Hoc ineuntis Regni faustissimum omen magnâ & in præsens lætitiâ, & in futurum spe excipere debent boni omnes. Quid enim is præstiturus non est adultus & vir, qui tale sui specimen edit vel puer !

dans la maturité de l'âge, un Prince dont l'Enfance se signale d'une maniere si glorieuse ?

NOTUM *itaque facimus omnes Academiæ nostræ Professores, Discipulorum industriâ modestiâque contentos nullum deinceps à quoquam honorarium exacturos esse; initium verò sic docendi ab ipsis Kal. Aprilis hujus anni factum.*

Invitamus omnes boni ingenii bonæque mentis pueros, ut in Scholas nostras læti & alacres conveniant; ut assuescant beneficiis coævi Regis, cui crescunt, qui & illis crescit, eumque jam nunc publicum parentem munere educationis experiri velint,

Interim donec solenniores omnipotenti Deo gratias persolvamus, jubemus in singulis majoribus Collegiis cantari hymnum Te Deum *cum Psalmo* Exaudiat,

Nous déclarons donc que tous les Professeurs de l'Université de Paris n'exigeront plus de leurs Ecoliers autre chose que le travail & la modestie, & qu'on a commencé à y enseigner sur ce pié depuis le 1 jour d'Avril.

Nous invitons toute la Jeunesse sage & bien née, à venir dans nos Classes avec toute la joie & tout l'empressement dont elle est capable, y prendre de bonne heure l'heureuse habitude de jouir des bienfaits d'un Roi de leur âge, pour qui on les éleve, & qu'on éleve pour eux; & commencer dès à présent à le reconnoître pour leur Pere commun par l'éducation gratuite qu'il leur procure.

En attendant que nous en rendions à Dieu des actions de graces plus solennelles, nous ordonnons que dans tous les Colléges de plein exercice

on chante le *Te Deum* avec le Pſeaume *Exaudiat*, pour la conſervation du Roi, qui vient de donner des marques ſi éclatantes de ſa bonté : Que pleins de reconnoiſſance on prie auſſi pour Monſeigneur le Régent : & qu'enfin on ſupplie avec toute l'ardeur & le zéle poſſible l'Auteur de tout bien, de répandre ſur les Maîtres l'eſprit de ſcience & de pieté, plus précieux que tout l'or du monde, & d'enſeigner aux Diſciples la vertu & la ſageſſe, lui *qui ſeul eſt le Docteur & le Maître de tous.*

pro beneficentiſſimi Regis incolumitate ac ſalute : fundi præterea pias preces pro Sereniſſimo Regente, enixèque ab omnium bonorum Auctore flagitari, ut & in Magiſtros ſpiritum ſcientiæ ac pietatis divitiis omnibus pretioſiorem effundat, & Diſcipulos bonitatem atque diſciplinam ipſe, qui unus omnium magiſter eſt, edoceat.

Il y aura congé Lundi & Mardi prochains.

Feriabuntur Scholæ diebus proximis Lunæ & Martis.

Donné en notre Hôtel au Collége de Beauvais, le 12 Mai 1719.

Datum in Ædibus noſtris Dormano Bellovacis, die duodecimâ Maii anno Domini M. DCC. XIX.

§. V. *Soin des Finances.*

LE PRINCE eſt l'épée & le bouclier de l'Etat : il en aſſure le repos & la tranquillité. Pour le défendre il a beſoin d'armes, de ſoldats, de places fortes, d'arſenaux, de vaiſſeaux ; & toutes ces choſes deman-

dent de grandes dépenſes. Il eſt juſte d'ailleurs que le Prince ait de quoi ſoutenir la majeſté de l'Empire, & de quoi faire reſpecter ſa perſonne & ſon autorité. Ce ſont là les deux principales raiſons qui ont donné lieu à l'établiſſement des tributs. L'utilité publique, & la néceſſité d'acquitter les charges de l'Etat y ont donné naiſſance, & en doivent auſſi régler l'uſage. Or il n'y a rien de plus juſte ni de plus raiſonnable qu'une telle impoſition, chaque particulier devant ſe tenir fort heureux d'acheter ainſi par une légere contribution le repos & la tranquillité de la vie.

Les revenus des Rois de Perſe conſiſtoient ou en levée de deniers impoſée ſur les peuples, ou en fourniture de pluſieurs choſes en nature, comme grains, proviſions, fourages & autres denrées, chevaux, chameaux, comme auſſi de ce qu'il y avoit de plus rare en chaque province. Strabon remarque que le Satrape d'Arménie envoioit réguliérement tous les ans au Roi de Perſe vingt mille poulains. On peut juger du reſte à proportion. Les tributs n'étoient impoſés que ſur les nations conquiſes; car les ſujets naturels, c'eſt-à-dire les Perſans, étoient exemts de toute impoſition. Ce ne fut même que ſous Darius que cet uſage fut introduit, & que l'on détermina les ſommes que cha-

Herod. l. 5. c. 98. 97.

Lib. 11. p. 130.

que province devoit payer tous les ans. Elles montoient à peu près, autant qu'on le peut conjecturer par le calcul d'Hérodote qui souffre de grandes difficultés, à quarante quatre millions.

Q. Curt. l. 3. c. 12.

Le lieu où l'on gardoit ces trésors, s'appelloit en langue Persanne *Gaza*. Il y avoit de ces trésors à Suse, à Persépolis, à Pasargade, à Damas, & en d'autres villes. L'or & l'argent y étoient gardés en lingots, dont on faisoit de la monnoie à mesure que le Prince en avoit besoin. La principale monnoie des Perses étoit d'or, & s'appelloit *Daricus* du nom de * Darius qui le premier l'avoit fait battre, dont elle portoit l'image, & un archer au revers. Le *Darique* est aussi appellé quelquefois *Stater aureus* dans les Auteurs, parce que, comme le Stater Attique, il est du poids de deux dragmes d'or, qui valoient vingt dragmes d'argent, &par conséquent dix livres de notre monnoie.

* *On croit que ce fut Darius Medus, appellé autrement Cyaxare, qui le premier fit battre cette monoie.*

Herod. l. 3. cap. 91-97. & l. 1. c. 192.

Outre ces tributs qui se levoient en argent, il y avoit une autre contribution qui se faisoit en nature par les denrées & provision pour l'entretien de la table du Prince & de sa maison, & par la fourniture des grains, des fourages, & des vivres pour la subsistance des armées, & des chevaux pour la remonte de la cavalerie. Les six-vingts Satrapies

fournissoient cette contribution, chacune selon sa quotepart & sa taxe. Hérodote remarque que la Satrapie de Babylone, qui étoit la plus étendue & la plus opulente de toutes, fournissoit seule cette contribution pendant quatre mois, & portoit par conséquent elle seule un tiers du total, dont tout le reste de l'Asie ensemble ne contribuoit que les deux autres tiers.

Ce que j'ai dit ci-devant fait connoître que les Rois de Perse ne levoient pas tous les impôts en deniers, mais qu'ils se contentoient d'en tirer seulement une partie en argent, & recevoient le reste en denrées que produisoient les provinces : ce qui marque dans le gouvernement beaucoup de sagesse, de modération, & d'humanité. Ils avoient sans doute remarqué qu'il est souvent très difficile, surtout aux pays éloignés du commerce, de convertir leurs denrées en argent sans souffrir de grandes pertes ; au lieu que rien ne facilite tant la levée des impôts, & ne met les peuples plus à couvert des vexations & des frais, que de prendre en paiement de chaque contrée les fruits qu'elle produit, qui sont une contribution aisée, naturelle, équitable.

Il y avoit aussi certains cantons assignés pour l'entretien de la toilette & de

Plat. in Alcibiad. 1. p. 123.

la garderobe de la Reine, l'un pour ſa ceinture, l'autre pour ſon voile, & ainſi du reſte: & ces cantons, qui étoient d'une fort grande étendue, puiſqu'un d'eux renfermoit autant d'eſpace qu'un homme en peut faire en un jour; ces cantons, dis-je, tiroient leur nom de leur deſtination particuliere, & étoient appellés, celui-ci la Ceinture, l'autre le Voile de la Reine. Du tems de Platon la choſe ſe pratiquoit encore de la ſorte.

Plut in Themiſt. p. 127.

La manière dont le Prince donnoit alors des penſions aux perſonnes qu'il vouloit gratifier, reſſemble tout-à-fait à ce que j'ai rapporté de la Reine. On ſait que le Roi de Perſe aſſigna le revenu de quatre villes à Thémiſtocle, dont l'une devoit fournir au vin, l'autre au pain, la troiſieme aux mets de ſa table, la quatrieme à ſes vêtemens & à ſes meubles. Avant lui Cyrus en avoit uſé de même envers Pytharchus de Cyzique qu'il conſidéroit, & à qui il donna le revenu de ſept villes. On voit dans la ſuite beaucoup d'exemples pareils.

Athen. l. 1. p. 30.

ARTICLE II.

De la Guerre.

LES PEUPLES d'Aſie par eux-mêmes étoient aſſez belliqueux, & ne manquoient pas de courage: mais ils ſe laiſſerent tous

amollir par les délices & par la volupte. J'en excepte les Perſes, qui avant Cyrus, & encore plus ſous ce Prince, ſe maintinrent dans la poſſeſſion d'être regardés comme des hommes très-propres à la guerre. La ſituation de leur pays, fort rude & plein de montagnes, avoit pu contribuer à la vie dure & frugale qu'ils menoient, ce qui n'eſt pas indifférent pour former de bons ſoldats. La bonne éducation qu'on donnoit aux jeunes gens chez les Perſes, étoit la principale cauſe du courage & de l'eſprit de ce peuple.

Il y a donc de la diſtinction à mettre pour les mœurs, & ſur-tout pour la matiere que je traite, entre les différentes nations de l'Aſie. Ainſi ce qui ſe trouvera de bon & de parfait dans ce qui va être dit des regles & des principes de la guerre, doit être appliqué aux Perſes tels qu'ils étoient ſous Cyrus : le reſte, aux autres peuples de l'Aſie, Aſſyriens, Babyloniens, Médes, Lydiens, & aux Perſes même depuis qu'ils eurent dégénéré, ce qui arriva peu de tems après Cyrus, comme je le marquerai dans la ſuite.

1. *Entrée dans la Milice.*

LES PERSES étoient formés à la milice de très bonne heure par différens exercices. Ils ſervoient ordinairement depuis vingt ans juſqu'à cinquante. Soit en guer-

Strab. l. 15. p. 734. Am. Marcel. l. 32. ſub finem.

re, ſoit en paix, ils portoient toujours l'épée comme fait notre Nobleſſe, ce qui ne ſe pratiquoit point chez les Romains ni chez les Grecs. Ils étoient obligés de s'enroller dans le tems marqué, & c'étoit un crime que de demander une diſpenſe ſur ce ſujet, comme on le verra dans la ſuite par la maniere cruelle dont Darius & Xerxès traiterent deux jeunes Seigneurs que leurs peres avoient demandé par grace qu'on leur laiſſât pour la conſolation de leur vieilleſſe.

Herod. l. 4. & 6.
Senec. l. 3. de ira, c. 16. & 17.

Hérodote parle d'un corps de troupes deſtinées à la garde du Prince, qu'on appelloit *les Immortels*, parce que ce Corps ſubſiſtoit toujours dans le même nombre, qui étoit de dix mille, & que dès qu'il y étoit mort quelque ſoldat, on en ſubſtituoit un à ſa place. Apparemment qu'il commença à ces dix mille ſoldats que Cyrus fit venir de Perſe pour ſa garde. Ils étoient diſtingués de tous les autres par leur armure ſuperbe, & encore plus par leur courage. Quinte-Curce en fait auſſi mention; & d'un autre Corps, composé de quinze mille hommes, deſtinés pareillement pour garder le Prince: on les appelloit *Doryphori.*

Lib. 7. c. 83.
Lib. 3. c. 3.

2. *Armure.*

LES ARMES les plus ordinaires des Perſes étoient un ſabre ou cimeterre, *aci-*

naces : une eſpece de poignard, qui pendoit à leur ceinture du côté droit : un javelot, ou demi-pique, armée par le bout d'un fer aigu. Il paroît qu'ils portoient deux javelots, l'un pour lancer, l'autre pour combattre à la main. Ils faiſoient grand uſage de l'arc, & du carquois où étoient renfermées les fléches. La fronde n'étoit pas inconnue chez eux, mais ils en faiſoient peu de cas.

Il paroît par pluſieurs endroits des Auteurs que les Perſes n'uſoient point de caſques, mais n'avoient que leurs bonnets ordinaires, appellés tiares ; & cela eſt dit en particulier de Cyrus le jeune & de ſes troupes. Cependant les mêmes Auteurs, en d'autres endroits, leur donnent auſſi un caſque : ce qui marque que cet uſage avoit changé ſelon les tems.

De exped. Cyrop. l. 1. p. 263.

Les piétons avoient, pour le plus grand nombre, des cuiraſſes d'airain, qui étoient ſi artiſtement ajuſtées au corps, qu'elles n'empêchoient point le mouvement ni l'agilité des membres, non plus que les braſſarts & les cuiſſarts qui couvroient les bras, les cuiſſes & les jambes des cavaliers. Les chevaux mêmes, pour la plupart, étoient couverts d'airain par le front, le poitrail, & les flancs. C'eſt ce qu'on appelle, *equi cataphracti* ; des chevaux bardés.

Les Auteurs varient beaucoup ſur la

forme des boucliers. D'abord ils étoient assez petits, fort légers, & faits de branches d'osier : *gerra*. Mais on voit aussi par plusieurs endroits qu'ils en eurent d'airain, & qui étoient fort longs.

Nous avons déja remarqué que dans les commencemens les soldats armés à la légere, savoir les archers & les gens de trait, faisoient le gros des armées chez les Perses & chez les Médes. Cyrus, qui avoit reconnu par l'expérience que ces sortes de troupes n'étoient propres qu'à combattre de loin & par maniere d'escarmouche, & qui croyoit qu'il étoit plus avantageux d'en venir d'abord aux mains, avoit changé cet ordre, & les avoit réduites à un assez petit nombre, armant les autres de toutes piéces comme le reste de l'armée.

3. *Chariots armés de faulx*

Xenoph. Cyrop. l. 6. p. 152.

CYRUS introduisit un changement considérable dans les Chariots de guerre. Ils étoient en usage long-tems avant lui, comme il paroît par les livres sacrés & par Homére. Ces chariots n'avoient que deux roues. Ils étoient attelés pour l'ordinaire de quatre chevaux de front, & montés par un homme d'une naissance & d'une valeur distinguée qui combattoit, & par un autre qui n'étoit occupé qu'à conduire le chariot. Cyrus trouva que

cet uſage, qui entraînoit beaucoup de dépenſes, étoit d'une utilité fort médiocre, puiſque pour trois cens chariots, il faloit douze cens chevaux & ſix cens hommes, dont il n'y en avoit que trois cens qui combattoient effectivement, les trois cens autres hommes de mérite & de diſtinction qui auroient pu être ailleurs d'une grande utilité, ne ſervant que d'écuyers. Pour remédier à cet inconvénient, il changea la forme des chariots, & doubla le nombre des combattans, en mettant le conducteur en état de combattre lui-même.

Il fit les roues plus fortes, afin qu'elles ne puſſent pas être facilement briſées, & allongea les eſſieux, afin de leur donner une aſſiette plus ferme. Il ajouta à chaque bout de l'eſſieu des faulx longues de trois piés, qui étoient diſpoſées orizontalement; & ſous le même eſſieu il en mit d'autres tournées contre terre, pour couper en pieces ſoit hommes, ſoit chevaux, que l'impétuoſité des chariots avoit renverſés. Il paroît, par différens endroits des Auteurs, que dans la ſuite on ajouta encore au bout du timon deux longues pointes pour percer tout ce qui ſe préſentoit; & qu'on arma le derriere du chariot de pluſieurs rangs de couteaux aigus, pour empêcher qu'on n'y pût monter.

Liv. lib. 37. n. 41.

Ces chariots furent en uſage pendant pluſieurs ſiecles dans tout l'orient. On

les regardoit comme faiſant la principale force des armées, comme la cauſe la plus certaine des victoires, & comme l'appareil le plus capable de jetter la terreur parmi les ennemis.

Mais à meſure que l'art militaire vînt à ſe perfectionner, on en ſentit les inconvéniens, & enfin on y renonça entierement. En effet, pour en tirer quelque utilité, il faloit trouver des plaines vaſtes & étendues, un terrain fort uni, un pays où il n'y eût ni ravins, ni ruiſſeaux, ni vignes, ni bois.

Dans les tems poſtérieurs on imagina pluſieurs moyens d'en rendre l'uſage abſolument inutile. Il ſuffiſoit de leur oppoſer un ſimple foſſé, qui les arrêtoit tout court. Quelquefois un Général habile & expérimenté, tel qu'Euménès dans la bataille que Scipion livra contre Antiochus, détachoit contre les chariots les frondeurs, les archers, les tireurs de javelot, leſquels épars de tous côtés les accabloient d'une grêle de pierres, de traits, de fléches, & jettant de grands cris en même tems que toute l'armée, répandoient la terreur & le déſordre parmi les chevaux, & les obligeoient ſouvent de ſe tourner contre leurs propres troupes. D'autres fois on empêchoit l'action & l'effet des chariots, en s'en approchant tout d'un coup, & franchiſſant avec une extrême

Liv. lib. 37. n. 41.

Plut. in Syl. p. 463.

rapidité l'eſpace qui ſéparoit les deux armées. Car ils ne tiroient leur force que de la longueur de leur courſe, qui donnoit l'impétuoſité & la roideur à leur mouvement, ſans quoi ils étoient foibles & languiſſans. C'eſt par-là que les Romains, ſous Sylla, à la bataille de Chéronée, repouſſerent & mirent en fuite les chariots des ennemis, criant avec de grands éclats de rire, comme dans les jeux du Cirque, qu'on en fît paroître d'autres.

4. *Diſcipline en paix & en guerre.*

ON NE PEUT rien ajouter au bon ordre & à la diſcipline que gardoient ſous Cyrus les troupes Perſanes, ſoit lorſqu'on étoit en paix, ſoit lorſqu'on faiſoit la guerre.

Ce qu'il pratiquoit en tems de paix, & qui eſt rapporté fort au long en pluſieurs endroits de la Cyropédie, pour former ſes troupes par de fréquens exercices, pour les faire à la fatigue par de pénibles & continuels travaux, pour les préparer aux véritables batailles par des combats ſimulés, pour les remplir de courage & de hardieſſe par les exhortations, les louanges, les récompenſes : tout cela, dis-je, eſt un modele parfait, pour quiconque eſt chargé du commandement des troupes, à qui, pour l'ordinaire, la paix & loiſiveté deviennent

pernicieuſes en énervant leurs forces par le relâchement de la diſcipline, & en émouſſant par l'inaction cette pointe de courage que le mouvement ſeul des armées & l'approche des ennemis augmentent infiniment. Une [a] ſage prévoyance de l'avenir doit faire préparer dans la paix ce qui peut ſervir en tems de guerre.

Dans un jour de marche tout étoit réglé & ordonné avec autant d'attention & d'exactitude que dans un jour de bataille, ſans qu'aucun ſoldat ou Officier osât quitter ſon rang, ni s'écarter du drapeau. La coutume étoit chez tous les peuples de l'Aſie, lorſqu'on campoit, n'eût-ce été que pour un jour ou pour une nuit, d'environner le camp de foſſés aſſez profonds. Ils en uſoient ainſi pour éviter toute ſurpriſe de la part des ennemis, & pour n'être pas forcés à en venir au combat malgré eux. Ils ſe contentoient ordinaiment d'une ſimple levée faite de la terre qu'on tiroit du foſſé : mais quelqueſois auſſi, quoique plus rarement, ils fortifioient leurs foſſés de bonnes pallisſades, & de longs pieux enfoncés en terre.

Diod. l. 11. p. 24 & 25.

Ce que j'ai dit de la diſcipline qui étoit gardée en tems de paix, & dans les marches & les campemens de l'armée, doit

a Metuenſque futuri,
In pace, ut ſapiens, aptarit idonea bello. *Horat. Satyr. 2. l. 2.*

faire

faire juger de celle qui s'obſervoit un jour de bataille. Rien n'eſt admirable comme ce qui en eſt raporté en différens endroits de la Cyropédie. Une ſimple famille n'étoit pas mieux réglée, ni plus attentive & plus docile à obéir au premier ſignal, que l'étoit l'armée entiere de Cyrus. Il l'avoit accoutumée de longue main à cette prompte obéiſſance, d'où dépend le ſuccès de toutes les entrepriſes. Car de quoi ſervira la meilleure tête du monde, ſi les bras n'agiſſent à propos, & ne ſuivent ſes mouvemens ? Il avoit d'abord employé quelque ſévérité, qui eſt néceſſaire dans les commencemens pour établir la diſcipline : mais cette ſévérité étoit toujours accompagnée de raiſon, & aſſaiſonnée de douceur. [a] L'exemple du Chef, qui étoit par tout le premier, autoriſoit ſes diſcours, & adouciſſoit ſes commandemens. La loi inflexible qu'il s'étoit impoſée à lui-même de n'accorder rien qu'au mérite, & de refuſer tout à la faveur, attachoit tous les Officiers à leur devoir, & les tenoit toujours en haleine. [b] Car il n'y a rien qui décourage davantage les gens de guerre, même ceux qui aiment

[a] Dux, cultu levi, capite intecto, in agmine, in laboribus frequens, adeſſe : laudem ſtrenuis, ſolatium invalidis, exemplum omnibus oſtendere. *Tacit. Annal. l.* 13. c. 35.

[b] Cecidiſſe in irritum labores, ſi præmia periculorum ſoli aſſequantur, qui periculis non affuerunt. *Tacit. Hiſt. l.* 3. *c.* 53.

leur Prince & l'Etat, que de voir paſſer à d'autres les récompenſes de leurs périls & de leur ſang. Cyrus avoit trouvé le moyen d'inſpirer de l'amour & du zéle pour l'ordre, même aux ſimples ſoldats, en leur en inſpirant pour la patrie, pour leurs citoyens, pour l'honneur, & ſurtout en ſe faiſant aimer d'eux par ſa bonté & ſa libéralité. Voilà les véritables liens de la diſcipline militaire, & les ſeuls capables de la maintenir dans toute ſa force & toute ſa vigueur.

5. *Ordre de bataille.*

COMME, du tems de Cyrus, il y avoit très-peu de places fortifiées, toutes les guerres n'étoient preſque que des guerres de campagne; & il avoit compris par ſes réflexions & par ſon expérience, que rien n'eſt plus déciſif pour la victoire qu'une bonne & nombreuſe cavalerie, & que ſouvent le gain d'une ſeule bataille rangée entraînoit après ſoi la conquête d'un royaume entier. Auſſi avons-nous vû qu'ayant trouvé l'armée des Perſes entiérement dépourvue de ce ſecours ſi important & ſi néceſſaire, il tourna tous ſes ſoins de ce côté-là: & que par ſon activité & ſa vigilance il vînt à bout de former un corps de cavalerie Perſane, qui devint ſupérieur à celle des ennemis; ſinon par le nombre, du moins

Herod. l. 7. c. 40.

par la bonté. Il y avoit plusieurs Haras en Perse & en Médie : mais dans cette derniere province, ceux du lieu nommé Nisée étoient les plus renommés, & c'étoit de-là qu'étoit fournie l'écurie du Roi. Il s'agit maintenant de voir l'usage qu'ils faisoient & de leur cavalerie, & de leur infanterie.

Strab. l. 11. p. 530.

La célebre bataille de Thymbrée nous peut donner une juste idée de la Tactique des Anciens du tems de Cyrus, & nous montrer jusqu'où alloit leur habileté soit pour la disposition des troupes, soit pour l'usage des armes.

Ils savoient que l'ordre de bataille le plus convenable étoit de placer l'infanterie au centre, & aux deux aîles la cavalerie, composée principalement de cuirassiers. De cette sorte l'infanterie se trouvoit couverte par ses flancs, & la cavalerie étoit plus en liberté d'agir & de s'étendre.

Ils avoient aussi compris la nécessité de former plusieurs lignes qui pussent se soutenir les unes les autres, parce qu'autrement une seule ligne pouvant être facilement percée & rompue n'étoit pas en état de se rallier, & laissoit l'armée sans ressource. Ils formoient donc la premiere ligne de l'infanterie pesamment armée * sur douze de hauteur, laquelle se servoit d'abord de la demi-pique, & ensuite le sabre où l'épée à la main, combattoit

* *Avant Cyrus c'étoit sur vingt-quatre.*

contre l'ennemi corps à corps lorſque les deux fronts ſe joignoient.

La ſeconde ligne étoit compoſée de ſoldats armés à la légere, qui par deſſus la premiere lançoient les javelots. Ces javelots étoient d'un bois fort peſant, avoient au bout une pointe de fer fort aigue, & étoient lancés avec beaucoup de force. Leur deſtination étoit de jetter le déſordre parmi les ennemis avant qu'ils approchaſſent.

Les archers formoient la troiſieme ligne. Comme leurs arcs étoient bandés avec beaucoup d'effort, les fléches portoient par deſſus les deux premieres lignes, & incommodoient extrêmement l'ennemi. On mêloit quelquefois parmi ces archers des frondeurs qui lançoient de groſſes pierres avec une roideur extrême : & dans la ſuite les Rhodiens ſubſtituerent aux pierres des balles de plomb, qui alloient une fois plus loin.

Une quatrieme ligne, formée de ſoldats armés comme ceux de la premiere, formoit le corps de bataille. Elle étoit deſtinée à ſoutenir les autres lignes, & à les contenir dans le devoir quand elles s'ébranloient. Elle ſervoit auſſi d'arriere-garde & de corps de réſerve pour repouſſer l'ennemi quand il perçoit juſqu'à eux.

Ils avoient des tours roulantes, portées ſur de grands chariots attelés de ſeize bœufs, & garnies de vingt hommes qui lançoient des pierres & des javelots. Elles étoient placées à la queue de toute l'armée derriere le corps de réſerve, & ſervoient à favoriſer le ralliement des troupes pouſſées juſques-là par l'ennemi, & miſes en déroute.

Ils faiſoient grand uſage des chariots armés de faulx, comme nous l'avons dit. Ils les plaçoient ordinairement au front de la bataille, & quelquefois ils en mettoient auſſi une partie ſur les flancs de l'armée, quand ils avoient lieu de craindre qu'elle ne fût envelopée.

Voila à-peu-près juſqu'où les Anciens portoient la ſcience de l'art militaire pour les batailles. Mais nous ne voyons gueres qu'ils ſuſſent profiter de l'avantage des poſtes; ſaiſir à propos un terrain favorable; attirer la guerre dans un pays fourré; faire uſage des défilés, ſoit pour inquiéter ou attaquer l'ennemi dans ſa marche, ſoit pour ſe mettre à couvert de ſes attaques; dreſſer avec art des embuſcades; traîner habilement une campagne en longueur; éviter d'en venir à une action déciſive avec un ennemi ſupérieur, & le réduire à ſe conſumer lui-même par la diſette de vivres & de fourages. Nous ne voyons pas non plus qu'ils

fussent fort attentifs à appuyer leur droite & leur gauche des rivieres, des marais, ou des hauteurs, & à égaler par ce moyen le front d'une armée médiocre à celui d'une autre armée beaucoup plus nombreuse, & mettre l'ennemi hors d'état de les enveloper.

Il paroît cependant dans les premieres campagnes de Cyrus contre les Arméniens, & ensuite contre les Babyloniens, des commencemens & comme des essais de cette science, mais qui n'alloient pas encore fort loin. Le tems, les réflexions, l'expérience, apprirent depuis aux grands Capitaines toutes ces précautions & ces ruses de guerre; & nous avons vû, dans les guerres des Carthaginois, quel usage Annibal, Fabius, Scipion, & les autres Généraux de l'une & de l'autre nation en ont fait.

6. *Attaques & défenses des Places.*

LES ANCIENS avoient imaginé & mis habilement en œuvre tout ce qu'on pouvoit attendre de la portée des armes connues alors, aussi bien que de la force & de la variété des machines, soit pour attaquer, soit pour défendre les places,

1. *Attaque des Places.*

LA PREMIERE maniere d'attaquer les places fut le blocus. On investissoit la

ville par un mur de maçonnerie que l'on bâtiſſoit tout autour, & dans lequel on faiſoit d'eſpace en eſpace des redoutes & des places d'armes : ou l'on ſe contentoit de l'enveloper de toutes parts par un profond retranchement bien palliſſadé, pour empêcher que les aſſiégés ne puſſent faire des ſorties, & qu'il n'entrât dans la ville ni ſecours ni vivres. On attendoit ainſi tranquillement que la famine fît ce que l'art ou la force ne ſavoient pas encore faire. De là venoit la longueur des ſiéges dont il eſt parlé dans l'antiquité ; celui de * Troie, qui dura dix ans ; celui d'Azot par Pſammétique, qui en dura vingt-neuf. Cyrus auroit été fort long-tems devant Babylone qui avoit amaſſé des vivres pour vingt ans, s'il n'avoit employé un autre moyen pour s'en rendre maître.

** Homere ne parle point de bélier, ni d'aucune machine de guerre.*

Comme on vit que les blocus traînoient extrêmement en longueur, on imagina l'eſcalade, qui conſiſtoit à appliquer contre le mur un grand nombre d'échelles, pour y faire monter pluſieurs files de ſoldats.

Pour la rendre inutile & impraticable, on y oppoſa la hauteur des murailles, & encore plus celle des tours dont elles étoient flanquées, de ſorte que les échelles ne pouvoient plus y atteindre. Il falut donc trouver un autre moyen pour

arriver jusqu'à la hauteur des remparts ; & ce fut de bâtir des tours de bois roulantes, plus hautes que les murs, & de les en approcher. Sur le haut de la tour, qui formoit une espece de plateforme, étoient placés des soldats, qui à coups de traits & de fléches, & par le secours des balistes & des catapultes, nettoyoient les remparts : & alors, d'un étage qui étoit au-dessous, on faisoit couler une espéce de pont-lèvis, qu'on appuyoit sur les murs pour entrer dans la place.

On employa un troisieme moyen, qui abrégea beaucoup la durée des siéges ; c'est celui des béliers, pour ouvrir les murs, & y faire des bréches. Le bélier étoit une grosse poutre de bois, armée par le bout d'un bec de fer ou d'airain, que l'on poussoit avec violence contre les murs. Il y en avoit de plusieurs sortes. Je me réserve à en parler ailleurs avec plus d'étendue, aussi-bien que des autres machines.

Reste un quatrieme moyen, savoir la sape & la mine, qui avoit un double usage. On conduisoit un chemin souterrain au dessous des fondemens des murs, & le creusant jusqu'au dedans de la ville, on s'en faisoit un passage pour y entrer. Ou bien, l'on se contentoit, après avoir étayé le fondement, de remplir le vuide de toutes sortes de matieres com-

bustibles, auxquelles on mettoit le feu, pour consumer les étais, calciner la maçonnerie, & faire tomber des pans de murailles.

2. *Défenses des Places.*

Il paroît que pour fortifier les places & les défendre, on employoit tous les principes essentiels & toutes les régles fondamentales que l'art de la fortification suit aujourd'hui : par les inondations pratiquées à propos autour de la place, pour en empêcher les approches ; par la profondeur & l'escarpement des fossés, couronnés de palissades, pour en rendre la descente plus difficile ; par l'épaisseur des remparts terrassés ou de maçonnerie, pour les mettre à l'épreuve du bélier, & par leur hauteur pour les garantir contre l'escalade ; par les tours saillantes, d'où sont venus les bastions modernes, pour flanquer les courtines ; par l'ingénieuse invention de différentes machines propres à tirer des fléches, des dards, des traits, & à jetter avec roideur de grosses pierres ; par les parapets & les crénaux des murs pour la sûreté du soldat, & par les galleries couvertes qui régnoient le long des murs, & lui tenoient lieu de souterrains ; par les retranchemens derriere les bréches, ou à

la gorge des tours ; par les ſorties, pour renverſer les travaux des aſſiégeans, & mettre le feu à leurs machines ; par les contremines, pour rendre inutiles celles de l'ennemi ; par la conſtruction des citadelles, pour ſervir de retraite & de derniere reſſource à une garniſon, prête à être forcée, & pour rendre inutile la priſe de la ville, ou pour y faire une capitulation plus avantageuſe. Ce ſont-là preſque tous les moyens que l'art de la fortification avoit appris aux Anciens, & ce ſont les mêmes que le Génie pratique aujourd'hui, avec quelques changemens que la différence des armes a ſuggérés.

J'ai cru devoir entrer dans ce détail, pour donner au Lecteur quelque idée de l'ancienne maniere de défendre les places, & pour détruire le préjugé de bien des modernes, qui penſent que parce qu'on a donné maintenant d'autres noms aux mêmes choſes, elles ſont bien différentes pour les principes & pour le fond. Depuis l'invention de la poudre, on a ſubſtitué le canon au bélier, & la mouſqueterie aux baliſtes, aux catapultes, aux ſcorpions, aux javelots, aux frondes, aux fléches. S'enſuit-il pour cela que l'eſſentiel de la défenſe des places ait changé ? Non certainement. Ils ti-

roient de la ſolidité des corps , & des forces mouvantes , tout ce que l'art le plus ingénieux en pouvoit tirer.

7. *Qualités des troupes Perſanes depuis Cyrus.*

J'AI DÉJA averti plus d'une fois qu'il ne faloit pas juger du mérite & du courage des troupes Perſanes dans tous les tems, parce qu'on en voit ſous le régne de Cyrus. Je finirai l'article de la guerre par une judicieuſe réflexion de M. Boſſuet ſur ce ſujet. Il remarque que depuis ce Prince , les Perſes, généralement parlant, ne ſurent plus ce que peut dans une armée la ſévérité , la diſcipline , l'arrangement des troupes , l'ordre des marches & des campemens , & enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps ſans confuſion & à propos. Toujours occupés d'une vaine oſtentation de puiſſance & de grandeur , & comptant plus ſur la force que ſur la prudence , & ſur le nombre que ſur le choix , ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramaſſé un peuple immenſe, qui alloit au combat aſſez réſolument , mais ſans ordre , & qui ſe trouvoit embarraſſé d'une multitude infinie de perſonnes inutiles que le Roi & les Grands traînoient après eux. Car leur molleſſe étoit ſi grande , qu'ils vouloient trouver dans l'armée la

même magnificence & les mêmes délices que dans les lieux où la Cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les Rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, & de tous leurs eunuques. La vaisselle d'or & d'argent, & les meubles précieux, suivoient dans une abondance prodigieuse, & enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, & déja embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert : les ordres ne venoient jamais à tems, & dans une action tout alloit comme à l'avanture, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il faloit avoir fini bientôt, & passer rapidement dans un pays : car ce corps immense, & avide non-seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de tems, & on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient se trouverent ou affoiblis par leurs propres divi-

ſions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis, Et c'eſt par-là que l'Egypte, toute ſuperbe qu'elle étoit & de ſon antiquité, & de ſes ſages inſtitutions, & des conquêtes de ſon Séſoſtris, devint ſujette des Perſes. Il ne leur fut pas mal-aiſé de domter l'Aſie mineure, & même les colonies grecques que la molleſſe de l'Aſie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Gréce même, ils trouverent ce qu'ils n'avoient jamais vû, une milice réglée, des Chefs entendus, des ſoldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte & les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits : des armées médiocres à la vérité, mais ſemblables à ces corps vigoureux où il ſemble que tout ſoit nerf, & où tout eſt plein d'eſprits ; au reſte ſi bien commandées, & ſi ſouples aux ordres de leurs Généraux, qu'on eût cru que les ſoldats n'avoient tous qu'une même ame, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

ARTICLE TROISIEME.

ARTS, SCIENCES.

Je n'entreprens point de parler de la poéſie des Orientaux, qui ne nous eſt gueres connue que parce qui s'en trouve dans les livres ſaints. Ces morceaux pré-

cieux ſuffiſent pour nous faire connoître l'origne de la poéſie, ſa véritable deſtination, l'uſage qu'en ont fait les hommes inſpirés de Dieu pour célébrer ſa grandeur & chanter ſes merveilles, la nobleſſe & la ſublimité du ſtyle qui lui convient proportionné à la majeſté des ſujets qu'elle traite. Les diſcours des amis de Job', établis, comme lui dans l'orient, & qui n'étoient pas moins diſtingués entre les Gentils par leur érudition que par leur naiſſance, pourroient auſſi nous donner quelque idée du genre d'éloquence qui régnoit alors.

In Timae. p. 22. Ce que les Prêtres Egyptiens diſoient, ſelon Platon, des Grecs en général, & des Athéniens en particulier, qu'ils étoient des enfans dans l'antiquité, eſt bien vrai à l'égard des arts & des ſciences, dont ils ont fauſſement attribué l'invention à des perſonnes chimériques & poſtérieures de beaucoup au déluge. *Gen. ch. 4.* L'Ecriture nous apprend que dès avant ce tems-là, Dieu avoit découvert aux hommes l'art de cultiver la terre par le labour; de nourrir les troupeaux, en demeurant ſous des tentes; de filer la laine & le lin, & d'en faire des étoffes & de la toile; de polir le fer & l'airain, & de les faire ſervir à une infinité d'uſages néceſſaires à la vie ou à la ſociété.

La même Ecriture nous apprend en-

core qu'aſſez peu de tems après le déluge l'induſtrie humaine avoit fait pluſieurs découvertes très dignes d'admiration, & qu'elle avoit trouvé 1°. Le ſecret de filer l'or & de le faire entrer dans le tiſſu des étoffes : 2°. Le ſecret de battre l'or, & de dorer par des couches légeres le bois & les autres matieres : 3°. De jetter en fonte les métaux d'airain, d'argent, d'or; d'en faire toutes ſortes de figures en imitant parfaitement la nature; d'exprimer les différens objets, & d'en faire toutes ſortes d'ornemens & de vaiſſeaux : 4°. D'appliquer la peinture, auſſi bien que la ſculpture, ſur le bois, ſur les pierres, ſur les marbres : 5°. Enfin pour abréger, de faire la teinture des étoffes dans les plus belles couleurs.

Comme ce fut dans l'Aſie que les hommes s'établirent d'abord après le déluge, il eſt aiſé de comprendre qu'elle fut comme le berceau des arts & des ſciences, dont le ſouvenir s'étoit conſervé par la tradition, & dont la néceſſité & le beſoin les obligerent de renouveller, &, pour ainſi dire, de reſſuſciter l'uſage.

§. I. *Architecture.*

LA CONSTRUCTION de la tour de Babel, & peu de tems après celle de ces fameuſes villes, qui ont été regardées comme des prodiges, Babylone & Nini-

ve ; la magnificence des vaſtes palais des Rois & des Seigneurs, diſtribués en plusieurs ſales & appartemens, & ornés de tout ce que la décence & la commodité peuvent exiger ; la régularité & la ſymmétrie des colonnes & des voûtes multipliées & élevées les unes ſur les autres ; la grandeur des portes des villes ; la largeur & l'épaiſſeur des remparts ; la hauteur & la ſolidité des tours ; la commodité des quais ſur les bords des groſſes rivieres ; la hardieſſe des ponts bâtis ſur les grands fleuves ; tout cela & pluſieurs autres ouvrages ſemblables, montrent juſqu'où, dans une antiquité ſi reculée, l'architecture avoit été portée.

Je ne ſai pourtant ſi dès lors elle étoit parvenue à cette perfection que la Grece & l'Italie lui ont depuis donnée ; & ſi ces vaſtes bâtimens de l'Aſie & de l'Egypte, ſi vantés par les Anciens, avoient autant de régularité que de grandeur & d'étendue. J'entends parler des cinq ordres d'architecture, le Toſcan, le Dorique, l'Ionique, le Corinthien, le Compoſite : mais je ne vois point d'ordre Aſiatique ou Egyptien, ce qui donneroit aſſez lieu de douter ſi la ſymmétrie, les meſures, les proportions des colonnes, des pilaſtres, & des autres ornemens, régnoient parfaitement dans ces anciens édifices.

§. II. *Muſique.*

Il n'est pas étonnant que dans un pays, comme l'Aſie, livré au plaiſir, aux délices, & à la bonne chere, la Muſique, qui en faiſoit le principal aſſaiſonnement, y ait été en honneur, & cultivée avec un grand ſoin. Le ſeul nom des principaux modes de l'ancienne muſique, & que la moderne a conſervés, le *Dorien*, le *Phrygien*, le *Lydien*, l'*Ionien*, l'*Eolien*, marque aſſez quel a été le lieu de ſa naiſſance, ou du moins celui où elle s'eſt accrue & perfectionnée. L'Ecriture ſainte nous apprend que du tems de Laban la muſique & les inſtrumens étoient fort en uſage dans le pays qu'il habitoit, c'eſt-à-dire, dans la Méſopotamie, puiſqu'entre autres reproches qu'il fait à Jacob ſon gendre, il ſe plaint que par ſa fuite précipitée il ne lui a pas laiſſé lieu de le reconduire lui & ſa famille *avec des chants de joie, au bruit des tambours, & au ſon des harpes*. Dans le butin que Cyrus fit mettre à part pour Cyaxare ſon oncle, il eſt fait mention de deux * muſiciennes très-habiles qui accompagnoient une Dame de Suſe, & qu'on avoit fait priſonnieres avec elle.

Gen. 31. 47.

Cyrop. l. 4. *p.* 13.

* Μȣσȣργȣ̀ς δύο τὰς κράτιστα.

C'eſt une queſtion qui exerce les Savans, de connoître juſqu'à quel point de perfection la muſique a été portée chez

les Anciens : queſtion d'autant plus difficile à décider, que pour y réuſſir il ſembleroit néceſſaire d'expoſer aux yeux, & enſuite au jugement des oreilles, pluſieurs piéces de muſique notées à l'antique, & que par malheur il n'en eſt pas ici comme de la ſculpture & de la poéſie anciennes dont il nous reſte d'illuſtres monumens, au lieu que l'antiquité ne nous a conſervé aucun ouvrage qui puiſſe nous faire juger sûrement ſi la muſique des Anciens étoit auſſi parfaite que la nôtre.

On convient qu'ils ont connu la triple ſymphonie, c'eſt-à-dire le concert des voix, celui des inſtrumens, & celui qui dépend de ceux-ci avec les voix. On convient auſſi qu'ils ont excellé pour ce qui regarde le *rhythme*. On appelle ainſi l'aſſemblage de pluſieurs tems, qui gardent entr'eux certain ordre ou certaines proportions. Pour entendre cette définition, il faut obſerver que la muſique, dont il s'agit ici, ſe chantoit toujours ſur les paroles de quelques vers, dont toutes les ſyllabes étoient bréves ou longues; qu'on prononçoit la ſyllabe bréve une fois plus vîte que la longue; qu'ainſi la premiere étoit cenſée ne faire qu'un tems, au lieu que la ſeconde en faiſoit deux; que, par conſéquent, le ſon qui répondoit à celle-ci, duroit deux fois au-

tant que le ſon qui répondoit à celle-là ; ou, ce qui revient au même, avoit deux tems, pendant que l'autre n'en avoit qu'un ; que les vers qu'on chantoit étoient composés d'un certain nombre de piés, que formoient ces ſyllabes longues ou bréves différemment combinées ; & que le rhythme du chant ſuivoit réguliérement la marche de ces piés. Comme ceux-ci, de quelque nature ou de quelque étendue qu'ils puſſent être, ſe diviſoient toujours en deux parties égales ou inégales, dont la premiere s'appelloit ἄρσις, *élévation*, & la ſeconde, θέσις, *abaiſſement* ou *poſition* : de même le rhythme du chant, qui répondoit à chacun de ces piés, ſe partageoit en deux également ou inégalement parce que nous nommons aujourd'hui un *frapé* & un *levé*, c'eſt-à-dire par un bruit ou une percuſſion, & par un repos. L'attention ſcrupuleuſe que les Anciens avoient à la quantité des ſyllabes dans leur muſique vocale, en rendoit le rhythme plus parfait & plus régulier que le nôtre : car la poéſie chez nous ne ſe meſure point ſuivant les longues & les bréves ; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'un habile muſicien ne doive faire ſentir par la durée des ſons la quantité de chaque ſyllabe. J'ai copié ce que je viens de dire du rhythme d'une des diſſertations de M. Burette, &

je l'ai fait en faveur des jeunes gens, à qui ce petit morceau pourra être fort utile pour l'intelligence de plusieurs endroits des Auteurs anciens. Je reviens à mon sujet.

Ce qui fait le principal sujet de la dispute entre les Savans sur la musique des Anciens, est de savoir s'ils ont connu celle que nous appellons *musique à plusieurs parties*, c'est-à-dire dans laquelle ces différentes parties forment chacune à part un chant suivi, & s'accordent toutes ensemble, comme il arrive dans notre *contrepoint*, soit simple, soit composé. On peut voir sur cet article, & sur tout ce qui regarde la musique des Anciens, les savantes dissertations de M. Burette, insérées dans les III, IV & V Tomes des Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, qui font connoître la profonde érudition & le goût exquis de cet Ecrivain.

§. III. *Médecine.*

On découvre aussi dans ces tems reculés l'origine de la médecine, dont les commencemens, comme de tous les arts & de toutes les sciences, sont encore bruts & grossiers. Hérodote, & après lui Strabon, remarque que c'étoit une coutume généralement établie chez les Babyloniens, d'exposer les malades à la vue des passans,

Herod. l. 1. c. 197. Strab. l. 6. p. 746.

pour s'informer d'eux s'ils n'avoient point été attaqués d'un mal pareil, & pour savoir par quels remédes ils en avoient été guéris. C'est ce qui a fait dire à plusieurs que la médecine est une science conjecturale & expérimentale, qui est née des observations qu'on avoit faites sur la nature des différentes maladies, & sur ce qui est favorable ou contraire à la santé. Il faut convenir que l'expérience peut beaucoup, mais elle ne suffit pas. Le fameux Hippocrate en fit grand usage, mais ne s'y arrêta point. C'étoit la coutume que tous les malades qui avoient été guéris missent dans les temple d'Esculape un tableau, où ils expliquoient par quels remédes ils l'avoient été. Ce célébre Médecin fit décrire tous ces mémoires, & sut bien en profiter.

Plin. l. 29. c. 1.
Strab. l. 8. p. 374.

La Médecine, dès le tems de la guerre de Troie, étoit en grand usage & en grand honneur. Esculape, qui vivoit alors, en est regardé comme l'inventeur, & il l'avoit déja portée à une grande perfection par une profonde connoissance de la botanique, par l'apprêt des médicamens, & par les opérations de la chirurgie; car toutes ces parties n'étoient point séparées de la médecine, & ne faisoient toutes ensemble qu'une même profession.

Diod. l. 5. p. 341.

Les deux enfans d'Esculape, Podalirius & Machaon, qui commandoient un cer-

Hom. Iliad. l. 10. v. 821. 847.

tain nombre de troupes à ce siége, étoient aussi excellens médecins que braves capitaines, & ne rendoient pas moins de service à l'armée par leur habileté dans cet art, que par leur courage dans les combats. Achille même, non plus qu'Alexandre dans la suite, n'avoit pas jugé cette connoissance inutile à un Général, ni au-dessous de lui. Il l'avoit apprise du centaure Chiron, & l'avoit enseignée lui-même à Patrocle son ami, qui en fit usage en pensant la plaie d'Eurypile.

Plut in Alex. p. 668.

Il guérit cette plaie par le moyen d'une racine, qui sur le champ fit cesser la douleur, & arrêta le sang. La botanique, c'est-à-dire la médecine qui traite & fait usage des herbes & des plantes, étoit fort connue & presque seule employée dans les premiers tems.. Virgile en parlant d'un célebre médecin, à qui Apollon lui-même avoit enseigné la médecine, semble borner cet art à la connoissance des simples *Scire potestates herbarum usumque medendi Maluit.* C'étoit la nature elle-même qui présentoit aux hommes ces innocens & salutaires remédes, & qui sembloit les inviter à en faire usage. Les jardins, les campagnes, les forêts les fournissoient abondamment & gratuitement. On ne faisoit point encore usage des minéraux, des thériaques, & d'autres compositions, qu'une étude plus

Æn. l. 12. v. 396.

Plin. l. 26. c. 1.

Id. l. 24. c. 1.

ſérieuſe de la nature a fait inventer depuis.

Pline dit que la Médecine, qu'Eſculape, vers le tems du ſiége de Troie, avoit miſe en grande réputation, tomba bientôt après dans l'oubli, & demeura comme enſévelie dans les ténebres juſqu'au tems de la guerre du Péloponnéſe, où Hippocrate la reſſuſcita en quelque ſorte, & la remit en honneur. Cela peut être vrai pour la Gréce : mais nous voyons qu'elle avoit toujours été fort cultivée & fort eſtimée dans la Perſe. Le grand Cyrus, comme Xénophon le remarque, ne manquoit jamais de mener avec lui à l'armée un certain nombre d'excellens médecins, qu'il récompenſoit avantageuſement, & à qui il témoignoit une grande conſidération ; & il obſerve qu'il avoit trouvé cette coutume établie anciennement parmi les Généraux : & le même Xénophon nous apprend que le jeune Cyrus en uſoit de la même ſorte.

Lib. 29. c. 9.

Cirop l. 1. p. 29 & l. 8. p. 212.

De Expedit. Cyrop. l. 3. p. 311.

Il faut avouer néanmoins que c'eſt Hippocrate qui a porté la médecine au plus haut point de perfection ; & quoiqu'il ſoit conſtant que depuis lui on a ajouté beaucoup de connoiſſance à celles qu'il avoit acquiſes, encore aujourd'hui il eſt regardé par les plus habiles médecins comme le premier maître dans

cet art, & celui dont l'étude doit le plus occuper ceux qui veulent y réussir.

Des hommes formés de la sorte, qui à l'étude qu'ils ont faite des plus célebres médecins tant anciens que modernes, à la connoissance qu'ils ont acquise de la vertu des simples, des principes de la physique, de la constitution du corps humain, ont ajouté une longue expérience & de sérieuses réflexions; de tels hommes méritent bien, dans un Etat policé, d'être distingués & récompensés, comme le S. Esprit le recommande dans l'Ecriture : *L'habileté du médecin l'élevera en honneur : il sera comblé de louanges même par les Grands, & les Rois lui feront des présens*; puisqu'ils consacrent tous leurs travaux & toutes leurs veilles à la conservation de la santé des citoyens, qui est de tous les biens humains le plus cher & le plus précieux. Ce bien pourtant est celui que l'on ménage le moins. [a] Non-seulement on se ruine la santé par les excès, mais on la confie, par une aveugle crédulité, à des hommes sans aveu & sans expérience, qui séduisent les malades par leur air imposant, ou par la douce espérance de la guérison dont il les flatent.

Eccl. 38. v. 2. 3.

[a] Palam est, ut quisque inter istos loquendo polleat imperatorem illico vitæ nostræ necisque fieri... Adeo blanda est sperandi pro se cuique dulcedo. *Plin*, *lib.* 29. c. 1.

§. IV.

§. IV. *Astronomie.*

QUELQUE envie qu'aient eu les Grecs de se donner pour auteurs & inventeurs de tous les arts & de toutes les sciences, ils n'ont pu absolument disputer aux Babyloniens l'honneur d'avoir jetté les premiers fondemens de l'astronomie. [a] La situation avantageuse de Babylone, bâtie dans une plaine fort étendue, & où la vue n'étoit bornée par aucune montagnes; l'air pur & serein qui régnoit toujours dans ce pays, donnoit lieu de contempler librement les astres; peut-être aussi la hauteur extraordinaire de la tour de Babel, qui sembloit faite pour servir d'observatoire, furent à l'égard de ces peuples de puissans attraits qui les porterent à examiner avec soin les divers mouvemens du ciel, & le cours réglé des astres. M. l'abbé Renaudot, dans sa dissertation sur la Sphere, remarque que la plaine appellée dans l'Ecriture sainte *Sennaar*, & où Babylone fut bâtie, est la même que les Arabes appellent *Sinjar*, où le Calife Almamon, septieme des Habbassides, sous lequel les sciences commencerent à être

Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. 1. Part. 2. p. 3.

[a] Principio Assyrii propter planitiem magnitudinemque regionum quas incolebant, cùm cœlum ex omni parte patens & apertum intuerentur, trajectiones motusque stellarum observaverunt. *Cic. lib. 1. de Divin. n. 2.*

riſſantes parmi les Arabes, fit faire les obſervations aſtronomiques, qui ſervirent durant pluſieurs ſiécles à tous les aſtronomes de l'Europe, & que le Sultant Gelaleddin Melikſchah, troiſiéme des Seljukides, en fit faire de ſemblables près de 300 ans après dans le même lieu: ce qui fait voir qu'il a toujours paru le plus propre à faire des obſervations aſtronomiques.

Celles que firent les Babyloniens ne purent pas être portées d'abord à une grande perfection, n'étant pas encore aidées du ſecours des Téleſcopes, c'eſt-à-dire des lunettes d'approche, dont l'invention eſt aſſez récente, & a ſervi beaucoup à perfectionner dans le dernier ſiécle les recherches de l'aſtronomie. Quelles qu'elles aient été, elles ne ſont point parvenues juſqu'à nous. Epigéne, auteur grave & digne de foi, ſelon Pline, parle d'obſervations faites pendant 720 ans, & qui étoient empreintes ſur des carreaux de brique, ce qui marqueroit une antiquité fort reculée. Celles dont Calliſthéne, philoſophe de la ſuite d'Alexandre, fait mention, & dont il rendit compte à Ariſtote, embraſſent 1903 ans, & par conſéquent remontent aſſez près du déluge, & du tems où Nemrod bâtit Babylone.

Plin. hiſt. nat l. 7. c. 56.

Porphyr. apud Simplic. in lib. 2. de cælo.

On doit certainement ſavoir bon gré

& rendre justice au travail & aux recherches curieuses de ceux qui ont contribué à inventer ou à perfectionner une science si utile, non-seulement pour l'agriculture & la navigation, par la connoissance qu'elle donne du cours réglé des astres, & de la proportion merveilleuse & toujours uniforme des jours, des mois, des saisons, & des années, mais pour la religion même, avec laquelle Platon montre que l'étude de cette science a une liaison étroite & nécessaire, puisqu'elle tend directement à inspirer un grand respect pour la divinité, qui préside avec un sagesse infinie au gouvernement de l'univers, & qui est présente & attentive à toutes nos actions. Mais on ne peut assez plaindre ces mêmes Philosophes, a qui étant arrivés par leur heureux travail & par leurs recherches astronomiques tout près du Créateur, ont eu le malheur de ne le point trouver, parce qu'ils ne l'ont point servi ni adoré, & qu'ils n'ont pas conformé leurs actions aux régles de ce divin modèle.

In Epinom. p. 989-991.

§. V. *Astrologie Judiciaire.*

POUR ceux de Babylone & de l'orient,

a Magna industria, magna solertia; sed ibi Creatorem scrutati sunt positum non longè à se, & non invenerunt... quia quærere neglexerunt. *S. August. de verb. Evang. Matth. Serm. 68. cap. 1.*

l'étude des aſtres, loin de les conduire, comme elle auroit dû, à la connoiſſance de celui qui en eſt le Créateur & le Maître, les jetta pour la plupart dans l'impiété & dans les folies de l'*Aſtrologie Judiciaire*. On appelle ainſi cette ſcience fauſſe & téméraire, qui enſeigne à juger de l'avenir par la connoiſſance des aſtres, & à prédire les événemens par la ſituation des planétes, & par leurs différens aſpects: ſcience traitée avec raiſon de réverie & d'extravagance, par ce qu'il y a eu d'Ecrivains plus ſenſés dans le paganiſme même. *O delirationem incredibilem!* s'écrie Cicéron, en réfutant la folle penſée de ces Aſtrologues, appellés ſouvent Caldéens, du pays où cette ſcience avoit pris ſon origine; qui en conſéquence des obſervations faites diſoient-ils, par leurs prédéceſſeurs ſur tous les événemens paſſés pendant l'eſpace ſeulement de quatre cens ſoixante & dix mille ans, prétendoient connoître ſûrement par l'aſpect & la combinaiſon des aſtres & des planétes dans le moment de la naiſſance d'un enfant, quels ſeroient ſon génie, ſon caractère, ſes mœurs, la conſtitution de ſon corps, ſes actions, en un mot tous les événemens & la durée de ſa vie. Il releve mille abſurdités d'un ſentiment, dont le ridicule ſeul doit inſpirer du mépris, & demande pourquoi d'une infinité

Cic. lib. 1. de Divin. n. 87-99.

d'enfans qui naiſſent dans le même moment, & ſans doute ſous l'aſpect préciſément des mêmes aſtres, il n'y en a pas deux dont le ſort & la vie ſe reſſemblent. Il demande encore ſi de ce grand nombre d'hommes qui périrent à la bataille de Cannes d'un même genre de mort, tous étoient nés ſous les mêmes conſtellations.

On ne croiroit pas qu'un art ſi abſurde, uniquement fondé ſur l'impoſture & l'artifice, *fraudulentiſſima artium*, dit Pline, eût pu acquérir tant de crédit dans tout l'univers, & dans tous les ſiécles. Ce qui lui a donné un ſi grand cours, continue cet Auteur, eſt la curioſité naturelle à l'homme de percer dans l'avenir, & de connoître par avance ce qui doit lui arriver : *nullo non avido futura de ſe ſciendi*; jointe à une ſuperſtitieuſe crédulité, qui ſe trouve agréablement flatée par les magnifiques promeſſes, dont ces diſeurs de bonne avanture ne ſont pas avares. *Ita blandiſſimis deſideratiſſimiſque promiſſis addidit vires religionis, ad quas maximè etiamnum caligat humanum genus.*

P'in Proœm. lib. 30.

Les Ecrivains modernes, & entr'autres deux de nos plus grands philoſophes, Gaſſendi & Rohault, ſe ſont déclarés avec la même force contre la folie de cette prétendue ſcience, & ont démon-

Gaſſendi Phyſ. ſect. 2. lib. 6. Rohault Phyſ. part. 2, ch. 17.

tré qu'elle étoit également destituée & de principes & d'expériences.

De principes. Le ciel, selon les Astrologues, est divisé en douze parts égales: elles sont prises, non selon les poles du monde, mais selon ceux du zodiaque : les douze portions du ciel ont chacune un attribut; comme les richesses, la science, les parens, & ainsi du reste : la portion la plus importante & la plus décisive, est celle qui est prochainement sous l'horizon, & qui est appellée l'ascendant, parce qu'elle est prête à monter & à paroître sur l'horizon lorsqu'un homme vient au monde : les planétes sont divisées en favorables, nuisibles, & mixtes : les aspects de ces planétes, qui ne sont que certaines distances entr'elles, sont aussi ou heureux ou funestes. Je passe plusieurs autres hypotheses, toutes également arbitraires, & je demande si un homme de bon sens peut les admettre sur la simple parole de ces imposteurs; sans aucunes preuves, sans même la moindre ombre de vraisemblance. Le moment précis, & d'où dépend tout le reste des prédictions, est celui de la naissance. Et pourquoi pas celui de la conception ? Pourquoi les étoiles ne font-elles rien pendant neuf mois de grossesse ? Peut-on même jamais, dans la rapidité incroyable du mouvement des cieux, être sûr

d'avoir ſaiſi le moment précis & déciſif, ſans qu'il y ait eu du plus ou du moins, ce qui ſuffit pour tout renverſer? Il y a mille queſtions pareilles à faire.

Ils peuvent encore moins ſe flater d'avoir pour eux l'expérience. Elle ne pourroit conſiſter que dans les obſervations qu'on auroit faites d'événemens arrivés toujours de la même ſorte lorſque les planétes ſe ſeroient trouvées dans une certaine ſituation. Or, du conſentement de tous les Aſtronomes, il faut pluſieurs milliers d'années pour rencontrer ſeulement deux fois telle conſtitution des aſtres que l'on voudra s'imaginer; & il eſt très certain que celle que le ciel doit avoir demain, ne s'eſt point encore vue depuis la création du monde. On peut conſulter les deux philoſophes que j'ai cités, & ſurtout Gaſſendi, qui a traité la matiere plus au long. C'eſt ſur de pareils fondemens qu'eſt poſé tout l'édifice de l'Aſtrologie judiciaire.

Mais ce qui eſt étonnant, & qui marque un renverſement entier de raiſon, c'eſt que de prétendus eſprits forts, qui ſe roidiſſent opiniâtrément contre les preuves les plus convaincantes de la religion, & qui refuſent de croire ſur la parole de Dieu même les prophéties les plus claires & les plus certaines, ſe livrent quelque-

fois totalement aux vaines prédictions de ces astrologues & de ces imposteurs.

Saint Augustin, en plusieurs endroits de ses écrits, nous avertit que cette folle & sacrilége crédulité [a] est un juste châtiment de Dieu, qui punit souvent l'aveuglement volontaire des hommes par des ténebres plus épaisses, & qui permet que les démons, pour les mieux retenir dans leurs filets, leur fassent prédire quelquefois des choses qui arrivent effectivement, mais dont souvent l'attente ne sert qu'à les tourmenter.

Dieu, qui seul prévoit l'avenir, parce qu'il en dispose seul avec une souveraine autorité, * insulte souvent dans ses Ecri-

a His omnibus considératis, non immeritò creditur, cùm Astrologi mirabiliter multa vera respondent, occulto instinctu fieri spirituum non bonorum, quorum cura est has falsas & noxias opiniones de astralibus fatis inferere humanis mentibus atque firmare, non horoscopi notati & inspecti aliqua arte, quæ nulla est. *De Civit. Dei, l.* 5. *n.*7.

* *Le mal vous attaquera, sans que vous ayez pu le conjecturer par aucun indice. Vous vous trouverez surprise par des malheurs que vous ne pourrez deviner (par vos malefices) & une désolation que vous n'aurez jamais prévue viendra fondre tout d'un coup sur vous. Appellez à votre secours vos enchanteurs & tous les secrets de la magie, auxquels vous vous êtes appliquée avec tant de travail dès votre jeunesse, pour voir si vous en tirerez quelque avantage. Vous vous êtes fatiguée à consulter une multitude d'imposteurs. Que vos astrologues qui contemplent le ciel, qui étudient le cours & la disposition des astres, & qui prédisent cha-*

tures à l'ignorance des aſtrologues de Babylone tant vantés, qu'il traite de fabricateurs de menſonges, *fabricatores errorum*; & il donne hautement le défi à tous les faux dieux de prédire quelque choſe, conſentant s'ils y réuſſiſſent, qu'on les révére comme des dieux. Puis apoſtrophant Babylone, il lui annonce dans le dernier detail toutes les circonſtances des maux dont il l'accablera plus de deux cens ans après, ſans que ſes enchanteurs, qui la flatoient d'avoir lu dans les aſtres les aſſurances de ſa grandeur éternelle, puiſſent en détourner l'effet, ni même en prévoir l'accompliſſement. Mais comment l'auroient-ils fait, puiſque dans le tems même de l'exécution, lorſque Baltaſar, dernier roi de Babylone, vit ſortir de la muraille une main qui y traçoit des caractéres inconnus, les Mages, les Caldéens, les Augures, en un mot tous les prétendus Sages du pays, ne purent venir à bout de lire cette écriture. Voilà donc l'aſtrologie & la magie canvaincues d'ignorance & d'impuiſſance dans le lieu même où elles étoient les plus en vogue, & dans une occaſion où il étoit certainement de leur intérêt d'étaler toute leur ſcience & tout leur pouvoir.

Dan. cap. 5.

que mois ce qui vous doit arriver, viennent maintenant, & qu'ils vous ſauvent. Le feu les dévorera eux-mêmes, & ils ne pourront délivrer leurs ames des flammes ardentes. Iſai. ch. 47. verſ. 11. 14.

ARTICLE IV.

Religion.

LA PLUS ancienne & la plus générale idolâtrie a été celle qui a eu le ſoleil & la lune pour objet. Elle étoit fondée ſur une fauſſe reconnoiſſance, qui au lieu de remonter juſqu'à Dieu, s'arrêtoit au voile qui le cachoit en le montrant. Avec la moindre réflexion ont eût pu diſcerner le Maître qui commandoit, du * miniſtre qui ne faiſoit que lui obéir.

** Chez les Hébreux, le nom ordinaire du ſoleil ſignifie miniſtre.*

On a toujours ſenti qu'il devoit y avoir néceſſairement un commerce entre Dieu & l'homme; & l'adoration ſuppoſe que Dieu ſoit attentif aux déſirs de l'homme & capable de les remplir. Mais la diſtance du ſoleil & de la lune eſt un obſtacle à ce commerce. Les hommes aveugles ont tâché de remédier à cet inconvénient, [a] en portant leur main à leur bouche, & en l'élevant enſuite vers ces fauſſes divinités, pour leur témoigner qu'ils voudroient s'y unir, mais qu'ils ne peuvent. C'eſt de cette coutume impie, uſitée dans tout l'orient, que Job ſe trouvoit heureux d'avoir été préſervé: * *Je n'ai point regardé le ſoleil dans*

** Le texte eſt en forme de ſerment:* ſi vidi ſolem, &c. *Job* 31. 26. 27.

a Superſtitioſus vulgus manum ori admovens, oſculum labiis preſſit. *Minuc.* p. 2. *De-là eſt venu le mot* adorare, *c'eſt-à-dire*, ad os manum admovere.

son éclat, ni la lune lorsqu'elle avoit plus de majesté. Mon cœur n'a point été séduit en secret, ET JE N'AI POINT PORTÉ MA MAIN A MA BOUCHE POUR LA BAISER.

Les Perses adoroient le soleil avec un profond respect, & sur-tout le Soleil levant. Ils lui consacroient un char magnifique avec des chevaux de grand prix, comme on l'a vu dans la célebre cavalcade de Cyrus. (Cette même cérémonie étoit en usage chez les Babyloniens, & c'étoit d'eux que l'avoient emprunté quelques Rois impies de Juda.) Ils lui immoloient aussi quelquefois des bœufs. Ce dieu étoit fort connu chez eux sous le nom de Mithra.

Herod. l. 1. c. 131.

4. Reg. 23. 11.

Strab. l. 15. p. 732.

Par une suite naturelle du culte qu'ils rendoient au Soleil, ils honoroient aussi particulierement le Feu, l'invoquoient toujours le premier dans les sacrifices, le portoient par respect devant le Prince lorsqu'il étoit en marche; ne confioient qu'aux Mages la garde de ce Feu sacré qu'ils prétendoient être descendu du ciel, & auroient regardé comme un grand malheur si on l'avoit laissé éteindre. L'histoire nous apprend que l'Empereur Héraclius, lorsqu'il porta la guerre contre les Perses, démolit plusieurs de leurs temples, & en particulier la chapelle où ce feu avoit été conservé jusques-là: ce qui causa un grand deuil & une extrême désolation

Ibid.

Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 215.

Amm. Marcell. l. 23.

Zonar. Annal. Tom. 2.

Herod. l. 1. c. 131. dans tout le pays. Ils honoroient aussi l'eau, la terre, les vents, comme autant de divinités.

La cruelle cérémonie de faire mourir les enfans dans le feu, étoit sans doute une suite du culte qu'on rendoit à cet élément; car ce culte étoit commun aux Perses avec les Babyloniens. L'Ecriture le dit positivement des peuples de Mésopotamie, qui furent envoyés en colonie dans le pays des Samaritains : *Comburebant filios suos igni.* L'on sait combien cette barbare coutume étoit devenue commune dans plusieurs provinces de l'Asie.

Plut. in lib. de Isid & Osirid. p. 369. Les Perses avoient encore deux dieux d'une espéce particuliere, savoir Oromasdes & Arimanius. Le premier en étoit regardé comme l'auteur des biens qui leur arrivoient, & l'autre comme l'auteur des maux dont ils étoient affligés. J'en parlerai plus au long dans la suite.

Herod. l. 8. c. 131. Ils n'érigeoient ni statues, ni temples, ni autels à leurs dieux, & offroient leurs sacrifices en plein air, & presque toujours *Xenoph. Cyrop. lib. 8. p. 233.* sur des hauteurs & des montagnes. Ce fut en pleine campagne que Cyrus s'acquitta de ce devoir de religion dans sa cavalcade. [a] On croit que ce fut sur l'a-

[a] Auctoribus Magis Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent deos, qui-

vis & la ſolicitation des Mages, que Xerxès Roi de Perſe brûla tous les temples de la Gréce, regardant comme une choſe injurieuſe à la divinité de la renfermer dans l'enceinte des murailles, elle à qui tout étoit ouvert, & dont l'univers entier devoit être regardé comme la maiſon & le temple.

[a] Cicéron croit qu'en cela les Grecs & les Romains ont agi plus ſagement que les Perſes, en érigeant aux dieux des temples dans leurs villes, & leur y donnant un domicile commun avec eux, ce qui étoit fort propre à inſpirer aux peuples des ſentimens de reſpect & de religion. Varron n'en penſoit pas ainſi: (c'eſt ſaint Auguſtin qui nous a conſervé cet endroit.) Après avoir marqué que les Romains avoient honoré les dieux ſans ſtatues pendant plus de cent ſoixante & dix ans, Varron ajoute que ſi l'on avoit conſervé cette coutume, le culte des dieux en ſeroit plus pur & plus ſaint: *Quod ſi adhuc manſiſſet, caſtiùs dii obſervarentur*; & il fortifie ſon ſentiment par l'exemple de la nation Juive.

S. Auguſt. l. 4. de Civit. Dei, c, 31.

bus omnia deberent eſſe patentia ac libera, quocumquæ hic mundus omnis templum eſſet domus. *Cic. lib. 2. de leg. n. 26.*

[a] Meliùs Græci atque noſtri, qui, ut augerent pietatem in deos, eaſdem illos urbes, quas nos, incolere voluerunt. Adfert enim hæc opinio religionem utilem civitatibus. *Ibid.*

Les loix ne permettoient à aucun Perſe de borner le motif de ſes ſacrifices à un intérêt domeſtique & privé. C'etoit une belle maniere d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais ſacrifier pour eux ſeuls, mais pour le Roi & pour tout l'Etat, où chacun ſe trouvoit avec tous les autres.

Herod. l. 1. c. 131.

Les Mages, dans la Perſe, étoient dépoſitaires de toutes les cérémonies du culte divin, & c'étoit à eux que le peuple s'adreſſoit pour en être inſtruit, & pour ſavoir à quels dieux, quels jours, & de quelle maniere il convenoit de faire des ſacrifices. Comme ils étoient tous d'une même tribu, & que nul autre qu'un fils de Prêtre ne pouvoit prétendre à l'honneur du ſacerdoce, ils réſervoient pour eux & pour leur famille leurs lumieres & leurs connoiſſances, tant ſur la religion que par raport à la conduite de l'Etat, & ils ne pouvoient les communiquer à aucun étranger ſans la permiſſion du Roi. Elle fut accordée à Thémiſtocle, & ce fut, ſelon Plutarque, un effet particulier de la faveur du Prince à ſon égard.

In Themiſt. p. 126.

Cette étude, cette ſcience de la religion, qui a fait définir par Platon la Magie, c'eſt-à-dire la ſcience des Mages, l'art d'honorer dignement les dieux,

Θεῶν θεραπείαν, leur donnoit beaucoup de crédit dans l'esprit des peuples & du Prince, qui ne pouvoient offrir aucun sacrifice sans leur présence & sans leur ministere.

[a] Il fallut même que le Roi, avant que de monter sur le trône, eût reçu de leurs leçons pendant un certain tems, & eût appris d'eux l'art de bien régner, & l'art d'honorer dignement les dieux. Il ne se décidoit aucune affaire importante dans l'Etat, sans qu'ils eussent été auparavant consultés : ce qui fait dire à Pline [b] que de son tems encore ils étoient regardés dans tout l'orient comme les maîtres des Princes, & de ceux qui se disent les Rois des Rois.

Ils étoient les sages, les savans, les philosophes de la Perse, comme les Gymnosophistes ou les Brachmanes l'étoient chez les Indiens, & les Druides chez les Gaulois. Leur haute réputation y attiroit des pays les plus éloignés ceux qui desiroient s'instruire à fond de la philosophie & de la religion, & l'on sait que ce fut d'eux, aussi bien que des Egyptiens, que Pythagore emprunta les

[a] Nec quisquam rex Persarum potest esse, qui non antè Magorum disciplinam scientiamque perceperit. *Cic. de Divin lib.* 1. *n.* 91.

[b] In tantum fastigii adolevit (auctoritas Magorum) ut hodieque etiam in magna parte gentium prævaleat, & in oriente Regum Regibus imperet. *Plin. lib.* 30. *cap.* 1.

principes de cette doctrine qui le fit si fort respecter de tous les Grecs, si l'on en excepte pourtant la métempsycose qu'il emprunta des Egyptiens, & par laquelle il dégrada & corrompit le dogme ancien des Mages sur l'immortalité de l'ame.

On convient assez que Zoroastre fut le chef & l'instituteur de cette secte : mais les sentimens sont fort partagés sur le tems où il a vécu. Ce que dit Pline à ce sujet est fort propre à concilier les différentes opinions, comme l'a judicieusement remarqué M. Prideaux. On y lit qu'il y eut deux Zoroastres, qui ont pu vivre à six cens ans l'un de l'autre. Le premier aura été l'instituteur de cette secte vers l'an du monde 2900 : & le second, qui a vécu certainement entre le commencement du régne de Cyrus en orient, & la fin de Darius fils d'Hystaspe, en aura été le réformateur.

[r] *Hist. natur. l. 30. c. 1.*

L'idolâtrie dans tout l'orient étoit partagée en deux sectes principales, celle des *Sabéens* qui adoroient les simulacres, & celle des *Mages* qui adoroient le feu. La premiere commença chez les Caldéens. La connoissance qu'ils avoient de l'astronomie, & l'étude particuliere qu'ils firent des sept planétes, dans lesquelles ils croyoient que résidoient autant de divinités, qui en étoient comme l'ame, les

porterent à repréſenter Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Vénus, & Diane ou la Lune, par autant de ſimulacres & de ſtatues, où ils s'imaginerent que ces prétendues divinités réſidoient auſſi réellement que dans les planétes mêmes. Le nombre des dieux enſuite augmenta chez eux fort conſidérablement. Ce culte paſſa de Caldée dans tout l'orient, de là en Egypte, & enfin chez les Grecs, qui le répandirent chez toutes les nations de l'occident.

Aux *Sabéens* étoient diamétralement oppoſés les *Mages*, autre ſecte née dans les mêmes pays orientaux. Comme ils avoient en horreur les images, ils n'adoroient Dieu que ſous la figure du feu, comme en étant le ſymbole le plus parfait par ſa pureté, par ſon éclat, par ſon activité, par ſa ſubtilité, par ſa fécondité, par ſon incoruptibilité. Ils prirent leur commencement dans la Perſe : c'eſt là, & dans les Indes ſeulement, que cette ſecte ſe répandit, & qu'elle a ſubſiſté juſqu'à aujourd'hui. Leur doctrine fondamentale étoit qu'il y a deux principes, l'un qui eſt la cauſe de tout le bien, l'autre qui eſt la cauſe de tout le mal. Le premier eſt repréſenté par la lumiere, & l'autre par les ténebres, comme leurs propres ſymboles. Ils nomment le dieu bon *Yaſdan* ou *Ormuzd*, & le mauvais

Abraman. Le premier eſt appellé par les Grecs *Oromaſdes*, & le dernier *Arimanius.* Auſſi quand Xerxès ſouhaitoit à ſes ennemis qu'il leur vînt toujours dans l'eſprit de chaſſer les meilleurs & les plus braves de leurs citoyens, comme les Athéniens avoient chaſſé Thémiſtocle, il adreſſoit ſa priere à Arimanius le dieu mauvais des Perſes, afin qu'il leur inſpirât cette penſée, & non à Oromaſdes leur dieu bon.

Plut. in Themiſt. p. 126.

A l'égard de ces deux dieux, il y avoit cette différence de ſentimens parmi eux, que les uns croyoient que l'un & l'autre étoient de toute éternité; les autres, que le dieu bon ſeulement étoit éternel, & que l'autre avoit été créé. Mais ils convenoient tous en ceci, qu'il y auroit une oppoſition continuelle entre ces deux dieux juſques à la fin du monde: qu'alors le bon prévaudroit ſur le mauvais & qu'après cela chacun d'eux auroit ſon propre monde, ſavoir le bon ſon monde avec tous les gens de bien qui lui ſeroient unis; & le mauvais auſſi ſon monde avec tous les méchans qui le ſuivroient.

Le ſecond Zoroaſtre qui vivoit du tems de Darius, entreprit de réformer en quelques articles ſeulement la ſecte des Mages, qui pendant pluſieurs ſiécles avoit été la réligion dominante des Médes & des Perſes, mais qui depuis la mort des

Chefs de cette ſecte uſurpateurs de la couronne, & le maſſacre qui fut fait de ſes ſectateurs, étoit tombée dans un grand mépris. On croit que ce fut à Ecbatane qu'il commença à ſe produire.

Le principal changement qu'il fit dans la religion des Mages, c'eſt qu'au lieu que ceux-ci poſoient pour dogme fondamental qu'il y a deux Principes ſuprêmes, l'un Auteur du bien qu'ils appelloient la lumiére, & l'autre Auteur du mal qu'ils nommoient les ténebres, & qu'étant toujours en oppoſition c'étoit de leur mélange que toutes choſes avoient été faites; il établit un Principe ſupérieur aux deux autres, ſavoir un Dieu ſuprême, Auteur de la lumiére & des ténebres, & qui par le mélange de ces deux principes faiſoit toutes choſes ſelon ſon bon plaiſir.

Mais pour éviter de faire Dieu auteur du mal, voici ce qu'il enſeignoit. Il diſoit qu'il y a un Etre Souverain, indépendant, & qui exiſte par lui-même de toute éternité: Que ſous cet Etre Souverain il y a deux Anges: un Ange de lumiere qui eſt l'Auteur du bien, & un Ange de ténebres qui eſt l'Auteur du mal: Que ces deux Anges ont formé du mélange de la lumiere & des ténebres toutes les choſes qui exiſtent; qu'ils ſont continuellement en guerre l'un contre

l'autre ; que lorſque l'Ange de lumiere ſe rend le maître, le bien l'emporte ſur le mal, & que lorſque l'Ange de ténebres a l'avantage, le mal prévaut ſur le bien, & que ce conflict durera juſqu'à la fin du monde : Qu'alors il y aura une réſurrection univerſelle, & un jour de Jugement où chacun recevra la juſte rétribution de ſes œuvres : Qu'après cela l'Ange de ténebres & ſes diſciples ſeront relegués dans un lieu, où ils ſouffriront les peines dues à leurs crimes dans une obſcurité eternelle ; & l'Ange de lumiere & ſes diſciples iront auſſi dans un lieu où ils recevront la récompenſe de leurs bonnes actions dans une lumiere éternelle : Qu'ils ſeront ſéparés pour toujours, & que la lumiere & les ténebres ne ſeront plus jamais mêlées & confondues enſemble. Les reſtes de cette ſecte, qui ſubſiſtent encore dans la Perſe & dans les Indes, retiennent encore aujourd'hui depuis tant de ſiécles tous ces articles ſans aucune variation.

Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir le Lecteur que preſque tous ces dogmes, quoiqu'altérés en pluſieurs points, ont en général une grande conformité avec les Saintes Ecritures ; & il eſt évident qu'elles n'ont point été inconnues aux deux Zoroaſtres, qui ont pu connoître tous deux le peuple de Dieu ; le premier dans la Sy-

rie où les Iſraëlites étoient établis depuis lontems ; le ſecond à Babylone, où les mêmes Iſraëlites avoient été tranſportés , & où Zoroaſtre aura pu conſulter Daniel qui étoit tout-puiſſant dans la Cour du Roi de Perſe.

Une autre réforme que fit Zoroaſtre dans l'ancienne religion des Mages, c'eſt qu'il fit bâtir des temples , où l'on conſervoit avec grand ſoin le feu ſacré qu'il prétendoit avoir apporté lui-même du ciel. Les prêtres veilloient jour & nuit pour empêcher qu'il ne s'éteignît.

On trouve tout ce qui regarde les Mages, raporté fort au long & fort ſavamment dans les deux premiers Tomes de l'hiſtoire des Juifs par M. Prideaux, dont je n'ai fait ici qu'extraire une très-petite partie.

Mariages & Sépultures.

L'ARTICLE de la religion des peuples d'orient, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue , parce que je la regarde comme une partie eſſentielle de l'hiſtoire , m'oblige d'abréger ce qui concerne leurs autres coutumes. Celles des mariages & de la ſépulture ne doivent pas être omiſes.

Rien n'eſt plus horrible , & ne marque mieux les profondes ténebres où l'idolâtrie avoit plongé le genre humain ,

Herod. l. 1. cap. 199.

que la proſtitution publique des femmes à Babylone, non-ſeulement autoriſée par les loix, mais commandée par la religion même dans une certaine fête de l'année, que l'on célébroit à l'honneur de la deeſſe Vénus ſous le nom de Militta, dont le temple devenoit par cette infâme cérémonie un lieu de débauche. Elle y régnoit encore & y étoit fort commune, lorſque les Iſraélites furent menés en captivité dans cette ville criminelle, & Jérémie ſe crut obligé de les prémunir & de les fortifier contre un ſcandale ſi abominable.

Baruc. 6. 42. & 43.

La dignité & la ſainteté du mariage n'étoient pas plus connues chez les Perſes. Je ne parle pas ſeulement de cette multitude incroyable de femmes & de concubines, dont le ſerrail des Rois étoit rempli, à l'égard deſquelles ils pouſſoient la jalouſie auſſi loin que s'ils n'en euſſent eu qu'une ſeule, les tenant toutes renfermées chacune dans un appartement ſéparé ſous la ſévere garde des Eunuques, ſans aucune communication entr'elles, & beaucoup moins encore avec les perſonnes du dehors. On ne ſauroit lire ſans horreur juſqu'où ils avoient porté l'oubli & le mépris des loix les plus communes de la nature. L'inceſte avec une ſœur étoit permis chez eux par les loix, ou du moins autoriſé par les Mages,

Herod. l. 1. cap. 135.

Phlio. l. de Special. leg. p. 778. Diog. Laert. in Proœm. p. 6.

ces prétendus ſages de la Perſe, comme on l'a vû dans l'hiſtoire de Cambyſe. Un pere même ne reſpectoit pas ſa fille, ni une mere ſon fils. Nous liſons dans Plutarque que Pariſatis, mere d'Artaxerxe Mnemon, qui cherchoit en tout à complaire au Roi ſon fils, s'apercevant qu'il avoit conçu une violente paſſion pour une de ſes propres filles nommée Atoſſa, loin de s'y oppoſer, lui perſuada de l'épouſer, & d'en faire ſa femme légitime, en ſe moquant des opinions & des loix des Grecs. *Car*, lui dit-elle en pouſſant la flatterie à un excès affreux, *c'eſt vous que Dieu a donné aux Perſes comme la ſeule loi & la ſeule régle de tout ce qui eſt honnête ou deshonnête, vertueux ou vicieux.*

In Artax. p. 1023.

Cette coutume abominable duroit encore du tems d'Alexandre le Grand, qui étant devenu maître de la Perſe par la défaite & par la mort de Darius, fit une loi expreſſe pour la défendre. Ces excès nous apprennent de quel abîme l'Evangile nous a délivrés, & combien la ſageſſe humaine eſt une foible barriere contre les crimes les plus déteſtables.

Je finis, pour abréger, en diſant un mot de la ſépulture des morts. Ce n'étoit point la coutume dans l'orient, & ſurtout chez les Perſes, d'élever un bucher

Herod. l. 1. c. 16.

dans les funérailles pour y consumer par les flammes les corps morts. Aussi voyons-nous que Cyrus en mourant recommanda avec grand soin à ses enfans d'inhumer son corps, & de le rendre à la terre, [a] ce sont ses expressions ; par lesquelles il semble marquer qu'il regardoit la terre comme sa premiere origine où il étoit juste qu'on le fit retourner. Et Cambyse, après avoir fait essuyer au cadavre d'Amasis, Roi d'Egypte, mille traitemens indignes, crut y mettre le comble en le faisant consumer par les flammes, ce qui étoit également contraire aux usages des Egyptiens & des Perses. [b] Ceux-ci avoient coutume d'enduire & d'environner de cire les corps morts, pour les faire subsister plus lontems.

Cyrop. l. 8. p. 238.

Herod. l. 3. c. 16.

J'ai cru devoir traiter ici avec quelque étendue ce qui regarde les mœurs & les coutumes des Perses, parce que l'histoire de ce peuple doit occuper une grande partie de mon ouvrage, & que je n'y reviendrai plus dans la suite. Le * Livre

[a] Ac mihi quidem antiquissimum sepulturæ genus id fuisse videtur, quo apud Xenophontem Cyrus utitur. Redditur enim terræ corpus, & ita locatum ac situm quasi operimento matris obducitur. *Cic. lib. 2. de leg. n.* 56.

[b] Condunt Ægyptii mortuos, & eos domi servant : Persæ jam cerâ circumlitos condiunt, ut quàm maximè permaneant diuturna corpora. *Cic. Tuscul. Quæst. l.* 1. *n.* 108.

* Barnab. Brisonius de regio Persarum principatu, &c. Argentorati. *an.* 1713.

de

de Barn. Briſſon, Préſident du Parlement de Paris, ſur le gouvernement des Perſes, m'a été d'un grand ſecours. Ces ſortes de recueils, quand ils ſont faits par une main habile, épargnent beaucoup de peine, & fourniſſent à un Ecrivain des traits d'érudition qui lui coûtent peu, & qui ne laiſſent pas ſouvent de lui faire beaucoup d'honneur.

ARTICLE V.

Cauſes de la décadence de l'Empire des Perſes, & du changement arrivé dans leurs mœurs.

QUAND on compare ce qu'étoient les Perſes avant Cyrus & ſous le régne de ce Prince, avec ce qu'ils furent depuis ſous ſes ſucceſſeurs, on a peine à comprendre que ce fût le même peuple, & l'on touche au doigt cette vérité, que dans un Etat la décadence des mœurs entraîne toujours après elle celle de l'Empire.

Entre pluſieurs cauſes du changement arrivé dans celui des Perſes, on en peut ſur-tout conſidérer quatre principales : la magnificence & le luxe portés au dernier excès ; l'aſſerviſſement des peuples & des ſujets pouſſé juſqu'à l'eſclavage ; la mauvaiſe éducation des Princes, qui fut la ſource de tous les déſordres ; le

manque de bonne foi dans l'exécution des traités & des fermens.

§. I. *Magnificence & luxe.*

CE QUI fit regarder les Perses du tems de Cyrus comme des troupes invincibles, c'étoit la vie sobre & dure à laquelle ils étoient accoutumés dès l'enfance, ne buvant ordinairement que de l'eau, se contentant pour leur nourriture de pain & de quelques légumes, couchant sur la dure, s'exerçant aux travaux les plus pénibles, & ne comptant pour rien les plus grands dangers. La température du pays où ils étoient nés, âpre, hérissé de forêts, & rempli de montagnes, pouvoit y avoir contribué; & c'est pourquoi Cyrus ne voulut jamais consentir au dessein qu'on avoit de les transplanter dans un climat plus doux & plus commode. L'excellente éducation qu'on donnoit aux Perses, dont nous avons parlé ailleurs avec assez d'étendue, qui n'étoit point abandonnée au caprice des parens, mais soumise à l'autorité des Magistrats, & réglée sur les principes du bien public, les préparoit à garder en tout & par tout une discipline exacte & févere. Ajoutez à cela l'exemple du Prince, qui se piquoit de passer tous les autres en régularité : le plus sobre pour le vivre, le plus simple dans ses vêtemens, le plus endurci à la

Plut. in Apophth. p. 172.

fatigue, le plus brave & le plus intrépide dans l'action. Que ne pouvoit-on point attendre de soldats formés & exercés de la sorte! Aussi fut-ce par eux que Cyrus fit la conquête d'une grande partie du monde.

Quand il s'en fut rendu maître, il les exhorta fort à ne point dégénérer de leur ancienne vertu, pour ne point dégénérer de leur gloire, & à conserver toujours avec soin la simplicité, la sobriété, la tempérance, l'amour du travail, qui les en avoient mis en possession. Mais je ne sais si lui-même dès lors ne jetta point les semences du luxe qui gagna & corompit bientôt toute la nation. Dans cette auguste cérémonie que nous avons décrite ailleurs fort au long, & où il se montra pour la premiere fois en public à ses sujets nouvellement conquis, il crut devoir étaler avec pompe, pour rehausser l'éclat de la royauté, tout ce que la magnificence a de plus brillant, & de plus capable d'éblouir les yeux. Entre autres choses, il changea pour lui-même la maniere de se vêtir, & la fit changer aussi à tous ses Officiers, leur donnant des habits à la Méde, tout éclatans d'or & de pourpre, au lieu de ceux des Perses qui étoient fort simples & fort unis.

Ce Prince ne comprit pas combien l'e-

xemple contagieux de la Cour, la pente naturelle qu'ont tous les hommes à eſtimer & à aimer ce qui frape & ce qui brille, le deſir de ſe diſtinguer au-deſſus des autres par un mérite facile à acquérir à proportion de ce qu'on a plus de bien & de vanité ; combien tout cela enſemble étoit capable de corrompre la pureté des anciennes mœurs, & de rendre le goût du faſte & du luxe bientôt dominant.

Ce faſte & ce luxe furent en effet portés à un excès qui étoit une véritable folie. Le Prince menoit avec lui toutes ſes femmes, & l'on juge aiſément de quel attirail cette troupe étoit ſuivie. Les Généraux & les Officiers en faiſoient autant chacun à proportion. Le prétexte étoit de s'animer à bien combattre par la vue de ce qu'ils avoient de plus cher au monde ; mais la véritable raiſon étoit l'amour du plaiſir, par lequel ils étoient vaincus & domtés avant que d'en venir aux mains avec l'ennemi.

Xenoph. Cyrop. lib. 7. p. 91. & 99.

Une ſeconde folie étoit de vouloir qu'à l'armée le luxe pour les tentes, pour les chars, pour la table & la bonne chere, paſſât encore celui qui regne dans les villes. Il faloit que les mêts les plus exquis, le gibier le plus fin, les oiſeaux les plus rares, vinſſent trouver le Prince en quelque endroit du monde qu'il campât. Les

Senec. l. 5. de Ira, c. 20.

vafes d'or & d'argent étoient fans nombre, [a] inftrument du luxe non de la victoire, dit un hiftorien, propres à attirer & à enrichir l'ennemi, non à le repouffer & à le vaincre.

Je ne vois pas quelles raifons Cyrus put avoir de changer de conduite dans les dernieres années de fa vie. On ne peut nier que la grandeur des Rois n'ait befoin d'une magnificence qui y foit proportionnée, fur-tout dans de certaines occafions, où ils fe donnent en fpectacle aux peuples. Mais les Princes qui ont un folide mérite, favent remplacer en mille manieres ce qu'ils paroiffent perdre en retranchant quelque chofe du fafte & de l'éclat extérieur. Cyrus lui-même avoit éprouvé qu'un Roi fe fait refpecter par une fage conduite plus sûrement que par une grande dépenfe, & qu'il s'attache les peuples par la confiance & par l'amour, bien plus étroitement que par la vaine admiration d'une magnificence peu néceffaire. Quoi qu'il en foit, le dernier exemple de Cyrus devint fort contagieux. Le goût du fafte & de la dépenfe paffa de la Cour dans les villes & dans les provinces, faifit en peu de tems toute la nation, & fut une des principales cau-

a Non belli fed luxuriæ apparatum... Aciem Perfarum auro purpuraque fulgentem intueri jubebat Alexander, prædam non arma geftantem. *Q. Curt.*

ſes de la ruine de l'empire qu'il avoit lui-même fondé.

Ce que je dis ici ſur les effets funeſtes du luxe, n'eſt point particulier à l'empire des Perſes. Les hiſtoriens les plus judicieux, les philoſophes les plus éclairés, les politiques les plus profonds, donnent tous pour une maxime certaine & inconteſtable, que le luxe ne manque jamais d'entraîner la ruine des Etats les plus floriſſans; & l'expérience de tous les ſiécles & de toutes les nations ne montre que trop la vérité de cette maxime.

Quel eſt donc ce poiſon ſubtil caché ſous l'éclat du luxe & ſous l'amorce des délices, capable d'énerver en même tems & toutes les forces du corps, & toute la vigueur de l'ame? Il n'eſt pas difficile d'en comprendre la raiſon. Des hommes accoutumés à une vie molle & délicieuſe, ſont-ils bien propres à ſoutenir les fatigues & les travaux de la guerre, à ſouffrir la rigueur des ſaiſons, à ſupporter la faim & la ſoif, à ſe priver du ſommeil dans l'occaſion, à mener une vie toute d'action & de mouvement, à affronter les dangers, à aller même juſqu'à mépriſer la mort? L'effet naturel des délices & d'une vie voluptueuſe, ſuites inſéparables du luxe, eſt de rendre les hommes dépendans de mille faux beſoin, de mille commodités & ſuperfluités dont

ils ne peuvent plus ſe paſſer ; & de les attacher à la vie par mille liens ſecrets, qui étouffant en eux les grands motifs de gloire de zéle pour le Prince, d'amour pour la patrie, les rendent plus timides, & les empêchent de s'expoſer à des dangers qui peuvent en un moment leur enlever tout ce qui fait leur félicité.

§. II. *Bas aſſerviſſement & eſclavage des Perſes.*

C'EST Platon qui nous apprend que ce fut-là une cauſe de la ruine de l'empire des Perſes. En effet, ce qui conſerve les Etats, & fait remporter des victoires ce c'eſt point le nombre, mais la force & le courage des armées ; & ſelon une belle penſée d'un ancien, du jour qu'un homme a perdu ſa liberté, il a perdu la moitié de ſon ancienne vertu. Il ne s'intéreſſe plus au bien de l'Etat, qu'il regarde comme étranger ; & pendant les principaux motifs qui pouvoient l'y attacher, il devient indifférent au ſuccès des affaires publiques, à la gloire, aux proſpérités de la patrie, auxquelles ſa condition lui défend de rien prétendre, & qui ne peuvent changer ſon état. Or on peut dire que le régne de Cyrus, fut le régne de la liberté. Il n'agiſſoit point en maître, & ne croyoit pas qu'une autorité deſpotique fût digne d'un roi, ni

Hom. Odyſſ. p. 322.

qu'il fût fort glorieux de ne commander qu'à des esclaves. Sa tente toujours ouverte, laissoit un accès libre à quiconque vouloit lui parler. Il se montroit, se communiquoit, se rendoit affable & accessible à tous, écoutoit les plaintes, connoissoit par lui-même & récompensoit le mérite, invitoit à manger avec lui non-seulement les Généraux de l'armée, non-seulement les premiers Officiers, mais encore les Officiers subalternes, & quelquefois même des Compagnies entiéres. [a] La simplicité & la frugalité de sa table le mettoient en état de donner fréquemment de tels repas. Sa vue étoit d'animer les Officiers & les soldats, de les remplir de courage, de les attacher à sa personne plus qu'à sa dignité, & de les intéresser vivement à sa gloire, & encore plus au bien de l'Etat. Voila ce qu'on appelle savoir commander & gouverner.

On voit avec plaisir dans Xénophon, non-seulement la beauté d'esprit, la justesse ingénieuse des réponses, la finesse des railleries : mais la joie & la gaieté qui régnoient dans ces repas, d'où l'on avoit banni tout faste & tout luxe, & dont le principal assaisonnement étoit une douce & honnête liberté, qui mettoit

a Tantas vires habet frugalitas Principis, ut tot impendiis, tot erogationibus sola sufficiat. *Plin. in paneg. Traj.*

tout le monde à ſon aiſe, & une ſorte de familiarité, qui loin de rièn diminuer du reſpect pour le Prince, y ajoutoit une force & une vivacité que l'amour ſeul & la tendreſſe peuvent donner. J'oſe le dire, une telle conduite double & triple une armée à peu de frais. Trente mille hommes de cette eſpéce valent mieux que des millions d'eſclaves, tels que devinrent depuis ces mêmes Perſes. On le ſent bien dans une action, dans une journée déciſive, & le Prince encore plus que tous les autres. A la bataille de Thymbrée, lorſque le cheval de Cyrus s'abbatit ſous lui, Xénophon fait remarquer combien il importe à un Général d'être aimé de ſes troupes. Le danger du Roi devînt celui de l'armée, & les ſoldats dans cette occaſion firent des actions incroyables de courage & de bravoure.

Il n'en fut pas ainſi ſous la plupart de ſes ſucceſſeurs. Ils n'étoient occupés que du ſoin de rendre leur majeſté reſpectable. J'avoue que les ornemens royaux n'y contribuoient pas peu. Une robe de pourpre richement brodée qui deſcendoit juſqu'aux pieds, une tiare élevée droite ſur la tête & ſerrée par un magnifique diadême, un ſceptre d'or en main, un ſuperbe trône, une Cour nombreuſe & brillante, un grand nombre d'Officiers & de Gardes, pouvoient re-

lever l'éclat de la royauté : mais tout cela doit être compté pour peu, quand tout cela eſt ſeul. En effet qu'eſt-ce qu'un Roi qui perd tout ſon mérite & tout ſon éclat, quand il quitte ſes ornemens ?

Quelques Rois d'orient, croyant par là ſe rendre encore plus reſpectables, ſe tenoient ordinairement renfermés dans leurs palais, & ſe montroient rarement aux peuples. Nous avons vu que Déjoce, le premier Roi des Médes, à ſon entrée ſur le trône, mit en uſage cette politique, qui devint aſſez commune dans l'orient. Mais c'eſt une grande erreur de croire qu'un Prince ne peut deſcendre de ſa grandeur par une ſorte de familiarité avec ſes ſujets, ſans l'avilir & la dégrader. Artaxerxe ne penſoit pas ainſi, & Plutarque obſerve que ce Prince, & la Reine Statira ſon épouſe, affecterent de ſe rendre viſibles & acceſſibles aux peuples ; & ils n'en furent que plus reſpectés.

In Artax. c. 1013.

Il n'étoit permis chez les Perſes à aucun des ſujets de paroître devant le Roi ſans s'être proſterné devant lui ; & cette loi, que Sénéque appelle avec raiſon, une ſervitude Perſane, *Perſicam ſervitutem*, s'étendoit auſſi aux étrangers. Nous verrons dans la ſuite que pluſieurs des Grecs refuſérent de s'y aſſujettir, regardant cette cérémonie comme injurieuſe à des homme nés & nourris dans le ſein de la

Lib. 3. de Benef. c. 12. & l. 3. de Ira. cap. 17.

liberté. D'autres, moins délicats*, s'y soumirent, quoiqu'avec beaucoup de répugnance; & l'on raconte que l'un d'eux, pour couvrir la honte de ce prosternement servile, laissa exprès tomber son anneau, quand il fut près du Roi, afin d'avoir lieu de se courber devant lui sous un autre prétexte. Mais c'eût été un crime pour les naturels du pays que d'hésiter & de délibérer sur un hommage que les Rois exigeoient avec la derniere rigueur.

*Ælian. l. 1. Var. Histor. cap. 21.

Ce que l'Ecriture raconte de deux Princes, dont l'un ordonna [a] à tous ses sujets sous peine de mort de se prosterner devant sa statue, & [b] le second suspendit sous la même peine tout acte de religion à l'égard généralement de tous les dieux excepté lui seul; & d'un autre côté la prompte & aveugle obéissance de Babylone qui au premier signal accourut toute entiere pour courber le genou devant l'idole, & pour invoquer le Roi à l'exclusion de tout autre : tout cela nous apprend à quel excès les Rois d'orient avoient porté l'orgueil, & les peuples la flaterie & la servitude.

La distance entre le Roi & ses sujets étoit si grande, que ceux-ci, de quelque rang & de quelque qualité qu'ils fussent, satrapes, gouverneurs, proches parens,

a *Nabucodonosor.* Dan. cap. 3.

b *Darius Médus.* Dan. cap. 6.

freres même du Roi, n'étoient regardés que comme des esclaves, au lieu que le Prince étoit toujours traité de Maître, de Souverain, de Seigneur. En un mot le caractere propre des peuples d'Asie, & encore plus de ceux de Perse que de tous les autres, étoit la servitude & l'esclavage; ce qui fait dire à Cicéron que le pouvoir despotique que l'on cherchoit à établir dans la République, étoit un joug insuportable, non-seulement à un Romain, mais à un Persan.

Plut. in Apophthegm. p. 213.

Lib 10. Epist. ad Attic.

Ce fut donc cette hauteur des Princes d'un côté; & de l'autre cet asservissement des peuples, qui furent selon Platon, la principale cause de la ruine de l'empire des Perses, en rompant tous les liens qui unissent le Roi à ses sujets & les sujets au Roi. Cette hauteur éteint dans le premier toute affection & toute humanité, & cet asservissement ne laisse au peuple ni courage, ni zéle, ni reconnoissance. Les Rois de Perse ne commandoient qu'avec menaces, les sujets n'obéissoient & ne marchoient qu'avec peine & répugnance: c'est l'idée que nous en donne Xerxès dans Hérodote; & il ne pouvoit comprendre que les Grecs qui étoient libres, pussent aller de bon cœur au combat. Que pouvoit-on attendre de grand & de noble d'hommes abbattus & domtés par l'accoutumance au joug com-

Lib. 3. de leg. p. 697.

me étoient les Perſes, & réduits à une baſſe ſervitude, qui eſt, pour me ſervir des termes de Longin, une eſpéce de priſon, où l'ame décroit & ſe rappetiſſe en quelque ſorte ?

Cap. 35.

J'ai peine à le dire, mais je ne ſai ſi le grand Cyrus ne contribua pas auſſi lui-même à introduire parmi les Perſes & ce fol orgueil des Rois, & cette ſervile flaterie des peuples. Ce fut dans cette pompeuſe cérémonie dont j'ai parlé, que les Perſes, juſques-là très-jaloux de leur liberté, & très-éloignés de la vouloir proſtituer honteuſement par des démarches baſſes & rampantes, courberent le genou devant le Prince pour la premiere fois, & s'abaiſſerent juſqu'à l'adorer. Ce ne fut point l'effet du haſard ; & Xénophon inſinue aſſez clairement que Cyrus, qui deſiroit qu'on lui rendît cet hommage, avoit exprès apoſté des gens pour en donner l'exemple aux autres, & ils ne manquerent pas d'entraîner après eux la multitude. Je ne reconnois point dans ces petites ruſes & dans ces détours artificieux, la nobleſſe & la grandeur d'ame que ce Prince avoit fait paroître juſques-là : & je ſerois aſſez porté à croire qu'arrivé au comble de la gloire & de la puiſſance, il ne put réſiſter plus long-tems aux violentes attaques que la proſpérité livre ſans relâche aux meilleurs Princes,

Cyrop. l. 8. p. 215.

Sallust. *secundæ res sapientium animos fatigant*; & qu'enfin l'orgueil & le faste, presque inséparables de l'autorité souveraine, l'arracherent à lui-même & à ses bonnes inclinations : *vi dominationis convulsus & mutatus.*

Tacit. Annal. l. 6. c. 48.

§. III. *Mauvaise éducation des Princes, cause de la décadence de l'empire des Perses.*

C'EST encore Platon, le Prince des philosophes, qui nous fournit cette réflexion ; & l'on reconnoîtra, en examinant de près le fait dont il s'agit, combien elle est solide & judicieuse, & combien ici la conduite de Cyrus est inexcusable.

Lib. 3. de leg. p. 694 695.

Jamais personne ne dut mieux comprendre que lui de quelle importance est la bonne éducation pour un jeune Prince. Il en avoit connu par lui-même tout le prix, & senti tout l'avantage. Ce qu'il recommanda avec le plus de soin à ses Officiers dans ce beau discours qu'il leur fit après la prise de Babylone pour les exhorter à maintenir leur gloire & leur réputation, fut d'élever leurs enfans comme ils savoient qu'on le faisoit en Perse, & de se conserver eux-mêmes dans la pratique de ce qu'on y observoit.

Cyrop. l. 7. p. 200.

Croiroit-on qu'un Prince, qui parloit & pensoit ainsi, eût été capable de né-

gliger abſolument l'éducation de ſes enfans ? C'eſt pourtant ce qui arriva à Cyrus. Oubliant qu'il étoit pere, & ne s'occupant que de ſes conquêtes, il abandonna entierement ce ſoin aux femmes, c'eſt-à-dire à des Princeſſes élevées dans un pays où régnoient dans toute leur étendue le faſte, le luxe, & les délices; car la Reine ſa femme étoit de Médie. Ce fut dans ce goût que furent élevés les jeunes Princes, Cambyſe & Smerdis. Rien ne leur étoit refuſé. On alloit au-devant de tout leurs deſirs. La grande maxime étoit de ne les contriſter en rien, de ne les jamais contredire, de n'employer à leur égard ni remontrances, ni réprimandes. On n'ouvroit la bouche en leur préſence que pour louer tout ce qu'ils faiſoient & diſoient. Tout fléchiſſoit le genou & étoit rampant devant eux; & l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une diſtance infinie entr'eux & le reſte des hommes, comme s'ils euſſent été d'une autre eſpéce qu'eux. C'eſt Platon qui nous apprend tout ce détail: car Xénophon, apparemment pour épargner ſon héros, ne dit pas un mot de la maniere dont ces Princes furent élevés, lui qui a décrit ſi au long l'éducation que leur pere avoit reçue.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt qu'au moins Cyrus dans ſes dernieres campa-

gnes ne les ait pas menés avec lui pour les tirer de cette vie molle & efféminée, & pour leur apprendre le métier de la guerre : car ils devoient alors avoir quelque âge. Peut-être les femmes s'y opposerent-elles.

Quoi qu'il en soit, une telle éducation eut le succès qu'on en devoit attendre. Cambyse sortit de cette école tel que l'histoire nous le représente, un Prince entêté de lui-même, plein de vanité & de hauteur, livré aux excès les plus honteux de la crapule & de la débauche, inhumain & barbare jusqu'à faire égorger son frere sur la foi d'un songe; en un mot un insensé, un furieux, un phrénétique, qui mit l'empire à deux doigts de sa perte.

Son pere, dit Platon, lui laissa en mourant de vastes provinces, des richesses immenses, des troupes & des flottes innombrables : mais il ne lui avoit pas donné ce qui pouvoit les lui conserver, en lui en faisant faire un bon usage.

Ce Philosophe fait les mêmes réflexions sur Darius & Xerxès. Le premier n'étant point fils de Roi, n'avoit pas été élevé mollement à la maniere des Princes, & il avoit porté sur le trône une longue habitude de travail, une grande modération d'esprit, un courage qui ne fut gueres inférieur à celui de Cyrus, &

qui lui fit ajouter à ſon empire preſque autant de provinces que celui-ci en avoit conquiſes. Mais il ne fut pas meilleur pere que lui, & ne profita pas de la faute qu'il avoit faite en négligeant l'éducation de ſes enfans. Auſſi ſon fils Xercès fut, à peu de choſes près, un ſecond Cambyſe.

De tout ceci, Platon, après avoir montré qu'il y a une infinité d'écueils preſque inévitables pour ceux qui ſont nés dans le ſein de la grandeur & de l'opulence, conclut que la principale cauſe de la décadence & de la ruine de l'empire des Perſes, a été la mauvaiſe éducation des Princes, parce que ces premiers exemples firent la régle, & influerent ſur preſque tous les ſucceſſeurs, ſous qui tout dégénéra de plus en plus, le luxe des Perſes n'ayant plus ni meſure ni frein.

§. IV. *Manque de bonne foi.*

C'EST l'hiſtorien Xénophon qui nous apprend que le manque de bonne foi fut une des cauſes du renverſement des mœurs parmi les Perſes, & de la deſtruction de leur empire. Autrefois, dit-il, le Roi, & ceux qui gouvernoient ſous lui, regardoient comme un devoir indiſpenſable de tenir leur parole, & de garder inviolablement les traités où la religion du ſerment étoit intervenue; &

Cyrop. l. 8, p. 239.

cela à l'égard même de ceux qui s'en étoient rendu le plus indignes par leurs crimes & leur mauvaiſe foi : & c'eſt une conduite ſi ſage qui leur avoit attiré une confiance entiere de la part de leurs ſujets & de tous les peuples voiſins. Voila un grand éloge pour les Perſes, qui tombe ſans doute principalement ſur le régne du grand Cyrus ; & que Xénophon applique auſſi à Cyrus le jeune, dont il dit que le grand principe étoit de ne manquer jamais de fidélité, ſous quelque prétexte que ce fût, à l'égard des paroles qu'il avoit données, des promeſſes qu'il avoit faites, & des traités qu'il avoit conclus. Ces Princes avoient une juſte idée de la royauté, & ils penſoient avec raiſon que ſi la vérité & la probité étoient bannies du reſte de la terre, elles devroient trouver un aſyle dans le cœur d'un Roi, qui étant le lien & le centre de la ſociété, doit être auſſi le protecteur & le vengeur de la bonne foi qui en eſt le fondement.

De exped. Cyr. lib. 1. p 267.

De ſi beaux ſentimens, & ſi dignes d'un homme né pour le gouvernement, ne durerent pas long-tems. La fauſſe prudence & l'artificieuſe politique en prirent bientôt la place. Au lieu, dit Xénophon, que le vrai mérite, la probité, la bonne foi étoient auparavant en honneur, en crédit chez le Prince, on vit

Cyrop. l. 8. p. 239.

dominer à la Cour ces prétendus zélés ſerviteurs du Roi, qui ſacrifient tout à ſes intérêts & à ſes volontés [a]; qui croient que le moyen le plus court & le plus sûr de faire réuſſir ſes entrepriſes, c'eſt de mettre hardiment en uſage le menſonge, la perfidie, le parjure; qui traitent de petiteſſe d'ame, de foibleſſe d'eſprit, & d'imbécile ſtupidité, le ſcrupuleux attachement à ſa parole & aux engagemens qu'on a pris; enfin qui ſont perſuadés qu'on ne peut régner, ſi l'on ne préfere les conſidérations d'Etat à l'obſervation exacte des traités les plus ſolennellement jurés.

Les peuples d'Aſie, continue Xénophon, ne furent pas long-tems ſans imiter le Prince, qui leur ſervoit d'exemple & de maître pour la duplicité & la fourberie. Ils s'abandonnerent bientôt à la violence, à l'injuſtice, à l'impiété, & delà eſt venu le changement étrange que l'on voit dans les mœurs, & le mépris qu'ils ont conçu pour leurs Rois, qui eſt la ſuite naturelle & la punition ordinaire du peu de cas que ceux-ci font de ce que la religion a de plus ſacré & de plus formidable.

En effet, le ferment par lequel on

a Ἐπὶ τὸ κατεργάζεσθαι ὧν ἐπιθυμοίη, συντομωτάτην ὁδὸν ᾤετο εἶναι διὰ τοῦ ἐπιορκεῖν τε, καὶ ψεύδεσθαι. Καὶ ἐξαπατᾶν, τὸ δὲ ἁπλοῦν τε καὶ ἀληθὲς, τὸ αὐτὸ τῷ ἠλιθίῳ εἶναι. *De exped. Cyr. l. 1. p. 292.*

ſcelle les traités, en y faiſant intervenir la divinité comme préſente, & comme garante des conditions, eſt une ſainte & auguſte cérémonie pour ſoumettre les Rois au Juge ſuprême qui ſeul peut les juger, & pour tenir dans le devoir toute majeſté humaine en la faiſant comparoître devant celle de Dieu, à l'égard de qui elle n'eſt rien. Or eſt ce un moyen d'attirer aux Rois les reſpects du peuple: que de lui apprendre à ne plus craindre Dieu? Quand cette crainte ſera effacée dans les ſujets comme dans le Prince, où ſera la fidélité & l'obéiſſance, & ſur quel appui le trône ſera-t-il fondé? Cyrus avoit raiſon de dire qu'il ne reconnoiſſoit pour bons ſerviteurs & pour fidéles ſujets que ceux qui avoient de la religion, & qui reſpectoient la divinité: & il n'eſt pas étonnant que le mépris que fait de l'une & de l'autre un Prince, qui compte pour rien la ſainteté des ſermens, ébranle juſques dans leurs fondemens les empires les plus fermes, & en cauſe tôt ou tard l'entiere deſtruction. Les Rois, dit Plutarque, quand il arrive des révolutions dans leurs Etats, ſe plaignent amérement de l'infidélité de peuples; mais c'eſt bien à tort, & ils ne ſe ſouviennent pas que c'eſt eux-mêmes qui leur en ont donné les premieres leçons, en ne faiſant nul cas de la juſtice & de la bonne foi, & les ſacrifiant toujours ſans héſiter à leurs intérêts.

Cyrop l. 8. p. 204.

Plut. In Pyrrh. pag. 390.

LIVRE CINQUIEME.

HISTOIRE

DE L'ORIGINE ET DES premiers commencemens des différens Etats de la Gréce.

DE TOUS les pays connus dans l'antiquité, il n'y en a gueres d'aussi célebre que la Gréce, ni qui fournissent à l'histoire des monumens si précieux & des faits si éclatans. De quelque côté qu'on la considere, soit pour la gloire des armes, soit pour la sagesse des loix, soit pour l'étude des sciences & des arts, tout y a été porté à un haut degré de perfection, & l'on peut dire, par raport à tous ces objets, que la Gréce est devenue en quelque sorte l'école du genre humain.

Il n'est pas possible qu'on ne s'intéresse beaucoup à l'histoire d'un tel peuple, sur-tout quand on fait réflexion qu'elle nous a été transmise par des Ecrivains du plus rare mérite, dont plusieurs même se sont autant distingués par l'épée que par la plume, & ont été aussi bons capitaines & grand politiques, qu'excellens historiens. C'est un grand secours, il faut l'avouer, d'avoir pour guides de tels hommes, d'un jugement exquis, d'une prudence consommée, d'un goût épuré & parfait en tout genre; qui fournissent, non-seulement les faits, & les pensées aussi bien

que les expressions dont il faut les revêtir, mais ce qui est beaucoup plus important, les réflexions qui doivent les accompagner, & qui sont le fruit principal de l'histoire. Voilà les riches trésors où je puiserai tout ce que j'ai à dire, après que j'aurai passé les premieres origines de la Gréce, qui ne peuvent pas être fort agréables, & sur lesquelles je ne ferai que couler légerement. Mais avant que d'en parler, je crois nécessaire de tracer un plan abrégé de la situation du pays, & des différentes parties qui le composent.

ARTICLE PREMIER.

Description Géographique de l'ancienne Gréce.

LA GRECE ancienne, qui est maintenant la partie méridionale de la Turquie en Europe, étoit terminée au levant par la mer Egée, dite aujourd'hui l'Archipel; au midi par la mer de Créte ou de Candie; au couchant par la mer d'Ionie; & au nord par l'Illyrie & la Thrace.

Les parties de la Gréce ancienne sont, l'Epire, le Péloponnése, la Gréce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine.

L'EPIRE. CETTE province est située au couchant, & séparée de la Thessalie & de la Macédoine par le mont *Pindus*, & par les monts appellés *Acroceraunii*.

Les peuples le plus connus qui l'ha-

bitent ſont, les MOLOSSES, dont la ville principale eſt *Dodone*, célebre par le temple & l'oracle de Jupiter. Les CHAONIENS, dont la ville eſt *Orique*. Les THESPROTIENS, dont la ville eſt *Buthrote*, où étoit le palais & la demeure de Pyrrhus. Les ACARNANIENS, dont la ville eſt *Ambracie*, qui donne ſon nom au golfe. Là ſe trouve *Actium*, célebre par la victoire d'Auguſte, qui bâtit, vis-à-vis de cette ville de l'autre côté du golfe, *Nicopolis*. Il y avoit dans l'Epire deux petites rivieres, fort connues dans la fable, le *Cocyte* & *l'Achéron*.

Il falloit que l'Epire fût autrefois bien peuplée, puiſque Polybe dit que Paul Emile, après la défaite de Perſée dernier roi de Macédoine, y détruiſit ſoixante & dix villes, dont la plus grande partie étoit des Moloſſes, & en emmena cent cinquante mille priſonniers.

Apud. Strab. l. 7. p. 322.

LE PELOPONNESE. C'eſt une preſqu'île, qu'on nomme maintenant *la Morée*, qui ne tient au reſte de la Gréce que par l'Iſthme de Corinthe, large ſeulement de ſix milles. On ſait que pluſieurs Princes ont tenté inutilement de couper cet Iſthme.

Ses parties ſont L'ACHAÏE proprement dite, dont les principales villes ſont *Corrinthe*, *Sicyone*, *Patræ*, &c. L'ELIDE. C'eſt là qu'eſt *Olympia*, appellée auſſi

Pisa, située sur l'Alphée, où se célébroient les yeux Olympiques. LA MESSENIE. *Messene. Pyle*, la ville de Nestor. *Corone.* . L'ARCADIE. *Cylléne*, montagne où Mercure prit naissance. *Tégée. Stymphale. Mantinée. Mégalopolis*, patrie de Polybe. LA LACONIE. *Sparte*, ou *Lacédémone. Amyclæ.* Le mont *Taygéte.* La riviere *Eurotas.* Le cap *Ténare.* L'ARGOLIDE. *Argos*, surnommée *Hippium*, célebre par le temple de Junon. *Némée. Mycénes. Nauplie. Trézéne. Epidaure*, où étoit le temple d'Esculape.

LA GRECE PROPREMENT DITE.

SES parties principales sont ;

L'ETOLIE. *Chalcis. Calydon. Olenus.* LA DORIDE. LES LOCRES OZOLIENS. *Naupacte*, maintenant *Lépante*, connue par la défaite des Turcs en 1571. LA PHOCIDE. *Anticyre. Delphes*, sous la montagne du *Parnasse*, célebre par les oracles qui s'y rendoient. Là est aussi la montagne d'*Hélicon.* LA BEOTIE. *Cythéron*, montagne. *Orchoméne Thespies. Chéronée*, illustre par la naissance de Plutarque. *Platée*, par la défaite de Mardonius. *Thébes. Aulide*, fameuse par son port, d'où partit l'armée des Grecs pour aller assiéger Troie. *Leuctre*, par la victoire d'Epaminondas. L'ATTIQUE. *Mégare.*

Eleusis.

Eleusis. Décélis. Marathon, où Miltiade défit l'armée des Perses. *Athénes* : ses ports étoient, *le Pirée*, *Munichie*, *Phalére*. Le mont *Hymette*, connu sur-tout par son excellent miel. LA LOCRIDE.

LA THESSALIE. Les villes les plus connues de cette province sont, *Gomphi. Pharsale*, près de laquelle Jules Cé- remporta une victoire sur Pompée. *Magnésie. Méthone*, au siége de laquelle Philippe perdit un œil. Les *Thermopyles*, défilé fameux par la vigoureuse résistance des trois cens Spartins contre l'armée entiere de Xerxès & par leur glorieuse défaite. *Phthie. Thébes* de Thessalie. *Larisse. Démétriade.* Les agréables valons de *Tempé*, sur les bords du *Pénée. Olympe*, *Pélion*, *Ossa*, trois montagnes célebres dans les fables par le combat des Géans.

LA MACEDOINE. Je ne raporterai qu'un petit nombre de ses villes. *Epidamne* ou *Dyrrachie*, maintenant *Durazzo. Apollonie. Pella*, capitale du pays, qui donna naissance à Philippe, & à son fils Alexandre le Grand. *Egée. Edesse. Palléne. Olynthe*, qui a donné son nom aux Olynthiaques de Démosthéne. *Torone. Acanthe. Thessalonique*, maintenant *Salonichi. Stagire*, patrie d'Aristote. *Amphipolis. Philippes*, fameuse par la victoire d'Auguste & d'Antoine sur Bru-

tus & Caſſius. *Scotuſſe*. *Athos*, montagne. Le fleuve *Strymon*.

ISLES DE LA GRECE.

Il y a plusieurs iſles adjacentes à la Gréce, fort connues dans l'hiſtoire. Dans la mer Ionienne, *Corcyre*, avec une ville du même nom, maintenant *Corfou*. *Céphaléne* & *Zacynthe*, maintenant *Céphalona* & *Zante*. *Ithaque*, patrie d'Ulyſſe, & *Dulichie*. Près du cap *Malée* vis-à-vis la Laconie, *Cythere*. Dans le golfe de Sarone, *Egine* & *Salamine* ſi fameuſe par le combat naval entre Xerxès & les Grecs. Entre la Gréce & l'Aſie, les *Sporades*; les *Cyclades*, dont les plus connues ſont, *Andros*, *Délos*, *Paros*, d'où l'on tiroit le plus beau marbre. Plus haut dans la mer Egée, l'*Eubée*, maintenant *Négréponte*, ſéparée de la terre ferme par un petit bras de mer appellé *Euripe*. La ville la plus connue étoit *Chalcis*. En montant vers le ſeptentrion, *Scyrus*: & beaucoup plus haut *Lemnos*, maintenant *Stalimène*. *Samothrace*. En deſcendant, *Lesbos*, dont la principale ville étoit *Mitylene*, qui a donné à l'iſle le nom de Mételin. *Chios*, Scio, vantée pour ſon vin excellent. *Samos*. Quelques-unes de ces dernieres iſles ſont attribuées à l'Aſie.

L'iſle de *Créte*, ou de *Candie*, eſt la

plus grande de celles qui ſont voiſines de la Grece. Elle a au ſeptentrion la mer Egée, ou l'Archipel, & au midi la mer d'Afrique. Ses principales villes étoient *Gortyne*, *Cydon*, *Gnoſſus* : ſes montagnes, *Dictée*, *Ida*, *Corycus*. Son labyrinthe eſt connu de tout le monde.

Les Grecs avoient des colonies dans preſque toutes ces iſles.

Ils s'établirent auſſi dans la Sicile, & dans une partie de l'Italie vers la Calabre ; qui ſont appellées pour cette raiſon la grande Gréce.

Strab. l. 6. p. 253.

Mais leur grand établiſſement fut dans l'Aſie mineure, & ſur-tout dans l'*Eolie*, l'*Ionie*, & la *Doride*. Les principales villes de l'Eolie ſont, *Cume*, *Phocée*, *Elée*. De l'Ionie, *Smyrne*, *Clazoméne*, *Teos*, *Lébédus*, *Colophon*, *Epheſe*. De la Doride, *Halicarnaſſe*, & *Cnidus*.

Plin. l. 6. c. 2.

Ils avoient encore un grand nombre de colonies répandues dans les différentes parties monde, dont je parlerai quand l'occaſion s'en préſentera.

ARTICLE SECOND.

Diviſion de l'hiſtoire Grecque en quatre âges.

ON PEUT diſtinguer dans les Grecs quatre différens âges, marqués par autant

d'epoques mémorables, qui tous enſemble renferment 2154 années.

Le premier s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Gréce, en commençant par celui de Sicyone qui eſt le plus ancien juſqu'au ſiége de Troie, & comprend environ 1000 ans, depuis l'an du monde 1820 juſqu'à 2820.

Le ſecond s'étend depuis la priſe de Troie juſqu'au régne de Darius fils d'Hyſtaſpe, qui eſt le tems où l'hiſtoire des Grecs commence à ſe joindre avec celle des Perſes, & comprend 663 ans, depuis l'an du monde 1820 juſqu'à 3483.

Le troiſiéme âge s'étend depuis le commencement du régne de Darius juſqu'à la mort d'Alexandre le Grand, qui eſt le beau tems de l'hiſtoire des Grecs; & comprend 198 ans, depuis l'an du monde 3483 juſqu'à 3681.

Enfin le quatriéme & dernier âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, où les Grecs commencerent à déchoir, juſqu'à ce qu'ils tomberent enfin ſous la dominaton des Romains. Et l'époque de la ruine entiere des Grecs, eſt d'un côté, la priſe & la deſtruction de Corinthe par le Conſul L. Mummius en 3858; & de l'autre l'extinction du royaume des Séleucides en Aſie par Pompée l'an du monde 3939, & de celui des Lagides en Egypte par

Auguſte l'an 3974. Et ce dernier âge comprend en tout 293 ans.

De ces quatre âges, je ne parlerai ici que des deux premiers, & encore ne les toucherai-je que très-légérement, & pour en donner quelque idée aux lecteurs : parce que ces tems, du moins pour une grande partie, appartiennent plus à la fable qu'à l'hiſtoire, & ſont couverts de ténebres qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de percer & d'éclaircir ; & j'ai déja déclaré pluſieurs fois que ce travail obſcur & épineux, quoique très-utile pour ceux qui veulent approfondir l'hiſtoire, n'entroit point dans mon plan.

ARTICLE TROISIEME.

Origine primitive des Grecs.

Pour avoir quelque choſe de certain ſur l'origine des Grecs, il faut néceſſairement avoir recours à ce que nous apprend l'Ecriture ſainte.

Javan ou *Ion*, (car en Hébreu les mêmes lettres différemment ponctuées forment ces deux noms) fils de Japhet, & petit-fils de Noé, eſt certainement le pere de tous les peuples connus ſous le nom de Grecs, quoi qu'il ſoit demeuré propre aux Ioniens dans cette nation. Mais les Hébreux, les Caldéens, les Arabes, & les autres, ne nomment point autrement

Gen. 10. 2.

le corps de la nation que les Ioniens. Et c'eſt pour cette raiſon qu'Alexandre eſt prédit dans Daniel ſous le nom de Roi de * *Javan*.

Dan. 8. 21.

Gen. 10.

Javan eut quatre enfans, Eliza, Tharſis, Cetthim, & Dodanim. Comme Javan eſt l'origine des Grecs, il ne faut pas douter que ſes quatre fils ne ſoient les chefs des principales Tribus & des principales branches de cette nation, devenue depuis ſi célebre par les arts & par la guerre.

Eliza eſt la même choſe qu'Ellas, comme traduit le Caldaïque; & le nom Ἕλληνες devenu commun à toute la nation, comme celui d'Ἕλλας à tout le pays, n'a point d'autre origine. La ville d'Elide fort ancienne dans le Péloponnéſe, les champs Eliſiens, la riviere Eliſſus ou Illiſſus, ont retenu long-tems des traces du nom d'Eliza, & ont plus contribué à conſerver ſa mémoire que les hiſtoriens mêmes de la nation, curieux dans les affaires étrangeres, & peu inſtruits de leur origine, parce qu'ils l'étoient peu de la religion véritable, & ne remontoient pas juſqu'à elle. C'eſt pourquoi ils donnent une autre ſource aux noms *Hellenes* & *Iones*, comme nous le verrons dans la ſuite: car je me crois obligé de rapporter auſſi leur ſentiment.

* Hircus captarum rex Græciæ. *Dans l'hébreu*, rex *Javan*.

Tharſis, étoit le ſecond fils de Javan. Il s'établit, comme ſes freres, dans la Gréce, & peut-être dans l'Acaïe & les provinces voiſines, comme Eliza dans le Péloponnéſe.

Cethim. Il ne ne nous eſt pas permis de douter que ce ne ſoit le pere des Macédoniens après l'autorité du premier livre des Maccabées, où il eſt dit dès le commencement qu'Alexandre fils de Philippe, Macédonien, ſortit de ſon pays, qui étoit celui de *Céthim*, pour aller faire la guerre à Darius Roi de Perſe. Et dans le chap. 8. parlant des Romains & de leurs victoires ſur les derniers Rois de Macédoine Philippe & Perſée, il les appelle Rois des Céthéens.

1. *Maccab* *l.* 1.

Egreſſus de terra Cethim. *v.* 5.

Philippum & Perſeum Cetheorum regem.

Dodanim. Il eſt fort vraiſemblable que la Theſſalie & l'Epire furent le partage de ce quatrieme fils de Javan, & que le culte impie de Jupiter de *Dodone*, auſſi bien que la ville de * *Dodone*, ſont des preuves que le premier Auteur étoit demeuré dans la mémoire de ceux qui tenoient de lui l'établiſſement & la naiſſance.

* Δωδώνη, ἀπ' Δωδώνε, τȣ̃ Διὸς καὶ Ευρώπης. *Stephanus.*

Voilà tout ce que l'on peut dire de certain ſur l'origine des Grecs. L'Ecriture ſainte, dont le but n'eſt pas de ſatisfaire la curioſité, mais de nourrir la piété, après ces légers rayons de lumiere, nous laiſſe dans une profonde nuit ſur le

T 4

reste de leur histoire, qui ne peut être tirée que des Auteurs profanes.

Lib. 4. c. 7. Si l'on en croit Pline, *les Grecs* s'appellerent ainsi du nom d'un ancien Roi fort obscur. Homére dans ces poëmes, les nomme Hellénes, Danaens, Argiens, Achéens. Il est remarquable que le mot *Græcus* n'est jamais employé dans Virgile.

L'extrême rusticité des premiers Grecs ne paroîtroit pas croyable, si l'on pouvoit sur ce point récuser leurs propres historiens. Un peuple assez entêté de son origine pour l'illustrer par des fables, n'en auroit pas inventé pour l'avilir. Qui croiroit que ce peuple, auquel on doit tout ce qu'on a de littérature & de belles connoissances, descendit de sauvages, qui n'avoient point d'autre loi que la force; qui ignoroient l'agriculture, & broutoient à la maniere des bêtes? C'est pourtant ce que nous attestent les honneurs divins qu'ils décernerent à celui qui leur apprit à se nourrir de gland, comme d'un aliment plus sain & plus délicat que les herbes. Il y avoit de là encore bien loin jusqu'à la politesse & à l'urbanité. Aussi n'y arriverent-ils que par une longue succession de tems.

Pausan. l. 8. p. 455. 456.

Pelasgus.

Les plus faibles ne furent pas les derniers à comprendre la nécessité de vivre ensemble, pour se garantir de la violence & de l'oppression. Ils bâtirent des mai-

ſons, dont le nombre accrut inſenſiblement, & forma des bourgs & des villes. Mais la ſociété d'habitation ne vint pas à bout d'humaniſer de tels gens. L'Egypte & la Phénicie en eurent l'honneur. L'une & l'autre, par leurs colonies, inſtruiſirent & civiliſerent les Grecs. Celle-ci leur enſeigna la navigation, le commerce, l'écriture : l'autre les poliça par ſes loix, les mit dans le goût des arts & des ſciences, & les initia dans ſes myſteres.

Herod. l. 2. c. 58. & l. 7. c. 58. 60 Plin. lib. 5. c. 12. & l. 7. c. 56.

La Gréce, dans les premiers tems, fut expoſée à de grands mouvemens, & à de fréquentes mutations, parce que les habitans du pays n'ayant point entr'eux de commerce, & n'y ayant point alors de puiſſance ſupérieure qui impoſât la loi aux autres, la violence décidoit de tout. Les plus forts s'emparoient des terres qui leur paroiſſoient les plus fertiles, & en chaſſoient les poſſeſſeurs légitimes, qui alloient chercher ailleurs des établiſſemens. Comme l'Attique étoit un pays ſec & ſtérile, ſes habitans n'eurent pas les mêmes ſecouſſes à eſſuyer; & ils ſe conſerverent toujours dans leur premier terrain : c'eſt pourquoi ils s'appelloient αὐτόχθονες, c'eſt-à- dire nés dans le pays même, à la différence de preſque tous les autres peuples, qui étoient venus d'ailleurs.

Thucyd. l. 1. p. 2.

Tels furent en général les premiers commencemens de la Gréce. Il faut maintenant descendre dans un plus grand détail, & exposer en peu de mots l'établissement des différens Etats qui la partagerent.

ARTICLE QUATRIEME.

Différens Etats dont la Gréce étoit composée.

DANS ces tems reculés, les royaumes étoient fort peu de chose, & souvent l'on en donnoit le titre à une ville d'où dépendoient quelques lieues seulement de terrain.

An. M. 1915.
A. J.C. 2089.

SICYONE. Le plus ancien des royaumes de la Créce est celui de Sicyone. Eusébe en place le commencement 1313 ans avant la premiere Olympiade. On croit qu'il dura environ 1000 ans.

Euseb. in Cron.
An. M. 2148.
A. J. C. 1856.

ARGOS. Le royaume d'Argos dans le Péloponnese commença 1080 ans avant la premiere Olympiade, du tems d'Abraham. Le premier Roi fut INACHUS. Il eut pour successeurs, PHORONÉE son fils; APIS, qui donna son nom à cette contrée; ARGUS; & après plusieurs autres, GELANOR, qui fut dépouillé & chassé du royaume par DANAUS Egyptien. Les successeurs de celui-ci furent LYNCÉE fils d'Egyptus son frere, qui seul de cin-

An. M. 2530.
A. J. C. 1675.

quante freres, échappa à la cruauté des Danaïdes; ABAS; PROETUS; ACRISIUS.

De Danaé, fille du dernier, naquit Perſée; qui dans la ſuite ayant tué par malheur ſon grand pere Acriſius, & ne pouvant plus ſoutenir la vue d'Argos où il avoit commis ce meurtre involontaire, paſſa à Mycénes, & y établit le ſiége de ſon royaume.

MYCENES. Perſée régna donc à Mycénes.

Il eut pluſieurs enfans, entr'autres Alcée, Sténélus, & Electryon. Alcée fut pere d'Amphitryon; Sténélus, d'Euryſthée; Electrion, d'Alcmene. Amphytrion épouſa Alcméne, de laquelle & de Jupiter naquit Hercule.

Euryſthée & Hercule vinrent au monde le même jour; mais la naiſſance du premier ayant été avancée par la fraude de Junon, Hercule lui fut ſoumis, & obligé de ſubir par ſon ordre les douze travaux ſi célebres dans la Fable.

Les Rois qui régnerent à Mycénes après Perſée, furent ELECTRYON. STENELUS. EURYSTHÉE. Celui-ci, après la mort d'Hercule, déclara une guerre ouverte à ces deſcendans, dans la crainte qu'ils n'entrepriſſent un jour de le détrôner. En effet les Héraclides, ayant tué dans un combat Euryſthée, entre-

rent victorieux dans le Peloponnéſe, & s'en rendirent maîtres. Mais, comme c'étoit avant le tems marqué par les deſtins, une peſte qui ſurvint, jointe à un oracle, les obligea d'en ſortir. Trois ans après, trompés par une expreſſion ambigue de l'oracle, ils firent une nouvelle tentative, qui fut encore inutile : c'étoit environ vingt ans avant la priſe de Troie.

ATRÉE, fils de Pélops, oncle maternel d'Euryſthée, lui avoit ſuccédé. C'eſt de la ſorte que la couronne paſſa aux deſcendans de Pélops, qui donnerent leur nom au Péloponneſe, appellé auparavant *Apie*. La haine meurtriere des deux freres Atrée & Thyeſte eſt connue de tout le monde.

PLISTHÉNE, fils d'Atrée, ſuccéda à ſon pere au royaume de Mycénes, qu'il laiſſa à ſon fils.

AGAMEMNON, qui eut pour ſucceſſeur ſon fils ORESTE. Le Royaume de Mycénes fut rempli de crimes & d'horreurs depuis qu'il eut paſſé dans la famille de Pélops.

TISAMÉNE & PENTHILE fils d'Oreſte, régnerent après lui : ils furent chaſſés du Péloponnéſe par les Héraclides.

A.M. 2448.
Av. J.C. 1556.

ATHENES. CECROPS, originaire d'Egypte fut le fondateur de ce royaume. S'étant établi dans l'Attique, il di-

viſa tout ce qui lui étoit ſoumis en douze cantons. Ce fût lui qui établit l'Aréopage.

Cette auguſte compagnie rendit ſous CRANAUS ſon ſucceſſeur le fameux jugement entre Neptune & Mars. Ce fut de ſon tems qu'arriva le déluge de Deucalion. Celui d'Ogygés en Attique eſt beaucoup plus ancien, & étoit arrivé 1020 ans avant la premiere Olympiade, & par conſéquent l'an du monde 2208.

AMPHICTYON, troiſieme Roi d'Athénes, procura une confédération de douze peuples, qui s'aſſembloient deux fois l'an aux Thermopyles pour y faire des ſacrifices communs, & pour y délibérer enſemble ſur les affaires publiques & particulieres de chaque peuple. Elle fut nommée l'aſſemblée des Amphictyons.

Sous ERECTHÉE, l'on marque l'arrivée de Cérès en Attique après l'enlévement de ſa fille, & l'établiſſement des Myſteres à Eleuſis.

Le régne d'EGÉE fils de Pandion eſt le tems le plus illuſtre de l'hiſtoire des Héros. C'eſt ſous lui qu'on place l'expédition des Argonuantes, les fameux travaux d'Hercule, la guerre de Minos ſecond Roi de Créte contre les Athéniens, l'hiſtoire de Théſée & d'Ariadne.

An. M. 2220.
A. J. C. 1284.

THESÉE ſuccéda à ſon pere Egée. Cécrops avoit partagé l'Attique en douze

bourgs, douze cantons séparés les uns des autres. Théſée fit comprendre aux peuples les avantages d'un gouvernement commun, & des douze bourgs n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie. . . .

CODRUS fut le dernier Roi d'Athénes. Il ſe dévoua pour ſon peuple.

An. M. 2934. A. J. C. 1070.

Après lui le titre de Roi fut éteint par les Athéniens. MEDON ſon fils fut mis à la tête de la République avec le titre d'Archonte, c'eſt-à-dire de Gouverneur ou de Préſident. Les premiers Archontes furent à vie: mais les Athéniens, fatigués d'une domination qui leur paroiſſoit encore trop approcher de la royauté, élurent de nouveaux Archontes de dix ans en dix ans, & enfin rendirent cette charge annuelle.

An. M. 2549. A. J. C. 1455.

THEBES. CADMUS, venu par mer des côtes de la Phénicie, c'eſt-à-dire des environs de Tyr & de Sidon, ſe ſaiſit du pays appellé depuis la Béotie. Il y bâtit la ville de Thébes, ou du moins une citadelle, appellée de ſon nom Cadmée; & y établit le ſiége de ſa domination & de ſa puiſſance.

Les funeſtes malheurs de Laïus l'un de ſes ſucceſſeurs & de Jocaſte ſa femme, d'Œdipe leur fils, d'Etéocle & de Polynice nés du mariage inceſtueux de Jocaſte & d'Œdipe, ont fourni une am-

ple matiere aux récits de la fable, & aux actions du Théâtre.

SPARTE ou LACEDEMONE. On croit que LELEX, premier Roi de la Laconie, commença à régner environ 1516 ans avant l'Ere Chrétienne.

THYNDARE, deuxieme Roi de Lacédémone, eut de Léda Castor & Pollux jumeaux, outre Heléne, & Clitemnestre femme d'Agamemnon Roi de Mycénes. Ayant survécu à la mort des deux jumeaux ses enfans, il songea à se choisir un successeur, en choisissant un époux à Heléne sa fille. Tous les prétendans s'engagerent par serment de s'en tenir au choix de cette Princesse qui se détermina en faveur de Mé-nélas. A peine eut-elle été trois ans avec son mari, qu'elle fut enlevée par Alexandre Pâris, fils de Priam Roi des Troyens. Cet enlévement fut l'occasion de la guerre de Troie. La Gréce commença proprement à essayer ses forces unies au siége de cette ville, où les Achille, les Ajax, les Nestors, & les Ulysses, firent pressentir à l'Asie qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. La ville fut prise par les Grecs après un siége de dix ans, à-peu-près dans le tems que Jephté conduisoit le peuple de Dieu : c'est-à-dire, selon Ussérius, l'année du monde 2820, & 1184 ans avant Jésus-Christ. Cette époque est célébre dans l'histoire, & doit être retenue

avec ſoin, auſſi bien que celle des Olympiades.

On appelle Olympiade la révolution de quatre années complettes depuis une célébration des Jeux Olympiques juſqu'à l'autre. Nous expoſerons ailleurs l'établiſſement de ces Jeux qui ſe célébroient tous les quatre ans près de la ville de Piſe, appellée autrement Olympie. L'Ere commune des Olympiades commence à l'été de l'année du monde 3228, & 776 ans avant Jéſus Chriſt, dans les Jeux où Corebe remporta le prix de la courſe.

Quatre-vingts ans après la priſe de Troie, les Héraclides rentrerent dans le Péloponnéſe, & ſe ſaiſirent de Lacédémone, où deux freres, Euryſthéne & Proclès, fils d'Ariſtodéme, régnerent enſemble. Et depuis eux le ſceptre demeura toujours conjointement dans ces deux familles. Pluſieurs années après, Lycurgue donna à Sparte ſes loix, qui l'ont rendu ſi célebre. J'en parlerai dans la ſuite avec étendue.

CORINTHE. Commença plus tard que les autres villes dont nous venons de parler, à être gouvernée par des Rois particuliers. D'abord elle fut ſoumiſe à ceux d'Argos & de Mycénes. Siſyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Sa race en fut chaſſée par les Héraclides environ 110 ans après le ſiége de Troye. Les deſcendans de Bacchis y régnerent en-

AN. M. 2628.
A. J. C. 1376

ſuite. Sous eux le gouvernement monarchique fit place à l'ariſtocratique : c'eſt-à-dire que les anciens gouvernerent, choiſiſſant entr'eux tous les ans un premier Magiſtrat, qu'ils appelloient Prytanis. Enfin Cypſélus, ayant gagné le peuple, s'empara de l'autorité, qu'il fit paſſer à ſon fils Périandre, fort connu parmi les Sages de la Gréce, au nombre deſquels ſon goût pour les ſciences & pour les gens ſavans l'a fait ranger.

LA MACEDOINE. On fut long-tems parmi les Grecs ſans faire beaucoup d'attention à la Macédoine. Il ſembloit que ſes Rois, relegués dans les bois & les montagnes, ne faiſoient point partie du reſte de la Gréce. Ils prétendoient deſcendre d'Hercule par CARANUS le premier d'entr'eux. Philippe, & Alexandre ſon fils releverent extrêmement la gloire de ce Royaume. Il avoit déja duré 471 ans juſqu'à la mort d'Alexandre, & il en dura encore 155 juſqu'à la priſe de Perſée par les Romains : ce qui fait en tout 626 ans.

AN M. 3210.
AV. J C. 794.

ARTICLE CINQUIEME.

Tranſmigration des Grecs dans l'Aſie Mineure.

Nous avons déja remarqué que quatre-vingts ans après la priſe de Troye, les Héraclides ſe mirent en poſſeſſion du

péloponnése, ayant défait les Pélopides; c'est-à-dire Tisaméne & Penthile fils d'Oreste, & qu'ils partagerent entr'eux les royaumes de Mycénes, d'Argos, & de Lacédémone.

Une si grande révolution changea presque toute la face de la Gréce, & donna lieu à plusieurs transmigrations fort célebres. Pour les mieux entendre, & pour avoir une idée plus nette de la situation de plusieurs peuples de la Grèce, & des quatre dialectes ou différentes langues qui y régnérent, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Strab. l. 8. p. 383, &c. Pausan l. 7. p. 399, &c.

Deucalion, qui régna en Thessalie, & sous qui arriva le déluge qui porte son nom, eut de Pyrrha sa femme deux fils, qui furent Hellen & Amphictyon. Celui-ci ayant chassé d'Athénes Cranaus, y régna à sa place. Hellen, si on en croit les historiens de sa nation, donna son nom aux Grecs, qui furent depuis appellés, Helléncs. Il eut trois fils: Eolus, Dorus, & Xuthus.

Eolus, qui étoit l'aîné, succéda à son pere, &, outre la Thessalie, il eut en partage la Locride & la Béotie. Plusieurs de ses descendans entrerent dans le Péloponnése avec Pélops, fils de Tantale Roi de Phrygie, qui donna son nom au Péloponnése, & s'établirent dans la Laconie.

La contrée voisine du Parnasse échut à Dorus, & fut appellée de son nom la Doride.

Xuthus, contraint par ses freres, pour quelque mécontentement particulier, de quitter son pays, se retira dans l'Attique, où il épousa la fille d'Erechthée Roi des Athéniens, dont il eut deux fils, Achéus & Ion.

Un meurtre involontaire commis par Achéus, l'obligea de se retirer dans le Péloponnése, qui étoit nommé pour lors Egialée, & dont une partie fut appellée de son nom Achaïe. Ses descendans s'établirent à Lacédémone.

Ion s'étant signalé par ses victoires, fut appellé par les Athéniens au gouvernement de leur ville, & donna son nom au pays : car les habitans de l'Attique sont aussi appellés Ioniens. Le nombre des citoyens s'accrut à tel point, que les Athéniens se trouverent obligés d'envoyer dans le Péloponnése une colonie d'Ioniens, qui communiquerent aussi leur nom à la contrée qu'ils occuperent.

Ainsi tous les habitans du Péloponnése, quoique composés de différens peuples, furent tous réunis sous les noms d'Achéens & d'Ioniens.

Les Héraclides, quatre-vingts ans après la prise de Troie, songérent sérieusement à se mettre en possession du Pélopon-

néſe, qu'ils croyoient leur appartenir de droit. Ils avoient trois Chefs principaux, fils d'Ariſtomaque, ſavoir Téméne, Creſphonte, & Ariſtodéme. Celui-ci étant mort, ſes deux fils Euryſthéne & Proclès prirent ſa place. Le ſuccès de leur expédition fut auſſi heureux que le motif en paroiſſoit juſte, & ils rentrerent en poſſeſſion de leur ancien domaine. Argos échut à Téméne, la Meſſénie à Creſphonte, & la Laconie aux deux fils d'Ariſtodéme,

Ceux des Achéens qui deſcendoient d'Eolus, & qui juſques-là avoient habité dans la Laconie, en ayant été chaſſés par les Doriens qui étoient rentrés dans le Péloponnéſe avec les Héraclides, s'établirent, après quelques courſes, dans le canton de l'Aſie Mineure, qui depuis fut appellé l'Eolide, où ils fonderent Smyrne, & onze autres villes. Mais la ville de Smyrne paſſa dans la ſuite aux Ioniens. Les Eoliens occuperent auſſi pluſieurs villes de Lesbos.

Quant aux Achéens de Mycénes & d'Argos, comme ils ſe virent contraints d'abandonner leur pays aux Héraclides, ils s'emparerent de celui des Ioniens, qui habitoient comme eux dans le Péloponnéſe. Ceux-ci ſe réfugiérent d'abord à Athénes, qui étoit leur patrie originaire; d'où ils partirent quelque tems après ſous la conduite de Nilée & d'Androcle, tous

deux fils de Codrus, & s'emparerent de cette côte de l'Asie Mineure qui est entre la Carie & la Lydie, & qui de leur nom fut appellée Ionie; & ils y bâtirent douze villes, Ephése, Clazoméne, Samos, &c.

La puissance des Athéniens, qui avoient alors pour Roi Codrus, s'étant fort augmentée par le grand nombre de ceux qui se réfugioient dans leur pays, les Héraclides crurent devoir s'opposer à leur progrès, & les attaquerent. Ceux-ci furent vaincus dans un combat, mais ils ne laisserent pas de demeurer maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare, & établirent dans ce pays les Doriens à la place des Ioniens.

Strab p.393.

Une partie de ces Doriens demeura dans le pays après la mort de Codrus: quelques-uns passerent en Créte: le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie Mineure qui de leur nom a été appellée Doride. Ils y bâtirent Halicarnasse, Cnide & d'autres villes; & s'établirent dans les îles de Rhodes, de Cos, &c.

Strab. p. 653.

Dialectes des Grecs.

Il sera maintenant plus aisé d'entendre ce qui regarde les dialectes de la Gréce. Il y en avoit quatre, savoir l'Attique, l'Ionique, le Dorique, & l'Eolien. C'é-

toient autant de langages, parfaits chacun dans leur genre, dont différens peuples se servoient, mais qui avoient tous une même langue pour fondement. Et cette diversité de langages ne doit pas paroître étonnante dans un pays, dont les habitans ne dépendoient point les uns des autres, mais avoient chacun leur domaine particulier.

1. Le Dialecte *Attique* est celui qui étoit usité dans Athénes, & dans le pays circonvoisin. Il a été suivi particuliérement par Thucydide, Aristophane, Platon, Isocrate, Xénophon, & Démosthéne.

2. L'*Ionien* étoit presque le même que l'ancien Attique. Mais passant depuis dans quelques villes de l'Asie Mineure, & dans les villes adjacentes, qui étoient colonies des Athéniens & de ceux de l'Achaïe, il reçut là comme une nouvelle teinture, & ne suivit pas toute la délicatesse où arriverent depuis les Athéniens. C'est en cette langue qu'ont écrit Hippocrate & Hérodote.

3. Le *Dorique* a été premiérement en usage parmi les Lacédémoniens, & ceux d'Argos. Ensuite il passa dans l'Epire, dans la Libye, la Sicile, Rhodes, & Créte. C'est celui qu'ont suivi Archiméde & Théocrite, tous deux de Syracuse, & Pindare.

4. L'*Eolien* a été d'abord uſité parmi les Béotiens & leurs voiſins, puis dans l'Eonie, région de l'Aſie Mineure entre l'Ionie & la Myſie, qui comprenoit dix ou douze villes, colonies des Grecs. C'eſt celui qui a été ſuivi par Sapho & Alcée, dont il reſte peu de choſe. On le trouve auſſi mêlé dans Théocrite, Pindare, Homére, & dans pluſieurs autres.

ARTICLE SIXIEME.

Gouvernement Républicain établi preſque généralement dans toute la Gréce.

On a pu remarquer dans le peu que j'ai dit des divers établiſſemens de la Gréce, que le fonds primordial de tous ces différens Etats étoit le gouvernement monarchique, le plus ancien de tous, le plus univerſellement répandu, le plus propre à entretenir la paix & la concorde, &, comme l'obſerve Platon, formé ſur le modéle de l'autorité paternelle, & de cet empire doux & modéré que les peres exerçoient dans leur famille.

Plat. lib 3 de leg. p.680

Les choſes ayant dégénéré peu à peu par l'injuſtice des uſurpateurs, par la dureté des maîtres légitimes, par les ſoulévemens des peuples, & par mille autres révolutions qui arriverent dans ces Etats; un eſprit tout contraire au premier s'empara de la Gréce entiere; y alluma un deſir violent de la liberté, &

établit par-tout, excepté dans la Macédoine, un gouvernement républicain, mais varié en presque autant de manieres qu'il y avoit de différentes villes, selon le génie & le caractere de chacun des peuples.

Il resta toujours néanmoins je ne sai quel levain de l'ancienne domination, qui réveilla de tems en tems l'ambition de plusieurs citoyens, & leur inspira le desir de se rendre maîtres de leur patrie. Dans presque tous ces petits Etats de la Gréce, on vit souvent des particuliers, qui n'ayant aucun droit au trône par leur naissance, ni par le choix des citoyens, chercherent à s'y élever par cabale, par trahison, par violence; & qui, sans respect pour les loix, sans égard pour le bien public, exercerent l'autorité souveraine avec un empire despotique & un pouvoir arbitraire. Pour se maintenir dans leur injuste usurpation au milieu des défiances & des allarmes, ils se crurent obligés de prévenir de fausses conjurations, ou de réprimer des conspirations réelles par les plus cruelles proscriptions, & de sacrifier à leur sûreté tous ceux que leur mérite, leur rang, leurs richesses, leur zéle pour la liberté, leur amour pour la patrie, rendoient suspects à un gouvernement soupçonneux & mal affermi, qui sentoit bien qu'il étoit haï de

tous,

tous, & qu'il méritoit de l'être. C'eſt cette conduite inhumaine qui rendit ces hommes ſi odieux ſous le nom de * *Tyrans*, & qui fournit une ſi ample matiére aux déclamations des orateurs, & aux repréſentations tragiques du théatre.

De toutes ces villes & de toutes ces parties de la Gréce, ſéparées entiérement, ce ſemble, les unes des autres par leurs loix, leurs coutumes, leurs intérêts, ſe forma néanmoins un ſeul tout & un corps unique, dont les forces s'accrurent jusqu'au point de faire trembler la puiſſance formidable des Perſes ſous Darius & Xerxès, & qui l'auroit peut-être abſolument détruite dès lors, ſi la Gréce avoit pu ſe maintenir dans cette union & cette concorde qui la rendoit invincible. C'eſt le ſpectacle qui va nous occuper dans la ſuite, & qui mérite certainement toute l'attention des Lecteurs. Nous verrons, dans les volumes qui ſuivront, un petit peuple renfermé dans l'enceinte d'un pays qui n'égaloit pas le quart de la France, aux priſes avec le plus puiſſant empire qui fût alors ſur la terre; & nous le verrons, non-ſeulement tenir tête aux armées innombrables des Perſes, mais les diſſiper, les mettre en

* *Ce nom dans ſon origine, ſignifie Roi, & ſe donnoit anciennement aux Princes légitimes.*

fuite, les tailler en piéces, & réduire quelquefois l'orgueil Perſan à accepter des conditions de paix auſſi honteuſes pour les vaincus, que glorieuſes pour les vainqueurs

Parmi les villes de la Gréce, deux ſe diſtinguerent particulierement, & s'acquirent une autorité & une ſorte de ſupériorité ſur toutes les autres, que le mérite ſeul leur attira : c'eſt Lacédémone & Athénes. Comme elles ſoutiendront un grand perſonnage dans l'hiſtoire qui va ſuivre, avant que d'entrer dans ce détail, je crois devoir donner par avance quelque idée du génie, du caractere, des mœurs, du gouvernement de ces deux peuples. Plutarque, dans les vies de Lycurgue & de Solon, me fournira la principale partie de ce que j'ai à dire ſur ce ſujet.

ARTICLE SEPTIEME.

Gouvernement de Lacédémone : Loix établies par Lycurgue.

Il n'y a peut être rien dans toute l'hiſtoire profane de plus atteſté, ni en même tems de plus incroyable, que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone, & la diſcipline que Lycurgue y avoit établie. Ce Légiſlateur étoit fils d'Eunomus, l'un des deux Rois qui commandoient en-

Plut. in vit. Lycurg. p. 40.

ſemble à Sparte. Il lui eût été facile de monter ſur le trône, après la mort de ſon frere aîné qui n'avoit point laiſſé d'enfant mâle, & il fut Roi en effet pendant quelques jours. Mais, dès que la groſſeſſe de ſa belle-ſœur fut connue, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, ſi c'étoit un fils, & dès ce moment, il adminiſtra le royaume comme ſon tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire ſous main, que s'il vouloit lui promettre de l'épouſer quand il ſeroit Roi, elle feroit périr ſon fruit. Une propoſition ſi déteſtable fit horreur à Lycurgue : il diſſimula néanmoins, & amuſant cette femme par différens prétextes, il la mena juſqu'à ſon terme. Quand l'enfant fut né, il le déclara Roi, & le fit nourrir avec grand ſoin. La joie que ſa naiſſance cauſa au peuple, le fit nommer CHARILAUS.

L'Etat étoit pour lors dans un grand déſordre, l'autorité des Rois étant abſolument mépriſée, & celle des Loix encore plus. Nul frein ne pouvoit retenir l'audace du peuple, qui alloit tous les jours en croiſſant. *Pag. 41.*

Lycurgue conçut le hardi deſſein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone, & pour être en état d'y établir de plus ſages réglemens, il jugea

à propos de faire plusieurs voyages, afin de connoître par lui-même les différentes mœurs des peuples, & de consulter ce qu'il y avoit de personnes plus habiles & plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'isle de Créte, dont les loix dures & austeres étoient fort célebres : il passa de-là en Asie, où régnoit une conduite toute opposée : & enfin il se rendit en Egypte, le domicile des sciences, de la sagesse, & des bons conseils.

g. 42. Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoyens ; & les Rois même presserent son retour, sentant bien qu'ils avoient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir & dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques loix particulieres ne produiroient pas un grand effet.

Mais avant que d'exécuter son dessein, il alla à Delphes pour consulter Apollon ; & après avoir offert son sacrifice, il reçut cet oracle si célebre, dans lequel la Prêtresse l'appelloit *Ami des dieux*, *& dieu plutôt qu'homme*. Et quant à la grace qu'il avoit demandée de pouvoir établir de bonnes loix dans son pays, elle lui déclaroit que le dieu avoit exaucé

ſes prieres, & que la République qu'il alloit former, ſeroit la plus excellente République qui eût jamais été.

Etant revenu à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ſes vues; & s'étant aſſuré de leur conſentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner & pour intimider ceux qui voudroient s'oppoſer à ſon entrepriſe.

On peut rappeller à trois principaux établiſſemens la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduiſit à Lacédémone.

I. ETABLISSEMENT. *Sénat.*

DE TOUS les nouveaux établiſſemens de Lycurgue, le plus grand & le plus conſidérable fut celui du Sénat, lequel, comme dit Platon, tempérant la puiſſance trop abſolue des Rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cauſe du ſalut de cet Etat. Car, au lieu qu'auparavant il étoit toujours chancelant, & qu'il panchoit tantôt vers la Tyrannie par la violence des Rois, tantôt vers la Démocratie par le pouvoir trop abſolu du peuple; ce Sénat lui ſervit comme d'un contrepoids qui le maintint dans l'équilibre, & qui lui donna une

Plut. in Lyc. p. 42.

assiette ferme & assurée : les vingt-huit * Sénateurs qui le composoient se rangeant du côté des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & fortifiant au contraire le parti du peuple quand les Rois vouloient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouverent la puissance des Trente, qui composoient le Sénat, encore trop forte & trop absolue : c'est pourquoi ils lui donnerent un frein en lui opposant l'autorité des * Ephores environ cent trente ans après Lycurgue. Les Ephores étoient au nombre de cinq, & ne demeuroient qu'un an en charge. Ils étoient tous tirés du peuple, & par là ressembloient assez aux Tribuns du peuple chez les Romains. Ils avoient droit de faire arrêter les Rois, & de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le Roi Théopompe que commencerent les Ephores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisseroit à ses enfans la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avoit reçue, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable.*

* *Ephore signifie Contrôleur, Inspecteur.*

Arist. l. 2. de Rep. pa. 9 311.

* *Ce Conseil étoit composé de trente personnes, en y comprenant les deux Rois.*

Le gouvernement de Lacédémone n'étoit donc pas purement monarchique, les Grands y avoient beaucoup de part, & le peuple n'en étoit pas exclus. Toutes les parties de ce corps politique, à mesure qu'elles conspiroient au bien général, y trouvoient le leur : en sorte que, malgré l'inquiétude & l'inconstance du cœur humain, qui soupire toujours après le changement, & ne se guérit jamais de son dégoût pour l'uniformité, Lacédémone, pendant plusieurs siécles, se maintint dans l'observation de ses loix.

2. ETABLISSEMENT. *Partage des terres, & décri de la monnoie d'or & d'argent.*

Pag. 44.

LE SECOND établissement de Lycurgue & le plus hardi, fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour rétablir dans la République la paix & le bon ordre. La plupart des habitans du pays étoient si pauvres, qu'ils n'avoient pas un seul pouce de terre, & tout le bien se trouvoit entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe ; & deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes & plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence & les excessives richesses : il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun, & d'en faire un nouveau par-

tage, pour vivre enſemble dans une parfaite égalité; ne donnant les prééminences & les honneurs qu'à la vertu & au mérite.

Cela fut auſſitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts qu'il diſtribua à ceux de la campagne, & il fit neuf mille parts du territoire de Sparte qu'il diſtribua à autant de citoyens. On dit que quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traverſant les terres de la Laconie qui venoient d'être moiſſonnées, & voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il ſe tourna vers ceux qui l'accompagnoient, & leur dit en riant : *Ne ſemble-t-il pas que la Laconie ſoit l'héritage de pluſieurs freres qui viennent de de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire auſſi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entr'eux toute ſorte d'inégalité. Mais, voyant qu'ils le ſupporteroient avec plus de peine s'il s'y prenoit ouvertement, il y procéda par une autre voie en ſapant l'avarice par les fondemens. Car premierement il décria toutes les monnoies d'or & d'argent, & ordonna qu'on ne ſe ſerviroit que de monnoie de fer, qu'il fit d'un ſi grand poids & d'un ſi bas prix, qu'il falloit une charrette à deux bœufs

pour porter une ſomme de dix * mines, & une chambre entiere pour la ſerrer.

* Cinq cen[s] livres.

De plus, il chaſſa de Sparte tous les arts inutiles & ſuperflus : mais quand il ne les auroit pas chaſſés, la plupart ſeroient tombés d'eux-mêmes, & auroient diſparu avec l'ancienne monnoie, parce que les artiſans ne trouvoient pas à ſe défaire de leurs ouvrages, & que cette monnoie de fer n'avoit point de cours chez les autres Grecs, qui bien loin de l'eſtimer s'en mocquoient, & en faiſoient des railleries.

3. ETABLISSEMENT. *Repas publics.*

Pag. 41.

LYCURGUE, voulant encore faire plus vivement la guerre à la molleſſe & au luxe, & achever de déraciner l'amour des richeſſes, fit un troiſieme établiſſement; ce fut celui des repas. Pour en écarter toute ſomptuoſité & toute magnificence, il ordonna que tous les citoyens mangeroient enſemble des mêmes viandes qui étoient réglées par la Loi, & il leur défendit expreſſément de manger chez eux en particulier.

Par cet établiſſement des repas communs, & par cette frugale ſimplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque ſorte de nature aux richeſſes, [a]

[a] Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζυλον, καὶ ἄπλουτον ἀπειργάσατο. *Plut.*

en les mettant hors d'état d'être desirées, d'être volées, & d'enrichir leurs possesseurs : car il n'y avoit plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre & le riche mangeoient ensemble en même lieu ; & il n'étoit pas permis de venir se présenter aux sales publiques, après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observoient avec grand soin celui qui ne buvoit & ne mangeoit point, & lui reprochoient son intempérance, ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisoient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance ; & ce fut à cette occasion que dans une émeute populaire un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui fut bien s'en venger ; car par les manieres pleines de bonté & de douceur avec lesquelles il le traita, de violent & d'emporté qu'il étoit, il le rendit en assez peu de tems très-modéré & très sage.

Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes ; & pour y être reçu, il falloit être agréé de toute la compagnie. Chacun apportoit par mois un boif-

ſeau de farine, huit meſures de vin, cinq livres de fromage, deux livres & demie de figues, & quelque peu de leur monnoie pour l'apprêt & l'aſſaiſonnement des vivres. On etoit obligé de ſe trouver au repas public; & long-tems après, le Roi Agis, au retour d'une expédition glorieuſe, ayant voulu s'en diſpenſer pour manger avec la Reine ſa femme, fut réprimandé & puni.

Les enfans même ſe trouvoient à ces repas, & on les y menoit comme à une école de ſageſſe & de tempérance. Là ils entendoient de graves diſcours ſur le gouvernement, & ne voyoient rien qui ne les inſtruisît. La converſation s'égayoit ſouvent par des railleries fines & ſpirituelles, mais qui n'étoient jamais baſſes ni choquantes; & dès qu'on s'appercevoit qu'elles faiſoient peine à quelqu'un, on s'arrêtoit tout court. On les accoutumoit auſſi au ſecret; & quand un jeune homme entroit dans la ſalle, le plus vieux lui diſoit, en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui ſe dit ici, ne ſort par-là.*

Le plus exquis de tous leurs mets étoit ce qu'ils appelloient *la ſauce noire*, & les vieillards la préféroient à tout ce qu'on leur ſervoit ſur la table. Denys le Tyran s'étant trouvé à un de ces repas, n'en jugea pas de même, & ce ragoût lui pa-

Cic Tuſc. Quæſt. lib. n. 98.

rut fort fade. Je ne m'en étonne pas, dit celui qui l'avoit préparé : l'assaisonnement, y a manqué. Et quel assaisonnement, reprit le Tyran ? La course, la sueur, la fatigue, la faim, la soif. Car c'est là, ajouta le Cuisinier, ce qui assaisonne ici tous nos mets.

4. AUTRES ORDONNANCES.

Page. 47.

QUAND je parle d'ordonnances de Lycurgue, je n'entends pas des loix écrites : il crut n'en devoir laisser presque aucune de cette sorte, persuadé que ce qu'il y a de plus fort & de plus efficace pour rendre les villes heureuses & les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs & dans l'esprit des citoyens par la pratique même. Car les principes que l'éducation y a gravés, demeurent fermes & inébranlables, comme étant fondés sur la volonté seule, qui est toujours un lien plus fort & plus durable que le joug de la nécessité ; & les jeunes gens, qui ont été ainsi nourris & élevés, deviennent eux-mêmes leurs loix & leurs législateurs. Voila pourquoi Lycurgue, au lieu de laisser ses réglemens par écrit, les mit en usage, & les fit pratiquer.

Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus grande & la plus importante affaire d'un Législateur. Son grand principe étoit qu'ils appartenoient encore

plus à l'Etat qu'à leurs peres : & c'eſt pour cela qu'il ne laiſſa pas ceux ci maîtres de les élever à leur gré, & qu'il voulut que le public s'emparât de leur éducation, afin de les former ſur des principes conſtans & uniformes, qui leur inſpiraſſent de bonne heure l'amour de la patrie & de la vertu.

Sitôt qu'un enfant étoit né, les anciens de chaque tribu le viſitoient, & s'ils le trouvoient bien formé, fort & vigoureux, ils ordonnoient qu'il fût nourri, & lui aſſignoient * une des neuf mille portions pour ſon héritage. Si au contraire ils le trouvoient mal fait, délicat & foible, & s'ils jugeoient qu'il n'auroit ni force ni ſanté, il le condamnoient à périr, & le faiſoient expoſer.

Pag. 49.

On accoutumoit de bonne heure les enfans à n'être point difficiles ni délicats pour le manger ; à n'avoir point de peur dans les ténebres ; à ne s'épouvanter pas quand on les laiſſoit ſeuls ; à ne point ſe livrer à la mauvaiſe humeur ni à la criaillerie, ni aux pleurs ; à marcher nuds pieds pour ſe faire à la fati-

Xenoph. de Laced. rep. p. 677.

* *Je ne comprends pas comment on pouvoit aſſigner à chacun des enfans de Sparte pour ſon héritage une des neuf mille portions deſtinées à cette ville. Le nombre des citoyens étoit-il toujours le même ? Ne paſſoit-il jamais celui de neuf mille ? Il n'eſt point marqué ici, comme dans le partage de la terre ſainte, que les portions aſſignées à une famille y demeuraſſent toujours, & ne puſſent être entierement aliénées.*

gue ; à coucher durement ; à porter le même habit en hiver & en été, pour s'endurcir contre le froid & le chaud.

Plut. in Lycurg. p. 50.

A l'âge de ſept ans on les diſtribuoit dans les claſſes, où ils étoient élevés tous enſemble ſous la même diſcipline. Leur[a] éducation n'étoit, à proprement parler, qu'un apprentiſſage d'obéiſſance ; le Légiſlateur ayant bien compris que le moyen le plus sûr d'avoir des citoyens ſoumis à la Loi & aux Magiſtrats, ce qui fait le bon ordre & la félicité d'un Etat, étoit d'apprendre aux enfans dès l'âge le plus tendre à être parfaitement ſoumis aux Maîtres,

Page 51.

Pendant qu'on étoit à table, le Maître propoſoit des queſtions aux jeune gens. On leur demandoit par exemple, *Qui eſt le plus homme de bien de la ville ? Que dites-vous d'une telle action ?* Il falloit que la réponſe fût prompte, & accompagnée d'une raiſon & d'une preuve conçue en peu de mots : car on les accoutumoit de bonne heure au ſtyle laconique, c'eſt-à-dire à un ſtyle concis & ſerré. Lycurgue vouloit que la monnoie fût fort peſante & de peu de valeur ; & au contraire, que le diſcours comprit en peu de paroles beaucoup de ſens.

Page 50.

Pour ce qui eſt des Lettres, ils n'en

[a] Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας.

apprenoient que pour le besoin. Toutes les sciences étoient bannies de leur pays. Leur étude ne tendoit qu'à savoir obéir, à supporter les travaux, & à vaincre dans les combats. Ils avoient pour surintendant de leur éducation un des plus honnêtes hommes de la ville, & des plus qualifiés, qui établissoit sur chaque troupe des maîtres d'une sagesse & d'une probité généralement reconnues.

Un vol d'une certaine espéce seulement, & qui n'en avoit que le nom, étoit permis & même commandé aux jeunes gens. Ils se glissoient le plus finement & le plus subtilement qu'ils pouvoient dans les jardins & dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande : & s'ils étoient découverts, on les punissoit pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe & souffrit, sans jetter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles & les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place. J'ai dit que ce vol n'en avoit que le nom, étant autorisé par la loi & par le consentement de tous les citoyens. La vue du Législateur, en le permettant, avoit été d'inspirer aux jeunes Lacédémoniens, destinés tous à la guerre, plus de hardiesse & de finesse, de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat, &

Pag. 50. Idem in Institut. Lacon. p. 237.

de leur apprendre à vivre de peu & à pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance. J'ai traité ailleurs * cette matiere avec quelque étendue.

* *Man. d'Etud. T.* 3 *p.* 491. & *ſuiv.*

Pag. 51.

La patience & la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclatoient ſur-tout dans une fête qu'on célébroit en l'honneur de Diane ſurnommée *Orthia*, où les enfans, ſous les yeux de leurs parens, & en préſence de toute la ville, ſe laiſſoient fouetter juſqu'au ſang ſur l'autel de cette inhumaine déeſſe, & quelquefois même expiroient ſous les coups, ſans pouſſer aucun cri, ni même aucun ſoupir. Et c'étoient leurs peres mêmes, qui les voyant tout couverts de ſang & de bleſſures, & près d'expirer, les exhortoient à perſévérer conſtamment juſqu'à la fin. Plutarque nous aſſure qu'il avoit vû de ſes propres yeux pluſieurs enfans perdre la vie à ce cruel jeu. De-là vient qu'Horace donne l'épithéte de patiente à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; & qu'un autre Auteur fait dire à un homme, qui avoit ſouffert trois coups de bâton ſans ſe plaindre : *Tres plagas Spartana nobilitate concoxi.*

Cic, Tuſc. Quæſt. lib. 2. *n.* 34.

Od. 7. *l.* 3.

Plut. p. 54.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens étoit la chaſſe, & les différens exercices du corps. Il leur étoit défendu d'exercer aucun art méchanique. Les Ilotes, qui étoient une eſpéce d'eſ-

claves, cultivoient leurs terres, & leur en rendoient un certain revenu.

Lycurgue vouloit que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avoit des salles communes où l'on s'assembloit pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matieres graves & sérieuses, elle étoit assaisonnée d'un sel & d'un agrément qui instruisoit & corrigeoit en divertissant. Ils étoient rarement seuls : on les accoutumoit à vivre, comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs Chefs. L'amour de la patrie & du bien commun, étoit leur passion dominante. Ils ne croyoient point être à eux, mais à leur pays. Pédaréte n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cens qui avoient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content & fort gai, disant *qu'il étoit ravi que Sparte eût trouvé trois cens hommes plus honnêtes gens que lui.*

Pag. 55.

Tout inspiroit à Sparte l'amour de la vertu, & la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations, & mêmes les inscriptions publiques. Il étoit difficile que des hommes nourris au milieu de tant de préceptes & d'exemples vivans, ne devinssent vertueux, de la maniere dont le pouvoient être des payens. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude, que Lycurgue ne permit pas

Pag. 56.

à toutes ſortes de perſonnes de voyager, de peur qu'ils ne rapportaſſent des mœurs étrangeres, & des coutumes licentieuſes, qui leur auroient bientôt inſpiré du dégoût pour la vie & pour les maximes de Lacédémone. Il chaſſa auſſi de ſa ville tous les étrangers qui n'y venoient pour rien d'utile ni de profitable, & que la curioſité ſeule y attiroit; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts & les vices de ſon pays, & perſuadé qu'il étoit plus important & plus néceſſaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues, qu'aux malades & aux peſtiférés.

A proprement parler, le métier & l'exercice des Lacédémoniens étoit la guerre. Tout tendoit là chez eux: tout reſpiroit les armes. Leur vie étoit bien plus douce à l'armée qu'à la ville: & il n'y avoit qu'eux au monde à qui la guerre fût un tems de repos & de rafraîchiſſement, parce qu'alors les liens de cette diſcipline dure & auſtere qui régnoient à Sparte étoient un peu relâchés, & qu'on leur laiſſoit plus de liberté. Chez eux la premiére loi de la guerre & la plus inviolable, comme Démarate le déclara à Xerxès, étoit de ne jamais prendre la fuite, quelque ſupérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter ſon poſte; de ne point livrer ſes

Herod. l. 7. cap. 104.

armes ; en un mot, de vaincre ou de mourir. Cette maxime leur paroiſſoit ſi capitale, que le poëte Archiloque étant venu à Sparte, ils l'obligerent dans le moment même d'en ſortir, parce qu'ils apprirent que dans une de ſes poéſies il avoit dit qu'il valoit mieux jetter bas ſes armes, que de s'expoſer à mourir.

Plut. in Lacon. Inſtitut. p. 239.

[a] De-là vient qu'une mere recommandoit à ſon fils qui partoit pour une campagne, de revenir avec ſon bouclier, ou ſur ſon bouclier ; & qu'une autre, apprenant que ſon fils étoit mort dans le combat en défendant ſa patrie, répondit froidement : *Je ne l'avois mis au monde que pour cela.* Cette diſpoſition étoit commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuſe bataille de Leuctres qui leur fut ſi funeſte, les peres & les meres de ceux qui étoient morts en combattant ſe félicitoient les uns les autres, & alloient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfans avoient fait leur devoir ; au lieu que les parens de ceux qui avoient ſurvécu à cette défaite étoient inconſolables. A Sparte, ceux qui avoient pris la fuite dans un combat, étoient diffamés pour toujours. Non-ſeulement on

Cic. lib. 1. Tuſc. Quæſt. n. 102.

Plut. in vit. Ageſ. p. 612.

[a] Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακελευομένη. Τέκνον, (ἔφη) ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. Plut. in Lacon. apophth. pag. 241. *On raportoit quelquefois ſur leurs boucliers ceux qui avoient été tués.*

les excluoit de toutes ſortes de charges & d'emplois, des aſſemblées, des ſpectacles; mais c'étoit encore une honte de s'allier avec eux par les mariages, & on leur faiſoit impunément mille outrages en public.

Plut. in Lyc. p. 53. Ils n'alloient au combat qu'après avoir imploré le ſecours des dieux par des ſacrifices & des prieres publiques: & pour lors ils marchoient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant aſſurés de la protection divine, & pour me ſervir de l'expreſſion de Plutarque, comme ſi Dieu étoit préſent, & combattoit avec eux: ὡς τοῦ θεοῦ συμπαρόντος.

Pag. 54. Quand ils avoient rompu & mis en fuite leurs ennemis, ils ne les pourſuivoient qu'autant qu'il le falloit pour s'aſſurer la victoire: après quoi ils ſe retiroient, eſtimant qu'il n'étoit ni glorieux, ni digne de la Gréce, de tailler en piéces des gens qui cedent & qui ſe retirent. Et cela ne leur étoit pas moins utile qu'honorable: car leurs ennemis, ſachant que tout ce qui réſiſtoit étoit paſſé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient ordinairement la fuite à la réſiſtance.

Pag. 57. Quand les premiers établiſſemens de Lycurgue furent reçus & confirmés par l'uſage, & que la forme de gouvernement qu'il avoit établie parut aſſez forte &

aſſez vigoureuſe pour ſe maintenir d'elle-même & pour ſe conſerver : comme Platon * dit de Dieu, qu'après avoir achevé de créer le monde, il ſe réjouit lorſqu'il le vit tourner & faire ſes premiers mouvemens avec tant de juſteſſe & d'harmonie ; ainſi le Légiſlateur de Sparte, charmé de la grandeur & de la beauté de ſes loix, ſentit un redoublement de plaiſir quand il les vit, pour ainſi dire, marcher ſeules & cheminer ſi heureuſement.

Mais deſirant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, de les rendre immortelles & immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui reſtoit encore un point le plus important & le plus eſſentiel de tous, ſur lequel il vouloit conſulter l'oracle d'Apollon ; & en attendant, il les fit tous jurer que juſqu'à ce qu'il fût de retour ils maintiendroient la forme de gouvernement qu'il avoit établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il conſulta le dieu pour ſavoir ſi ſes loix étoient bonnes & ſuffiſantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux. La Prêtreſſe lui répondit qu'il ne manquoit rien à ſes loix, & que tant que

* *Ce paſſage de Platon, dont plutarque fait ici l'application à Lycurgue, eſt dans le Timée, & donne lieu de croire que ce Philoſophe avoit lu ce que Moyſe dit de Dieu quand il créa le monde :* Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valde bona. *Gen.* 1. 31.

Sparte les obſerveroit, elle ſeroit la plus glorieuſe ville du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponſe à Sparte, & croyant ſon miniſtere conſommé, il mourut volontairement à Delphes, en s'abſtenant de manger. Il étoit perſuadé que la mort même des grands perſonnages & des hommes d'Etat ne doit pas être oiſive ni inutile à la République, mais une ſuite de leur miniſtere, une de leurs plus importantes actions, & celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la ſorte il mettoit le ſceau & le comble à tous les ſervices qu'il avoit rendus pendant ſa vie à ſes citoyens, puiſque ſa mort les obligeroit à garder toujours ſes ordonnances, qu'ils avoient juré d'obſerver inviolablement juſqu'à ſon retour.

En expoſant les ſentimens de Lycurgue ſur ſa propre mort, tels que Plutarque les a marqués, je ſuis bien éloigné de les approuver : & j'en dis autant de pluſieurs faits pareils, que je raporte quelquefois ſans y joindre de réflexion, mais ſans prétendre y donner d'approbation. Les prétendus ſages du Paganiſme n'avoient ſur l'article dont il s'agit ici, comme ſur beaucoup d'autres, que des lumieres fort bornées, & mêlées d'épaiſſes ténebres. Ils établiſſoient ce prin-

cipe admirable, qu'on trouve dans plusieurs de leurs écrits : [a] Que l'homme, placé dans le monde comme dans un poste par son Géneral, ne peut le quitter que par le commandement exprès de celui de qui il dépend, c'est à dire de Dieu même. Ils le regardoient aussi quelquefois comme un coupable condamné à une triste prison, d'où il pouvoit desirer de sortir : mais d'où il ne lui étoit permis de sortir en effet que par l'ordre du Magistrat & de la Justice, & non en brisant ses chaînes, ni en forçant les portes du cachot. Ces idées sont belles, parce qu'elles sont vraies : mais l'application qu'ils en faisoient étoit fausse, en prenant pour un ordre exprès de la divinité, ce qui n'étoit qu'un effet de leur foiblesse ou de leur orgueil, qui les portoit à se donner la mort à eux-mêmes, soit pour se délivrer des peines de cette vie, soit pour immortaliser leur nom dans la postérité, comme cela arriva à Lycurgue, à Caton, & à tant d'autres.

a Vetat Pythagoras, injussu imperatoris, id est Dei, de præsidio & statione vitæ decedere. *Cic. de senect. n.* 73.

Cato sic abiit è vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet. Vetat enim dominans ille in nobis Deus injussu hinc nos suo demigrare. Cùm verò causam justam Deus ipse dederit, ut tunc Socrati, nunc Catoni, sæpe multis : næ ille, medius filius, vir sapiens, lætus ex his tenebris in lucem illam excesserit. Nec tamen illa vincula carceris ruperit ; leges enim vetant : sed tanquam à Magistratu aut ab aliqua potestate legitima, sic à Deo evocatus atque amissus, exierit. *Id.* 1. *Tusc. Quæst. n.* 74.

REFLEXIONS *sur le gouvernement de Sparte, & sur les loix de Lycurgue.*

I. *Choses louables dans les loix de Lycurgue.*

Page 58.

IL FAUT bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les loix de Lycurgue un grand fonds de sagesse & de prudence, puisque tant qu'elles furent observées exactement à Sparte, & elles le furent pendant plus de cinq cens ans, cette ville fut si puissante & si florissante. C'étoit moins, dit Plutarque en parlant des loix de Sparte, le gouvernement & la police d'une ville ordinaire, que la conduite & le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même Auteur, comme les poëtes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion & sa massue seulement, parcouroit le monde, & le purgeoit de voleurs & de tyrans : Sparte de même, avec une simple bande * de parchemin

* *C'étoit ce que les Lacédémoniens appelloient* Scytale, *une bande de cuir ou de parchemin qu'ils entortilloient autour d'un bâton, de maniere qu'il n'y avoit aucun vuide. Ils écrivoient snr cette bande, & après avoir écrit ils la dérouloient, & l'envoyoient au Général à qui elle étoit adressée. Ce Général, qui avoit un autre bâton tout semblable à celui sur lequel cette bande avoit été roulée & écrite, l'appliquoit sur ce bâton, & par ce moyen il trouvoit la sui-*

&

& une méchante cape, donnoit la loi à toute la Grece volontairement soumise à son empire, étouffoit les tyrannies & les injustes dominations dans les cités, terminoit à son gré les guerres, & calmoit les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, & en envoyant un seul Ambassadeur, qui ne paroissoit pas plutôt, que tous les peuples soumis se rangeoient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville & son bon gouvernement imprimoient de respect à tous les hommes.

I. Nature d[u] gouvernement de Sparte.

ON TROUVE à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule seroit un grand éloge de ce Législateur. Il dit que Platon, Diogéne, Zénon, & tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un Etat politique, ont pris pour modele la république de Lycurgue : avec cette différence qu'ils se sont bornés à des paroles & à des discours, mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées & à des projets, a mis en œuvre & produit au grand jour une police inimitable, & a formé une ville entiere de philosophes.

Pour y réussir, & pour établir une forme de république la plus parfaite qui

te & la liaison des caracteres. qui sans cela étoient si dérangés, qu'ils ne pouvoient être lus. Plut. In vit. Lys. p. 444.

fût possible, il avoit comme fondu & mêlé ensemble ce que chaque espece de gouvernement paroissoit avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, & balançant les inconvéniens de chacune en particulier par les avantages que procuroit la réunion de toutes ensemble. Sparte tenoit quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois : le Conseil des Trente, autrement dit le Sénat, étoit une véritable aristocratie : & le pouvoir qu'avoit le peuple de nommer les Sénateurs, & de donner force aux loix, ressembloit au gouvernement démocratique. L'établissement des Ephores corrigea dans la suite ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ces premiers réglemens, & suppléa ce qui pouvoit y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du Sénat, qui fut également salutaire aux rois & au peuple, [a] parce que tout ce moyen là, la loi devint l'unique maîtresse des rois, & que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

1. *Partage égal des terres : or & argent bannis de Sparte.*

LE DESSEIN que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, & de bannir entierement

a Νόμος ἐπειδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐκ ἄνθρωποι τύραννοι νόμων. *Plat. Epist.* 8.

de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même tems qu'il en banniroit l'usage de l'or & de l'argent, nous paroîtroit un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenoit que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siécles.

En mettant au rang des choses louables dans les loix de Lycurgue l'établissement dont je parle ici, je ne prétends pas le donner comme absolument irrépréhensible. Car j'ai peine à le concilier avec cette loi naturelle qui défend d'ôter à l'un ce qui lui appartient, pour le donner à un autre; & c'est pourtant ce qui arriva pour lors. Je ne considere donc dans ce partage des terres que ce qu'il a de beau en lui-même, & de digne d'admiration.

Concevons-nous en effet qu'on ait pu persuader à des citoyens qui étoient les plus riches & les plus opulens de leur ville, de renoncer à tous leurs biens & à tous leurs revenus, de se confondre en tout avec les plus pauvres, de s'assujettir à un régime de vivre très-dur & très gênant, de s'interdire en un mot l'usage de tout ce qui est regardé ailleurs comme faisant la douceur & la félicité de la vie? Voilà pourtant de quoi Lycurgue est venu à bout.

Un tel établissement seroit moins merveilleux, s'il n'avoit subsisté que pendant la vie du Législateur : mais on sait qu'il lui survécut de plusieurs siécles. Xénophon dans l'éloge qu'il nous a laissé d'Agésilas, & Cicéron dans l'une de ses harangues, remarquent que Lacédémone étoit la seule ville du monde qui eût conservé immuablement la discipline & ses loix pendant un si grand nombre d'années. *Soli*, dit le dernier en parlant des Lacédémoniens, *toto orbe terrarum septingentos jam annos ampliùs unis moribus & nunquam mutatis legibus vivunt.* Je crois bien que du tems de Cicéron la discipline de Sparte, aussi bien que sa puissance, étoit fort affoiblie & diminuée : mais tous les historiens conviennent qu'elle se maintint dans toute sa vigueur jusqu'au régne d'Agis, sous lequel Lysandre, incapable lui-même de se laisser éblouir & corrompre par l'or, remplit sa patrie de luxe & d'amour pour les richesses, en y apportant des sommes immenses d'or & d'argent, qui étoient le fruit de ses victoires, & en renversant par-là les loix de Lycurgue.

Pro Flacco. num. 63.

Mais l'introduction de la monnoie d'or & d'argent ne fut pas la premiere plaie que les Lacédémoniens firent aux loix de leur Législateur. Elle fut la suite du violement d'une autre loi encore plus fon-

damentale. L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvoit songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue dans l'établissement de ses loix, & sur-tout de celle qui interdisoit l'usage de l'or & de l'argent, étoit, comme l'ont judicieusement observé Polybe & Plutarque, de réprimer & de réfréner l'ambition de ses citoyens, & de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, & de les forcer en quelque sorte de se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avoit établi suffisoit pour défendre les frontieres de Sparte; mais il ne suffisoit pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Polyb. l. 6. pag. 491.

Le dessein de Lycurgue n'avoit donc pas été de former des Conquérans. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément, quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flotes, & de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant plusieurs siécles, & jusqu'à la défaite de Xercès. A cette occasion ils songerent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais s'étant bientôt apperçus que

Plut. in moribus Laced. pag. 239.

ces commandemens éloignés & maritimes corrompoient les mœurs de leurs Généraux, ils y renoncerent ſans peine, comme nous le remarquerons à l'occaſion du Roi Pauſanias.

Plut. in vit. Lycurg. p. 59.

Quand Lycurgue avoit armé ſes citoyens de boucliers & de lances, ce n'avoit point été pour les mettre en état de commettre plus impunément des injuſtices, mais pour s'en défendre. Il en avoit fait un peuple de ſoldats & de guerriers, afin qu'à l'ombre des armes ils véculſent dans la liberté, dans la modération, dans la juſtice, dans l'union, dans la paix, en ſe contentant de leur terrain ſans uſurper celui des autres, & en ſe perſuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut eſpérer un bonheur ſolide & durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richeſſes, & qu'une domination puiſſante & étendue, peuvent donner la préférence à ces vaſtes Empires, qui ont aſſujetti l'univers par la violence : mais Lycurgue étoit convaincu qu'une ville n'avoit beſoin de rien de tout cela pour être heureuſe. Sa politique, qui a fait avec juſtice l'admiration de tous les ſiécles, avoit pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix ; & elle étoit ennemie de l'injuſtice, de la

Plut. ibid. & in vit. Ageſil. p. 614.

violence, de l'ambition, de la paſſion de dominer, & d'étendre les bornes de la république de Sparte.

Ces ſortes de réflexions, que Plutarque ſeme de tems en tems dans ſes vies, & qui en font la plus grande & la plus ſolide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner une véritable notion de ce qui fait la ſolide gloire d'un Etat réellement heureux, & à détromper de bonne heure de l'idée qu'on ſe forme de la vaine grandeur de ces Empires qui ont englouti les Royaumes, & de ces fameux Conquérans qui ne doivent ce qu'ils ſont qu'à la violence & à l'uſurpation.

3. Excellente éducation de la jeuneſſe.

LA LONGUE durée des Loix établies par Lycurgue, eſt certainement une choſe bien merveillleuſe : mais le moyen qu'il employa pour y réuſſir*, n'eſt pas moins digne d'admiration. Ce moyen fut le ſoin extraordinaire qu'il prît de faire élever les enfans des Lacédémoniens dans une exacte & ſévére diſcipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du ſerment auroit été un foible lien, ſi par l'éducation & la nourriture il n'eût imprimé les Loix dans leurs mœurs, & ne leur eût fait ſucer preſque avec le le lait l'amour de ſa police. Auſſi vit-on que ſes principales ordonnances ſe conſerverent plus de cinq cens ans, [a] comme

[a] Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καταψαμένης.

une bonne & forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage & la vertu des Spartiates, non pas tant à leur bon naturel, qu'à l'excellente éducation qu'on recevoit à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un Etat de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une maniere propre à leur inspirer l'amour des Loix de la patrie.

Orat. pro Flacco n. 63.

Le grand principe de Lycurgue, & Aristote le répête en termes formels, étoit que, comme les enfans sont à l'Etat, il faut qu'ils soient élevés par l'Etat, & selon les vues de l'Etat. C'est pour cela qu'il vouloit qu'ils fussent élevés en public & en commun, & non abandonnés au caprice des parens, qui, pour l'ordinaire par une indulgence molle & aveugle, & par une tendresse mal entendue, énervent en même tems & le corps & l'esprit de leurs enfans. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissoit au travail & à la fatigue par les exercices de la chasse & de la course : on les accoutumoit à supporter la faim & la soif, le chaud & le froid. Et, ce que les meres auront bien de la peine à se persuader, c'est que tous ces exercices durs & pénibles ten-

Lib. 8. Politico.

doient à leur procurer une forte & robuste santé, capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étoient tous destinés, & la leur procuroient en effet.

4. *Obéissance.*

MAIS ce qu'il y avoit de plus excellent dans l'éducation de Sparte, c'est qu'elle enseignoit parfaitement aux jeunes gens à obéir. De-là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithéte [a] bien magnifique, qui marque qu'elle seule savoit dompter les esprits, & rendre les hommes souples & soumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfans à Sparte, [b] afin qu'ils y apprissent la plus belle & la plus grande de toutes les sciences, qui est celle d'obéir & de commander.

5. *Respect pour les viellards. Plut. in Lacon. Institu. pag. 237.*

UNE des leçons qu'on inculquoit le plus souvent & le plus fortement aux jeunes Lacédémoniens, étoit d'avoir un grand respect pour les vieillards, & de leur en donner des marques en toute occasion, en les saluant, en leur cédant le pas dans les rues, en se levant pas honneur devant eux dans les compagnies &

a Δαμασίμβροτος c'est-à-dire, *domptense d'hommes*

b Μαθησόμενος τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. *Plat. in Agesil. pag* 606.

dans les aſſemblées publiques, mais ſurtout en recevant avec docilité & ſoumiſſion leurs avis, & même leurs réprimandes. On reconnoiſſoit à ce caractere un Lacédémonien. En uſer autrement, c'eût été ſe dégrader ſoi-même, & faire injure à ſa patrie. Un vieillard d'Athénes entrant dans le théâtre pour aſſiſter aux ſpectacles, aucun de ſes compatriotes ne lui offrit de place. Dès qu'il approcha de l'endroit où étoient aſſis les Ambaſſadeurs de Lacédémone avec leur ſuite, tous ſe leverent devant le vieillard & le placerent au milieu d'eux. [a] Lyſandre avoit donc raiſon de dire que la vieilleſſe n'avoit nulle part de domicile ſi honorable que dans la ville de Sparte, & qu'il étoit beau d'y vieillir.

2. *Choſes blâmables dans les Loix de Lycurgue.*

POUR mieux faire ſentir le foible des loix de Lycurgue, je n'aurois qu'à les comparer à celles de Moyſe, qu'on reconnoît bien avoir été dictées par une ſageſſe plus qu'humaine. Mais mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourroit être blâmé dans

[a] Lyſandrum Lacedæmonium dicere aiunt ſolitum: Lacedæmone eſſe honeſtiſſimum domicilium ſenectutis. *Cic. de ſeneƈt. n.* 63. Ἐν Λακεδαίμονι κάλλιστα γηρῶσι. *Plut. in Moral p.* 795.

les ordonnances de Lycurgue : je me contenterai de quelques légeres réflexions, que le Lecteur sans doute, justement blessé & révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déja faites avant moi.

1. Sur le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés.

En effet, pour commencer par le choix des enfans qui devoient être élevés ou exposés[1], qui ne seroit choqué de l'injuste & barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfans qui avoient le malheur de naître avec une complexion trop foible & trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues & les exercices auxquels la République destinoit tous ses Sujets ? Est-il donc impossible, & cela est-il sans exemple, que des enfans, foibles d'abord & délicats, se fortifie dans la suite de l'âge, & deviennent même très-robustes ? Quand cela seroit, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps ? & compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, en un mot toutes les qualités qui dépendent de l'esprit ? *Omnino illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur non corporis viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service & fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses loix, que les

Cic. lib. 1. offic. n. 79.

Ibid. n. 76.

plus grands Capitaines par leurs victoires ? Agésilas étoit d'une taille si petite, & d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa premiere vue les Egyptiens ne purent s'empêcher de rire : & cependant il avoit fait trembler le grand Roi de Perse jusques dans le fond de son palais.

MAIS ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes, que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire, que Dieu même ; & un Législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité, quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'étoit autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des Anciens qui croyoient avoir droit de vie & de mort sur leurs esclaves, & même sur leurs enfans.

2. Soin unique des corps.

LE GRAND défaut des loix de Lycurgue, comme Platon & Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendoient qu'à former un peuple de soldats. Ce Législateur paroît en tout occupé du soin de fortifier les corps ; nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir de sa République tous les arts & toutes les sciences, a dont un des fruits le plus

a Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. *Pro Arch. n.* 4.

avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, & d'inspirer des manieres douces, civiles, honnêtes, propres en un mot à entretenir la société, & à rendre le commerce de la vie agréable ? De là vient que le caractere des Lacédémoniens avoit quelque chose de dur, d'austere, & souvent même de féroce : défaut, qui venoit en partie de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

3. Cruauté barbare à l'égard des enfans.

C'ÉTOIT une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; & [a] d'assujettir par différens exercices durs & pénibles le corps à la raison, à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire, s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais falloit-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé ? & n'étoit-ce pas une brutalité & une barbarie dans des peres & des meres, de voir de sang froid couler le sang des plaies de leurs enfans, & de les voir même souvent expirer sous les coups de verges ?

4. Fermeté peu humaine dans les meres.

ON ADMIRE le courage des meres Spar-

a Exercendum corpus, & ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exequendis negotiis & labore tolerando. *Lib. 1. de offic. n. 79.*

taines, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfans tués dans un combat non-seulement n'arrachoit aucunes larmes, mais causoit une sorte de joie. J'aimerois mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage, & que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait les sentimens de la tendresse maternelle. Un de nos Généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venoit d'être tué, parla bien plus sagement. „ Songeons, dit-il, maintenant „ à vaincre l'ennemi, demain je pleure- „ rai mon fils.

5. Excessif loisir.

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le tems de leur vie, excepté celui où ils faisoient la guerre. Il laissa tous les arts & tous les métiers aux esclaves & aux étrangers qui habitoient parmi eux, & ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier & la lance. Sans parler du danger qu'il y avoit de souffrir que le nombre des esclaves, nécessaires pour cultiver les terres, s'accrût à un tel point, qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions; dans combien de désordres un tel loisir devoit-il plonger des hommes toujours désœuvrés, sans occupation journaliere, & sans

travail réglé ? C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, & qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le tems de la guerre, la plupart de nos gentils-hommes passent leur vie dans une entiere inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au dessous d'eux, & ils s'en croiroient deshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légere teinture, & seulement pour le besoin : encore plusieurs d'entr'eux n'en ont aucune connoissance, & se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversations pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

6. Dureté à l'égard des Ilotes.

Lycurgue seroit absolument inexcusable s'il avoit donné lieu, comme on l'en accuse, à la dureté & à la cruauté qu'on exerçoit dans sa République contre les Ilotes. C'étoient des esclaves, dont les Lacédémoniens se servoient pour labourer leurs terres. Non seulement ils les enivroient, pour les faire paroître en cet état devant leurs enfans, & pour inspirer à ceux-ci une grande horreur d'un

vice si bas & si honteux ; mais ils les traitoient avec la derniere barbarie, & se croyoient permis de s'en défaire par les voies les plus violentes, sous prétexte qu'ils étoient toujours prêts à se révolter. Dans une occasion que Thucydide raporte, deux mille de ces Ilotes disparurent tout d'un coup, sans qu'on sût ce qu'ils étoient devenus. Plutarque prétend que cette coutume barbare ne fut mise en usage que depuis Lycurgue, & qu'il n'y eut aucune part.

Lib. 4.

7. Pudeur & modestie absolument négligées.

MAIS ce qui rend Lycurgue plus condannable, & ce qui fait mieux connoître dans quelles ténébres & dans quels désordres le paganisme étoit plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur & à la modestie, dans ce qui regarde l'éducation des filles & les mariages ; ce qui fut sans doute la source des désordres qui régnoient à Sparte, comme Aristote l'a sagement observé. Quand on compare à cette licence effrénée des réglemens du plus sage Législateur qu'ait eu l'antiquité profane, la sainteté & la pureté des loix de l'Evangile, on comprend quelle est la dignité & l'excellence du christianisme.

Lib. 2. de Rep. c. 9.

On le comprend encore d'une maniere qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les loix de Lycurgue semblent avoir de plus louable, avec celles de l'Evangile. C'est une chose

bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égaloit les pauvres aux riches, & que par le changement de monnoie il se soit réduit à une espéce de pauvreté. Mais le Législateur de Sparte, en établissant ces loix, avoit les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit*; & des milliers de fidéles, dans la suite de tous les siécles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout, pour suivre Jesus-Christ pauvre.

ARTICLE HUITIEME.

Gouvernement d'Athénes. Loix de Solon. Histoire de cette République depuis Solon jusqu'au régne de Darius I.

J'AI DEJA remarqué qu'Athénes, dans sa naissance, eut des Rois. Mais ils n'en avoient que le nom : toute leur puissance, presque restrainte au commandement des armées, s'évanouissoit dans la paix. Chacun vivoit maître chez soi, & dans une entiere indépendance. Codrus, le dernier Roi d'Athénes, s'étant dévoué pour le bien public, ses enfans Médon & Nilée disputerent le royaume entr'eux. Les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté, quoiqu'elle ne les incommodât gueres; & déclarerent Jupiter seul roi d'A-

thénes, au même tems que les * Juifs, ennuiés de la *Théocratie*, c'eſt-à-dire d'avoir le vrai Dieu pour Roi, voulurent abſolument obéir à un homme.

* *Codrus étoit contemporain de Saul.*

Plutarque obſerve qu'Homére, dans le dénombrement des vaiſſaux, ne donne le nom de *peuple* qu'aux ſeuls Athéniens : ce qui peut montrer que les Athéniens avoient dès lors beaucoup de penchant pour la démocratie, & que la principale autorité réſidoit déja dans le peuple.

A la place des Rois ils avoient créé des Gouverneurs perpétuels ſous le nom d'Archontes. La magiſtrature perpétuelle parut encore à ce peuple libre une image trop vive de la royauté, dont il vouloit anéantir juſqu'à l'ombre même. Ainſi il réduiſit cette Charge à dix ans, & puis à un, dans la vue de reſſaiſir plus ſouvent l'autorité, qu'il ne transféroit qu'à regret à ſes Magiſtrats.

Une puiſſance auſſi limitée que celle-là, contenoit mal des eſprits remuans, qui étoient devenus jaloux à l'excès de la liberté & de l'indépendance, très-délicats à ſe bleſſer de tout ce qui ſortoit de l'égalité, très faciles à prendre ombrage de ce qui avoit quelque air de ſupériorité & de domination. Les factions & les querelles renaiſſoient chaque jour. On ne s'accordoit ni ſur la religion, ni ſur le gouvernement. Athénes ainſi de-

meura long-tems hors d'état de s'accroître, trop heureuse de se conserver au milieu des longues & fréquentes dissensions qui la déchiroient.

Les malheurs instruisent. Elle apprit enfin que la véritable liberté consiste à dépendre de la justice & de la raison. Cet heureux assujettissement ne pouvoit s'établir que par un Législateur. Elle choisit Dracon, personnage d'une sagesse & d'une probité reconnues. On ne voit point qu'avant lui la Gréce ait eu des loix écrites. Il en publia, dont l'extrême rigueur, favorable par avance à la doctrine des Stoïciens, punissoit de mort la plus légere faute, comme le plus énorme forfait. Les loix de Dracon, écrites, selon Démade, non avec de l'encre mais avec du sang, eurent le sort des choses violentes. Les sentimens d'humanité dans les Juges, la compassion pour les accusés qu'on s'accoutuma à regarder comme plus malheureux que punissables, la crainte qu'eurent les accusateurs & les témoins de faire un personnage trop odieux: tous ces motifs concoururent à ralentir l'exécution de ces loix, & à les abroger peu-à-peu par le non-usage; & l'excessive rigueur conduisit à l'impunité.

An.M. 3380.
Av. J.C. 624.

Le péril de retomber dans les premiers désordres, fit recourir à de nouvelles précautions. On vouloit lâcher le

frein de la crainte, non pas le rompre. Et pour trouver les adoucissemens qui revalent bien à la loi ce qu'ils lui coûtent, on jetta les yeux sur un des plus sages & des plus vertueux personnages de son siécle, je veux dire Solon, à qui ses rares qualités, & particulierement sa grande douceur, avoient acquis l'affection & la vénération de toute la ville.

An.M. 3400.
Av. J.C. 604.

Plut. in Solon.

Il avoit donné sa principale application à l'étude de la philosophie, & surtout à la partie de cette science qu'on appelle politique, & qui regarde l'art de gouverner. Son mérite extraordinaire lui donna un des premiers rangs parmi les sept Sages de la Gréce qui illustrerent si fort ce siécle.

Pag. 81. 82.

Ces sages se rendoient assez souvent visite l'un à l'autre. Un jour que Solon alla à Milet pour voir Thalès, la premiere chose qu'il lui dit ce fut, Qu'il s'étonnoit comment il n'avoit jamais voulu avoir ni femme ni enfans. Thalès ne lui répondit rien sur l'heure : mais quelques jours après il aposta un étranger, qui se disoit arriver tout récemment d'Athénes, d'où il étoit parti depuis dix jours. Solon lui demanda d'abord s'il n'y avoit rien de nouveau lorsqu'il en étoit parti. L'étranger à qui l'on avoit fait sa leçon, repartit. Qu'il n'y avoit autre chose que la mort d'un jeune

homme, dont toute la ville accompagnoit le convoi, parce que c'étoit, disoit-on, le fils du plus honnête homme de la ville, & qui se trouvoit pour lors absent. Ah, interrompit Solon, que ce pauvre pere est à plaindre ! Mais comment l'appelloit-on ? Je l'ai ouï nommer, repliqua l'Etranger, mais son nom m'est échapé. Je me souviens seulement qu'on ne parloit que de sa sagesse & de sa justice. Chaque réponse étoit un nouveau sujet de trouble & de frayeur pour ce pere si justement allarmé. Ne seroit-ce point, dit-il, le fils de Solon ? C'est cela même, reprit l'autre. Solon à ce mot, déchirant ses habits, frappant sa poitrine, & ne s'expliquant que par des larmes & des sanglots, s'abandonna à la plus vive douleur. Alors Thalès, le prenant par la main, lui dit en souriant: Rassurez-vous ; tout ceci n'est qu'une fiction. Voilà pourquoi je n'ai point voulu me marier : c'est pour m'épargner de pareils chagrins.

Plutarque réfute fort au long ce raisonnement de Thalès, qui iroit à priver l'homme des attachemens les plus naturels & les plus raisonnables, auxquels son cœur ne manqueroit pas d'en substituer d'injustes & d'illégitimes, qui l'exposeroient aux mêmes peines. Le remède, dit-il, contre la douleur que peut

causer la perte des biens, des amis, des enfans, n'est pas de se rendre pauvre, de renoncer absolument à l'amitié, ou d'embrasser le célibat, mais de faire dans tous ces cas l'usage que l'on doit de sa raison.

Plut pag. 85. 86.

Athénes, après quelque tems de tranquillité & de paix que lui avoient procuré la prudence & le courage de Solon, car il étoit aussi brave [illegible] guerrier que bon politique, étoit retombée dans ses premieres dissensions pour le gouvernement de la République, & s'etoit divisée en autant de partis, qu'il y avoit de différentes sortes d'habitans dans l'Attique. Car les montagnards tenoient pour le gouvernement populaire; ceux de la plaine vouloient un Etat oligarchique; & ceux de la côte maritime, demandant un gouvernement mêlé des deux premiers, empechoient l'un & l'autre des deux partis opposés d'avoir l'avantage. D'ailleurs, les pauvres, qui essuyoient les plus cruelles vexations de la part des riches à cause des dettes qu'ils étoient hors d'état d'acquitter, songeoient à se choisir un chef qui les delivrât de l'inhumaine dureté de leurs créanciers, & qui changeât entierement la forme du gouvernement en faisant un nouveau partage des terres.

Dans cet extrême danger, les plus

ſages d'Athénes jetterent les yeux ſur Solon, qui n'étoit ſuſpect à aucun des deux partis, parce qu'il n'avoit pris part ni à l'injuſtice des riches, ni à la révolte des pauvres, & ils le preſſerent d'entrer dans les affaires & de travailler à faire ceſſer tous ces différends. Il eut beaucoup de peine à ſe charger d'une commiſſion ſi hazardeuſe. Enfin il fut élu Archonte, & nommé Arbitre ſouverain & Légiſlateur du conſentement de tout le monde, les riches l'agréant volontiers comme riche, & les pauvres comme homme de bien.

Il ne tenoit qu'à lui de ſe faire Roi. Pluſieurs des citoyens l'y exhortoient; & les plus ſages même, n'oſant attendre de la raiſon humaine ni des loix un changement favorable, n'étoient pas éloignés de communiquer le pouvoir ſuprême à un ſeul, qui ſe diſtinguât par ſa prudence & ſa juſtice. Mais quelque remontrance qu'on pût lui faire, & quoique ſes amis traitaſſent de baſſeſſe d'ame & de lâcheté le refus qu'il faiſoit d'accepter la royauté, il ne ſe laiſſa point ébranler, & ne ſongea qu'à établir dans ſa patrie un gouvernement qui fût la ſource d'une ſage & raiſonnable liberté.

N'oſant pas toucher à de certains deſordres & à de certains maux qui lui paroiſſoient plus forts que les remédes, il n'entreprit de changemens que ceux qu'il crut pouvoir perſuader à ſes ci-

toyens par la voie de la raiſon, ou leur faire accepter par le poids de l'autorité, en mêlant ſagement, comme il le diſoit lui-même, la force avec la juſtice. C'eſt pourquoi quelqu'un lui ayant demandé depuis ſi les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures : *Oui*, dit-il, *les meilleures qu'ils étoient capables de recevoir.*

L'ame des Etats populaires, c'eſt l'égalité. Il n'oſa, de peur de révolter les riches, propoſer celle des biens, par où l'Attique, ainſi que la Laconie, eût reſſemblé à un héritage partagé entre pluſieurs freres. Mais il tira de l'eſclavage preſque tous les citoyens, que leurs dettes exceſſives, & des arrérages accumulés, avoient forcés à ſe vendre eux-mêmes, & à ſe réduire en ſervitude. Une loi expreſſe déclara quittes tous les débiteurs.

Pag. 87.
Cette affaire attira à Solon une avanture fâcheuſe, qui lui cauſa un ſenſible déplaiſir. Déterminé à abolir abſolument les dettes, il ſentoit bien que cet Edit, qui avoit quelque choſe de contraire à la juſtice, révolteroit extrêmement les eſprits. Il cherchoit donc à en rectifier en quelque ſorte la teneur par un préambule ſpécieux, qui montrât des prétextes plauſibles, & prêtât à la loi des motifs d'équité & de raiſon qu'elle n'avoit point dans le fond. Pour cela il s'ouvrit de ſon deſſein

à

à quelques perſonnes qu'il avoit coutume de conſulter dans toutes ſes affaires, & concerta avec elles la maniere dont cet Edit devoit être énoncé. Avant qu'il fût publié, ſes amis, plus intéreſſés que fidéles, emprunterent ſecrettement des meilleures bourſes de fort groſſes ſommes, dont ils acheterent des fonds de terre, auxquels ils ſavoient bien qu'on ne devoit point toucher. Quand l'Edit parut, l'indignation qu'excita généralement une ſi lâche & ſi criante fourberie, retomba ſur Solon, quoiqu'en effet il n'y eût eu aucune part. Mais il ne ſuffit pas qu'un homme en place ſoit intégre lui-même & déſintéreſſé : tout ce qui l'environne & l'approche doit l'être, femmes, parens, amis, commis, domeſtiques. C'eſt ſur ſon compte que les autres font des fautes, & toutes les injuſtices, toutes les rapines qui ſe commettent ou par ſa négligence, ou par ſa connivence, lui ſont juſtement imputées, parce qu'il n'eſt en place que pour les empêcher.

Cette ordonnance d'abord ne plut ni à l'un ni à l'autre des deux partis. Elle choqua les riches, parce qu'elle aboliſſoit les dettes; & elle fâcha encore plus les pauvres, parce qu'elle n'établiſſoit pas un nouveau partage de terres comme ils l'avoient eſpéré, & comme Lycurgue l'avoit fait à Lacédémone. Mais il

étoit bien éloigné du crédit que ce dernier s'étoit acquis, n'ayant d'autorité à Athénes que celle que lui donnoit la réputation de sa sagesse, & la confiance des citoyens. Cependant, bientôt après, cette ordonnance fut généralement agréée, & les pouvoirs continués à Solon.

Il cassa toutes les loix de Dracon, excepté celles qui étoient contre les meurtriers. La raison qu'il eut d'en user ainsi, fut l'excessive rigueur de ces loix, qui ordonnoient peine de mort également pour toutes les fautes, en sorte que ceux qui étoient convaincus de paresse & d'oisiveté, ceux qui n'avoient volé que des herbes & des fruits dans un jardin, étoient punis aussi sévérement que les assassins & les sacriléges.

Il procéda ensuite à ce qui regarde les charges, les dignités, les magistratures, qu'il laissa toutes entre les mains des riches. Il les distribua pour cela en trois classes, selon la différence de leurs revenus, & selon l'estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouverent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis au premier rang. On plaça dans le second les citoyens qui en avoient trois cens, & dans le troisieme ceux qui n'en avoient que deux cens.

Pag. 88. Tous les autres citoyens qui étoient

au-dessous de ce revenu, furent compris dans une quatrieme & derniere classe, ils n'étoient jamais admis aux charges. Pour les consoler en quelque sorte & pour les dédommager de cette exclusion, il leur laissa le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple; ce qui au commencement ne parut rien, mais devint dans la suite un très-grand avantage, & les rendit maîtres de toutes les affaires : parce que la plupart des procès & des différends retournoient toujours au peuple, devant lequel on pouvoit appeller de tous les jugemens des Magistrats, & c'étoit dans les assemblées du peuple que se décidoient les plus grandes affaires de l'Etat, qui regardoient ou la paix, ou la guerre.

L'Arréopage, appellé ainsi du * lieu où il tenoit ses assemblées, subsistoit depuis long-tems : Solon en rétablit & en augmenta l'autorité, & lui laissa, comme à la Cour Souveraine, l'intendance générale de toutes choses, & le soin de faire observer les loix, dont il le fit dépositaire. Avant lui, les plus gens de bien étoient Juges dans l'Aréopage. Solon fut le premier qui trouva à propos qu'il n'y eût que les Archontes sortis de charge

* *C'étoit une colline près de la citadelle d'Athénes, appellée Aréopage, c'est à-dire* Colline de Mars, *depuis que Mars y eut été jugé pour le meurtre d'Herlinrothius fils de Neptune.*

qui fussent honorés de cette dignité. Il n'y avoit rien de si auguste que ce Sénat, & la réputation de ses lumieres & de son intégrité devint si grande, que quelquefois les Romains y renvoyerent la décision de causes qui leur paroissoient trop embarrassées pour les pouvoir juger eux-mêmes. La vérité seule y étoit écoutée, & afin que nul objet extérieur n'en détournât l'attention des Juges, ils tenoient leur tribunal de nuit ou dans les ténébres, & il étoit défendu aux orateurs d'employer ni exorde, ni péroraison, ni digression.

Val. Max. lib. 8 cap. 1. Lucian. in Hermot. pag. 595. Quintil. lib. 6. cap. 1.

Solon, pour prévenir, autant qu'il seroit possible, l'abus que le peuple pourroit faire de l'autorité trop grande qu'il lui laissoit, créa un second Conseil de quatre cens hommes, cent de chaque Tribu, devant lesquels on raportoit toutes les affaires, & où on les examinoit mûrement, avant que de les proposer dans l'assemblée du peuple, au jugement duquel leurs avis étoient soumis, & auquel seul appartenoit le droit de décider. C'est à ce sujet qu'Anacharsis, attiré du fond de la Scythie par la réputation des Sages de la Gréce, disoit un jour à Solon : » J'admire, qu'on ne laisse » en partage aux Sages que la délibéra» tion, & qu'on réserve la décision aux » foux ». Dans une autre occasion, où So-

lon s'entretenoit avec lui des réglemens qu'il méditoit, Anacharsis étonné qu'il espérât venir à bout de réfréner par des loix écrites l'avarice & l'injustice de ses citoyens : » Sachez, lui dit-il, que ces » écritures ressemblent proprement à des » toiles d'araignées. Les foibles & les petits » s'y prendront, & s'y arrêteront ; mais » les puissans & les riches les rompront » sans peine, & s'en débarrasseront.

Solon, habile & prudent comme il étoit, sentoit bien les inconvéniens de la Démocratie, c'est-à-dire de la puissance populaire. Mais ayant étudié à fond & connu parfaitement le caractere & le naturel des Athéniens, il comprit qu'inutilement on ôteroit le pouvoir souverain à la multitude ; & que si elle s'en laissoit dépouiller dans un tems, elle le reprendroit bientôt à main armée. Il se contenta donc de lui donner un frein par l'autorité de l'Aréopage & du Sénat des Quatre cens, & il crut que l'Etat arrêté & affermi par ces deux puissans Corps, comme par deux bonnes ancres, ne seroit plus si agité ni si tourmenté, & que le peuple seroit plus tranquille.

Je raporterai seulement quelques-unes de ses loix, par lesquelles on pourra juger des autres.

Il permit à tout le monde d'épouser la querelle de quiconque auroit été ou-

Plut. in Solon p. 88.

tragé, de ſorte que le premier venu pouvoit pourſuivre & mettre en juſtice celui qui avoit commis l'excès. Par cette ordonnance ce ſage Légiſlateur vouloit accoutumer ſes citoyens à ſentir les maux les uns des autres, comme membres d'un ſeul & même corps.

pag. 89. Par une autre loi, ceux qui dans les différends publics ne prenoient aucun parti, & attendoient le ſuccès pour ſe déterminer, étoient déclarés infâmes, condamnés à un banniſſement perpétuel, & à perdre tous leurs biens. Solon avoit appris par une longue expérience, & par de profondes reflexions, que les riches, les puiſſans, les perſonnes ſages même & les gens de bien, ſont ordinairement les plus réſervés à s'expoſer aux inconvéniens que les diſſenſions & les troubles peuvent cauſer dans la ſociété, & que le zéle du bien public les rend bien moins vifs pour le défendre, que la paſſion des factieux ne les rend ardens pour le détruire; Que le bon parti ſe trouvant ainſi abandonné par ceux qui pourroient lui donner par leur réunion plus de poids, d'autorité, & de force, devient foible contre l'audace & la violence d'un petit nombre de méchans. Pour prévenir ce malheur, qui peut avoir les plus funeſtes ſuites, Solon avoit voulu forcer les bien intentionnés par

la crainte des plus grandes peines, à se déclarer dès le commencement pour le parti le plus juste, & à ranimer le courage des meilleurs citoyens, en courant avec eux le même danger. Accoutumant ainsi les esprits à regarder presque comme ennemi & comme traître, quiconque paroissoit indifférent & insensible aux malheurs communs, il avoit préparé à l'Etat une ressource prompte & assurée contre les entreprises subites des mauvais citoyens.

Solon abolit les dots des mariages par rapport aux filles qui n'étoient pas uniques, & ordonna que les mariées ne porteroient à leurs maris que trois robes, & quelques meubles de peu de valeur. Car il ne vouloit pas que le mariage devînt un trafic & un commerce d'intérêt, mais qu'il fût regardé comme une société honorable pour donner des sujets à l'Etat; pour vivre ensemble agréablement & avec douceur; & pour se témoigner une amitié & une tendresse réciproque,

Ibid.

Avant Solon, il n'étoit point libre de tester: les biens du mourant alloient toujours à ceux de sa famille. Il permit de donner à qui l'on voudroit, quand on étoit sans enfans, préférant ainsi l'amitié à la parenté, le choix à la nécessité & à la contrainte; & rendant chacun véritablement maître de ses biens,

par la liberté qu'il lui laissoit d'en disposer à son gré. Il n'autorisa pourtant pas indifféremment toutes sortes de donations, & n'approuva que celles qu'on avoit faites librement, sans aucune violence, sans avoir l'esprit aliéné & corrompu par des breuvages, par des charmes, ou par les attraits & les caresses d'une femme ; persuadé avec justice qu'il n'y a aucune différence entre être séduit & être forcé, & mettant en même rang la surprise & la force, la volupté & la douleur, comme des moyens qui peuvent également imposer à la raison, & captiver la liberté.

Plut. p. 89. Diog. Laert. in Solon. p. 37.

Il diminua la récompense de ceux qui remportoient la victoire dans les Jeux Isthmiques & dans les Olympiques, en la fixant pour les premiers à cent dragmes, c'est-à-dire cinquante livres, & pour les seconds à cinq cens dragmes, ou deux cens cinquante livres. Il trouvoit que c'étoit une chose honteuse de donner à des athlétes & à des lutteurs, gens non-seulement inutiles mais souvent dangereux à leur patrie, des récompenses très-considérables, qu'il falloit garder pour ceux qui mouroient à la guerre pour le service de leur pays, & dont il étoit juste de nourrir & d'élever les enfans, qui suivroient un jour l'exemple de leurs peres.

Afin de mettre en vigueur les arts, les métiers, & les manufactures, il chargea le Sénat de l'Aréopage du soin d'informer des moyens dont chacun se servoit pour subsister, & de châtier ceux qui menoient une vie oisive. Outre cette premiere vûe, de faire fleurir les arts & les métiers, l'établissement de cette loi étoit fondé sur deux autres raisons encore plus importantes. 1°. Solon considéroit que ceux qui n'ont rien, & qui ne travaillent pas pour gagner de quoi vivre, sont préparés à employer toutes sortes de voies injustes pour en avoir ; & que la nécessité de subsister les dispose aux malversations, aux rapines, aux artifices & aux fraudes : ce qui forme dans le sein de la République une école de vices, & y entretient un levain qui ne manque pas de s'étendre, & de corrompre peu à peu les mœurs publiques. En 2d. lieu, les plus habiles dans l'art de gouverner ont toujours regardé ces hommes indignes & ennemis du travail, comme une troupe dangereuse d'esprits inquiets, avides de nouveautés, toujours prêts aux séditions & aux troubles, & intéressés aux révolutions de l'Etat, qui peuvent seules changer leur situation. Ce sont toutes ces vues qui porterent Solon à déclarer par la loi dont nous parlons, qu'un fils ne seroit pas tenu de nourrir son pere, s'il

ne lui avoit fait apprendre aucun métier.

Il diſpenſoit du même devoir les enfans nés d'une courtiſane. » Car il eſt » évident, diſoit-il, que celui qui mépriſe » ainſi l'honnêteté & la ſainteté du ma- » riage, n'a point eu en vue la fin légitime » qu'on s'y doit propoſer, mais n'a ſon- » gé qu'à aſſouvir ſa paſſion. S'étant donc » ſatisfait lui-même, il ne s'eſt réſervé » aucun droit ſur ceux qui ſont venus de » ce commerce, & dont il a rendu la » vie, auſſi bien que leur naiſſance, un » opprobre éternel.

Pag. 89. Il étoit défendu de dire du mal des morts, parce que la religion porte à tenir les morts pour ſacrés, la juſtice à épargner ceux qui ne ſont plus, la politique à ne pas ſouffrir que les haines ſoient éternelles.

Il l'étoit auſſi de dire aucune injure à perſonne dans les temples, dans les lieux où ſe rendoit la juſtice, dans les aſſemblées publiques, & dans les théâtres pendant les Jeux. Car de ne pouvoir être nulle part le maître de ſa colere, c'eſt l'effet d'un naturel trop indocile & trop effréné : comme de la retenir en tout tems & en toute occaſion, c'eſt une vertu audeſſus des forces humaines, & une perfection qui étoit réſervée à la loi de l'Evangile.

Cicéron remarque que le ſage Légiſlateur d'Athénes, dont les réglemens étoient

encore en vigueur de son tems dans cette puissante République, n'avoit fait aucune loi contre le parricide. Comme on lui en demandoit la raison, [a] il répondit qu'il lui sembloit que faire des loix & statuer des peines contre un crime inconnu & inoui jusques-là, c'eût été l'enseigner plutôt que le défendre.

Je passe plusieurs loix sur le mariage & sur l'adultere, où l'on remarque des contradictions manifestes, & un mélange de lumieres & de ténebres, fort ordinaire aux plus éclairés des payens, qui n'avoient point de principe fixe.

Quand Solon eut publié ses loix, & qu'on se fut engagé par un serment public à les observer religieusement du moins pendant cent années, il jugea à propos de s'éloigner d'Athénes, pour leur laisser le tems de prendre racine, & de se fortifier par l'usage, pour se délivrer lui-même des importunités de ceux qui venoient le consulter sur l'intelligence de ses loix, & pour éviter aussi les plaintes & la haine de ses citoyens : car, comme il le disoit lui-même, dans les grandes entreprises il est difficile de plaire à tout le monde. Il fut absent pendant dix ans. C'est dans cet

[a] Sapienter fecisse dicitur, cùm de eo nihil sanxerit, quod antea commissum non erat; ne, non tam prohibere, quàm admonere videretur. *Pro Rosc. Amer. n. 70.*

intervalle de tems qu'il faut placer ses voyages en Egypte, en Lydie chez le Roi Crésus, & dans plusieurs autres pays.

An. M. 3445. A. J.C. 559.

A son retour, il trouva la ville toute en mouvement & en trouble. Les trois anciennes factions s'étoient réveillées, & formoient trois partis différens. Lycurgue étoit à la tête de ceux de la plaine; Mégaclès, fils d'Alcméon, étoit chef de ceux de la côte; Pisistrate s'étoit déclaré pour les montagnards, auxquels se joignirent les artisans & les ouvriers qui vivoient de leurs bras, & qui en vouloient le plus aux riches. De ces trois Chefs, les deux derniers étoient les plus puissans.

Plut. in Solon. p. 94.

Mégaclès étoit fils de cet Alcméon, que Crésus avoit extrêmement enrichi pour un service particulier qu'il en avoit reçu. Il avoit de plus épousé une fille qui lui avoit apporté des biens immenses en mariage: c'étoit Agariste, fille de Clisthéne tyran de Sicyone. Ce Clisthéne étoit le Prince le plus riche & le plus opulent qui fût alors dans la Grece. Pour être en état de se choisir un digne gendre, & dont il pût connoître par lui-même les mœurs & le caractere, il invita tous les jeunes Seigneurs de le Gréce à venir passer une année chez lui: c'étoit une coutume ancienne d'en user ainsi. Il en vint de plusieurs endroits au nombre de treize. C'étoient tous les jours des courses, des jeux, des

Herod. l. 6. c. 125. 131.

tournois, des festins magnifiques, des conversations où l'on agitoit toutes sortes de matieres. L'un d'eux, qui jusques-là l'avoit emporté sur tous les autres, manqua ce mariage, parce que dans une danse il avoit fait des gestes & des postures qui déplurent infiniment à Clisthéne. Enfin, au bout de l'année, celui-ci se déclara pour Mégaclès, & renvoya les autres Seigneurs, après les avoir comblés d'honnêtetés & de présens. Voilà qui étoit Mégaclès.

Pisistrate étoit un homme poli, doux, insinuant, promt à secourir les * pauvres, sage & modéré envers ses ennemis, le plus habile des hommes à dissimuler, qui avoit tous les dehors de la vertu au-dessus même des plus vertueux, qui paroissoit zélé défenseur de l'égalité entre les citoyens, & absolument déclaré contre toute innovation & tout changement. Il n'eut pas de peine à tromper le peuple par cet air imposant : mais Solon connut tout d'un coup où il tendoit par ses déguisemens & ses artifices. Cependant il le ménagea dans le commencement, espérant peut-être de le ramener doucement à son devoir.

Plut. p. 95.

* Il ne faut pas entendre ceux qui demandent l'aumône. Car *en ce tems-là*, dit Isocrate, *il n'y avoit point de citoyen qui mourût de faim, ni qui en mendiant deshonorât de sa ville* Orat. Areop. p. 309.

Plut. p. 95.

En ce tems-là Thespis commençoit à * changer la Tragédie : car elle avoit été inventée avant lui. Ce spectacle attira tout le monde par sa nouveauté. Solon alla comme les autres entendre Thespis, qui jouoit lui-même selon la coutume des poëtes anciens. Quand la piéce fut finie, il appella Thespis, & lui demanda s'il n'avoit point de honte de mentir ainsi devant tant de gens. Thespis lui répondit qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions poétiques, qu'on ne faisoit que par jeu. *Oui*, repartit Solon en donnant un grand coup de son bâton contre terre : *mais si nous souffrons & approuvons ce beau jeu-là, il passera bientôt dans nos contrats & dans toutes nos affaires.*

Herod. l. 1. cap. 59-64.

Cependant Pisistrate poussoit toujours sa pointe ; & pour arriver à son but, il employa une ruse qui eut tout le succès qu'il en attendoit. S'étant blessé lui-même, & ensanglanté par tout le corps, il se fit porter sur la place dans un chariot, & excita la populace en lui faisant entendre que c'étoient ses ennemis qui l'avoient

Plut. p. 95. 96

* *La Tragédie étoit long-tems avant Thespis : mais ce n'étoit qu'un Chœur de gens qui chantoient, & qui se disoient des injures. Thespis fut le premier qui jetta dans ce Chœur un personnage, qui pour le délasser, & lui donner le tems de reprendre haleine, récitoit une avanture de quelque personnage illustre. Et c'est ce récit qui donna lieu ensuite aux sujets des Tragédies.*

mis dans cet état, & qu'il étoit la victime de ſon zéle pour la République. On convoqua ſur le champ l'aſſemblée du peuple, & il y fut réſolu, quelques remontrances que fît Solon au contraire, qu'on accorderoit cinquante gardes à Piſiſtrate pour la ſûreté de ſa perſoune. Il en augmenta bientôt le nombre autant qu'il lui plut, & par leur moyen ſe rendit maître de la citadelle. Tous ſes ennemis prirent la fuite. Chacun trembloit dans la ville, & étoit dans le trouble, excepté Solon, qui reprochoit hautement aux Athéniens leur lâcheté, & au Tyran ſa perfidie. Et comme on lui demanda ce qui pouvoit lui donner une telle aſſurance & une telle hardieſſe : *C'eſt ma vieilleſſe*, dit-il. En effet il étoit fort âgé, & il ſembloit ne haſarder pas beaucoup, étant près de finir ſes jours : ſi ce n'eſt qu'il arrive ſouvent qu'on devient plus attaché à la vie, à proportion qu'on a moins de raiſon & de droit de ſouhaiter qu'elle ſoit prolongée.

Mais Piſiſtrate, après avoir tout ſoumis, regardoit ſa conquête comme imparfaite, s'il n'y ajoutoit celle de Solon. Bien inſtruit des moyens par leſquels un vieillard peut être gagné, il n'y eut point de careſſes qu'il ne lui fît, point de marques d'eſtime & d'amitié qu'il ne lui donnât, en lui faiſant toutes ſortes d'honneurs, en

l'appellant ſouvent près de ſa perſonne ; en ſe déclarant hautement pour ſes loix, qu'il obſervoit effectivement lui-même, & qu'il faiſoit obſerver par tous les autres. Solon voyant qu'il n'étoit pas poſſible de porter Piſiſtrate à renoncer à la tyrannie, ni de la lui ôter, crut qu'il étoit de la prudence de ne pas irriter l'uſurpateur en rejettant les avances qu'il lui faiſoit ; & il eſpéra qu'en entrant dans ſa confidence & dans ſon conſeil, il ſeroit en état de rectifier au moins & de conduire une domination qu'il ne pouvoit abolir, & d'adoucir des maux qu'il n'avoit pu empêcher.

Il ne ſurvéquit pas deux ans entiers à la liberté de ſa patrie. Car Piſiſtrate s'étoit rendu maître d'Athénes ſous l'Archonte Comias, la premiere année de l'Olympiade LI, & Solon mourut l'année ſuivante ſous l'Archonte Hégeſtratus, qui ſuccéda à Comias.

Les deux partis, qui avoient pour chefs Lycurgue & Mégaclès, s'étant réunis, chaſſerent Piſiſtrate d'Athénes. Il y fut bientôt rappellé par Mégaclès même, qui lui donna ſa fille en mariage. Mais un différend, ſurvenu au ſujet de ce mariage, les ayant brouillés de nouveau, les Alcméonides eurent du deſſous, & furent obligés de ſe retirer. Piſiſtrate fut détrôné deux fois ; & deux fois il fut

remonter ſur le trône. Les artifices l'y placérent, la modération l'y maintint; & [a] ſans doute que ſon éloquence, fort grande au jugement même de Cicéron, le fit beaucoup goûter aux Athéniens, déja trop ſenſibles aux charmes de la parole, puiſqu'ils leur firent oublier le ſoin de leur liberté. Une exacte ſoumiſſion aux loix le diſtingua de ceux qui comme lui avoient uſurpé l'autorité, & la douceur de ſa domination fit honte à plus d'un Souverain légitime. Auſſi a-t-il mérité qu'on l'oppoſât aux autres tyrans. Cicéron, dans l'incertitude de la maniere dont Céſar uſeroit de la victoire après la journée de Pharſale, manda à ſon cher Atticus : [b] *Nous ne ſavons pas encore ſi le deſtin de Rome veut, ou que nous gémiſſions ſous un Phalaris ; ou que nous vivions ſous un Piſiſtrate.*

En effet, ce Tyran, s'il faut l'appeller de ce nom, ſe montra toujours fort populaire & fort modéré, juſqu'à ſouffrir tranquillement les reproches & les injures qu'il pouvoit venger d'un ſeul mot.

a Piſiſtratus dicendo tantùm valuiſſe dicitur, ut ei Athenienſes regium imperium oratione capti permitterent. *Val. Max. l.* 8. *c.* 9.

Quis doctior iiſdem illis temporibus, aut cujus eloquentia literis inſtructior fuiſſe traditur, quàm Piſiſtrati? *Cic. de Orat. l.* 3. *n.* 137.

a Incertum eſt Phalarimne, an Piſiſtratum, ſit imitaturus. *Ad Att. lib.* 7. *Ep.* 19.

Val. Max. l. 5. c. 1. Athen. l. 12. p. 532. Ses jardins & ses vergers étoient ouverts à tous les citoyens, en quoi il fut imité depuis par Cimon. On dit que ce fut *A Gell. lib. 5. c. 17.* lui qui le premier ouvrit une bibliothéque publique à Athénes, laquelle s'augmenta beaucoup dans la suite, & fut transportée en Perse par Xerxès lorsqu'il prit la ville, Mais Séleucus Nicanor, long-tems après, la fit reporter à Athénes. *Lib. 3. de Orat. n. 137.* Cicéron croit que ce fut Pisistrate aussi qui le premier donna aux Athéniens la connoissance des poémes d'Homere; qui en disposa les livres dans l'ordre où nous les avons, au lieu qu'auparavant ils étoient confus & dérangés; & qui les fit réciter publiquement dans les fêtes qu'on appelloit Panathénées. Platon attri- *In Hipparcho. p. 228.* bue cet honneur à son fils Hipparque

Arist. lib. 5. de Rep c. 12. Pisistrate mourut tranquillement, & transmit à ses enfans la souveraineté qu'il avoit usurpée il y avoit trente-trois ans, dont il en avoit régné dix-sept en paix.

An. M. 3478. A. J. C. 525. Ses enfans étoient Hippias & Hipparque: Thucydide en ajoute un troisieme, qu'il appelle Thessalus. Il paroît qu'ils avoient hérité de leur pere le goût pour *In. Hip. p. 228 & 229.* les lettres & pour les gens savans. Platon, qui attribue à Hipparque ce que nous avons dit des poëmes d'Homére, ajoute qu'il fit venir à Athénes le fameux poëte Anacréon, qui étoit de Téos ville

d'Ionie, lui ayant envoyé exprès un vaisseau à cinquante rames. Il avoit aussi chez lui Simonide, autre poëte assez célebre, qui étoit de l'île de Céos, l'une des Ciclades dans la mer Egée, à qui il payoit une grosse pension, & faisoit de riches présens. Le dessein de ces Princes, en faisant venir ainsi des gens savans à Athénes, étoit, dit Platon, d'adoucir & de cultiver l'esprit de leurs citoyens, & de leur inspirer du goût pour la vertu, en leur en inspirant pour les sciences. Il n'y eut pas jusqu'aux gens de la campagne qu'ils songerent à instruire, en faisant ériger, non-seulement dans toutes les rues de la ville, mais sur tous les chemins publics, des statues de pierres, appellées Mercures, où étoient inscrites de graves sentences propres à former les mœurs, qui par de muettes leçons instruisoient tous les passans. Platon semble supposer qu'Hipparque avoit l'autorité, ou que les deux freres régnoient ensemble. Mais Thucydide démontre que ce fut Hippias qui succéda à son pere, comme l'aîné de ses enfans.

Lib. 6. pag. 215.

Quoi qu'il en soit, leur régne en tout, depuis la mort de Pisistrate, ne dura que dix-huit ans ; & voici comme il finit.

Harmodius & Aristogiton, tous deux citoyens d'Athénes, étoient liés d'une amitié très étroite. Hipparque, mécon-

Thucyd. lib. 6. pag. 436. 450.

tent du premier pour une injure perſonnelle qu'il prétendoit en avoir reçue, chercha à s'en venger ſur ſa ſœur par un affront public qu'il lui fit, en l'obligeant de ſe retirer honteuſement d'une proceſſion ſolennelle où elle devoit porter une corbeille ſacrée, ſous prétexte qu'elle n'étoit point en état d'aſſiſter à cette cérémonie. Le frere, & encore plus ſon ami, piqués juſqu'au vif d'une ſi ſanglante injure, prirent dès lors la réſolution d'attaquer les Tyrans. Ils attendirent pour cela l'occaſion d'une fête, qui leur parut très favorable pour leur deſſein : c'étoit celle des Panathénées, où la cérémonie de la fête demandoit que tous les artiſans fuſſent en armes. Pour plus grande ſûreté, ils n'avoient mis dans leur ſecret qu'un très petit nombre de citoyens, comptant qu'au premier mouvement tous les autres ſe joindroient à eux. Le jour arrivé, ils vinrent de bonne heure dans la place armés de leurs poignards. Hippias ſorti du palais, alla dans le Céramique, qui étoit un lieu hors de la ville, où étoit pour lors la compagnie des Gardes, & il donna les ordres néceſſaires pour la cérémonie. Les deux amis l'y avoient ſuivi. Ils virent un des conjurés qui s'entretenoit familierement avec lui. Ils crurent qu'ils étoient trahis. Ils auroient bien exécuté dans le moment même leur deſſein

ſur Hippias : mais ils vouloient commencer par l'auteur de l'affront qu'ils vengeoient. Ils retournent donc à la ville, & ayant rencontré Hipparque, ils le tuent. Mais ayant été arrêtés ſur le champ, eux-mêmes furent tués, & Hippias trouva le moyen de diſſiper cet orage.

Depuis ce tems-là il ne garda plus de meſures, & régna véritablement en tyran, faiſant mourir un grand nombre de citoyens. Pour ſe mettre à l'abri d'une pareille entrepriſe, & ſe préparer une retraite sûre en cas d'accident, il chercha de l'appui au-dehors, & donna ſa fille en mariage au fils du Tyran de Lampſaque.

Cependant les Alcméonides, qui dès le commencement de la révolution avoient été exilés d'Athénes par Piſiſtrate, & qui voyoient leur eſpérance trompée par le mauvais ſuccès de la derniere conſpiration, ne perdirent pas néanmoins courage, & tournerent leurs vûes d'un autre côté. Comme ils étoient riches & fort puiſſans, ils ſe firent charger par les Amphictyons, qui formoient le Conſeil public de la Gréce, de la conſtruction du nouveau temple de Delphes, moyennant la ſomme de trois cens talens, c'eſt-à-dire trois cens mille écus. Généreux comme ils étoient, & d'ailleurs ayant leurs raiſons pour en uſer ainſi, ils y mirent beaucoup

Herod. lib. 5. cap. 62. 96.

du leur, & firent à leurs dépens la façade du temple de marbre de Paros, quoiqu'elle ne dût être que de pierres, suivant le marché qu'ils avoient fait avec les Amphictyons.

La libéralité des Alcméonides n'avoit pas été tout-à-fait gratuite, ni leur magnificence à l'égard du Dieu de Delphes un pur effet de religion. La politique y étoit entrée pour beaucoup, & y avoit eu la plus grande part. Ils avoient espéré par ce moyen se faire un grand crédit dans le temple, & cela arriva comme ils l'avoient projetté. L'argent qu'ils répandirent à pleines mains dans celles de la Prêtresse, acheva de les rendre maîtres absolus & de l'oracle, & du dieu prétendu qui le rendoit, qui dans la suite, devenu leur écho, ne fit que répéter fidélement les paroles qu'ils lui avoient dictées, & leur prêta avec une constante reconnoissance le secours de sa voix & de son autorité. Toutes les fois donc qu'il venoit quelque Spartiate consulter la Prêtresse, soit en son nom, soit au nom de la République, elle ne lui promettoit l'assistance de son dieu qu'à condition que les Lacédémoniens délivreroient Athénes du joug de le tyrannie. Elle leur répéta cet ordre tant de fois, qu'ils se déterminérent enfin à faire la guerre aux Pisistratides, quoiqu'ils eussent avec eux les plus for-

tes liaisons d'amitié & d'hospitalité, [a] préférant, dit Hérodote, la volonté de Dieu à toutes les considerations humaines.

La premiere tentative leur réussit mal ; & les troupes qu'ils envoyerent contre le Tyran furent repoussées avec perte. Elle fut suivie de près d'une seconde, qui paroissoit ne devoir pas avoir un meilleur succès, parce que les Lacédémoniens voyant que le siége qu'ils avoient mis devant Athénes traînoit en longueur, s'étoient retirés pour la plupart, & n'y avoient laissé qu'un petit nombre de troupes. Mais les enfans du Tyran qu'on avoit fait sortir furtivement de la ville pour les mettre ailleurs en sûreté, ayant été pris & arrêtés, leur pere fut obligé, pour les racheter, d'en venir à un accommodement avec les Athéniens, & il convint de sortir de l'Attique dans l'intervalle de cinq jours. Il se retira en effet dans le tems marqué, après avoir régné dix-huit ans, & s'établit à Sigée, ville de la Phrygie, située à l'embouchure du fleuve Scamandre.

An. M. 3496. Av. J.C. 508.

Pline remarque que les Tyrans furent chassés d'Athénes la même année, que les Rois le furent de Rome. On ren-

Plin. l. 34. cap. 4.

a Τὰ γὰρ τοῦ θεοῦ πρεσβύτερα ἐποιοῦντο, ἢ τὰ τῶν ἀνδρῶν.

dit des honneurs extraordinaires à la mémoire d'Harmodius & d'Ariſtogiton. Leur nom fut toujours infiniment reſpecté à Athénes dans la ſuite des ſiécles, & preſque égalé à celui des dieux. On leur érigea ſur le champ des ſtatues dans la place publique, honneur qui juſques-là n'avoit été rendu à perſonne. La vue ſeule de ces ſtatues, expoſées en ſpectacle aux yeux de tous les citoyens, rallumoit en eux la haine & l'exécration de la tyrannie, & renouvelloit de jour en jour dans leurs eſprits une vive reconnoiſſance pour ces généreux défenſeurs de la liberté, qui n'avoient pas craint de lui ſacrifier leur vie, & de la ſceller de leur ſang.

Ibid. c. 8.

Alexandre le Grand, qui ſavoit combien leur ſouvenir étoit préſent aux Athéniens, & juſqu'où ils portoient leur zéle à cet égard, crut leur faire un ſenſible plaiſir en leur renvoyant les ſtatues de ces deux grands hommes qu'il trouva dans la Perſe après la défaite de Darius, & que Xerxès avoit autrefois enlevées d'Athénes. Pauſanias attribue cette action à Seleucus Nicanor, l'un des ſucceſſeurs d'Alexandre, & il ajoute qu'il renvoya auſſi aux Athéniens leur bibliothéque, que le même Xercès avoit emmenée avec avec lui en Perſe.

Pauſan. in Attic.

Plin. lib. 7. cap. 23. & l. 34. cap. 8.

Athénes, dans le tems qu'elle fut délivrée, n'avoit pas borné ſa reconnoiſ-

ſance

ſance aux ſeuls auteurs de ſa liberté : elle l'étendit juſqu'à une femme, qui ſignala ſon courage dans cette occaſion. C'étoit une courtiſanne, appellée Lionne, qui par les charmes de ſa beauté, & par ſon adreſſe à toucher de la lyre, s'étoit particuliérement attaché Harmodius & Ariſtogiton. Après leur mort, le tyran qui ſavoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la queſtion pour tirer d'elle le nom des conjurés. Elle ſouffrit les tourmens avec une conſtance invincible, & expira au milieu des ſupplices, montrant que ſon ſexe eſt plus courageux & plus capable de ſecret qu'on ne penſe. Les Athéniens ne laiſſerent pas périr la mémoire d'une action ſi glorieuſe. Saqualité de courtiſanne ſembloit en ternir l'éclat : ils la diſſimulerent, & la couvrirent, en érigeant à ſon honneur une ſtatue de Lionne qui étoit ſans langue.

Plutarque, dans la vie d'Ariſtide, raconte une choſe qui fait beaucoup d'honneur aux Athéniens, & qui marque juſqu'où alloit leur reconnoiſſance pour leur libérateur, & leur reſpect pour ſa mémoire. Ils apprirent que la petite fille d'Ariſtogiton étoit à Lemnos, où elle vivoit dans un état très pitoyable, ſans pouvoir ſe marier à cauſe de ſon extrême miſere. Le peuple la fit venir à Athénes, & la mariant à un des plus riches & des plus con-

Pag. 335.

ſidérables partis de la ville, il lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos.

Il ſembloit qu'Athénes, en recouvrant ſa liberté, eût auſſi recouvré ſon ancien courage. Sous les Tyrans, elle avoit agi avec lenteur & nonchalance, ſachant que c'étoit pour eux qu'elle travailloit. Depuis qu'elle en fut délivrée, elle montra toute une autre activité, parce qu'elle travailloit pour elle-même.

Elle ne jouit pas d'abord néanmoins d'une tranquillité parfaite. Deux de ſes citoyens, Cliſthéne de la famille des Alcméonides, & Iſagoras, qui étoient les plus puiſſans de la ville, ſe diſputant l'un à l'autre l'autorité, y formérent deux factions. Le premier, qui avoit attiré le peuple dans ſon parti, en changea la conſtition, & au lieu des quatre Tribus dont il avoit été compoſé juſques là, il en établit dix, auxquelles il donna les noms des dix enfans d'Ion, que les Hiſtoriens Grecs donnent pour le pere & le premier auteur de la nation. Iſagoras, ſe voyant inférieur en crédit à ſon rival, eut recours aux Lacédémoniens. Cléoméne, l'un des deux Rois de Sparte, obligea Cliſthéne de ſortir de la ville avec ſept cens familles qui étoient attachées à ſon parti. Mais elles y rentrérent bientôt avec leur chef, & furent rétablies dans tous leurs biens.

Les Lacédémoniens, piqués de dépit &

de jalousie contre Athénes qui prétendoit ne point dépendre d'eux, & d'ailleurs se repentant d'en avoir chassé les Tyans sur la foi d'un oracle dont ils avoient reconnu depuis la fourberie, songérent à y rétablir Hippias, l'un des enfans de Pisistrate, & pour cet effet le firent venir de Sigée où il s'étoit retiré. Ils proposérent leur dessein dans une assemblée des Députés de leurs alliés, du secours desquels ils vouloient se fortifier pour ne point manquer leur coup. Le Député de Corinthe parla le premier. Il marqua son étonnement, de ce que les Lacédémoniens, ennemis déclarés pour eux-mêmes de la tyrannie qu'ils avoient en horreur, vouloient l'établir ailleurs; & il mit dans tout son jour l'injuste & cruelle domination des Tyrans, dont Corinthe sa patrie avoit fait tout récemment une triste expérience. Tous les autres alliés applaudirent à son discours. Ainsi l'entreprise échoua, & n'eut d'autre effet que de découvrir la basse jalousie des Lacédémoniens, & de les couvrir de honte.

Hippias, déchu de son espérance, se retira en Asie chez Artapherne Gouverneur de Sardes pour le Roi de Perse, & n'oublia rien pour l'engager à porter ses armes contre Athénes, en lui faisant entendre que la prise d'une ville si puissante le rendroit maître de toute la

Gréce. Artapherne ſomma les Athéniens de rétablir ſur le trône Hippias : à quoi ils ne répondirent que par un refus net & abſolu. Voila quelle fut l'origine & l'occaſion des guerres des Perſes contre les Grecs, leſquelles feront la matiere des volumes ſuivans.

ARTICLE NEUVIEME.

HOMMES ILLUSTRES, *qui ſe ſont diſtingués dans les ſciences.*

JE commence par les Poëtes, parce qu'ils ont l'ancienneté ſur les autres.

HOMERE. Le plus célebre de tous les Poëtes, & dont le mérite a jetté un plus grand éclat, eſt en même tems celui dont la patrie, & le tems où il a vécu, ſont le moins connus. Des ſept villes de la Gréce qui ſe diſputent entr'elles l'honneur de lui avoir donné la naiſſance, Smyrne eſt celle qui ſemble être à plus juſte titre en poſſeſſion de ce glorieux privilége. Hérodote marque qu'Homére étoit quatre cens ans avant lui, c'eſt-à-dire trois cens quarante ans après la priſe de Troie : car Hérodote fleuriſſoit ſept cens quarante ans après cette expédition.

Lib. 2. *c.* 53.
AN. M. 3160.
A. J. C. 844.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fut appellé Homére, parce qu'il étoit aveugle-né. Velleïus Paterculus rejette

avec mépris ce conte: » [a] Si quelqu'un, » dit-il, croit qu'Homére est né aveu- » gle, il faut qu'il le soit lui-même, » & privé de tous les sens ». En effet, selon la remarque de Cicéron, la poésie d'Homére est plutôt une peinture qu'une poésie, tant il sait peindre au naturel, & mettre comme sous les yeux du lecteur, les images de tout ce qu'il entreprend de décrire; & il semble avoir pris à tâche de faire passer comme en revue dans ses ouvrages tout ce que la nature a de plus riant & de plus gracieux.

Tusc. Quæst. lib. 5. n. 114.

[b] Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce Poëte, c'est que s'étant appliqué le premier, du moins de ceux qui sont connus, au genre de poésie le plus sublime & le plus difficile de tous, il l'a porté tout d'un coup, comme par un vol rapide, à un si haut dégré de perfection, ce qui dans les autres arts n'arrive presque jamais que par de lents

[a] Quem si quis cæcum genitum putat, omnibus sensibus orbus est *Paterc. l. 1. c. 5.*

[b] Clarissimum deinde Homeri illuxit ingenium, sine exemplo maximum: qui magnitudine operis, & fulgore carminum, solus appellari poeta meruit. In quo hoc maximum est, quòd neque ante illum, quem ille imitaretur, neque post illum, qui imitari eum possit, inventus est: neque quemquam alium, cujus operis primus auctor fuerit, in eo perfectissimum, præter Homerum & Archilochum, reperiemus. *Vell. Paterc. l. 1. cap. 5.*

progrès, & par une longue suite d'années.

Ce genre de poésie est le Poéme Epique, ainsi appellé du mot grec Ἔπος, parce que l'action est racontée par le poëte. Le sujet de ce poéme doit être grand, instructif, sérieux; ne renfermer qu'un seul événement principal, auquel tous les autres se raportent, & cette action principale doit s'être passée dans un certain espace de tems, qui est tout au plus d'une année.

Homére a composé deux poémes de ce genre, savoir l'Iliade & l'Odyssée: dont le premier a pour sujet la colere d'Achille, si pernicieuse aux Grecs qui assiégeoient Ilion ou Troie; & l'autre, les voyages & les aventures d'Ulysse après la prise de cette ville.

Il est remarquable qu'aucune des nations les plus éclairées n'a rien imaginé de pareil; & que celles qui ont produit quelques poémes en ce genre, en ont toutes pris l'idée d'Homére, en ont emprunté les régles, se le sont proposé pour modéle, & n'ont eu de succès qu'autant qu'elles en ont approché. C'est qu'Homére étoit un esprit original, & propre à former les autres: *Fons ingeniorum Homerus.*

Plin. lib. 17. c. 5.

Tout ce qu'il y a eu de plus grands hommes & de plus forts génies depuis

deux mille cinq ou six cens ans en Gréce, en Italie, & ailleurs; ceux dont on est forcé encore aujourd'hui d'admirer les écrits; ceux qui sont encore nos maîtres, & qui nous enseignent à penser, à raisonner, à parler, à écrire: tous ces gens là, dit Me. * Dacier, reconnoissent Homére pour le plus grand des poëtes, & ses poémes comme le modéle du bon goût. Après cela y a-t-il aucun homme, quelque habile qu'il se croie, qui puisse raisonnablement présumer que ses décisions prévaudront sur celles de tant de juges si éclairés & si respectables?

** Dans la vie d'Homére qui est à la tête de la traduction de l'Iliade.*

Des témoignages si anciens, si constans, si universels, justifient pleinement le jugement avantageux qu'Alexandre le Grand portoit des ouvrages d'Homére, qu'il considéroit comme la production la plus rare & la plus précieuse de l'esprit humain; *preciosissimum humani animi opus.*

Plin. lib. 7. c. 29.

Quintilien, après avoir fait un éloge magnifique d'Homére, nous donne une juste idée de son caractére & de son style dans ce peu de mots: *Hunc nemo in magnis sublimitate, in parvis proprietate superaverit. Idem lætus ac pressus, jucundus & gravis, tum copiâ tum brevitate mirabilis.* » Dans les grandes choses, » rien de plus sublime que son expres-

Quintil. lib. 10. cap. 1.

« ſion ; dans les petites , rien de plus
» propre. Etendu, ſerré, grave , & doux;
» également admirable par ſon abondan-
» ce & par ſa brieveté.

HESIODE. L'opinion la plus commune le fait contemporain d'Homére. On dit qu'il étoit né à Cumes ville d'Eolie , mais qu'il fut nourri & élevé à Aſcra , petite ville de Béotie , qui depuis a paſſé pour ſa patrie. Auſſi Virgile l'appelle-t-il le vieillard d'Aſcra. Il n'eſt guére connu que par le peu de poéſies qui nous ſont reſtées de lui , toutes en vers hexamétres , qui ſont 1°. *Les Ouvrages & les Jours ;* 2°. *La Théogonie ,* ou Généalogie des dieux ; 3°. Le *Bouclier d'Hercule.* On doute pourtant que ce dernier ſoit de lui.

Eclog. 6. v. 70.

1. Dans le premier de ces poémes , intitulé : *les Ouvrages & les Jours* , Héſiode traite de l'Agriculture , qui demande , outre beaucoup de travail , qu'on obſerve les tems , les ſaiſons , les jours. Ce poéme eſt rempli de ſentences & de maximes excellentes pour la conduite de la vie. Il le commence par une courte mais vive deſcription de deux ſortes de diſputes : l'une funeſte au genre humain , & ſource des querelles , des diſcordes , des guerres ; l'autre infiniment utile & ſalutaire aux hommes , qui aiguiſe leur eſprit , qui excite parmi eux une noble

émulation, & qui donne lieu à l'invention & à la culture des arts. Il fait dans la suite une admirable description des quatre différens âges du monde, d'or, d'argent, d'airain, de fer. Ce sont ceux de ce premier âge d'or, que Jupiter, après leur mort, changea en autant de Génies & d'Esprits, qu'il établit gardiens des hommes, & qu'il chargea du soin de parcourir la terre, cachés dans un nuage obscur, & d'observer les bonnes & les mauvaises actions de ceux qui l'habitent.

Δαίμονες

Ce poéme a servi de modéle à Virgile pour composer ses Géorgiques, comme il le témoigne lui-même par ce vers:

> Ascræumque cano Romana per oppida carmen.

Georg. l. 2. p. 176.

Le choix que ces deux illustres Poëtes ont fait de cette matiere pour la traiter en vers, nous marque en quel honneur étoient chez les Anciens la culture des terres, & la nourriture des troupeaux, deux sources innocentes de richesses & d'abondance pour un pays. Il est bien fâcheux que, dans les siécles postérieurs, on ait laissé éteindre ce goût, si conforme à la nature, & si propre à conserver l'innocence des mœurs: l'avarice & la volupté l'ont entierement étouffé. *Nimirum alii subiere ritus, circaque alia mentes hominum detinentur, & avaritiæ tantùm artes coluntur.*

Plin. in Proœm. l. 14.

2. On peut regarder la *Théogonie* d'Hésiode, & les poémes d'Homére, comme les archives & les monumens les plus sûrs de la théologie des Anciens, & de l'opinion qu'ils avoient de leurs dieux. Car il ne faut pas croire que ces poëtes ayent été les inventeurs des fables que nous lisons dans leurs ouvrages : ils n'ont fait que recueillir & transmettre à la postérité les traces de la religion qu'ils avoient trouvé établie & dominante dans leur tems & dans leur pays.

3. *Le Bouclier d'Hercule*, est un morceau détaché d'un poéme, dans lequel on prétend qu'Hésiode célébroit les Héroïnes de l'antiquité les plus illustres ; & il est ainsi appellé, parce qu'on y trouve une longue description du bouclier d'Hercule, dont ce poéme raporte une avanture particuliere.

La poésie d'Hésiode, dans les endroits qui sont susceptibles d'ornemens, est fort belle & fort agréable, mais moins élevée & moins sublime que celle d'Homére. Quintilien lui donne le premier rang dans le genre d'écrire médiocre. *Datur ei palma in medio dicendi genere.*

Liv. 1. *c.* 5.

An. M. 3280.
Av. J. C. 724.

ARCHILOQUE. Le Poëte Archiloque, natif de Paros, inventeur des vers Iambes, vivoit du tems de Candaule roi de Lydie. Il a cela de commun avec Homére, selon Velleïus Paterculus, d'avoir

Lib. 10. *c.* 1.

porté tout d'un coup à une très grande perfection le genre de poésie qu'il avoit inventé. Les piés, qui donnerent leur nom à ces vers, & qui seuls d'abord y furent admis, sont composés d'une bréve & d'une longue. Il paroît que le vers Iambe, tel qu'Archiloque l'inventa, étoit fort propre pour un style véhément & énergique : aussi voyons-nous qu'Horace, en parlant de ce Poëte, dit que sa colere, ou plutôt sa rage, l'arma de l'Iambe pour exercer sa vengeance,

Archilochum proprio rabies armavit Iambo. *Art. Poet.*

Et [a] Quintilien nous apprend qu'il avoit une force d'expression extraordinaire, des pensées hardies, de ces traits qui sont courts, mais vifs & perçans, en un mot, un style plein de force & de nerfs. On disoit [b] de ses piéces de poésie que les plus longues étoient les plus belles. On a porté le même jugement des harangues de Démosthéne, & de celles de Cicéron. Celui-ci en dit autant des lettres de son ami Atticus.

Les vers d'Archiloque étoient mordans & licentieux, témoin ceux qu'il écrivit contre Lycambe, qui le réduisirent au

Horat. Epod. Od. 6. & Epist. 19. lib. 1.

a Summa in hoc vis elocutionis, cùm validæ tum breves vibrantesque sententiæ, plurimum sanguinis atque nervorum. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

b Ut Aristophani Archilochi Iambus, sic epistola longissima quæque optima videtur. *Cic. Epist. 11. lib. 16 ad Atticum.*

déſeſpoir. Par [a] cette double raiſon ſes poéſies, quelque excellentes qu'elles fuſſent jugées d'ailleurs, furent abſolument bannies de Sparte, comme plus capables de corrompre les mœurs & le cœur des jeunes gens, qu'utiles pour former leur eſprit. Il ne nous en reſte que de très courts fragmens. Cette délicateſſe d'un peuple payen ſur la qualité des livres dont on doit permettre la lecture aux jeunes gens, eſt bien digne de remarque, & ſera la condannation de pluſieurs Chrétiens.

HIPPONAX. Ce poëte étoit d'Ephéſe. Il ſe ſignala, quelques années après Archiloque, dans le même genre de poéſie, & avec la même violence. Il [b] étoit laid, petit, & d'une taille fort menue. Deux freres, célebres ſculpteurs, nommés Bupalus & Athénis, (d'autres nomment celui-ci Anthermus) égayerent leur imagi-

a Lacedemonii libros Archilochi è civitate ſua exportari juſſerunt, quod eorum parum verecundam ac pudicam lectionem arbitrabantur. Noluerunt enim ea liberorum ſuorum animos imbuit, ne plus moribus noceret, quàm ingeniis prodeſſet. Itaque maximum poëtam, aut certè ſummo proximum, quia domum ſibi inviſam obſcœnis maledictis laceraverat, carminum exilio mulctarunt. *Val. Max. lib. 6. cap. 3.*

b Hipponacti notabilis vultûs fœditas erat: quam obrem imaginem ejus laſcivia jocorum ii propoſuere ridentium cuculis. Quod Hipponax indignatus amaritudinem carminum diſtrinxit in tantum ut credatur aliquibus ad laqueum eos impuliſſe: quod falſum eſt. *Plin. lib. 36. cap. 5.*

nation à ſon ſujet, & le repréſenterent ſous une forme ridicule. Il eſt dangereux de s'attaquer à des poétes ſatyriques. Hipponax lança contre les deux freres des traits de ſatyre ſi piquans, qu'ils ſe pendirent de dépit : d'autres diſent qu'ils quitterent ſeulement la ville d'Ephéſe où demeuroit Hipponax. Sa plume atrabilaire n'épargna pas ceux mêmes à qui il devoit la vie. Quel monſtre ! Horace a joint Hipponax à Archiloque, & les repréſente comme deux poëtes également dangereux. Il y a dans l'Anthologie trois ou quatre Epigrammes, qui repréſentent Hipponax comme encore terrible après ſa mort. On y exhorte les paſſans à s'éloigner de ſon tombeau, comme d'un lieu d'où il ſort une grêle épouvantable. Φεῦγε τὸν χαλεζεπῆ τάφον, τὸν φρικτόν. *Fuge grandinantem tumulum, horrendum.*

Anthol. lib. 3.

On croit que c'eſt lui qui a inventé le vers Scazon, où le Spondée a pris la place de l'Iambe, qui ſe trouve toujours au ſixieme pié du vers qui porte ce nom.

STESICHORE. Il étoit d'Himére ville de Sicile, & ſe diſtingua dans la poéſie Lyrique, auſſi bien que les poëtes dont il va être parlé dans la ſuite. On appelle

a In malos aſperrimus
Parata tollo cornua :
Qualis Lycambæ ſpretus infido gener
Aut acer hoſtis Bupalo. *Epod. 6.*

poësie Lyrique, celle dont les vers, c'est-à-dire des Odes ou des Stances, se chantoient sur la Lyre, ou sur d'autres instrumens pareils. Stésichore a vécu entre la 37e. & la 47e. Olympiade. Pausanias, après plusieurs autres fables, raconte que Stésichore ayant perdu la vue en punition des vers mordans & satyriques qu'il avoit faits contre Héléne, il ne la recouvra qu'après avoir rétracté ses médisances par une nouvelle piéce contraire à la premiere, ce qu'on appelle depuis *palinodie*. [a] Quintilien dit qu'il chanta des guerres considérables & d'illustres héros, & qu'il soutint sur la Lyre la noblesse & l'elévation du poëme épique.

Pausan. in Lacon. pag. 100.

ALCMAN. Il étoit de Lacédémone, ou, selon d'autres, de Sardes en Lydie; & vivoit à peu près du même tems que Stésichore. Quelques-uns le font auteur des vers tendres.

ALCÉE. Sa patrie étoit Mityléne ville de Lesbos. C'est de lui que le vers Alcaique a tiré son nom. Il fut l'ennemi déclaré des Tyrans de Lesbos, & en particulier de Pittacus, qu'il ne cessa de déchirer dans ses vers. On dit que dans

Herod. l. 5. c. 95.

a Stesichorum, quàm sit ingenio validus, materiæ quoque ostendunt, maxima bella & clarissimos canentem duces, & epici carminis onera lyrâ sustinentem. *Lib.* 10. c. 1.

un combat où il se trouva, saisi de frayeur, il jetta bas ses armes, & se sauva par la fuite.[a] Horace raconte de lui-même une pareille avanture. Les poëtes se piquent moins de bravoure, que de bel esprit.[b] Quintilien dit que le style d'Alcée étoit serré, magnifique, châtié; &, ce qui met le comble à son éloge, qu'il ressembloit fort à Homére.

SIMONIDE. Il étoit de Céos, île de la mer Egée. Il fleurissoit encore au tems de l'expédition de Xerxès. Il[c] réussit principalement dans les élégies. On lui attribue l'invention de la mémoire locale. J'en ai parlé ailleurs. A l'âge de quatre-vingts ans il disputa le prix de la poésie, & l'emporta.

Maniere d'enseigner. Plut. in Moral. p. 785. Cic. de nat. deor. n. 60.

La réponse qu'il fit à un Prince qui lui demandoit la définition de Dieu, est fort célebre. Ce Prince est Hiéron roi de Syracuse. Il le pria de lui dire ce que c'est que Dieu. Le Poëte demanda un jour pour examiner la question qu'on lui proposoit. Le lendemain, il en demanda deux, & à mesure qu'on le sommoit de répondre, il doubloit toujours le tems. Le Roi, sur-

a Tecum Philippos & celerem fugam Sensi, relicta non bene parmula. *Horat. Od. 7. lib. 2.*

b In eloquendo brevis, & mgnificus, & diligens, plerumque Homero similis.

c Sed ne relictis, Musa procax, jocis
Ceæ retractes munera næniæ. *Horat.*
Mœstium lacrymis Simonideis. *Catul.*

pris de cette conduite, en voulut ſavoir la cauſe. » J'en uſe ainſi, lui répondit Simonide, parce que, plus j'examine » cette matiere, plus elle me ſemble obſcure : *Quia, quando diutius conſidero, tantò mihi res videtur obſcurior.* La réponſe étoit ſage, ſi elle venoit d'une grande idée de la majeſté divine, que [a] nulle intelligence ne peut comprendre, & nulle langue expliquer.

Phædr. lib. 4

Après avoir parcouru pluſieurs villes de l'Aſie, & y avoir amaſſé beaucoup d'argent en célébrant par ſes vers les louanges de ceux qui étoient en état de le bien réconpenſer, il s'embarqua pour l'île de Céos ſa patrie. Le vaiſſeau fit naufrage. Chacun, en ſe ſauvant, emporta ce qu'il put. Simonide ne ſe chargea de rien ; & lorſqu'on lui en demanda la raiſon, » C'eſt répondit-il, parce que tout ce que » j'ai eſt avec moi : » *Mecum, inquit mea ſunt cuncta.* Pluſieurs de ſes compagnons de naufrage ſe noyerent, accablés du poids des choſes qu'ils avoient voulu ſauver. Ceux qui aborderent, furent

a Certè hoc eſt Deus, quod & cùm dicitur, non poteſt dici; cùm æſtimatur, non poteſt æſtimari ; cùm comparatur, non poteſt comparari ; cùm definitur, ipſa definitione creſcit. *S. Aug. ſerm de temp* CIX. Nobis ad intellectum pectus auguſtum eſt. Et ideo ſic eum (Deum) dignè æſtimamus, dum inæſtimabilem dicimus Eloquar quemadmodum ſentio Magnitudinem Dei qui ſe putat noſſe, minuit : qui non vult minuere, non novit. *Minut. Felix.*

pillés par des voleurs. Chacun se retira à Clazoméne, qui n'étoit pas loin du lieu où le vaisseau étoit péri. Un bourgeois, qui aimoit les lettres, & qui avoit lu les poésies de Simonide avec beaucoup d'admiration, se fit un plaisir & un honneur de le recevoir chez lui, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires, pendant que les autres furent obligés de mendier par la ville. Le Poëte les rencontrant, n'oublia pas de leur faire remarquer la justesse de la réponse qu'il leur avoit faite : *Dixi, inquit, mea mecum esse cuncta; vos quod rapuistis, perit.*

On lui a reproché d'avoir deshonoré la Poésie par son avarice, en rendant sa plume vénale, & [a] ne faisant des vers qu'après avoir stipulé qu'on lui donneroit une certaine somme. Ce qu'on lit dans Aristote en est la preuve, & ne lui fait pas d'honneur. Quelqu'un qui avoit gagné le prix de la course, pria Simonide de composer sur ce sujet un chant de triomphe. Le Poëte ne trouvant pas que la récompense qu'on lui proposoit fût assez grande, répondit qu'il ne pouvoit bien traiter ce sujet-là. Cette victoire avoit été remportée à la course des mules; & il prétendoit que cet animal ne fournissoit pas une belle matiere de louan-

Rhetor. lib. 3. cap. 2.

a Mercede acceptâ laudem victorum canens. *Phœdr. Quelques-uns lisent*, mercede pactâ.

ge. On lui fit des offres plus avantageuses, qui annoblirent la mule : & alors il fit le poéme qu'on lui demandoit. Il y a lontems que l'argent est en possession de donner de la noblesse & de la beauté :

Et genus & formam regina pecunia donat

Les mules naissent d'une anesse & d'un cheval. Le Poëte, comme le remarque Aristote, ne les avoit d'abord considérées que par le vilain endroit. L'argent les lui fit regarder du bon côté, & il les appella *les nobles filles des coursiers rapides*. Χαίρετ' ἀελλοπόδων θύγατρες ἵππων.

SAPHO. Elle étoit du même lieu, & vivoit du même tems qu'Alcée. Le vers Saphique lui doit son nom. Elle avoit composé un assez grand nombre de piéces ; il ne nous en reste que deux, qui font juger que les louanges que lui ont donné tous les siécles pour la beauté, la tendresse, le nombre, l'harmonie, & les graces infinies de ses vers, ne sont point sans fondement. Aussi lui donna-t-on le nom de dixiéme Muse, & ceux de Mityléne firent graver son image sur leur monnoie. Il seroit à souhaiter que la pureté de ses mœurs eût répondu à la beauté de son génie, & qu'elle n'eût pas deshonoré son sexe par ses vices & par ses déréglemens.

ANACREON. Ce Poëte étoit de Téos, ville d'Ionie. Il vivoit dans la 72 Olympiade. Il passa beaucoup de tems à la Cour

Herod. l. 3. p. 211.

de Polycrate, cet heureux Tyran de Samos; & il fut non ſeulement de tous ſes plaiſirs, mais encore de ſon conſeil. Platon nous apprend qu'Hipparque, l'un des fils de Piſiſtrate, envoya un vaiſſeau à cinquante rames à Anacréon, & lui écrivit fort obligeamment pour le conjurer de vouloir bien venir à Athénes, où ſes beaux ouvrages ſeroient eſtimés & goûtés comme ils le méritoient. On dit que la joie & le plaiſir faiſoient ſon unique étude, & ce qui nous reſte de ſes ouvrages en fait foi. On voit par-tout dans ſes vers, que ſa main écrit ce que ſon cœur ſent. Leur délicateſſe ſe fait mieux ſentir qu'on ne peut l'exprimer. Rien ne ſeroit plus eſtimable que ſes poéſies, ſi elles avoient un meilleur objet.

In Hipp. p. 228 & 229.

THESPIS. Il fut l'auteur de la Tragédie. Je me réſerve à en parler lorſque je traiterai des poëtes tragiques.

Des sept Sages de la Grece.

Ces hommes ſont trop célébres dans l'antiquité, pour être omis dans l'hiſtoire que je traite. Leur vie eſt écrite par Diogéne Laerce.

THALÉS LE MILESIEN. Si on en croit [a] Cicéron, il tenoit le premier rang

[a] Princeps Thales, unus à ſeptem cui ſex reliquos conceſſiſſe primas ferunt. *Lib. 4 Acad. Quæſt. n. 118.*

entre les ſept Sages. Ce fut lui qui jetta en Gréce les fondemens de la Philoſophie, & forma une ſecte nommée l'*Ionique*, parce qu'il étoit d'Ionie.

Lib. 1. *de Nat. deor. n.* 25.

Il croyoit que l'Eau eſt le principe de toutes choſes, & que Dieu eſt cette intelligence par qui tout eſt formé de l'eau. Il avoit emprunté la premiére de ces opinions des Egyptiens, leſquels voyant que c'eſt le Nil qui cauſe la fertilité de leurs terres, pouvoient s'imaginer que l'eau eſt le principe de toutes choſes.

Il eſt le premier des Grecs qui ſe ſoit appliqué à l'aſtronomie. Il avoit marqué le tems précis de l'éclipſe de ſoleil qui arriva ſous le régne d'Aſtyage roi de Médie, dont il a été parlé ci-devant.

Il eſt auſſi le premier qui a fixé les termes & la durée de l'année ſolaire parmi les Grecs. En comparant la grandeur du corps du ſoleil avec celui de la lune, il crut avoir trouvé que le corps de la lune n'étoit en ſolidité que la 720 partie du corps du ſoleil, & par conſéquent que le ſoleil ſurpaſſoit en ſolidité le corps de la lune plus de ſept cens fois. Ce calcul eſt bien éloigné de la vérité, puiſque la ſolidité du ſoleil ſurpaſſe, non ſeulement ſept cens fois, mais pluſieurs millions de fois la ſolidité en groſſeur de la lune. Mais on ſait combien, en toutes ſortes de matiéres, & ſur-tout dans celles dont il s'a-

git ici, les premieres obſervations & découvertes qu'on y fait ſont imparfaites.

Dans ſon voyage en Egypte il trouva un moyen facile, & ſûr en même tems de meſurer la hauteur des pyramides, en obſervant le jour où l'ombre de notre corps eſt égale à la hauteur même de notre corps.

Plin. l. 36. cap, 12.

Pour montrer que les philoſophes n'étoient pas ſi dépourvûs de talent, & ſi ineptes pour les affaires qu'on le penſoit, & qu'ils réuſſiroient comme les autres à s'enrichir s'ils le vouloient, il acheta le fruit de tous les oliviers qui étoient dans le territoire de Milet avant qu'ils fuſſent en fleur. La profonde connoiſſance qu'il avoit de la nature lui avoit peut-être fait connoître que l'année ſeroit d'une extrême fertilité. Elle le fut en effet, & il fit un gain conſidérable.

Cic. lib. 1. de Divin. n. 111.

Il avoit coutume de remercier les dieux de trois choſes : de ce qu'il étoit né créature raiſonnable, & non pas bête ; homme & non pas femme ; grec, & non barbare.

Sa mere le preſſant de ſe marier, il répondit d'abord qu'il n'étoit pas encore tems ; & quand pluſieurs années ſe furent écoulées, il répondit qu'il n'étoit plus tems.

S'étant un jour laiſſé tomber dans une foſſe, pendant qu'il étoit attentif à contempler les aſtres, une bonne vieille lui

dit : Eh ! comment connoîtriez-vous ce qui eſt dans le ciel & ſi fort au-deſſus de votre tête, vous qui ne voyez pas ce qui eſt à vos piés, & tous près de vous ?

An. M. 3457. A. J. C. 547. Il étoit né de la premiere année de la XXXV. Olympiade : & il mourut la premiere année de la LVIII Olympiade, âgé par conſéquent de plus de 90 ans.

SOLON. Sa vie a été rapportée fort au long.

CHILON. Il étoit de Lacédémone. On ne ſait pas beaucoup de choſes de lui. Eſope lui demandant un jour à quoi Jupiter s'occupoit : A abaiſſer, dit-il, ceux qui s'élévent, & à élever ceux qui s'abaiſſent.

Il mourut de joie à Piſe, ayant vû ſon fils remporter la victoire du pugilat dans les jeux Olympiques. Il dit en mourant qu'il ne croyoit point avoir commis aucune faute pendant tout le cours de ſa vie ; (ſentiment digne de l'orgueil & de l'aveuglement d'un philoſophe payen) ſi ce n'étoit peut-être d'avoir uſé de détour & de diſſimulation dans un jugement pour faire plaiſir à un ami, en quoi il ne ſavoit s'il avoit bien ou mal fait. Il mourut vers la LIIe. Olympiade.

PITTACUS. Il étoit de Mityléne, ville de Lesbos. Uni aux freres d'Alcée, fameux poëte Lyrique, & à Alcée lui-

même qui s'étoit mis à la tête des exilés, il chassa de cette île le Tyran qui s'en étoit rendu Maître.

Ceux de Mityléne étant en guerre avec les Athéniens, Pittacus eut la conduite de l'armée. Pour épargner le sang de ses citoyens il offrit de se battre contre Phrynon, qui étoit le chef des ennemis. Le parti fut accepté. Pittacus le vainquît, & le tua. En reconnoissance, les habitans de Mityléne, d'un commun accord, lui donnerent la souveraineté de leur ville. Il l'accepta, & se conduisit d'une maniere si sage & si modérée, qu'il fut toujours consideré & chéri de ses sujets.

Cependant Alcée, ennemi déclaré des Tyrans, n'épargna pas celui-ci dans ses vers, quelque douceur qu'il fît paroître, & l'attaqua vivement. Pittacus, entre les mains de qui il étoit tombé, loin de s'en venger, lui rendit la liberté, & montra par cette action de clémence & de générosité, qu'il n'avoit que le nom de tyran.

Après avoir gouverné dix ans avec beaucoup d'équité & de sagesse, il abdiqua volontairement l'autorité, & se retira. [a] Il avoit coutume de dire que la

a Εἰ τοὺς ὑπηκόους ὁ ἄρχων παρασκευάσει φοβεῖσθαι μὴ αὐτὸν, ἀλλ᾽ ὑπὲρ αὐτοῦ. Plut. in conv. sept. sap. pag. 162.

preuve d'un bon Gouvernement étoit d'engager les sujets, non à craindre le Prince, mais à craindre pour lui. Il ne vouloit pas qu'on se donnât jamais la liberté de médire d'un ami, ni même d'un ennemi. Il mourut dans la LIIe. Olympiade.

BIAS. On sait peu de choses de lui. Il engagea par adresse Alyatte roi de Lydie à lever le siége de Priéne, qui étoit sa patrie. Cette ville étoit fort pressée par la famine. Il fit engraisser deux mulets, & trouva le moyen de les faire passer dans le camp ennemi. Leur embonpoint étonna le Roi, & il envoya dans la ville des députés, comme pour faire quelques propositions de paix, mais en effet pour en observer l'état. Bias avoit fait couvrir de blé de grands tas de sable. Quand les députés eurent raporté au Roi l'abondance où ils avoient trouvé la ville, il n'hésita plus, & ayant conclu le traité, il leva le siége. Il [a] recommandoit sur-tout de raporter aux dieux tout le bien qu'on pouvoit faire.

CLEOBULE. Il n'est pas plus connu. Il étoit de Lindos ville de l'île de Rhodes, & selon d'autres de Carie. Il invita Solon à venir se retirer avec lui, lorsque Pisistrate se fut emparé de l'autorité à Athénes,

PERIANDRE. On le met parmi les

[a] Ὅ, τι ἂν ἀγαθὸν πράττῃς, εἰς θεοὺς ἀνάπεμπε.

Sages,

Sages, quoiqu'il fût tyran à Corinthe. Quand il s'en fut rendu maître, il écrivit à Thrafybule tyran de Milet, pour favoir comment il devoit fe conduire. Celui-ci, pour toute réponfe, mena le courier dans une piéce de blé, & en s'y promenant abbatit avec fa canne tous les épis qui étoient plus élevés que les autres. Périandre comprit fans peine le fens de cette efpéce d'énigme, qui l'avertiffoit de fe défaire des citoyens les plus puiffans de Corinthe pour mettre fa vie en sûreté. Mais, fi l'on en croit Plutarque, il ne put goûter un avis fi cruel.

In conv. fept. Sap.

Il avoit voué aux dieux une ftatue d'or, s'il remportoit la victoire aux jeux Olympiques. Pour s'acquitter de fon vœu, il dépouilla les Dames de Corinthe de tous leurs ornemens, de tous leurs bijoux, & de tout ce qu'elles avoient de plus précieux. Voilà une belle maniere d'honorer les dieux!

Diog. Laert. in vit. Periand.

Il écrivit une lettre circulaire à tous les Sages, pour les inviter à venir paffer quelque tems chez lui, comme ils avoient été l'année précédente à Sardes chez Créfus. Les Princes alors fe croyoient fort honorés de recevoir chez eux de tels hôtes. Plutarque décrit le repas qu'il leur donna, dont il fait remarquer que l'honnête fimplicité, proportionnée au goût & caractere des conviés, lui fit plus d'honneur, que n'auroit pu faire la plus grande

Diog. Laert.

In conv. fept. Sap.

magnificence. Les propos de table étoient tantôt graves & sérieux, tantôt gais & enjoués. Quel est, proposa quelqu'un, le gouvernement populaire le plus parfait ? Celui, répondit Solon, où l'injure faite à un particulier, intéresse tous les citoyens. Bias : où la loi tient lieu de tyran. Thalès : où les habitans ne sont ni trop riches, ni trop pauvres. Anacharsis : où la vertu est en honneur, & le vice abhorré. Pittacus : où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien, & jamais aux méchans. Cléobule : où les citoyens craignent plus le blâme, que la loi. Chilon : où les loix sont écoutées & ont du crédit, non les orateurs. Sur tous ces avis, Périandre conclut que le gouvernement populaire le plus parfait seroit celui qui approcheroit le plus de l'aristocratique, où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens de bien.

Pendant que ces Sages étoient assemblés chez Périandre, il arriva un courier de la part d'Amasis roi d'Egypte, chargé d'une lettre pour Bias, avec qui ce Prince étoit en grand commerce. Il le consultoit sur la maniere dont il devoit répondre à une proposition que lui avoit fait le Roi d'Ethiopie, de boire toutes les eaux de la mer, moyennant quoi il lui céderoit un certain nombre de villes de ses Etats ; sinon Amasis lui en cé-

deroit autant des siens. Il étoit pour lors ordinaire aux Princes de se proposer les uns aux autres de ces questions énigmatiques & embarrassantes. Bias lui répondit sur le champ d'accepter l'offre, à condition que le roi d'Ethiopie arrêteroit tous les fleuves qui se jettent dans la mer, car il ne s'agissoit que de boire la mer, & non les fleuves. On attribue à Esope une pareille réponse.

Je ne dois pas omettre que les Sages dont je viens de parler, furent tous amateurs de la poésie, & composerent tous des vers, quelques-uns même en assez grand nombre, sur des sujets de morale ou de politique, qui sont un objet véritablement digne de la poésie. On reproche cependant à Solon d'avoir fait des vers licentieux : ce qui nous apprend quelle idée nous devons avoir de ces prétendus Sages du paganisme.

Plut. in Solon. pag. 79.

A la place de quelques-uns des sept Sages que j'ai cités, on en substitue d'autres, comme Anacharsis, Myson, Epiménide, Phérécyde. Le premier est le plus connu.

ANACHARSIS. Long-tems avant Solon les Scythes Nomades étoient en grande réputation pour leur frugalité, leur tempérance, & leur justice. Homére les appelle *la nation très-juste.* Anacharsis étoit un de ces Scythes, & de la race royale. Comme quelqu'un d'Athénes lui

Il. lib. 13. v. 6.

faiſoit un reproche ſur le pays dont il étoit : Ma patrie, dit-il, me fait ſelon vous peu d'honneur ; & vous, vous en faites peu à votre patrie. Son bon ſens, ſon profond ſavoir, & ſa grande expérience, le firent paſſer pour un des ſept Sages. Il avoit écrit en vers de l'art militaire, & avoit fait un traité des loix des Scythes.

Il rendit viſite à Solon. C'eſt dans une converſation qu'il eut avec lui, qu'il compara les loix à des toiles d'araignées, qui n'arrêtent que les petites mouches, & que les grandes rompent aiſément.

Accoutumé à la vie dure & pauvre des Scythes, il faiſoit fort peu de cas des richeſſes. Créſus l'avoit invité à le venir voir, & ſans doute lui laiſſoit entrevoir qu'il étoit en état de l'enrichir. » Je n'ai nul beſoin de votre or, lui répliqua t-il. Je ne ſuis venu dans la Gréce » que pour m'y enrichir du côté de l'eſ» prit, & je ſerai fort content, ſi je re» tourne dans ma patrie, non plus ri» che, mais plus habile, & plus homme » de bien » Il ſe rendit pourtant à la Cour de ce Prince.

Plut. in conv. ſept. Sap. p. 155.

Nous avons déja remarqué qu'Eſope avoit été fort étonné & fort mécontent de l'air froid & indifférent avec lequel Solon avoit conſidéré les tréſors de Créſus & la magnificence de ſon palais, parce

c'étoit le maître même de la maiſon que ce Philoſophe auroit ſouhaité de pouvoir admirer. » Il faut, dit Anacharſis à Eſo-
» pe, que vous ayez oublié votre fable
» du renard & de la panthére. Celle-ci,
» pour ſe faire valoir, ne pouvoit que
» montrer ſa peau brillante, & marque-
» tée de différentes couleurs : la peau du
» renard étoit ſimple, mais cachoit des
» ruſes & des fineſſes d'un prix infini.
» Je vous reconnois, dit le Scythe, à
» cette image. Vous n'êtes frapé que de
» ce qui brille au-dehors, & vous comp-
» tez pour peu ce qui fait véritablement
» l'homme, c'eſt-à-dire, ce qui eſt en lui
» & par conſéquent à lui.

CE ſeroit ici le lieu d'expoſer en abrégé la vie & les ſentimens de Pythagore, qui a vécu dans le tems dont je viens de donner l'hiſtoire. Mais je remets à en parler dans un autre volume, où je joindrai enſemble pluſieurs Philoſophes, pour mettre le Lecteur plus en état de faire la comparaiſon de leur doctrine & de leurs principes.

ESOPE. Je le joint aux Sages de la Gréce, non-ſeulement parce qu'il s'eſt ſouvent trouvé avec eux, comme nous l'avons vu, mais [a] parce qu'il enſeignoit

[a] Æſopus ille è Phrygia fabulator, haud immeritò ſapiens æſtimatus eſt : cùm, quæ utilia monitu ſuaſuque erant, non ſeverè, non imperiosè præcepit & cenſuit

la véritable ſageſſe avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des régles.

Eſope étoit Phrygien. Il avoit beaucoup d'eſprit, mais étoit tout contrefait: petit de corps, boſſu, horriblement laid de viſage, ayant à peine figure d'homme, & ne pouvant preſque parler dans les commencemens. Il étoit eſclave, & le marchand qui l'avoit acheté, eut bien de la peine à s'en défaire, tant on étoit choqué de ſa mine, & de ſa taille.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre; ſoit qu'il le jugeât incapable de toute autre choſe ſoit pour s'ôter de devant les yeux un objet ſi déſagréable.

Il fut vendu dans la ſuite à un philoſophe nommé Xanthus. Je ne finirois point ſi je voulois raporter tous les traits d'eſprit & de vivacité dont ſes paroles & ſa conduite étoient pleines. Un jour que ſon maître avoit deſſein de régaler quelques amis, il lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur. Il n'acheta que des langues, qu'il fit accommoder à toutes les ſauces. Entrée, premier & ſecond ſervice, entremets; tout ne fut

ut philoſophis mos eſt, ſed feſtivos delectabileſque apologos commentus, res ſalubriter ac proſpicienter animadverſas, in mentes animoſque hominum cum audiendi quadam illecebra induit. *Aul. Gell. Noct. Att. lib.* 2. *cap.* 29.

que langues. Ne t'avois-je pas commandé, lui dit Xanthus tout en colere, de prendre au marché tout ce qu'il y auroit de meilleur ? Et qu'y a-t-il de meilleur que la langue ? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile, la clé des sciences, l'organe de la vérité & de la raison. Par elle on bâtit les villes, & on les police, on instruit, on persuade, on régne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. Hé bien (dit Xanthus qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qu'il y a de pire, ces mêmes personnes viendront chez moi & je veux diversifier. Le lendemain Esope ne fit servir que les mêmes mêts, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Elle est l'organe de l'erreur, du mensonge, de la calomnie, des blasphêmes.

Esope eut bien de la peine à obtenir sa liberté. Un des premiers usages qu'il en fit, fut d'aller chez Crésus, qui, sur sa grande réputation, desiroit depuis longtems de le voir. Sa taille & sa mine rabbatirent beaucoup d'abord de l'opinion qu'il en avoit conçue. Mais la beauté de son esprit éclata bientôt à travers ces voiles & ces dehors grossiers qui la couvroient :

& ce Prince comprit, comme le disoit Esope dans une autre occasion, qu'il ne faloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y est enfermée.

Phædr. lib. , Fab. 2.

Il fit plusieurs voyages dans la Gréce, soit pour son plaisir, soit pour les affaires de Crésus. Passant par Athénes, peu de tems après que Pisistrate y eut usurpé la puissance souveraine, & aboli l'Etat populaire, & voyant que les Athéniens portoient ce nouveau joug fort impatiemment, il leur raconta la fable des grenouilles, qui demanderent un roi à Jupiter.

On doute que les fables d'Esope, telles que nous les avons, soient toutes de lui, du moins pour l'expression. On en attribue une grande partie à Planude qui a écrit sa vie, & qui vivoit dans le 14e siécle.

Esope est regardé comme l'auteur & l'inventeur de cette maniere simple & naturelle d'instruire par des apologues & des fictions; & c'est ainsi qu'en parle Phédre

> Æsopus auctor quam materiam repperit,
> Hanc ego polivi versibus senariis

[a] Mais, à proprement parler, la gloire de cette invention est dûe au poëte Hé-

[a] Illæ quoquæ fabulæ, quæ, etiamsi originem non ab Æsopo acceperunt (nam videtur earum primus auctor Hesiodus) nomine tamen Æsopi maximè celebrantur, ducere animos solent, præcipuè rusticorum & imperitorum; qui & simplicius quæ ficta sunt audiunt, & capti voluptate, facilè iis quibus delectantur consentiunt. *Quintil. lib. 5. cap. 11.*

ſiode : invention peu importante ce ſemble, & d'un mérite fort médiocre, & qui a pourtant été très eſtimée & miſe en uſage par les plus ſublimes philoſophes, & les plus habiles politiques. Platon nous apprend que Socrate, peu de momens avant ſa mort, mit en vers quelques fables d'Eſope : & Platon lui même recommande avec beaucoup de ſoin aux nourrices d'en faire apprendre de bonne heure aux enfans, pour leur former les mœurs, & leur inſpirer l'amour de la ſageſſe.

Plato, in Phæd. p. 60.

Lib. 2 de Rep. p. 378.

Il faut que les fables, pour être adoptées généralement par toutes les nations comme nous voyons qu'elles l'ont été, cachent un grand fonds de vérité ſous cet air ſimple & négligé, qui fait leur caractére. En effet, le Créateur, voulant inſtruire l'homme par le ſpectacle même de la nature, a répandu dans les animaux diverſes inclinations & propriétés, pour être comme autant de tableaux racourcis des différens devoirs dont il doit s'acquitter, & des bonnes ou mauvaiſes qualités qu'il doit rechercher ou fuir. Ainſi il a peint une image ſenſible de la douceur & de l'innocence dans l'agneau, de la fidélité & de l'amitié dans le chien ; au contraire, de la violence, de la rapacité, de la cruauté dans le loup, dans le lion, dans le tigre, & ainſi du reſte ; & il a voulu faire une leçon & un reproche ſecret à l'hom-

me, s'il étoit insensible pour lui-même, à des qualités qu'il ne peut s'empêcher d'estimer ou d'abhorrer dans les animaux mêmes.

C'est un langage muet, que toutes les nations entendent ; c'est un sentiment gravé dans la nature, que chacun porte en soi-même. Esope est le premier, entre les écrivains profanes, qui l'a saisi, qui l'a dévelopé, qui en a fait d'heureuses applications, & qui a rendu les hommes attentifs à cette sorte d'instruction naïve, qui est à la portée de toutes les conditions & de tous les âges. Il est le premier qui, pour donner du corps aux vertus, aux vices, aux devoirs, aux maximes de la société, a imaginé, par un ingénieux artifice & par un innocent mensonge, de les revêtir d'images gracieuses empruntées de la nature, en donnant de la voix aux bêtes, & du sentiment aux plantes, aux arbres, & à toutes les choses inanimées.

Les fables d'Esope sont dénuées de tout ornement & de toute parure, mais pleines de sens, & à la portée des plus petits enfans, pour qui elles étoient composées. Celles de Phédre sont un peu plus relevées & plus étendues, mais cependant d'une simplicité & d'une élégance qui ressemble beaucoup à l'Atticisme dans le genre simple, c'est-à-dire à ce qu'il y avoit de plus fin & de plus délicat chez les

Grecs. M. de la Fontaine, qui a bien senti que notre langue n'étoit point susceptible de cette simplicité ni de cette élégance, a égaié ses fables par un tour naïf & original, qui lui est particulier, & dont personne n'a pu approcher.

Il est mal aisé de comprendre pourquoi [a] Sénéque pose en fait que de son tems les Romains n'avoient point encore essayé leur plume sur cette sorte de composition. Les fables de Phédre lui étoient-elles inconnues ?

De sera Numinis vindicta, pag. 556. 557.

Plutarque nous apprend la maniere dont Esope mourut. Il étoit allé à Delphes chargé d'or & d'argent, avec ordre d'offrir, au nom de Crésus, un grand sacrifice à Apollon, & de donner à chaque habitant une * somme considérable. Une querelle qui s'éleva entre lui & ceux de Delphes, fut cause, qu'après avoir fait le sacrifice, il renvoya à Crésus l'argent qu'il avoit reçu de lui, prétendant que ceux à qui ce Prince l'avoit destiné s'en étoient rendus indignes. Les habitans de Delphes le firent condanner comme coupable de sacrilége, & le précipiterent du haut d'un rocher. Le dieu, irrité de cette action, les châtia par la peste & par la famine : de sorte que pour faire cesser ces

** Quatre mines, qui faisoient deux cens quarante livres,*

a Non audeo te usque eò producere, ut fabellas quoque & Æsopeos logos, INTENTATUM ROMANIS INGENTIS opus, solita tibi Venustate connectas. *Senec de Consol. ad Polyb. cap. 27.*

maux, ils firent ſignifier dans toutes les Aſſemblées de la Gréce, que ſi quelqu'un venoit exiger, pour l'honneur d'Eſope, la vengeance de ſa mort, ils lui donneroient ſatisfaction. A la troiſieme génération il ſe préſenta un homme de Samos, qui n'avoit d'autre relation à Eſope, ſinon qu'il étoit iſſu des perſonnes qui avoient acheté ce Fabuliſte. Les Delphiens donnerent contentement à cet homme, & ſe délivrerent ainſi des maladies & de la diſette qui les tourmentoient.

Herod. l. 2. c. 134.

Les Athéniens, juſtes eſtimateurs de la vraie gloire, érigerent à ce Savant & ſpirituel Eſclave, une ſtatue magnifique; pour faire ſavoir, dit Phédre, que la carriere de l'honneur étoit ouverte indifféremment à tous les hommes, & que c'étoit, non à la naiſſance, mais au mérite, qu'on rendoit ce glorieux hommage.

Lib. 2.

Æſopo ingentem ſtatuam poſuere Attici;
Servumque collocarunt æterna in baſi,
Patêre honoris ſcirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, ſed virtuti gloriam.

Fin du ſecond Tome.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

HISTOIRE DES ASSYRIENS.

LIVRE TROISIEME HISTOIRE DES ASSYRIENS.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE QUATRIEME.

COMMENCEMENS de l'Empire des Perses & des Médes.

CHAPITRE PREMIER.

LIVRE CINQUIEME.

FIN

De l'Imprimerie de CL. SIMON, 1786.